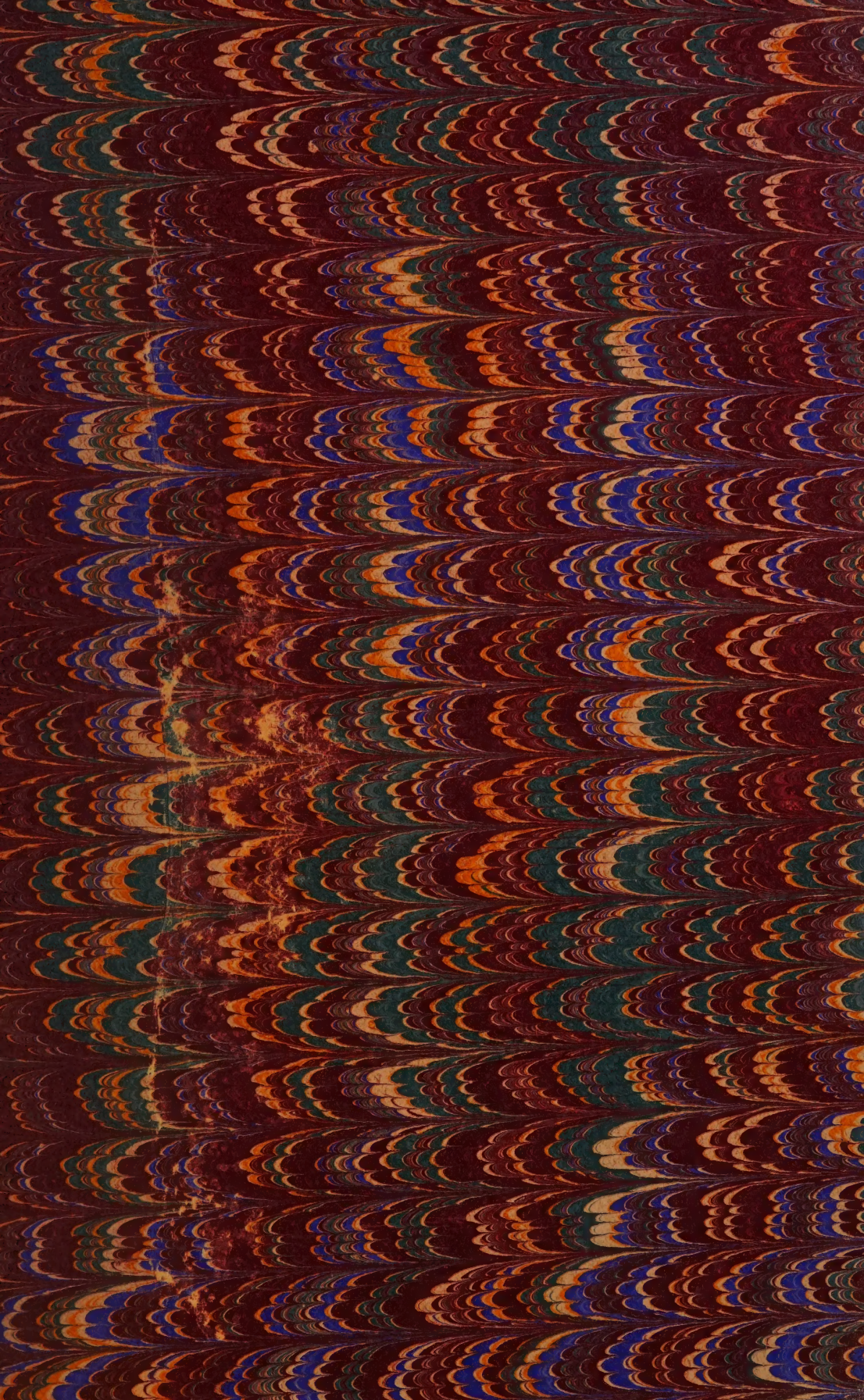


THE GETTY CENTER LIBRARY



*Why ask for the moon
When we have the stars?*



SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE NANTES

1884. — 1^{er} SEM.

1

BULLETIN

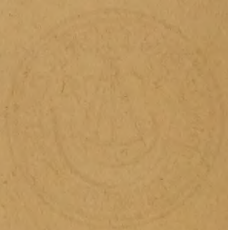
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE LYON

ANNUAIRE 1881

PAR M. L. BÉGIN

1881



1881

PARIS, chez M. L. BÉGIN, 1881

1881

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

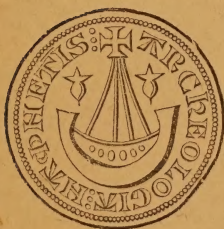
DE NANTES

ET DU DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE.

TOME VINGT-TROISIÈME.

ANNÉE 1884.

PREMIER SEMESTRE



NANTES

IMPRIMERIE DE VINCENT FOREST & ÉMILE GRIMAUD,

PLACE DU COMMERCE, 4.

1884

EXHIBIT

STATE OF CALIFORNIA

IN SENATE

January 1, 1901

REPORT OF THE

COMMISSIONERS OF THE LAND OFFICE
IN RESPONSE TO A RESOLUTION PASSED BY THE SENATE
MAY 1, 1899, RELATIVE TO THE LANDS BELONGING TO THE STATE
OF CALIFORNIA, AND TO THE PROCEEDINGS OF THE LAND OFFICE
DURING THE YEAR 1900

ALBANY

WHEAT & COMPANY, PRINTERS
1901

THE GETTY CENTER

LIBRARY

EXTRAITS

DES

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

SÉANCE DU MARDI 15 JANVIER 1884.

Présidence de MM. de la Laurencie et de Brémont d'Ars.

Présents : MM. Henri de Cornulier, Riardant, Poirier, Orieux, abbé Gallard, Petit, abbé Cahour, René Blanchard, marquis de Surgères, Fabré, Henry La Peyrade, Volatier, Émile Grimaud, Léon Maître, comte de l'Estourbeillon, de la Nicollière-Teijeiro, Bougonin, baron Hulot de Collart, Montfort, Alcide Leroux, Éon-Duval, d'Audeville, Évellin, Gahier, Olivier de Gourcuff, Josso, Fraboulet, Perrion, Maugras. Bastard, de la Touche, de Lisle et plusieurs membres arrivés pendant le cours de la séance.

Il est procédé à l'installation du nouveau bureau. Suivant l'usage, la parole est à M. le vicomte de la Laurencie, président sortant, qui prononce le discours suivant :

ALLOCUTION

Prononcée à la séance d'installation du nouveau bureau de la Société Archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure, le 15 janvier 1884.

Te semper anteit sæva Necessitas.

Hor.

MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

Lorsque vous avez bien voulu m'honorer des fonctions présidentielles, notre Société comptait 89 membres résidents. Ce nombre s'élève actuelle-

ment à 101, soit une augmentation de 12, balance faite de 22 admissions nouvelles avec 3 admissions et 7 décès.

C'est à nos chers disparus que j'adresserai ce soir, mais brièvement, pour éviter des redites au Bulletin, ma première pensée et un dernier adieu :

Le 20 décembre 1881 nous perdions un de nos fondateurs, M. Van-Iseghem père, inspecteur de la Société française d'Archéologie pour le département de la Loire-Inférieure. Il siégea tout des premiers à notre Comité central où il occupait, dès le mois d'août 1845, une place que nos suffrages l'obligèrent à reprendre souvent durant sa longue et laborieuse carrière. Nous devons à M. Van-Iseghem de nombreuses communications presque toujours accompagnées de croquis finement touchés. Il était d'une grande ponctualité et d'une assiduité exemplaire à nos réunions. Ni son âge avancé, ni ses infirmités, ni les intempéries de notre climat ne ralentirent jamais le zèle de cet excellent collègue. Il s'est assis, jusqu'à la dernière heure, à nous apporter un concours dévoué, une attention scrupuleuse et de judicieux encouragements.

Le 19 janvier 1882, nous avons la douleur d'apprendre la mort de M. Stéphane Halgan, sénateur et conseiller général de la Vendée, ancien conseiller municipal et membre de la Commission des Hospices de notre ville, l'un des plus fermes soutiens de la Société Industrielle dont il dirigea longtemps les travaux humanitaires et moralisateurs. — M. Stéphane Halgan avait une organisation d'élite ; entre mille autres qualités charmantes appuyées sur une parfaite correction de manières, il possédait, avec un tempérament politique et des goûts de dilettante, l'art de simplifier, d'élucider les sujets les plus ingrats ; le mot « aride » n'existait pas pour lui. Sa mémoire était d'une sûreté et d'une promptitude singulières. Il joignait à un esprit toujours maître de lui-même, mais esclave absolu du devoir, une incomparable finesse de jugement et de répartie. Son cœur était ouvert à toutes les infortunes ; sa générosité inépuisable. Il a peu paru à nos séances et se concentra de bonne heure dans ses études numismatiques. Son médailler de jetons était unique, formé à grands frais et catalogué avec une science et un art infinis. On ne justifiera jamais, je crois, l'inconcevable exil d'un pareil trésor et l'étrange bon marché de son aliénation, au préjudice d'intérêts locaux sans doute involontairement méconnus. M. Stéphane Halgan était des nôtres depuis 1871.

Cette même année 1882 nous réservait un autre deuil malheureusement trop prévu, et le 10 septembre enlevait au Musée de l'Oratoire, dont il était l'âme, notre vaillant et disert Conservateur, M. Fortuné Parenteau. Il occupait ce poste depuis 1859, époque à laquelle il avait succédé à M. Vandier

qui, en 1845, présidait au groupement de nos premières curiosités archéologiques.

Les publications variées et substantielles de M. Parenteau dont le style est bien la vivante personnification, lui valurent de bonne heure la consécration d'une autorité indiscutée, surtout en matière monétaire. Notre vif et nerveux collègue ne recherchait pas la contradiction, mais il aimait à obliger et à faire des heureux. Sa splendide collection, offerte par lui au Département et à la Ville, au moment où l'on tentait ici, comme annexe du Concours régional, un premier essai d'exposition rétrospective, forme sans contredit, jusqu'à présent, l'attrait principal de nos riches vitrines.

Moins de deux mois après les obsèques de M. F. Parenteau, le 28 octobre, cette néfaste année nous arrachait une troisième victime, un autre bienfaiteur de ce Musée, dont presque tous les objets évoquent le souvenir de l'un de nos collaborateurs, en frappant une des plus pures gloires nantaises, car il me sera permis d'accoler ce titre à la mémoire justement enviée de M. de Bourgerel.

Architecte départemental, membre correspondant de l'Institut pour la section des arts, M. de Bourgerel était, comme M. Van Iseghem, un des fondateurs, hélas ! très peu nombreux à cette heure ¹, de notre Société, à laquelle il appartenait depuis 1845.

Nous devons à sa libéralité divers souvenirs de valeur et notamment un ensemble d'aquarelles tellement admirables que chacune d'elles attend encore un qualificatif à créer.

La vie et les travaux de notre illustre concitoyen d'adoption ⁽²⁾ seront un jour retracés avec l'ampleur, le talent et le fini que sa main apportait à ses merveilleuses productions artistiques et architecturales. Son âme avait le culte inné du beau antique, son cœur celui du bien. Ce sera l'honneur de nos deux aimables et si lettrés collègues, MM. de Granges de Surgères et Alcide Leroux, d'avoir rendu les premiers, à M. de Bourgerel, un hommage chaleureux et d'une irréprochable esthétique.

M. de Bourgerel n'assistait plus que très rarement à nos séances depuis la perte d'un fils adoré. Il sortit exceptionnellement de sa retraite quelque temps avant sa dernière maladie, et ce fut pour nous rendre à tous, Mes-

(1) Nos membres fondateurs survivants sont : MM. Delamarre (Frédéric), Dugast-Matifeux (Charles), Menard (Anthime), d'Yzarn et de la Nicollière-Teijeiro (Stéphane).

(2) M. de Bourgerel était né à Rennes.

siieurs, un nouveau service, en employant sa haute intervention à soutenir mes demandes instantes et réitérées de désigner M. de l'Isle du Dréneuc pour l'emploi vacant de Conservateur.

L'année 1883 nous ménageait aussi de cruelles séparations :

Le 29 janvier, s'éteignait subitement M. le docteur Bacqua ⁽¹⁾, dont l'aménité, l'abord ouvert et affectueux provoquaient d'immédiates sympathies, comme son grand âge et sa digne existence commandaient le respect. Vous l'aviez admis parmi vous en 1856.

Membre de notre Conseil général pendant une vingtaine d'années, il aida puissamment à l'appropriation de l'Oratoire à sa destination actuelle, et il eut plusieurs fois l'occasion d'y placer sous nos yeux quelques-uns de ces objets d'art dont son tact exercé et sa grande fortune le rendaient fréquemment possesseur.

M Bacqua aura, je l'espère, une page détaillée et émue dans nos annales urbaines ; on y rendra justice au passé de sa noble famille, au courageux dévouement dont il fit preuve comme médecin du Sanitat dans l'épidémie cholérique de 1832, et à la charité si large, si évangélique de notre très regretté collègue.

En voyant disparaître de pareils hommes de bien et mesurant, malgré soi, la parcimonie du compte rendu que la presse locale consacre à leur mémoire, on a peine à réprimer une courte mais sévère appréciation de la façon dont elle comprend, entre temps, la plus belle partie de son rôle civique.

(1) Bacqua, alias Vacca, famille d'origine espagnole ; porte de : *de sinople à la vache d'or accompagnée en pointe d'un croissant de même, au chef de gueules chargé de 3 étoiles d'or soutenu d'une trangle du même*. Un Bacqua se trouvait en 1212 à la bataille de Las Navas de Toloza, gagnée sur les Maures et où sa brillante conduite lui valut le droit d'ajouter, sur son écu, le croissant figuré sous les pieds de la vache.

L'oncle de notre défunt collègue, Augustin Bacqua, décédé à Nantes en 1814, illustra notre ville par ses travaux de chirurgie. Il a laissé à l'Hôtel-Dieu des modèles anatomiques très appréciés. La Commune prit en charge les frais et le lieu de sa sépulture à Miséricorde, et donna son nom à l'une des rues de notre cité.

M. Bacqua, dont nous pleurons la perte, était né à la Roche-sur-Yon en 1802. Il suivit brillamment les traces de son oncle, et Mme la Duchesse de Berry fit de vains efforts pour qu'il fût attaché à sa personne, lors de son internement à Blaye. M. Bacqua a son nom gravé sur une plaque de marbre placée à l'Etablissement des Sourds-Muets de la Persagotière. Il en fut un des principaux fondateurs et coopéra libéralement au fonctionnement de cette institution philanthropique.

Le décès de M. du Tertre de la Coudre nous a enlevé le concours d'un sociétaire fidèle, mais retenu depuis longtemps loin de nos réunions. M. du Tertre appartenait au Barreau, et fut inscrit à notre Société en 1872.

M. le comte Amédée de Bejarry y avait été reçu dès 1847. Nous l'avons perdu le 25 août dernier. D'une nature attentive et discrète, il avait pour l'Archéologie une réelle passion ; sa persévérance tenace dans ses recherches les couronna presque constamment de succès ; écrivain de talent, M. de Bejarry laisse, entre autres ouvrages, un dernier volume sous le titre de *Souvenirs vendéens*. Nous lui avons dû de fréquentes et instructives communications et un moulage de pierre tombale.

Avec le nom de cet estimable collègue se termine, Messieurs, la trop longue série des vides produits dans nos rangs au cours de ces trois dernières années ; cela m'amène naturellement, tant est facile, hélas ! la transition des morts aux vivants, à désirer que la période où nous allons entrer sous les heureux auspices de notre dernier scrutin, nous soit, Dieu aidant, clémente et favorable.

Il n'est guère de notre temps, je le sais, de se préoccuper des auspices bons ou mauvais : auspices, aruspices ou augures, les uns emportant les autres, sont tombés dans ce que j'appellerai par euphémisme le domaine illimité des non-valeurs ; telle est du moins la théorie en vogue ; mais, en réalité, les choses prennent un aspect différent, et je ne me chargerais pas d'expliquer comment une personne parfaitement crédule à l'endroit de la *Jettatura* ou du mauvais œil, peut se montrer affectée à la vue d'une salière renversée ou par un nombre impair d'éternuements, s'il me fallait renoncer à rattacher ces singularités d'impression à la perpétuité d'une influence augurale.

Nous pourrions au surplus découvrir un exemple tout récent de cette influence dans nos obligations (et le mot est vrai) du premier de l'an, jour fertile en surprises, en dérangements multiples, où l'allégresse publique éclate de si grand matin, pour décliner graduellement sous le *désintéressement* des compliments échangés ! Que de gens s'agitent de bonne foi à cette date officielle et, ignorant la cause traditionnelle de leur émotion, seraient surpris d'apprendre qu'elle descend en ligne assez directe d'une belle action du roi Tatius, ce compagnon de Romulus !

Je dis une belle action, parce qu'avec les idées en circulation sur l'avidité, l'insatiabilité des têtes couronnées, il faut savoir gré, même aux souverains de l'antiquité, d'un acte de modération financière. Cela fait un peu contre-poids aux exagérations inverses et permet de traiter avec impartia-

lité les potentats que ne tenait pas en échec un parlement armé du droit de remontrances ; mais je reviens à ce bon roi Tattius dont voici l'aventure.

Au renouvellement de l'année, c'est-à-dire aux calendes de janvier, on lui avait fait hommage de simples branchages coupés dans un bois consacré à la Déesse *Strenia*, *Stranua*, Déesse Forte ou mieux de la Force. Cette attention, vous le voyez, n'avait rien de commun avec ce que l'on nomma ensuite le tribut de l'or coronaire ; mais le prince en fut charmé. Il l'accepta comme étant d'un heureux augure ⁽¹⁾ pour son règne, et autorisa, par reconnaissance, l'usage commémoratif des dons, des salutations et prières de félicité dont nos ancêtres latins ne se départirent plus.

Cadeaux et félicitations se multipliaient alors entre parents et amis sous le nom de *Strenæ*, d'où nous avons eu d'abord *estrennes* (*ex Streniâ*), puis étrennes ⁽²⁾.

Cette habitude, confirmée par des fêtes et des cérémonies semblables aux Saturnales, se transmit plus tard des Romains aux Grecs, et de ceux-ci aux chrétiens, chez qui elle s'enracina, malgré l'opposition des Conciles et des Pères de l'Eglise, justement frappés de ses abus. — Elle durera vraisemblablement autant que celle du café ou du tabac. Ainsi, m'y soumettrai-je à mon tour bien humblement ce soir, en vous offrant à tous, mes chers collègues, présents ou absents, l'expression cordiale de vœux qui, par leur nature, se sauveront, je l'espère, du reproche de banalité.

Je vous souhaite donc moi aussi santé et force ; non pas seulement cette force physique en honneur chez les peuples primitifs et que devait posséder Tattius, mais surtout la *force morale*, ce correctif absolument nécessaire pour

(1) Symmachus : « *Qui verbenas felicitis arboris ex luco Streniæ anni novi Auspice primus accepit...* »

(2) Lorsque Janus rouvrant le cercle de l'année
Ramenait de Janvier la première journée,
Rome entière trottait : amis, voisins, parents,
S'adressaient à l'envi des vœux et des présents.
On y joignit bientôt le saphir et l'opale,
Les richesses de Tyr, les trésors du Bengale.
Le Sénat, les Tribuns allaient chez l'Empereur
Lui voter en ce jour des siècles de bonheur,
Et Titus recevait de leur bouche sincère
Les mêmes compliments que recevait Tibère!...

contrebalancer les défaillances auxquelles nous expose l'excès même de notre civilisation.

Je me rappelle, à ce propos, que dans un de ces entretiens familiers où brillait le sens droit du plus illustre et du plus vénéré de mes prédécesseurs, j'exprimais à Mgr Fournier des idées générales sur l'éducation de mes enfants, alors à ses débuts. Après m'avoir un instant écouté : « Vous pourrez réussir ainsi, interrompit le bon évêque, mais vienne le succès, tenez-le d'avance pour nul, mon cher ami, si vous n'avez su donner à vos fils la chose par excellence ici-bas : *le caractère*. En vain soigneriez-vous leur instruction, veilleriez-vous sur leur jeunesse, vous n'en ferez jamais des hommes si vous perdez un seul instant de vue ce point capital... »

Nous n'avons pas besoin, mes chers collègues, d'étendre outre mesure le champ de nos investigations, de scruter profondément nos mœurs contemporaines pour nous rendre à la vérité de cette sage maxime.

Absence d'énergie morale, faiblesse des caractères, voilà effectivement ce dont nous souffrons qui plus, qui moins ; voilà le criterium de notre versatilité. Je n'ose écrire de notre grande infirmité sociale !

Mais je m'oublie, Messieurs, et sur un terrain glissant ; j'oublie même que la force morale dont vous avez également besoin pour multiplier vos travaux et féconder vos veilles va recevoir une impulsion essentiellement régulatrice du savant collègue à qui je devrais avoir déjà cédé ma place ; j'oublie enfin qu'il serait d'un *mauvais augure* de retarder davantage mon adhésion respectueuse et complète au choix de notre nouveau Bureau triennal.

Cependant, et avant de remplir ce devoir, je tiens, mes chers Collègues, à vous prier de remarquer que nos élections du 11 décembre se sont faites, sinon avec le concours de tous nos membres résidents, du moins avec celui d'une partie assez importante de notre Société, pour nous permettre d'agir à l'instar de ces grandes assemblées constituantes qui surgissent périodiquement dans notre histoire, depuis tantôt un siècle, et se séparent dès qu'elles nous ont octroyé quelque chose de *définitif*... Donc, nous étions assez nombreux ⁽¹⁾ pour modifier légalement notre charte privée, aux termes de son article 20, et nous y avons procédé en gens qui se réservent peut-être de récidiver, mais en observant certains ménagements pour ne pas trop ébranler les assises du monument érigé par nos devanciers.

(1) L'assemblée comportait plus du quart des membres résidents.

Le résultat de cette première opération a été de répondre aux désirs de tous par la composition du nouveau Conseil, et aux besoins, maintes fois constatés durant nos réunions passées, d'un doublement des titulaires des fonctions vraiment actives.

Comme le faisait un jour judicieusement observer notre cher Président honoraire, M. le baron de Wismes, les intérêts de notre Société, pour si pressants qu'on les tienne, ne sauraient passer forcément avant nos propres affaires personnelles, sans compter les cas toujours trop fréquents d'indispositions.

Ainsi nous est-il souvent arrivé de ne pas nous trouver au complet autour de cette table ; d'où de fâcheux retards pour la transmission régulière, à notre si dévoué imprimeur M. Émile Grimaud, des documents lus et approuvés ; les mêmes causes sont venues interrompre souvent la continuité de nos procès-verbaux, ceux du Comité central notamment ; suspendre d'importantes questions touchant la régularité du service de notre riche bibliothèque.. Bref, il y avait urgence à combler tous ces desiderata et, dorénavant, ils auront moitié moins d'occasions de se produire.

D'autre part, cette revision superficielle de notre constitution vous a dotés, Messieurs, d'importantes prérogatives, en vous permettant d'accorder les témoignages de votre estime à des collègues qui, sous l'*ancien régime* (je hasarde le mot), eussent attendu trois ans de plus la distinction dont ils ont été l'objet. Vous vous êtes assurés de la sorte la coopération directe de personnes sincèrement dévouées à notre cause, comme MM. le baron des Jambonnières, Xavier de la Touche et Espitalié-Lapeyrade ; ils seront jaloux de la faire prévaloir, et de lui consacrer une part convenable du temps dont ils disposent actuellement.

Sous le bénéfice de ces explications, j'ai hâte de vous dire et de témoigner Messieurs, qu'en abandonnant à M. le comte Anatole de Bremond d'Ars la direction de vos intérêts et presque de vos destinées, vous n'avez pas voulu reconnaître seulement en lui une franche érudition archéologique cachée, sous une modestie exagérée ; le savoir-vivre de l'homme du monde qui donne de la grâce à tous les sentiments, aux plus légers comme aux plus graves, en évitant de les trop marquer ; enfin, cette élégance, cette délicatesse de l'esprit, enveloppes séduisantes d'un raisonnement sûr et d'un aimable caractère ; vous avez sagement porté vos vues indépendantes au delà de tant de qualités réunies et, fidèles aux intentions de nos membres fondateurs, vous avez choisi notre Président dans le groupe des candidats dont la situation personnelle,

les relations avec le monde savant, les facilités de résidence vous présentaient, contre l'imprévu et le possible, les meilleures garanties.

Cette élection, mes chers Collègues, sera assurément ratifiée par l'opinion publique de notre ville, où M. Anatole de Bremond d'Ars, mon compatriote et mon parent, possède d'étroites et affectueuses attaches ; mais elle aura de plus l'avantage inestimable d'attirer sur notre centre d'études une attention plus marquée de la part des Sociétés (et elles sont nombreuses) auxquelles notre Président est affilié de longue main.

Ainsi, sans parler de la Société de Statistique des Deux-Sèvres ; de celle des Archives historiques de Saintonge et d'Aunis ; des Sociétés Archéologiques du Finistère, de la Charente ; de la Société Nivernaise des Lettres, Sciences et Arts, dont M. de Bremond d'Ars se trouvait naguère vice-président, je dois mentionner qu'il fut un des premiers membres de la Société Bibliographique de Paris (elle en compte maintenant près de 7,000) et qu'il est associé correspondant de la Société des Antiquaires de France.

J'ajouterai que les années passées par lui dans de hautes fonctions administratives, et sa participation constante aux délibérations du Conseil général du Finistère, lui ont permis d'acquérir cette autorité, cette habitude, cette science indispensables à la conduite et au maniement des assemblées ; enfin, que dans ses rares loisirs il a su mener à bon terme de curieux mémoires où se trahit le bibliophile consommé, tels que l'*Etude sur Nicolas Pasquier*, faite en collaboration avec un écrivain de grand mérite, M. Louis Audiat ; telles encore diverses biographies poitevines, et, entre autres, celle du *Chevalier de Méré* ; puis cette rarissime édition de l'*Alphabet de l'Art militaire de Jean Montgeon*, et je conclurai sans peine, mes chers Collègues, qu'il nous était difficile de mieux aviser aux exigences présidentielles que nous ne l'avons fait le 11 décembre dernier.

Mais vous ne vous êtes point arrêtés en si bonne voie, et, au risque d'épuiser votre chance inspiratrice, vous avez désigné, pour seconder au besoin M. de Bremond d'Ars, deux personnalités ayant, à des titres différents, des droits acquis à nos faveurs éclectiques : il s'agit de MM. R. Kerviler et de Granges de Surgères.

Au sujet de M. R. Kerviler, je braverai volontiers les appréciations auxquelles peut m'exposer ma manière de voir, en déclarant que notre Société, quels que soient ses sentiments de reconnaissance envers l'éminent Ingénieur en Chef des Ponts et Chaussées, est malheureusement dépourvue des ressources honorifiques dont il lui faudrait pouvoir disposer pour acquitter

envers lui une dette croissante d'inappréciables obligations ; ceci, à mes yeux, est d'une pénible, mais irréfutable évidence (1)...

Lorsque les Anciens rencontraient un obstacle infranchissable venant à la traverse de leurs projets, ils murmuraient mélancoliquement qu'il n'était pas donné à tous d'aborder à Corinthe ; c'est un peu notre cas aujourd'hui ; j'entends de nous heurter à une impossibilité, le voyage en Argolide devant avoir perdu beaucoup de ses antiques dangers ou empêchements, même sans tenir compte du percement de l'isthme.

Nous avons eu la fortune inouïe, en 1873, d'ouvrir nos rangs à M. R. Kerviler comme à l'une de ces

âmes bien nées,

auxquelles

La valeur n'attend pas le nombre des années ;

car, depuis cette époque, jamais notre généreux collègue n'a cessé de nous faire participer à ses travaux continuels ou à ses belles trouvailles archéologiques !

C'est sur notre sol breton, avec des éléments bretons, qu'il a si rapidement établi sa triple renommée scientifique, littéraire et poétique, et conquis une gerbe luxuriante de palmes académiques (2) !

(1) M. R. Kerviler vient encore tout récemment de consentir, à la prière de M. de l'Isle du Dreneuc et à la mienne, à donner à notre Musée sa magnifique collection des découvertes opérées dans le bassin de Penhoët.

(2) Je ne suis pas assuré d'avoir en ce moment tous les ouvrages de M. Kerviler. Je crois pouvoir citer, en sus de son récent aperçu sur :

Les projectiles cylindro-coniques depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, les publications suivantes :

César et les Venètes.

Le chronomètre préhistorique de Saint-Nazaire.

Un chapitre inédit de l'histoire de Saint-Nazaire.

Essai d'une bibliographie des publications de la Bretagne.

Les chaires extérieures en Bretagne.

Essai d'une Bibliographie raisonnée de l'Académie française.

Puis les *Études* sur la vie et les écrits de :

Claude-Gaspard Baschet, seigneur de Mézillac, l'un des 40 de l'Académie française.

Jean Desmarets, seigneur de Saint-Sorlin, l'un des 40 de l'Académie française.

Études sur les Académiciens bretons ou d'origine bretonne, ou la Bretagne à l'Académie française au XVIII^e siècle (couronné par l'Académie).

Valentin Conrart, 1^{er} secrétaire de l'Académie française. Étude biographique et littéraire, etc., en collaboration avec M. Ed. de Barthélemy.

A l'âge où tant d'hommes d'élite oseraient à peine briguer une notoriété circonscrite, son nom est devenu européen et éclaire notre Société tout entière de ses étincelants reflets !

Je le presentais, il y a trois ans, et je tiens à le répéter, M. R. Kerviler approche de la rémunération équitable de ses œuvres, mais il ne saurait plus la recevoir de nous.

C'est à l'Institut de secourir dignement notre indigence, mes chers collègues, et c'est aux applaudissements de tous ceux qui aiment l'étude, de tous ceux qui admirent sans réserve et sans basse envie les intelligences supérieures dans les manifestations variées de leur génie, c'est entouré de ce concert flatteur par son indépendance même que M. Kerviler, notre si indulgent et si courtois collègue, occupera bientôt, au Palais Mazarin, la place que lui assigne d'avance cette voix de Dieu, la voix de tous.

C'est encore à l'Institut qu'il pourra rencontrer l'analyse, l'appréciation méritée de ces publications dont quelques-unes semblent jetées en cette enceinte, à la fois comme exemple et comme défi aux jeunes Sociétaires qui m'écoutent... Puissent-ils un jour se conformer au premier ou relever courageusement le second !

Mais, à peine ai-je émis cette phrase, qu'il me vient des scrupules sur sa tournure absolue.

Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois....

a dit quelque part l'auteur de *l'Art poétique* ; j'aurais pu, sans tenir compte de la lettre, me rapprocher cependant de ce bon conseil, et ne pas m'aventurer à passer sous silence un de nos plus féconds travailleurs. Son éloge, à force d'avoir été fait, devient un problème des plus ardu ; mais la jeunesse l'entoure de ses inimitables privilèges après l'avoir doté d'une rare maturité de jugement, moins rare toutefois que son absence de prétentions : je ne puis désigner plus sobrement mon excellent ami M. de l'Isle du Dréneuc.

En le maintenant, malgré ses autres occupations, dans l'emploi de Secrétaire général, et lui adjoignant M. le comte Régis de l'Estourbeillon, cet autre modèle de fertilité consciencieuse et morale, vous avez assuré à nos procès-verbaux (cette pierre de touche de l'aisance dans le langage descriptif) une rédaction dont la saveur primesautière nous a bien des fois séduits et nous séduira derechef.

Mais, mes chers Collègues, après avoir tenté de réparer l'affirmation semi-

ingrate due à une étourderie étrange à mon âge, je commets une faute, car j'intervertis l'ordre des préséances au détriment de notre second et distingué Vice-Président, M. le marquis de Granges de Surgères.

Ce grave manquement s'explique s'il ne s'excuse pas : c'est que pour conduire sans anicroche ce capricieux petit instrument tout humide d'encre, il faut l'avoir en un métal précieux et se servir, en un mot, de ces plumes d'or malléable dont M. de Granges de Surgères possède une réserve si abondante, à en juger par ses gracieuses et continuelles compositions bibliographiques !

Dieu me garde de regretter pour notre troisième et spirituel dignitaire la situation qu'il tient de vos suffrages ; mais il me pardonnera de craindre, pour nous tous, la privation de jouir souvent du style pur, mélodieux, artistique et toujours sagement tempéré dont il a le secret.

M. de Surgères appartient, comme beaucoup d'entre nous, à cette prospère Société des Bibliophiles Bretons, dont les succès ont répondu à l'attente de son puissant organisateur, notre illustre collègue M. de la Borderie, justement honoré, ces temps-ci, du titre de membre correspondant de l'Institut.

Que le maître et le disciple me permettent de joindre à mes sincères félicitations l'espoir d'obtenir de l'un et de l'autre, pour notre Bulletin, l'exécutif éventuel de leurs plantureuses moissons !

.....

Monsieur et cher Président,

Messieurs les Vice-Présidents et Membres de notre nouveau Bureau,

Si l'on peut appliquer à bon droit à notre Société archéologique cet adage que les peuples ont toujours mérité leurs bons gouvernements, il serait bien imprudent de prétendre qu'en votre qualité d'élus, vous avez rencontré en moi un introducteur digne de vous.

Je n'insisterai pas sur ce point, un reste de coquetterie présidentielle m'interdisant de laisser trop paraître le défaut de ma cuirasse ; puis, je jetterais ainsi une ombre sur le riant prélude de votre installation.

Mais, au moment de rompre le lien qui nous unit encore, je subis, malgré moi, je l'avoue, cette vague impression de tristesse, ce « *flebile nescio quid*, » dirait Ovide, dont nous sommes saisis d'ordinaire, à la veille d'un événement irrévocable, et je ne puis maîtriser le souvenir des deux jolis vers de Malherbe que voici :

Tout le plaisir des jours est en leurs matinées ;
La nuit est déjà proche à qui passe midi.

Si le sens du premier vers vous convient à merveille, Messieurs, les deux vers réunis seront mon lot, à moi : et en effet, mes chers collègues, n'ai-je donc pas, grâce à vous, savouré *tout le plaisir des jours* du triennat, plaisir sans nuages, tant vous avez mis de soins et de prévenance à écarter de ma route jusqu'aux plus petites contrariétés ! tant mes assesseurs immédiats se sont montrés, en toute circonstance, les soutiens prévoyants d'une autorité fragile et dont l'exercice délicat peut si facilement trahir les meilleures inspirations !

Où, j'ai bien eu par vous mes *matinées*. Puis, hélas ! m'est bientôt apparue cette *heure de midi* signalant l'approche de la retraite fatale, devançant à peine les épaisses ténèbres de *la nuit*, me pressant de prendre congé de vous, mes bons Collègues, comme l'ont dû faire mes savants devanciers, et comme eux aussi, me laissant emporter de nos affables réunions le souvenir, et, de vos votes passés, ce gage, cet honneur immérité de mes dernières années peut-être, mais dont mon inaltérable gratitude ne saura jamais vous restituer le prix !

Je le déclare sans ambages, Messieurs et chers collègues, et l'on aurait tort de s'en vouloir défendre, il y a du regret, beaucoup de regret à ne plus être votre Président.

On peut en convenir à demi-voix : dans ce sentiment, il y a place pour l'amour-propre, car il n'est pas de notre nature de résister avec ténacité à l'attrait des distinctions, grandes ou petites ; mais, hâtons-nous de le reconnaître, à côté de ce soupçon de vanité perceptible subsiste, Dieu merci, un mobile plus élevé, plus digne d'être décrit à vos yeux !

J'en rencontre l'expression à la fois franche et naïve dans la correspondance d'un auteur du XVII^e siècle, poète malmené par Boileau ; je veux parler de Chapelain.

Il fut, vous le savez, un de nos premiers *Immortels*. C'était à l'âge d'or de notre Académie française, époque brillante entre toutes. La mode encourageait les *belles conversations*, les entretiens *exquis* ; on se passionnait pour ces joutes du *Marais* ou du *Palais-Royal*, où des esprits de choix avidement courus semaient à profusion l'enthousiasme, et ne savaient plus rougir de l'engouement général. — Nous sommes loin, n'est-il pas vrai, des goûts départis au public de 1884 ? — L'Académie à peine éclosée avait néanmoins

ses envieux, ses détracteurs, la plupart, peut-être, postulants évincés... Or justement, à l'un de ces derniers ⁽¹⁾ et au risque de lui percer le cœur, le 16 août 1634, Chapelain, encore sous le charme des dernières séances de la docte Assemblée, Chapelain écrivait impitoyablement :

« *Quand il n'y aurait autre avantage qu'une fois la semaine* ⁽²⁾ *on se voie avec ses amis en UN RÉDUIT PLEIN D'HONNEUR, je ne croirais pas que ce fût une chose de petite consolation et d'utilité médiocre !...* »

Chapelain, Messieurs, donnait ainsi la note vraie, si je puis employer ce terme, d'une situation incontestablement analogue à la nôtre.

Non, et si modeste que soit le milieu, il n'est pas inutile en soi, il n'est pas d'un soulagement illusoire de fuir périodiquement la lourde atmosphère des préoccupations quotidiennes, pour se retrouver au sein d'amis partageant toujours nos goûts et souvent nos autres aspirations ; mais nous avons mieux à notre actif.

Si les échos timorés de nos voutes ne sont point accoutumés à redire ces conférences travaillées dont l'Académie française a su garder le périlleux monopole ; si notre honnête concierge (l'huissier improvisé de nos grands jours d'installation) ignore le débordement d'une foule impatiente, alléchée par l'attente d'une *première* à l'Oratoire, les sages précautions dont nous entourons le recrutement de notre Société ; — la justification maintes fois établie de sa raison d'être sur cette noble terre de Bretagne, le foyer classique de l'Archéologie ; — la distinction personnelle de tant de nos collègues, le nombre, la haute valeur de leurs œuvres, la considération sans tache de tous ; — vos recherches infatigables des documents appelés à reconstituer notre grand passé ; — la courageuse résistance que vous apportez aux décisions ineptes de l'ignorance ou du manque de goût administratifs ; — nos démarches, nos sollicitations, nos offrandes préservatrices de la ruine anticipée de tant de monuments étranges dispersés en nos contrées, vestiges éloquentes de ces générations dont la puissance trop longtemps méconnue confond encore notre imagination !... que de motifs ne découvrons-nous pas, Messieurs et chers collègues, de proclamer hautement, à notre tour, que nous siégeons ici en *un réduit plein d'honneur*, et que vous faut-il de plus pour légitimer les regrets de votre ancien Président, à l'heure de la séparation nécessaire ?

⁽¹⁾ Maynard.

⁽²⁾ L'Académie avait alors des séances hebdomadaires.

Et maintenant qu'elle m'avertit de mettre un terme à ce bien long entretien, veuillez me pardonner, Messieurs, de n'y point ajouter le résumé de vos travaux durant ces trois dernières années.

J'en avais arrêté le canevas et, dans une sorte d'excursion à vol d'oiseau, nous devons effleurer de l'aile les temps mythologiques de la Scandinavie, sur lesquels M. l'abbé Dominique a projeté un faisceau de si vive lumière ; — passer aux époques préhistoriques avec MM. R. Kerviler, de l'Isle du Dréneuc et Raoul de Rochebrune ; — planer un instant, en curieux, sur l'irruption romaine en Vénétie, et adopter tour à tour, *dans notre indécision*, ces hypothèses hardies dont le tableau magistral est dû à MM. R. Blanchard, Kerviler et Orieux : — puis, nous laissant bercer au récit des Légendes bretonnes de M. de l'Estourbeillon, et saluant au passage, avec M. l'abbé Gallard, la figure naïve du trouvère guérandais, Guillaume de Saint-André, nous nous transportons du XIV^e au XVII^e siècle pour pénétrer, encore à la suite de M. de l'Estourbeillon, dans le cabinet de travail du seigneur d'Avaugour, un bibliophile de pure race. — Nous sortions de cette hospitalière demeure pour assister, avec M. l'abbé Grégoire, aux origines et au développement de nos Ordres monastiques du VI^e au XVIII^e siècle et, terminant ce féerique voyage par une promenade au vieux Nantes, sous la conduite de notre savant cicerone M. Louis Petit, nous venions nous reposer ici pour deviser sur les récits variés de MM. Ledoux, Marionneau, de Wi-mes, A. Leroux, Poirier et tant d'autres aimables conteurs ; mais une communication gracieuse, reçue au dernier moment, m'a fait renoncer à ce projet et m'en désister, au plus grand avantage de mon bienveillant auditoire, entre les mains de M. de Bremond d'Ars.

Sa phrase élégante et lucide se joue des difficultés analytiques ; son examen impartial vous montrera, à son insu, je le gage, ce que gagnent les productions intellectuelles à rencontrer une nette appréciation de leur valeur absolue.

Je vous quitte, Messieurs et chers collègues, et je vous remercie pour la dernière fois d'une attention trop indulgente. Nous allons reprendre vous et moi nos occupations favorites, et railler les tranquilles parages de l'étude.

Son premier résultat, dirai-je à nos jeunes sociétaires, est, il est vrai, de nous édifier sur le peu que nous savons, car, dans toutes les sciences, plus on acquiert, plus s'étend devant nos yeux l'espace inconnu restant à parcourir. L'Archéologie, si humble qu'elle se fasse, n'échappe pas à cette loi et ménage cette impression désagréable à ceux qui s'y livrent ; il suffit en effet d'entrer dans l'histoire du passé pour comprendre l'exiguïté des connais-

sances que nous en avons, surtout, lorsque, négligeant les grands faits, nous cherchons à retrouver l'homme d'autrefois, la vie qu'il menait, ses mœurs, ses habitudes et sa civilisation.

Un tel programme effraie sans contredit une intelligence isolée ; mais, divisé entre plusieurs, il cesse d'être inabordable ; en un mot, si le champ des investigations est immense, il est aisé cependant d'y poursuivre une voie déterminée ; aussi, comptons-nous examiner incessamment, votre nouveau Président et moi, outre les moyens d'accroître le nombre de nos adhérents, ceux d'aplanir le terrain dévolu à nos recherches de prédilection, et vous proposer l'adoption d'une organisation pratique offrant à chacun, selon ses aptitudes ou propensions, une application immédiate de ses connaissances antérieures.

Un esprit nouveau s'élève de toutes parts ; la rapidité des communications engendre le rapprochement des idées ; les systèmes sont vulgarisés et confrontés par l'échange constant des productions bibliographiques ; il y a évidemment dans ce grand mouvement, et pour les sociétés savantes, l'obligation étroite de redoubler d'efforts et de saine émulation.

J'ai l'intime espérance, j'ai la confiance, Messieurs et chers collègues, que la Société Archéologique de la Loire-Inférieure conservera le premier rang dans l'arène.

Elle le devra à votre bon vouloir, à votre fermeté, à votre ardeur, dans ce salubre combat de la pensée, réalisant ainsi l'image d'un corps infatigable qui trouve son repos dans le travail même dont il se charge : *Cui labor ingeminat vires, dat cura quietem.*

M. Anatole de Bremond d'Ars, président élu, prend alors la parole en ces termes :

ALLOCUTION

De M. le comte Anatole de Bremond d'Ars, nouveau Président élu.

MESSIEURS,

Avant de vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait en me nommant Président de la Société Archéologique, permettez-moi de déplorer un point trop rigoureux de votre règlement qui vous oblige, tous les trois ans, à vous séparer de l'honorable confrère chargé de diriger vos délibérations et vos

travaux. C'est une loi par trop inexorable, puisqu'elle vous prive tout à coup des avantages que vous étiez en droit d'attendre de l'expérience et de l'influence du chef de notre compagnie.

En effet, c'est quand il va lui-même recueillir le fruit de son zèle et de son dévouement, qu'il laisse à un autre confrère le soin de continuer son œuvre interrompue.

Vous devez regretter, aujourd'hui plus que jamais, l'application de cette règle fondamentale de votre association.

M. le vicomte Jules de la Laurencie, que nous avons été si heureux de placer à notre tête pour nous guider d'une main aussi ferme et sûre que bienveillante, a donné une telle impulsion aux progrès de la Société Archéologique, qu'il est fort à craindre que cette activité ne vienne à se ralentir. C'est là ce qui m'effraie avec juste raison, et m'a longtemps fait hésiter à accepter une succession si lourde.

A aucun titre, je ne méritais cet honneur, je puis bien le dire sans fausse modestie, n'étant parmi vous qu'un simple associé, bien peu compétent pour vous seconder dans vos recherches et vos études. Membre de la Société depuis dix ans, il ne m'a été donné de vous être utile en quoi que ce soit. Enfin, très souvent éloigné de Nantes, je n'ai même pas eu, à mon grand regret, le mérite de l'assiduité à vos réunions.

Je ne puis donc m'expliquer le sentiment qui a pu vous déterminer à porter vos suffrages sur celui de vos confrères le moins connu dans cette ville où il n'est que votre concitoyen d'adoption.

Il n'en était pas de même de M. de la Laurencie, mon compatriote et mon allié. S'il était également étranger à cette province par son origine, il avait pour lui, d'abord, la notoriété du nom de l'illustre Prélat de sa famille qui a longtemps gouverné — et à une époque difficile — ce beau diocèse de Nantes ⁽¹⁾ ; et, depuis bien des années, cette grande cité comptait M. de la Laurencie parmi ses plus dévoués représentants au Conseil municipal.

(1) Monseigneur Charles-Eutrope de la Laurencie a occupé le siège épiscopal de Nantes de 1784 à 1792.

Né au château de Villeneuve-la-Comtesse, près de Saint-Jean-d'Angély, il était frère des deux Commandeurs de la Laurencie dont l'aîné, chef de division des armées navales, fut mortellement blessé au combat de Quiberon. M. Eugène de la Gournerie, dans son intéressant ouvrage sur cette sanglante catastrophe, a rappelé quel fut alors l'héroïque sang-froid du Commandeur François de la Laurencie. (*Les Débris de Quiberon*, pages 76 et 152.)

C'est, en effet, grâce à cette situation personnelle que M. de la Laurencie a pu rendre de signalés services à la Société Archéologique.

Notre honorable Président ne s'est pas borné à faire augmenter la subvention annuelle accordée par la Ville : c'est sur son initiative et ses instances, secondées par les démarches de M. de Lisle du Dréneuc, que la riche collection Parenteau a été donnée au Département et à la Ville. De plus, M. de la Laurencie a obtenu de la Municipalité ces belles vitrines placées, sous la direction de M. le baron de Wismes, dans les arcatures du Musée où sont exposés ces précieux objets, ainsi que la collection Kerviler, un nouveau trésor que nous devons également aux persuasives sollicitations de notre Président.

Enfin, c'est encore à M. de la Laurencie que M. le Préfet et M. le Maire de Nantes ont récemment accordé l'autorisation de faire exécuter, aux frais de la Ville, les fouilles que la Société jugera nécessaires dans l'enceinte et le pourtour de la Cathédrale, le plus ancien monument religieux du Département.

J'ai prononcé le nom de M. René Kerviler, que vous eussiez nommé Président, si ses fonctions d'ingénieur en chef ne l'obligeaient de résider à Saint-Nazaire. C'est lui qui devrait occuper la première place dans cette assemblée : il en est digne à tous égards. Il est vrai de dire que si la condition de résidence n'était pas inscrite dans chaque règlement des nombreuses sociétés dont fait partie M. Kerviler, notre éminent confrère se verrait élu Président dans plusieurs provinces à la fois : partout on tiendrait à honneur d'avoir pour chef un savant si en renom.

Il serait trop long d'énumérer ici les publications de ce travailleur infatigable, collaborateur d'Annales, Bulletins et Revues de tout genre, où nous le voyons traiter avec une égale compétence les sujets scientifiques et littéraires les plus variés.

Je ne puis m'empêcher de comparer M. Kerviler à deux autres savants bien connus : Anatole de Barthélemy, un de mes plus anciens et meilleurs amis, membre correspondant de notre Société, et M. Philippe Tamizey de Larroque, qui aurait pu répondre à l'orgueilleux défi de La Mirandole et tenir tête aux Encyclopédistes. Aussi, osons-nous dire avec une légère variante :

Cette comparaison vaut seule un long éloge.

L'Académie française a couronné ses biographies des Bretons académiciens. Plus tard, l'Institut lui décernera ce titre, comme il l'accordera bientôt à

notre si éminent confrère, M. Arthur de la Borderie, dont vous avez appris, ces jours derniers, la nomination de membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : titre trop provisoire, à mon avis, et aujourd'hui trop peu en rapport avec les vastes connaissances, la prodigieuse érudition qui caractérisent le continuateur de nos grands historiens bretons.

Mais je reviens à M. René Kerviler pour lui témoigner les sentiments de gratitude de la Société, à qui il a donné cette remarquable collection d'objets antiques trouvés dans les fouilles du bassin de Penhoët, à Saint-Nazaire, découvertes importantes qui jettent un jour nouveau sur des problèmes géologiques jusqu'alors inexpliqués.

J'espère que votre Vice-Président se croira désormais obligé d'assister plus fréquemment à nos réunions, et qu'il aura souvent l'occasion de les présider. Cet espoir me rassure, et pour vous... et pour moi ⁽¹⁾.

Vous n'avez pas moins sagement agi en choisissant pour second vice-président M. le marquis de Granges de Surgères. Nous sommes tous assurés d'un précieux concours de sa part. Comme M. René Kerviler, M. de Surgères fait partie d'un grand nombre de Sociétés savantes qui tiennent avec raison à profiter des communications d'un bibliophile érudit et de la collaboration d'un littérateur distingué.

Par ses relations fort étendues en France et à l'étranger, M. de Surgères peut rendre de grands services à la Société, et particulièrement à ceux de nos confrères, bibliophiles ou collectionneurs, qui voudraient recourir à sa courtoise obligeance.

J'ajouterai que M. de Surgères est un parfait connaisseur et un excellent critique en fait d'art ancien, et qu'il a su former une bien rare collection de ces vieux portraits gravés que le peintre et l'historien recherchent aujourd'hui avec un égal empressement.

Mon honorable collègue m'aidera, lui aussi, je l'espère bien, à supporter cette charge si multiple de la Présidence. Ainsi réparties, les attributions

(1) Nous souhaiterions encore que MM. les Ingénieurs de ce Département, à l'exemple de M. René Kerviler, voulussent bien nous faire part des découvertes qu'amène l'exécution de leurs importants travaux. Déjà M. Jean Résal, ingénieur à Nantes, a offert au Musée une remarquable série d'épées du moyen âge trouvées au bord de la Prairie-au-Duc.

du Président seront plus facilement maintenues, au grand avantage de notre Société.

Cette théorie de la répartition des attributions, toujours hautement proclamée dans les diverses associations, est rarement mise en pratique, malgré les appels réitérés aux aptitudes personnelles, pour le développement et le progrès de l'œuvre commune. Mes prédécesseurs n'y ont pas manqué ; vous me permettez d'en rester l'écho fidèle.

Membre de plusieurs Sociétés archéologiques, il m'a été possible, en ma qualité de simple spectateur (c'est le seul titre qui me convenait réellement, malgré la trop flatteuse présentation de M. de la Laurencie), de juger le fort et le faible de chacune de ces diverses Sociétés. Le préjugé qui nuit le plus à leur extension est, sans contredit, celui qui représente chaque associé comme un fanatique admirateur de tout débris informe, pourvu qu'il date d'un certain temps. — Vous connaissez le vocabulaire des railleries banales, de ces objections oiseuses si faciles à réfuter ; et pourtant cette opinion vulgaire est la cause de cet éloignement systématique pour nos associations.

Balzac, dans une boutade au goût de l'époque, disait : « L'Archéologie est une de ces manies qui aident les vieillards à se croire vivants ; » mais plus tard il reconnaissait que « cette science était à la nature sociale ce que l'anatomie comparée est à la nature organisée. »

Non, Messieurs, les Sociétés archéologiques ne sont pas fondées pour les vieillards fantasques ou quelques jeunes gens désœuvrés. Tout homme, quels que soient son âge, sa situation, son caractère, peut y avoir accès et s'y rendre utile, car chacun de nous, à son insu, pour ainsi dire, est archéologue (ou plutôt amateur d'antiquités). C'est une tendance naturelle, un goût instinctif pour quiconque a l'amour de son art ou de sa profession, ou même tout simplement pour celui qui ne connaît que la vie moderne.

Quoi que nous fassions, que nous inventions (j'en excepte les sciences que l'on peut appeler contemporaines, la chimie, la physique, etc.), il faut se reporter au passé, la base essentielle du présent pour l'artiste comme pour l'artisan. C'est une vérité que vous a souvent démontrée notre Président honoraire et bien cher collègue, M. le baron de Wisnes : il l'a fait avec son esprit habituel et son merveilleux savoir sur tant de choses. Vous n'avez pas oublié son éloquent et chaleureux appel à la bonne volonté de chacun de nous dans son discours de 1831.

Notre savant et zélé secrétaire-général, M. de Lisle du Dréneuc, que sa parfaite connaissance de nos antiquités nantaises désignait entre tous pour succéder au si regretté M. Parenteau dans la direction du Musée départe-

mental d'Archéologie, sait, mieux que personne, que nous pouvons tous indistinctement nous inspirer de cette devise inscrite sur le sceau d'une société analogue à la nôtre : *Servare et vulgare*. Non content d'avoir recueilli dans ses excursions, pour vous en faire part, des notes d'une remarquable précision sur les monuments anciens de chaque paroisse, il en a composé un excellent répertoire qui embrasse déjà les arrondissements de Châteaubriant et Saint Nazaire. Souhaitons que M. de Lisle, avec l'aide de M. Henri Espitalié-Lapeyrade, notre jeune et nouveau secrétaire, complète cet utile et précieux ouvrage par la description des monuments des trois autres arrondissements de la Loire-Inférieure : imitant ainsi ce que le célèbre abbé Cochet a fait pour la Seine-Inférieure, M. Marvaud pour la Charente, M. Flagelle pour le Finistère, etc. Il a trop de persévérance dans le travail pour ne pas arriver prochainement à ce résultat.

Notre jeune et déjà fort érudit confrère, M. le comte Régis de l'Estourbeillon, nous a donné la preuve, lui aussi, de ce que l'on obtient par un travail persévérant. Comme son collègue, M. de Lisle du Dréneuc, il ne s'est pas borné à remettre en lumière les origines, le caractère et les coutumes de nos vieilles frairies bretonnes, mais il a réussi à les faire revivre de nos jours, à reconstituer ces généreuses et touchantes institutions, pratiquées, il y a dix siècles, par les clans bretons.

Nous avons été fiers de voir un de nos plus jeunes confrères recueillir pour ce travail — l'année dernière, à la Sorbonne — les applaudissements des Sociétés savantes de France, — flatteuse approbation sanctionnée depuis par une très haute autorité : — plus de quinze prélats se sont empressés d'écrire à M. de l'Estourbeillon, pour l'encourager dans cette œuvre nouvelle qui a le double et rare mérite d'être utile à nos contemporains, tout en reliant le passé au présent. C'est un grand succès qui fait honneur à M. de l'Estourbeillon et lui assure un brillant avenir dans une carrière où il a si bien débuté.

De son côté, la Société Française d'Archéologie a reconnu la valeur du jeune archéologue, puisqu'elle l'a jugé digne de remplacer, comme Inspecteur du département de la Loire-Inférieure, le regretté M. Van Iseghem, le doyen de nos confrères MM. les Architectes que nous sommes heureux de compter dans cette Société.

Ils en forment assurément la base fondamentale, l'architecture n'étant en quelque sorte que l'application de la science archéologique. Un écrivain a dit avec raison : « L'Art débute par l'architecture, base et cadre des autres arts, qu'elle porte et abrite à la fois ; » définition fort juste. Un architecte doit,

en effet, unir le goût à la science, et s'intéresser plus que personne à la conservation de ces antiques monuments destinés très souvent à lui servir de modèles. C'est ce que vous pensiez, Messieurs, en admirant la splendide exposition des dessins de M. Bourgerel dont nous devons à M. de Surgères une description digne du sujet.

Les édifices religieux sont un des principaux objets de votre sollicitude, et, sous ce rapport, vous avez pour auxiliaires naturels MM. les Ecclésiastiques, qu'il serait à souhaiter de voir plus nombreux parmi nous. L'Eglise a été et sera toujours la meilleure gardienne des Arts et des Sciences, comme des véritables traditions. Faisons donc appel à la collaboration du Clergé paroissial du département ; que Messieurs les Curés (au moins un par canton) veuillent bien s'associer à nous en qualité de membres correspondants : ils nous tiendraient incessamment au courant des découvertes et des faits qui sont de notre domaine. Qu'ils n'oublient pas que nous avons l'honneur d'avoir pour confrère M. l'abbé Cahour, élu plusieurs fois président de cette Société, et dont je ne me permettrai pas de faire l'éloge, par respect pour la grande notoriété du savant hagiographe de nos provinces.

Les nombreux lecteurs de la *Semaine Religieuse* connaissent M. l'abbé Dominique dont les récits touchants joignent le charme à l'intérêt. — M. l'abbé Meynier, M. l'abbé Gallard, M. l'abbé Grégoire nous font également grand honneur. Ce dernier confrère a publié l'*Etat du diocèse de Nantes en 1790*, après de laborieuses investigations dans les archives de l'Evêché et du Département. Prions donc Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Nantes de daigner nous seconder de sa juste influence parmi son clergé pour rappeler à MM. les Ecclésiastiques qu'il existe à Nantes une réunion d'hommes dévoués, tout disposés à leur venir en aide, soit par leurs conseils désintéressés, soit par leur intervention personnelle, quand il s'agira de restaurer d'anciennes chapelles ou autres monuments religieux ; et pour signaler à qui de droit l'urgence de telle ou telle mesure de préservation, ou simplement pour constater le caractère d'un édifice, le mérite d'un tableau, la valeur d'un objet rare et précieux.

Vous voyez, Messieurs, comme tout s'enchaîne dans cette œuvre de conservation et de vulgarisation. Que ceux d'entre vous qui sont à même de se livrer en toute liberté à leurs études de prédilection songent aux richesses de nos Archives départementales. C'est une mine inépuisable où ils trouveront un guide bienveillant, toujours prêt à faciliter les recherches des visiteurs. Rarement j'ai rencontré quelqu'un d'aussi affable et de plus empressé que M. Léon Maître.

Vous connaissez le mérite des ouvrages qu'il a fait paraître dans la Mayenne et la Loire-Inférieure, malgré les immenses travaux que lui impose la publication de ces inventaires si complets et si détaillés.

M. Léon Maître a trouvé le moyen, au milieu de ses occupations, de présider, en 1882, la Société Académique de Nantes, et de remplir avec un égal succès les missions officielles dont le ministre l'a plusieurs fois chargé. Il y a deux ans, il allait en Angleterre, à la découverte de ce fameux cartulaire de Sainte-Croix de Quimperlé, disparu depuis de longues années, et qu'il a eue la bonne fortune, après mille péripéties, de retrouver dans les archives du château de lord Beaumont.

L'année dernière notre confrère parcourait les quatre autres départements de la Bretagne pour recueillir les chartes relatives aux anciens ducs ; et les Conseils généraux de ces départements, en subvenant aux frais de ces différentes missions, ajoutaient pour l'éminent archiviste de flatteurs témoignages. Dans cette circonstance, j'ai été heureux de m'associer personnellement aux votes exprimés par le Conseil général du Finistère.

Les Archives départementales ne sont pas l'unique source où l'archéologue peut venir se renseigner.

Vous avez les Archives municipales confiées à la garde de l'un de nos plus dévoués confrères, M. S. de la Nicollière-Teijeiro, qu'il suffira de nommer ici : son éloge n'est plus à faire, et, depuis longtemps, son nom est synonyme de science archéologique ; il est d'ailleurs l'un des cinq survivants parmi les membres qui, répondant à l'appel de l'illustre Caumont, fondèrent votre Société en 1845.

Le nom de M. de la Nicollière-Teijeiro — ainsi que celui de M. Perthuis — est lié à jamais à l'histoire de cette antique cité nantaise.

Digne émule de M. de la Borderie, M. de la Nicollière vient de faire paraître, sous le patronage de la Société des Bibliophiles bretons, le recueil des privilèges de la ville de Nantes, complément indispensable du *Livre Doré de l'Hôtel-de-Ville*.

M. de la Nicollière est véritablement l'historien de ce pays : il en connaît à fond les annales, les monuments civils et religieux, les hommes célèbres.

C'est à lui encore que nous devons la certitude de la perte à jamais regrettable de l'un des chefs-d'œuvre de Michel Colombe, la statue de Guillaume Guéguen, évêque de Nantes, à la place de laquelle nous n'aurions plus que celle de l'évêque François Hamon.

Citons encore les Archives du Présidial déposées au Greffe et classées par M. Léon Maître : c'est une mine non moins riche en documents, et que la

complaisance de M. le Greffier en chef Bellamy sait mettre à la portée des travailleurs.

En dehors de ces dépôts officiels où chacun de nous a le droit de venir puiser sans craindre d'en tarir la source abondante, et où plusieurs de nos collègues ont trouvé de si précieux documents, par exemple : M. René Blanchard pour ses études sur les différents actes du duc Jean V et les nombreuses données qu'il réunit sur la puissante maison de Retz et l'histoire de ses possessions féodales ; — M. Alfred Lallié, pour en composer ces récits émouvants de votre histoire locale à une époque néfaste entre toutes ; — il existe des dépôts moins connus : je veux parler des anciennes minutes de Notaires. Partout, on commence à les explorer avec un égal profit.

C'est dans ces monceaux d'actes authentiques et irrécusables que l'on voit, entre autres pièces dignes des recherches de l'archéologue, ces vieux inventaires, si curieux à tous les points de vue.

C'est là que vous retrouvez la véritable physionomie de l'ancienne société : elle nous y apparaît comme une description *photographiée* des usages de nos pères, leur genre de vie intérieure, l'aménagement des habitations, la nomenclature des vêtements et des meubles, l'énumération et le prix des denrées agricoles, des chevaux, du bétail, des instruments oratoires, etc. — On y suit pas à pas le développement successif, mais très lent, de ce luxe moderne qui, à l'origine, était si restreint, même dans les plus opulentes maisons.

Ceux de nos honorables confrères, officiers ministériels, détenteurs de quelques-uns de ces inventaires, ne commettraient point d'infraction au secret professionnel en nous donnant les extraits les plus curieux et les moins connus de ces actes enfouis dans leurs cartons. Ils pourraient d'ailleurs s'imposer la règle établie par la Société Nationale des Antiquaires de France que mes collègues, MM. de la Nicollière, de Wismes et de Lisle du Dréneuc, connaissent très bien, celle de se borner aux documents antérieurs à l'an 1600.

Enfin, il n'est pas jusqu'à ces *Livres de raison* que le hasard fait encore retrouver parmi les papiers de ces anciennes familles de nos villes maritimes qui, durant des siècles, ont fait fleurir le commerce et étendu notre influence dans les pays étrangers, — il n'est pas, dis-je, jusqu'à ces comptes manuscrits, jadis si délaissés, qui ne fournissent maintenant à l'archéologue de précieuses notions économiques et historiques.

La Géographie ancienne est une branche importante de vos études, et vous pouvez — sans empiéter sur le domaine spécial de la Société de

Géographie si utilement fondée dans cette ville, — porter vos investigations sur ce point essentiel.

MM. le vicomte de Kersabiec, Eugène Orieux et Gustave Blanchard nous l'ont prouvé dans leurs dissertations sur la presqu'île guérandaise au temps de César, questions où la controverse leur a fait déployer une véritable érudition de Bénédictins. — De toutes parts, les sépultures anciennes sont étudiées avec soin : elles ont trouvé parmi nous leurs historiens. D'abord, M. Raoul de Rochebrune qui a décrit l'homme préhistorique dans ses recherches sur les Troglodytes de la Gartempe ; et tout dernièrement, M. le baron de la Tour du Pin Chambly, l'un des plus anciens membres de cette Société, malheureusement trop rare à nos réunions, exposait à vos regards, dans la séance précédente, les heureux résultats de ses fouilles à Saint-Urbain.

L'Archéologie se mêle enfin aux actes, aux circonstances de la vie les moins susceptibles, en apparence, de ce calme, de ce repos qu'elle semblerait exiger. Vous voyez journellement nos officiers, nos marins, au milieu de marches périlleuses, dans des expéditions lointaines, songer encore à recueillir pour nos musées tout ce que le hasard leur fait découvrir.

Sur la terre d'Afrique, au Mexique comme en Asie, ce sont eux, le plus souvent, qui relèvent des inscriptions, dessinent des monuments que, sans ce goût instinctif pour l'Archéologie ou les Sciences naturelles, nous n'eussions jamais connus. — C'est ainsi que mon honorable prédécesseur, M. de la Laurencie, mettant à profit ses nombreux voyages, durant sa brillante carrière militaire, a pu former l'une des plus curieuses collections minéralogiques de nos contrées.

Les Sciences naturelles se rattachent également à nos travaux par des liens communs : et nos confrères, docteurs en médecine, ne sont pas nos moins utiles collaborateurs, car on peut dire avec vérité que leurs connaissances s'étendent à toutes les branches de la science humaine (*). C'est bien la profession libérale par excellence, où il faut, comme dans celle de l'avocat, du magistrat, toujours étudier pour tout connaître, tout apprécier, afin de juger ensuite avec sûreté et conviction.

(*) La Société a l'honneur de compter parmi ses membres plusieurs de nos savants médecins de Nantes ; entre autres, le Directeur de notre importante Ecole de Médecine, M. le docteur Laënnec, digne représentant du nom illustré par son grand-oncle, l'une des gloires scientifiques de la Bretagne.

Les poètes — nous sommes heureux d'en compter d'excellents parmi nous — ont aussi leur place marquée dans une réunion d'archéologues.

Vous avez déjà nommé M. Joseph Rousse, le chantre du Pays de Retz M. Eugène Orioux (1) ; M. Emile Grimaud, le poète national de la Vendée — comme M. le vicomte de la Villemarqué est le Barde de la Bretagne, — qui nous raconte en beaux vers les combats, les malheurs de ses héroïques compatriotes ; et, dans les grands événements contemporains et les circonstances mémorables de la vie actuelle, sait toujours faire entendre de poétiques accents : soit qu'il retrace la mort sublime des *Fils d'un Preux*, dans la glorieuse défaite de Patay, soit qu'il nous fasse assister à la fin paisible et chrétienne de son illustre ami Victor de Laprade (2).

M. Aleide Leroux, qui a parcouru en artiste les sites enchanteurs de la Bretagne immortalisés par Brizeux, cet héritier des trouvères du moyen âge. A l'exemple de ces derniers, notre confrère est allé jusqu'en Palestine s'inspirer des plus grands souvenirs de la chrétienté.

L'un de ces honorables confrères nous rappelait, avec infiniment d'à-propos, que les plus belles fleurs naissent souvent au milieu des ruines, et que par conséquent la poésie s'alliait merveilleusement à la science archéologique (3).

(1) Auteur d'un volume de poésies : *L'heure du rêve*.

(2) M. Emile Grimaud a publié : *Fleurs de Vendée, Les Vendéens, Chants du Bocage Vendéen, Petits Drames Vendéens, Fleurs de Bretagne*, etc.

Dans les *Fils d'un Preux* le poète décrit la part prise au combat de Patay par MM. de Bouillé père et fils et Edouard de Cazenove de Pradine, petits-fils de Bonchamps. Mgr Fournier, alors président d'honneur de notre Société, écrivait, à l'occasion de cette dernière pièce de vers, les lignes suivantes à l'auteur :

« Nantes, 18 décembre 1870.

« Bravo ! cher Poète, vous n'êtes pas au-dessous des grands événements et des faits héroïques que vous célébrez. Vous donnez, vous aussi, votre brevet d'immortalité. Recueillez bien ces pièces, qui ne sont pas seulement de circonstance, parce qu'elles expriment et inspirent des sentiments qui seront toujours aussi utiles qu'ils sont purs et élevés. Les familles que vous rappelez doivent être consolées et honorées de votre « belle et forte poésie.

« Votre dévoué,

» FÉLIX, évêque de Nantes. »

(3) C'est ainsi que l'un de nos plus charmants poètes bretons, M. F.-M. Luzel, ce brillant conteur des légendes populaires du pays celtique, est à la fois l'un de nos plus savants archéologues. C'est à lui que sont confiées les archives du département du Finistère, dont on peut maintenant, grâce à ses soins éclairés, apprécier l'importance jusqu'alors peu connue.

A ce sujet, Messieurs, permettez-moi de vous faire remarquer que la poésie a ses ruines comme les monuments. C'est encore le cas d'appliquer la devise que je vous citais.

De tout temps, les poètes, ou, si vous le préférez, les versificateurs, ont été fort nombreux : ces derniers sont naturellement tombés dans un profond oubli. L'archéologue doit encore rechercher, dans ces ruines d'une nouvelle espèce, les débris, les fragments qu'il est bon parfois de sauver d'une complète destruction. Dans ma province natale, la Saintonge, un de mes collègues, le savant Louis Audiat, écrivain dont le nom vous est assurément familier, car parmi ses nombreuses productions plusieurs ont été couronnées par l'Académie, a entrepris, pour mon pays, des fouilles très curieuses parmi les vestiges de ces vieux adorateurs des Muses, satellites plus ou moins brillants de cet astre glorieux appelé le *grand Monsieur de Ronsard*. — M. Louis Audiat les nomme *les oubliés* en leur redonnant un peu de vie. M. Olivier de Gourcuff — un de nos anciens confrères que nous voudrions tous voir s'unir à nous — a résolu pour sa part, avec la patience et le goût d'un excellent bibliophile, d'aborder ce nouveau genre de réhabilitation en faveur de plusieurs poètes bretons : vous avez lu ces heureux et généreux essais dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*.

Nous en devons féliciter M. de Gourcuff, qui peut dire, avec M. Louis Audiat parlant d'André Moge de Fieffelin — l'un de ces malheureux oubliés — : « Ce n'est pas une entière réhabilitation que nous entreprenons, — elle serait difficile d'une part; — et de l'autre, tant de poètes en nos jours aspirent à la célébrité, qu'il doit y avoir peu de place pour une renommée rétrospective. Mais il pourra être bon de lire çà et là quelques vers retrouvés du XVI^e siècle : les mauvais n'y sont pas pires que leurs pareils d'aujourd'hui et les bons y ont encore leur valeur. »

Vous le voyez, Messieurs, ces quelques citations viennent à l'appui de cette thèse soutenue par mes prédécesseurs, MM. de Wismes et de la Laurencie, et développée par eux en bien meilleurs termes que je ne le saurai faire : c'est que tous, sans distinction aucune, nous sommes parfaitement aptes à coopérer à l'œuvre commune que nous poursuivons.

Aussi, dans une grande ville comme Nantes, devrions-nous compter beaucoup plus d'adhérents : c'est ce que nous a toujours répété M. le baron de Wismes dans des allocutions que je ne saurais trop vous engager à relire.

Rappelons, en passant, qu'il y a fait l'éloge de tous ses collègues — (de même que La Bruyère, lors de sa réception à l'Académie), et que notre spirituel Président a su trouver un mot aimable pour chacun de nous —

j'entends ceux qui ne figureraient que nominalemeut dans la Société ; et je suis malheureusement de ces derniers.

Souvenez-vous surtout d'une remarque bien vraie de M. de Wismes :

« Le nombre — disait notre Président — est une grande force pour une Société provinciale ; et le nombre nous fait un peu défaut. »

M. de la Laurencie, dans le même ordre d'idées et pour atteindre le même but, n'a cessé, à son tour, de faire de pressants appels « à tous les hommes qui ont des loisirs et leur cherchent un emploi ; » réflexion aussi juste que bien exprimée, car cet emploi du temps est facile à trouver parmi nous ; et de plus, il ne sera pas vainement dépensé, croyez-le, car tout le monde en profiterait.

Je me permets donc d'insister particulièrement auprès des jeunes gens, en leur conseillant, par expérience, de ne pas attendre la vieillesse pour s'occuper d'archéologie et former des collections, chacun selon ses goûts et ses aptitudes. Plus tard, ils se réjouiront d'avoir amassé ce nouveau genre de trésors. J'en parle en connaissance de cause, et avec le regret d'avoir négligé moi-même les sages conseils de mes devanciers.

Qu'ils suivent l'exemple de nos confrères, parmi lesquels je me permettrai de citer :

M. Auguste Laurant, l'auteur d'une Histoire de Nantes que chacun connaît et qui vous a présenté, Messieurs, les plans si intéressants des divers aspects de cette ville depuis l'époque préhistorique jusqu'à nos jours ; le collectionneur intelligent qui est parvenu, comme M. Anthime Menard, à réunir le plus grand nombre de vues sur l'ancienne cité de Nantes ;

M. Constant Verger, qui s'occupe de l'histoire du Poitou et de l'Abbaye de Boisgrolland ;

M. le docteur Merland, l'auteur des *Biographies Vendéennes* ;

M. l'Intendant militaire René Galles, notre ancien Président, si connu par la renommée scientifique qui s'attache à son nom ;

M. l'Ingénieur Poirier, qui nous a fait part de ses études géologiques relatives à la question de l'homme préhistorique.

Qu'ils marchent sur les traces de ces habiles et patients collectionneurs d'objets celtiques ou gaulois, tels que MM. Seidler, de Wismes, Charles Marionneau — que nous espérons toujours revoir parmi nous — Paul du Châtellier, notre nouveau correspondant du Finistère, dont les riches collections formeraient un beau musée. — Qu'ils recueillent les médailles, les monnaies, les jetons, pour former des collections comme celles de MM. le marquis de la Bretesche, Perthuis-Laurant, Paul Soulard, C. Riardant,

Charles Bastard — qui nous parlera, ce soir, des monnaies du XVI^e siècle récemment trouvées au château de Blain, chez M. Jules Hardy, — M. Hippolyte Maugras, si généreux pour le Musée; M. Xavier de la Touche, notre jeune et nouveau confrère, déjà numismatiste distingué. Qu'ils aient le goût des bons et beaux livres, des tableaux, gravures et estampes, comme MM. Anthime Menard, Henri Lemeignen, notre ancien vice-président, Auguste Bossis, Villers, Auguste Bacqua ; — ou bien des faïences rares, des élégantes porcelaines françaises et étrangères, comme celles provenant des collections de MM. Felix Comte, le baron des Jamonnières, du Champ-Renou, Le Quen d'Entremeuse, etc., et qui ont figuré avec honneur à l'Exposition de Nantes en 1882.

Avec le goût de l'art céramique, on a généralement celui des meubles antiques, des armures, des vieilles armes, des tapisseries anciennes. Cette dernière branche de collection exige, pour n'avoir pas de déception, autant d'expérience pratique, de connaissances variées qu'en possèdent MM. Marchand Duplessis, René Huette, Adolphe Josso ; il faut avoir la faculté des généreux sacrifices en fait d'art de tout genre, comme M. Gustave Massion, notre honorable confrère, dont le bel hôtel renferme mille objets aussi rares que précieux, et choisis par lui-même dans ses voyages, avec le goût parfait qui le distingue.

Mais pour atteindre ce but, l'archéologue doit posséder une première somme de connaissances qu'il ne peut puiser que dans des ouvrages spéciaux : et tout d'abord, vous le savez, Messieurs, dans ces brochures si nombreuses, ces bulletins ou mémoires des Sociétés savantes de France et de l'Etranger que nous échangeons. Ces publications se trouvent bien rarement complètes dans les bibliothèques publiques. — Que nos confrères viennent donc les consulter dans notre bibliothèque particulière : elle est confiée à MM. René Blanchard et Xavier de la Touche : c'est vous dire que vous y serez accueillis avec le plus bienveillant empressement. Pour tous les membres de la Société, c'est encore, vous le voyez, une source inappréciable d'utiles renseignements.

J'ai hâte, Messieurs, de terminer ce trop long exposé ; mais vous me permettrez, en finissant, de vous indiquer un projet que l'on doit soumettre à votre Comité central.

Je m'empresse de vous déclarer qu'il émane encore de l'initiative de mon honorable prédécesseur, qui n'a cessé de multiplier ses efforts pour étendre votre action, augmenter votre influence. — Vos limites ne s'arrêtent pas à l'enceinte de la ville de Nantes : vous portez le titre de Société de la Loire-Inférieure : tout le département est donc sous votre juridiction... archéolo-

gique. Or nous vivons à une époque de décentralisation générale : pourquoi ne pas suivre ce mouvement, partout si prononcé ? Pourquoi ne pas avoir, comme je le disais, il y a un instant, un ou deux correspondants par canton, et le plus grand nombre possible dans les villes d'Ancenis, Châteaubriant, Saint-Nazaire, Paimboeuf, Savenay, Guérande, etc.

Ils se mettraient en communication régulière et suivie avec le Comité central (ce que faciliterait une périodicité mieux réglée de votre *Bulletin*).

L'Association, devenue ainsi plus nombreuse et composée dès lors d'éléments plus divers, aurait la possibilité de se répartir en différentes sections ou commissions spéciales, comme dans beaucoup d'autres Sociétés scientifiques et littéraires.

Pourquoi enfin ne pas profiter plus fréquemment de cette sage disposition du règlement, permettant au Comité central d'agir encore plus directement dans l'intérêt de la science et de la Société, par des visites locales sur divers points du Département ? Les excursions archéologiques, très en vogue dans d'autres départements, établissent entre tous les membres d'une Société ces agréables rapports de bonne confraternité. Mais M. de la Laurencie nous exposera plus amplement ce projet auquel je m'associe entièrement d'avance.

C'est ce que M. de Wismes avait lui-même pressenti, quand il vous disait avec l'autorité de sa longue expérience : « Nous ne sommes qu'une centaine de membres titulaires et un^e trentaine de membres correspondants : notre Société doit un jour arriver au double et au triple. »

Les prévisions de notre collègue se réalisent peu à peu. Déjà, sous la présidence de M. de la Laurencie, le nombre des associés s'est accru de 20 membres résidents.

C'est d'un bon augure pour l'avenir.

Notre excellent trésorier, M. Louis Petit, ne se plaindrait assurément pas du surcroît de besogne occasionné par l'augmentation de recettes. Il pourrait encore trouver bien des heures pour étendre ses collections de notes et de dessins, tout à fait uniques, sur le vieux Nantes.

Puissent ces vœux de votre nouveau Président se réaliser avec l'aide du Comité central, où figurent des confrères aussi dévoués que MM. le comte Henri de Cornulier, de la Nicollière-Teijeiro, l'abbé Cahour, Ch. Riardant, Anizon et Léon Maître.

C'est mon unique ambition, et ce sera le but constant de mes efforts. — A défaut d'autre mérite, j'aurai celui du dévouement, et je ne perdrai jamais de vue cette définition qu'un illustre magistrat donnait des qualités essentielles

pour présider une assemblée quelconque : « Un président — disait Dupin — doit constamment se souvenir qu'il est l'homme de tous. »

Après ces discours, chaleureusement applaudis par toute l'assistance, il est procédé à l'élection de MM. l'abbé Remaud, curé de Saffré ; François Audran, vice-président de la Société archéologique du Finistère ⁽¹⁾ ; baron Hulot de Collart ⁽²⁾, et Joseph de Kersauson de Penandreff.

Ces Messieurs sont admis comme membres correspondants de notre Société.

(1) PRINCIPALES NOTICES PUBLIÉES PAR M. F. AUDRAN

1865. — Les Capucins de Quimperlé. Th. Clairét. 10 pages.

1868. — La vie du Vénérable Bruno de Saint-Yves, religieux Carme. Th. Clairét. 16 p.

1873. — La rive droite de la Laita ; excursion archéologique. (*Bulletin de la Société archéologique du Finistère.*)

1875. — Les Dominicains de Quimperlé (*Bulletin de la Société archéologique du Finistère.*)

1876-1877. — Monnaies baronniales trouvées à Limer, en Redené, et notice sur la paroisse de Redené (Finistère). (*Bulletin de la Société.*)

1878. — Les Ursulines de Quimperlé. (Documents.) (*Bulletin de la Société archéologique.*)

1879. — Le moulin blanc en Mellac. Description des sculptures de Sainte-Croix de Quimperlé. — Le château de Quimperlé. (*Bulletin de la Société archéologique.*)

1880. — Fouilles d'un tumulus à Mahalon (Finistère). (*Bulletin de la Société.*)

1880. — La maison et le mobilier d'un magistrat breton au XVII^e siècle. Quimper. Jaouen, imprimeur.

1881. — Notice sur l'île de Sein.

1881. — Notice historique sur la ville de Quimperlé, avec une histoire particulière de l'abbaye de Sainte-Croix. — Quimperlé. Th. Clairét. 23 pages.

1882-1883. — Notice sur la Société archéologique du Finistère. (*Bulletin de la Société.*)

1883. — Des livres et de leur prix dans l'évêché de Quimper avant 1789. Mélanges historiques et littéraires publiés par la Société des Bibliophiles Bretons.

(2) M. le baron Hulot de Collart de Sainte-Marthe se rattache à cette illustre famille de Sainte-Marthe dans laquelle, dit l'*Encyclopédie*, l'esprit, le savoir et la piété se sont succédés, et qui nous a donné plus de *soixante-dix* auteurs distingués, dans tous les genres. M. le B^{re} Hulot de Collart est l'auteur du *Nobiliaire des Antilles Françaises*, de la *Vie de François Collart*, général des milices de la Martinique, 1661-1721. Il a donné en collaboration les *Mémoires du général Jacques Hulot de Collart*.

La parole est ensuite donnée à M. Orioux pour la lecture de son travail sur l'emplacement de Grannona, qui sera inséré dans nos annales. M. Léon Maître fait observer que les études ethnographiques peuvent beaucoup aider à éclairer la question de l'origine présumée saxonne des populations au midi de Guérande ; il indique sur ce sujet le travail présenté par M. Léon Bureau, lors du Congrès de l'Association Française à Nantes.

M. le comte R. de l'Estourbeillon lit ensuite la préface d'un important travail sur l'émigration française à Jersey, en 1793. Les recherches si consciencieuses de notre laborieux collègue ont été couronnées d'un plein succès, et nous souhaitons vivement que le volumineux dossier qu'il a recueilli et classé avec tant de soin prenne bientôt place dans nos annales.

Sont déposés sur la table du bureau les ouvrages suivants, reçus pour la bibliothèque de la Société :

Mémoires de la Société des antiquaires du Centre. Armorial général, 1883, 1^{er} fascicule.

Bulletin de la Commission des antiquités de la Seine-Inférieure, t. V. 5^e livraison.

Bulletin d'archéologie chrétienne de M. le C^{te} de Rossi, 4^e série, 4^e livraison, 1882.

La séance est levée à 10 heures.

Le Secrétaire général,

P. DE LISLE DU DRÉNEUC.

SÉANCE DU MARDI 5 FÉVRIER 1884.

Présidence de M. de Bremond d'Ars, président.

Présents : MM. le V^{te} de la Laurencie, président honoraire, Léon Maître, Gustave Blanchard, Laurant, Poirier, Riardant, de la Nicollière, Émile Grimaud, Bastard, X. de la Touche, Gustave de la Brosse, Bougoüin, Montfort, du Champ-Renou, Petit, l'abbé Gallard, Verger, A. Perthuis, Josso, Perrion, la Peyrade, Brochand, de Li-le.

Au début de la séance, M. le V^{te} de la Laurencie nous donne d'intéressants détails sur les fouilles entreprises dans le chœur de la cathédrale ; des fragments de sépulture, entre autres deux têtes d'évêques, sont déposées sur

la table du bureau ; l'une d'elles est entaillée d'une large balafre ; peut-être devons-nous y voir le chef de saint Gohard ; l'autre est d'un modèle hardi et d'une grande finesse d'exécution.

On procède ensuite au scrutin pour l'admission de MM. Claude et Bernard de Monti de Rezé, de MM. Révérend, architecte, de M. Jean Résal, ingénieur des ponts et chaussées, et de M. le baron Bertrand Geslin. Ces messieurs sont admis à l'unanimité comme membre résidents de la Société archéologique.

Le titre de membre correspondant est donné à M. l'abbé Cullère, résidant au Brésil, et qui a bien voulu doter notre Musée d'armes de sauvages et de différents objets d'un très haut intérêt pour nos collections ethnographiques.

La parole est ensuite donnée à M. Blanchard pour son étude sur les Venètes dans la presqu'île Guérandaise. Dans un rapide examen, M. Blanchard combat de front toutes les attaques dont son étude a été le sujet, et réfute chaleureusement les contradictions de son adversaire. L'assemblée, très sympathique à ce brillant débat, écoute avec une vive attention le plaidoyer plein de verve et d'érudition de notre savant collègue.

M. Perrion lit ensuite une étude sur l'emplacement de Grannona près de Guérande. Ce travail de notre nouveau collègue est la contre-partie de l'étude que M. Orieux a présentée dans une de nos dernières séances.

M. Léon Maître fait observer au sujet de la forme primitive du mot Guérande qu'on le trouve au 9^{me} siècle inscrit au cartulaire de Redon : *Wen-ran, le territoire blanc*.

M. le Président place sur la table du bureau les ouvrages suivants offerts à la Société :

1^o *Ports maritimes de la France ; notice sur le port de Saint-Nazaire*, par M. R. Kerviler. — Ce magnifique in-folio orné de planches est offert par l'auteur à la Société. Dans le N^o de janvier du *Polybiblion* nous trouvons l'article suivant que M. Tanizy de la Roque a consacré à ce beau travail : « Nous ne voulons en ce moment, dit-il, qu'annoncer un splendide volume qui fait partie d'une série de publications consacrées par le Ministère des travaux publics aux ports maritimes de la France : *La Notice sur le port de Saint-Nazaire*, par René Pocar et Kerviler, ingénieur en chef des ponts et chaussées. (Paris, imprimerie nationale, 1883, in-folio de 229 p.) » — Notre savant collaborateur a raconté avec de grands développements l'histoire d'un port auquel son nom restera doublement attaché à jamais, soit à cause des travaux de l'éminent ingénieur, soit à cause des travaux de l'éminent archéologue. On trouvera beaucoup d'intérêt dans la lecture de ces pages, écrites de la façon la plus claire et la plus élégante, et ornées de planches et de

cartes admirablement exécutées. La beauté de l'impression, la majestueuse ampleur des marges, l'éclat et la sonorité du papier, donnent encore plus d'agrément aux récits et aux descriptions de M. René Kerviler, et, pour achever de recommander aux lecteurs du *Polybiblion* cette monographie qui fait autant d'honneur à l'écrivain qu'à l'ingénieur, nous leur signalerons l'importante et complète bibliographie qui remplit les cinq dernières pages et où l'on ne compte pas moins d'une dizaine de travaux spéciaux de M. Kerviler, parmi lesquels il faut citer surtout l'Age du bronze et les Gallo-Romains à Saint-Nazaire-sur-Loire, extrait de la *Revue Archéologique*, (Paris, 1877, in-8°), et le Chronomètre préhistorique de Saint-Nazaire, extrait de la *Revue des questions scientifiques*. (Bruxelles, 1881, in-8°.)

2° *Histoire de Conan Mériadec*, offerte à la Société par M^{me} la marquise de Chamillart, née de Saint-Luc, arrière-petite-nièce de l'auteur. M. de la Nicollière rend compte de cet ouvrage dans les ligues suivantes : « Les légendes, comme les vieilles chroniques, sont souvent l'écho lointain et affaibli de l'histoire. Nos pères aimaient à les lire, les appréciaient et y ajoutaient grande créance. Ils étaient plus énergiques dans leurs convictions, plus persévérants dans leur ligne de conduite, que nous qui envisageons ces récits comme trop naïfs et les rejetons bien loin, sous prétexte de porter plus haut le flambeau de l'histoire, et de dissiper, à l'aide de la critique moderne, les ombres qui enveloppent l'étude de nos origines.

« Incontestablement, l'histoire y gagne en précision, en lucidité, en clarté. Elle se dégage, radieuse, des langes qui embarrassaient ses premiers pas. Et cependant, qui sait si ces féeriques broderies historiques ne deviendront pas les incunables de l'histoire, et n'auront pas un regain de faveur, à l'exemple de ces volumes fameux qui sont l'objet des plus ardentes ambitions de nos bibliophiles ? Qui sait si nos arrière-petits-neveux ne préféreront pas aux sèches et longues digressions des auteurs contemporains ces gracieuses et attrayantes traditions, amplifiées, je le veux bien, plus ou moins défigurées, j'en conviens, mais transmises d'âge en âge, de générations en générations et dont le fonds, dégagé des merveilleux détails qui l'embellissaient, pouvait reposer sur un fait vrai et authentique ?

« C'est dans cet ordre d'idées que je vous demande, Messieurs, la permission de vous présenter un joli volume sorti des presses de M. Prud'homme, à Saint-Brieuc.

« Il a pour titre : *Histoire de Conan Mériadec*, et est publié par madame la marquise de Chamillart, née de Saint-Luc, et par conséquent arrière-petite-nièce de l'auteur. C'est donc un souvenir de famille, un hommage rendu

à la mémoire d'un écrivain breton de bonne foi, et qui doit être accueilli avec une sincère sympathie.

« Il y a longtemps, du reste, que M. A. de la Borderie a mis à néant l'existence apocryphe du fabuleux *Conan Mériadec*. (Voir *Biographie Bretonne* de Levot, t. I, p. 415, 416, 422, art. Conan Mériadec.) Mais le volume du Père Toussaint de Saint-Luc était des plus rares ; et si son histoire de Conan laisse à désirer, en revanche, sa description des côtes de la Bretagne renferme certains détails intéressants. »

3^o *Bulletins de la Société des sciences et arts de Pau*, 1882-1883. — M. le Président fait observer que, malgré l'éloignement du centre d'études de nos collègues de Pau, les *Bulletins* de cette Société présentent un véritable intérêt pour nos recherches. Un très grand nombre de chartes et de documents provenant de la Bretagne ont été recueillis et collectionnés dans les archives des Basses-Pyrénées.

4^o *Société archéologique de Bordeaux*.

5^o *Bulletins de la Société académique de Brest*. 1882-83.

6^o *Bulletins des comités*.

M. le Président confie à MM. de la Nicollière, Riardant, Léon Maître et de Lisle ces différents *Bulletins* dont il donnera un compte rendu dans une prochaine séance.

La séance est levée à 9 heures et demie.

Le Secrétaire général,

P. DE LISLE DU DRÉNEUC.

SÉANCE DU MARDI 4 MARS 1884.

Présidence de M. de Bremond d'Ars, président.

Présents : MM. de la Nicollière-Teijeiro, abbé Gallard, M^s de Surgères, Léon Maître, Alcide Leroux, baron des Jamonières, Bougoüin, docteur Anizon, Poirier, Perthuis, baron Hulot de Collart, Révérend, Baugé, Claude de Monti de Rezé, Bernard de Monti, la Peyrade, abbé Grégoire, Viau, baron Bertrand-Geslin, Perrion, du Champ-Renou, Xavier de la Touche, Émile Grimaud, Josso, Riardant, Montfort, Bastard, comte de l'Estourbeillon, de Lisle,

Après la lecture du procès-verbal, M. le Président rend compte à l'assemblée de la visite que les membres du bureau ont faite à Monseigneur l'Évêque de Nantes. Dans un passage du mandement de carême pour l'année 1884, Monseigneur avait appelé en ces termes l'attention de son clergé sur les travaux de notre Société :

« Dans un remarquable discours récemment prononcé par M. le comte de Bremond d'Ars, nouveau président de la Société archéologique de Nantes, nous lisons ce qui suit : « L'Eglise a été et sera toujours la meilleure gardienne des arts et des sciences... Faisons donc appel à la collaboration du clergé... Que MM. les Curés (au moins *un* par canton) veuillent bien s'associer à nous en qualité de membres correspondants : ils nous tiendraient incessamment au courant des découvertes et des faits qui sont de notre domaine... Que MM. les Ecclésiastiques se souviennent qu'il existe à Nantes une réunion d'hommes dévoués, tout disposés à leur venir en aide, soit par leurs conseils, soit par leur intervention personnelle, quand il s'agira de restaurer quelques monuments religieux ; et pour signaler à qui de droit l'urgence de telle ou telle mesure de préservation, ou simplement pour constater le caractère d'un édifice, le mérite d'un tableau, la valeur d'un objet rare et précieux. »

« Nous sommes heureux de penser que le clergé de notre diocèse ne manquera pas de faire à ce bienveillant et honorable appel un accueil sympathique et empressé. L'Eglise n'a jamais craint la véritable science. Elle la bénit au contraire et la favorise de tout son pouvoir. La science archéologique, en particulier, a souvent reçu, de la bouche même des Souverains Pontifes, de magnifiques et légitimes éloges. Ses travaux en effet et ses découvertes ont plus d'une fois servi, mieux que n'eussent pu le faire de longs raisonnements, à démontrer l'unité, la perpétuité, l'incomparable fécondité, c'est-à-dire le caractère divin de nos croyances et de nos institutions chrétiennes. »

Les membres du bureau sont allés remercier de vive voix Monseigneur qui, de son côté, a renouvelé ses témoignages de sympathie, bien naturels de sa part et dignes de l'ami de notre illustre maître M. de Caumont.

Le Bulletin religieux du diocèse de la Rochelle et Saintes, dans son No du 1^{er} mars, a cité les paroles de M^{gr} l'évêque de Nantes, en le remerciant également, au nom de toutes les sociétés archéologiques, de cet encouragement, si favorable au développement de nos études.

On procède ensuite aux élections de MM. Raymond Pouvreau, avocat, ancien membre et secrétaire du conseil d'arrondissement, et Léon Châtelier. Ces messieurs sont admis comme membres résidents de notre Société.

M. le C^{te} de l'Estourbeillon donne communication d'une lettre de M. Léon Palustre annonçant que le congrès de la Société Française d'archéologie aura lieu à Nantes en 1886.

Les ouvrages suivants, reçus pour la bibliothèque de la Société, sont placés sur la table du bureau :

Topographie historique de la ville de Cholet, du X^e siècle à la Renaissance.

Bulletin de la Société historique et archéologique de la Corrèze ; tome V, 4^e livraison.

Bulletin des séances de l'Institut royal d'archéologie de Londres.

Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest, 3^e trimestre. 1883.

Société archéologique et historique de la Charente. 1882, tome V.

Société de géographie commerciale de Nantes. 1883, 3^e et 4^e trimestres.

Annuaire de la Société française de Numismatique ; 2^e série, t. I, 7 fascicules.

Revue de la Société des études historiques. 1883.

Bulletin de la Société archéologique du Vendômois. 1883.

Société d'Émulation des Côtes du-Nord. 1883.

Journal des Savants. 1883, janvier.

Répertoire des travaux historiques. T. 2. N^o 3.

M. Claude de Monti a offert à la Société les ouvrages suivants :

La défaite des troupes de M. de Soubise et de la Cressonnière son lieutenant.

Récit véritable de ce qui s'est passé à Blavet entre M^{re} le duc de Vendosme et le sieur de Soubise.

La défaite de toutes les troupes du sieur de Soubise par l'armée du Roy.

Récit véritable de l'exécution du comte de Chalais.

Episemasie ou relation d'Aletin le Martyr concernant l'origine, antiquité, noblesse et sainteté de la Bretagne Armorique et particulièrement de Nantes et Rennes.

M. le président adresse à M. Claude de Monti les plus vifs remerciements pour le don de ces différents ouvrages, dont il sera rendu compte dans une prochaine séance.

L'ordre du jour appelle la lecture du travail de M. l'abbé Gallard sur les *Trait armoricain*. L'auteur s'appuie surtout dans cette étude sur la *Notice des Dignités de l'empire*, document de la plus haute importance, retrouvé au XI^e siècle et attribué généralement au règne d'Honorius.

Le *Trait armoricain* était une des grandes divisions militaires des Gaules,

placé sous le commandement de six officiers répartis en autant de postes respectifs.

Granonnum et *Granonna* étaient, dit M. l'abbé Gallard, les deux postes extrêmes de cette circonscription. *Granonnum* serait représenté aujourd'hui par Dieppe, et *Granonna* par Guérande. M. l'abbé Gallard annonce, en terminant, qu'il développera, s'il y a lieu de le faire, les raisons qui servent de base à son opinion.

Après la lecture de ce travail, écouté avec une vive attention, M. Léon Maître nous communique la préface du 2^e volume de son inventaire des archives de la Loire-Inférieure. Sous ce titre : *Situation actuelle des archives du Clergé nantais*, notre savant collègue nous donne un brillant aperçu des pièces qu'il a compulsées. Des documents du plus haut intérêt pour notre histoire locale sont maintenant classés et accessibles aux recherches de tous, et nous devons une véritable reconnaissance au zèle infatigable de notre excellent archiviste.

Une vieille trouvaille, 1824-1884, tel est le titre piquant d'une charmante notice consacrée, par M. de la Nicollière, à une découverte de monnaie, faite en 1824 dans les fondations de l'hôtel de ville. Depuis soixante ans, ces deniers, achetés par la Ville et pour une somme assez ronde, dormaient oubliés dans un vieux coffre, lorsque M. le secrétaire en chef de la mairie eut la bonne inspiration de les remettre à M. de la Nicollière. Notre érudit collègue les étudia, les classa, et ses notes viennent enfin jeter une pleine lumière sur ce vieux trésor. Il se compose, en grande partie, de monnaies bretonnes de la fin du XII^e et du commencement du XIII^e siècle : des saint Martin de Tours, un Richard Cœur-de-Lion, etc. Des remerciements sont votés à M. le Maire de Nantes qui veut bien offrir tout ce lot de monnaies à nos collections archéologiques.

Après d'intéressantes observations du marquis de Surgères sur les des-sins de Sablet, la séance est levée à 10 heures.

Le Secrétaire général,

PITRE DE LISLE DU DRÈNEUC.

SÉANCE DU MARDI 1^{er} AVRIL 1884.

Présidence de M. de Surgères, Vice-Président.

Étaient présents : MM. de Surgères, de Lisle, de la Touche, des Jamonniers, Riardant, Émile Grimaud, de la Laurencie, Montfort, Léon Maître de l'Estourbeillon, du Champ-Renou, Bertrand-Geslin, Poirier, Delamarre, Perrion, Le Quen d'Entremeuse, Perthuis-Laurant, Bougouin, Verger, Châtelier, Pouvreau, H. la Peyrade, Viau, Claude de Monti de Rezé, Livet, etc.

Lecture est donnée, par M. Pitre de Lisle du Dréneuc, du procès-verbal de la dernière séance qui est adopté.

Il est procédé au scrutin pour l'admission de M. l'abbé Chevillard, vicaire à Oudon, présenté comme membre résident par MM. le C^{te} de Bremond d'Ars et Charles Perrion ;

De M. Ludovic Cormerais, présenté comme membre résident par MM. de Bremond d'Ars et Bertrand-Geslin ;

De M. Alexandre de Couffon de Kerdellec'h, présenté comme membre correspondant par MM. de Bremond d'Ars et de la Tour-du-Pin Chambly.

M. Ludovic Cormerais, écrit M. de Bremond d'Ars, était conseiller de préfecture de Maine-et-Loire, lorsque les événements le forcèrent d'abandonner une carrière si bien commencée. Depuis, M. Cormerais a occupé ses loisirs par l'étude des livres et le goût des arts qu'il avait toujours eus. C'est un des membres de la Société des Bibliophiles Bretons. Comme ceux-ci sont déjà pour nous, archéologues, de véritables confrères, rien donc de plus naturel que d'ouvrir officiellement et avec la plus grande satisfaction nos rangs à un tel candidat dont les titres sont plus que suffisants pour nous faire honneur.

M. de Couffon a publié un important ouvrage intitulé : *Recherches sur la Chevalerie du duché de Bretagne* (2 vol. in-8°, Nantes, 1877-1878).

C'est un de nos meilleurs écrivains bretons, et, en même temps, l'un des critiques les plus éclairés et les plus consciencieux. M. Eugène de la Gournerie a rendu compte de son ouvrage dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, au mois de septembre 1874. (T. 42, page 206 et suiv.) — Notre savant confrère, M. Léon Maître, parle également du premier volume de M. de Couffon dans la *Revue historique* éditée par Dumoulin. (Année 1877, page 538 et suiv.) — Ce dernier compte rendu est rédigé avec le talent et la compétence qui distinguent le conservateur de nos Archives départementales.

— En 1878, M. de la Gournerie reprit, dans la *Revue de Bretagne* (tome 44, pages 228 et suiv.) sa plume si impartiale de chroniqueur pour analyser le second volume de M. de Couffon, volume non moins intéressant que le premier, et a résumé en deux mots le caractère de l'ouvrage de notre futur confrère : « On y trouve, dit-il, à la fois science et conscience. »

Après cet exposé des titres des nouveaux candidats, ces Messieurs sont admis à l'unanimité.

Les ouvrages suivants sont déposés sur le bureau de la Société :

1° *Bulletin de la Société de statistique, sciences, lettres et arts des Deux-Sèvres.* — N° 10-12. — Octobre-décembre 1883.

2° *Annuaire de la Société de Numismatique et d'Archéologie.* — 1882. Quatre trimestres.

3° *Bulletin du Comité des Travaux historiques et scientifiques.* — Section d'Archéologie. Année 1884. N° 1.

4° *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Cholet.* — 1883.

5° *Journal des Savants.* Février 1884.

Ouvrages offerts à la Société :

Lettres d'anoblissement accordées à Balhazar Moretus III et à ses descendants, publiées pour la première fois sur les titres originaux — A Paris chez A. Claudin, libraire-éditeur, rue Guénégaud, 3. Offert à la Société avec dédicace.

Inventaire des monuments mégalithiques compris dans le département des Côtes-du-Nord, par Gaston de la Chenelière, Président de la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord. — Saint-Brieuc, imprimerie Francisque Guyon. 1883.

M. Pitre de Lisle, secrétaire général, donne lecture d'un vœu, ayant pour objet des remerciements spéciaux adressés à notre honorable collègue M. René Kerviler, qui a bien voulu, en abandonnant au Musée archéologique de Nantes la collection formée par lui à Saint Nazaire, mettre à la disposition des travailleurs de notre ville des matériaux du plus haut intérêt.

M. le marquis de Surgères, Président, en remerciant M. le Conservateur du Musée, répond que la Société tout entière ne peut que s'associer pleinement au vœu qu'il a si bien exprimé, et sur sa proposition, la Société, après avoir voté des remerciements à M. René Kerviler, décide qu'une lettre spéciale lui sera écrite et signée des membres du Bureau. M. de Surgères donne ensuite communication d'une lettre de notre vice-président exprimant le désir d'exposer lui-même sa collection et de venir en faire les honneurs à

la Société, qui vote alors en principe le projet d'une séance de jour qui pourrait, au besoin, devenir publique, et dont les conditions seront ultérieurement réglées par le Comité, de concert avec M. Kerviler.

M. Léon Maître, inscrit à l'ordre du jour, donne ensuite lecture à la Société de notes fort intéressantes sur une lettre écrite le 1^{er} avril 1689 par l'abbé Raguideau, curé doyen de Guémené-sur-Scorff, à Dom Maur Audren de Kerdrel, prieur de Redon. — L'abbé Pierre Raguideau, doyen de Guémené, docteur en théologie et notaire apostolique, mourut à 75 ans et fut enterré, le 22 août 1695, dans la collégiale de Guémené. — C'était un amateur d'antiquités et de parchemins, particulièrement versé dans la connaissance de la langue bretonne et consulté par les célébrités de son époque. — L'abbé Furetière avait fait appel à ses lumières pour son *Dictionnaire*, et le prieur Dom Audren s'était également empressé de se mettre en rapports avec lui pour obtenir sa collaboration. Tel est l'objet de la curieuse lettre que nous fait connaître M. Léon Maître, et qui, comblant une lacune dans la correspondance des Bénédictins bretons, si savamment étudiée par M. de la Borderie, sera insérée avec ses notes au *Bulletin* de 1884.

Dans une note d'un grand intérêt sur la collection Seidler, récemment acquise par la ville pour le Musée archéologique, M. Pitre de Lisle fait en quelques mots l'histoire de cette importante collection et des pourparlers pleins de péripéties qui ont précédé son entrée au Musée. Il rend hommage à la bienveillance de M. Colombel, maire de Nantes, et fait remarquer à juste titre que l'âme de cette généreuse entreprise fut notre excellent président honoraire, M. de la Laurencie, qui sut, avec une rare intelligence et malgré bien des obstacles, mener cette affaire à bonne fin, dans l'intérêt de la Société archéologique dont il est devenu en quelque sorte *le bon Génie*, et qu'il a toujours servie avec tant de zèle et de dévouement.

A la suite de cette lecture, plusieurs propositions sont émises par différents membres pour exprimer à M. de la Laurencie la gratitude de la Société. Après renvoi au Comité de ces diverses propositions, la Société décide qu'une lettre de remerciements signée des membres de Bureau sera envoyée à notre honorable Président honoraire.

La Société écoute ensuite, avec un réel plaisir, une communication charmante et pleine d'esprit de M. Émile Grimaud, sur Michel Columb, et la lecture d'un remarquable sonnet, dont il est l'auteur, sur notre vieux sculpteur breton. Nous nous ferions un reproche de déflorer ici ces notes qui seront insérées au *Bulletin*; disons seulement que ce sonnet a pour objet la reine Anne attristée recevant Michel Columb et lui ordonnant de faire le tombeau

des Carmes. — En terminant, M. Émile Grimaud appelle la discussion de la Société sur l'orthographe du nom de Michel Columb. Après quelques observations faites à ce sujet par différents membres, la Société, sur la demande de M. le Président, émet le vœu que M. Émile Grimaud poursuive son enquête et ses études à cet égard.

La parole est donnée ensuite à M. Montfort pour son rapport sur les fouilles de la cathédrale qui doit être communiqué au prochain congrès de la Sorbonne. (Section d'Archéologie.) — Ce travail, qui doit figurer en tête de notre *Bulletin* de 1884, est rédigé par M. Montfort avec une remarquable compétence et recueille les applaudissements unanimes de l'assemblée.

A ce propos, sur la demande de MM. Poirier et Montfort, la Société exprime le vœu que les intéressantes photographies du monument prises par M. Bougoûin, soient, pour le Congrès de la Sorbonne et le *Bulletin*, jointes au travail de M. Montfort, auquel elle adresse d'ores et déjà tous ses remerciements.

M. de l'Estourbeillon appelle l'attention de la Société sur la nécessité de songer dès maintenant à préparer sérieusement le Congrès de la Société française d'archéologie qui doit avoir lieu à Nantes, en 1886. — D'après les indications de M. Léon Palustre, directeur de la Société, une commission préparatoire, composée d'un certain nombre de membres de la Société archéologique de Nantes, devra être nommée à l'une des prochaines séances du Comité, et il espère que cette commission, dont la première réunion pourra avoir lieu vers le mois de novembre prochain, se mettra sans retard à l'œuvre pour préparer un congrès digne de la Société archéologique et de notre chère cité nantaise. Plusieurs questions seront examinées alors, auxquelles il importera d'apporter une prompte solution. Les magnifiques collections dont vient de s'enrichir notre musée semblent réclamer une exposition qu'il faudra organiser avec soin. Il sera nécessaire que le bureau du Congrès ait la certitude de voir ses séances assurées de la lecture d'un certain nombre de mémoires ou d'importants travaux. Il y aura lieu enfin de préparer les deux ou trois excursions qui pourraient être faites dans notre département et les fouilles d'anciens monuments qui pourraient en devenir le but. Les localités pleines d'intérêt archéologique ne manquent point dans notre région. Au nord de notre département, c'est Châteaubriant avec son vieux donjon et son beau château du XVI^e siècle, Abbaretz, Nozay, Vay et Conquereuil avec leurs retranchements et leurs mardelles, la vieille tour de Saint-Clair à Derval, témoin des exploits de Duguesclin et de Robert Knolles au XIV^e siècle.

— Dans l'arrondissement de Saint-Nazaire, n'avons-nous pas Guérande, avec ses vieux remparts et ses nombreux souvenirs historiques, la vieille tour de Batz et les belles ruines de N.-D. du Murier, l'imposant château de Ranrouët, l'antique manoir des Rieux ; et les nombreux dolmens et menhirs qui couvrent tout ce pays, de Penchâteau à Sévérac, et d'Herbignac aux marais de Donges ? — Enfin, au sud, n'avons-nous pas Clisson et Buzay, Princé et Machecoul, et tous les souvenirs religieux ou profanes qu'éveillent dans l'esprit des archéologues les bords du lac de Grand-Lieu, témoins de la vie pieuse de saint Amand et de saint Martin, et le vieux bourg de Rezé avec tous ses débris romains qui font rêver aux civilisations disparues et à ces belles patriciennes dont les femmes de ce pays gardent encore comme le reflet ? C'est donc un devoir, si les sujets de travaux abondent, de se mettre courageusement à l'œuvre, et de ne rien épargner pour laisser de profonds souvenirs de notre pays dans le cœur des nombreux archéologues étrangers qui ne manqueront pas d'affluer à Nantes à cette occasion.

M. le Président remercie M. de l'Estourbeillon de sa communication et ne doute pas que chacun ne s'empresse d'apporter à cette œuvre son contingent de travail et d'efforts.

La séance est levée à 9 heures et demie.

Le Secrétaire général,

C^{te} RÉGIS DE L'ESTOURBEILLON.

SÉANCE DU MARDI 6 MAI 1884.

Présidence de M. le marquis de Granges de Surgères, Vice-Président.

Étaient présents : MM. le marquis de Granges de Surgères, de la Laurencie, Petit, de la Nicollière-Teijeiro, l'abbé Chevillard, Montfort, baron des Jaminiers, Baugé, du Champ-Renou, Josso, Emile Grimaud, Poirier, Perrion, Claude de Monti de Rezé, Perthuys, Bernard de Monti de Rezé, baron d'Izarn.

Les ouvrages suivants sont déposés sur le bureau :

1^o *Bulletin d'archéologie chrétienne*, par J.-B. de Rossi, édition française de l'abbé Duchesne, 4^{me} série, II^e année. Cette brochure contient un travail d'une grande importance, qui a pour titre : *Éloge anonyme d'un Pape*

dans le Recueil épigraphique du Manuscrit de Pétersbourg. C'est l'étude d'un poème, en 56 vers, découvert parmi les manuscrits de Corbie ; l'auteur en fait un examen approfondi, et prouve, en indiquant la signification de chaque mot, que cette versification n'a d'autre objet que l'éloge du pape Libère (IV^e siècle), attribué à un contemporain et gravé sur le tombeau de ce pontife, qui se trouvait sur la voie Salaria. Ce manuscrit fut copié en mauvais centon vers le VIII^e ou au commencement du IX^e siècle. — Ce même Bulletin contient la découverte et l'étude d'une inscription historique du temps du pape Damase, trouvée dans le cimetière de Saint-Hippolyte, à Rome ; puis l'éloge funèbre du P. Luigi Bruzza, de la congrégation des Barnabites, fondateur et président de la Société d'archéologie chrétienne, par M. J.-B. de Rossi. — Enfin, le compte rendu des séances des mois de février, mars, avril et mai 1822, qui toutes sont d'un grand intérêt, et nous montrent combien sont heureux les archéologues qui habitent la Ville éternelle, où tout n'est que souvenirs, et où ils fouillent à même, sans craindre que leurs recherches finissent, faute de matériaux.

2^o *Un grand ingénieur au XVIII^e siècle, Toufaire* (1), par Philippe Rondeau, ancien conseiller à la Cour d'Appel de Poitiers.

Ce résumé nous fait connaître un esprit hors ligne, auquel nous devons la création des fonderies d'Indret, celles du Creuzot, de Rueil, puis du magnifique hôpital de Rochefort. Comme premier pionnier de notre établissement métallurgique voisin, nous lui devons être reconnaissants d'avoir contribué à enrichir notre département.

3^o *Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, t. VIII, n^o 118. — 3^{me} trim., 1883. On y remarque un travail de M. Boucher de Mollandon, sur un descendant de la famille de la Pucelle d'Orléans, travail qui a pour titre : *Maison de Jeanne d'Arc, à Domrémy, et Nicolas Girardin, son dernier possesseur*.

En l'absence de MM. les secrétaires, M. Charles Perrion donne lecture du procès-verbal de la dernière séance, lequel est adopté, après quelques mots de M. Petit :

« Je n'assistais point à la séance d'avril, nous dit notre collègue : aux in-
« décisions émises sur l'orthographe des noms de l'habile sculpteur, auteur

(1) Toufaire, Pierre, né à Châteaudun le 14 décembre 1739, marié à Nantes, le 6 mars 1780, avec M^{lle} la Daugas, jeune personne fort distinguée et d'un grand mérite.

« du tombeau du duc François II, œuvre que Nantes est fier de posséder,
« j'eusse immédiatement rappelé que dans mon rapport des fouilles de Saint-
« Donatien (Bulletin de notre Société, 1874, tome XII, p. 31) j'indiquai les
« noms de *Michau Colombe*, conformément au glossaire de M. Léon de La-
« borde qui, en 1872, a donné cet extrait des comptes royaux de 1474 :

« *A Michau Colombe, tailleur d'images, et à Jehan Fouquet, peintre à*
« *Tours, 22 livres, sçavoir : audit Colombe, 13 livres, 15 sols pour avoir taillé*
« *en pierre un petit patron en forme de tombe, qu'il a fait du commande-*
« *ment du Roy et à sa pourtraiture et ressemblance, pour sur ce avoir*
« *avis à la tombe que le Roy ordonnera être faite à sa sépulture, et audit*
« *Fouquet, pour avoir tiré et peint sur parchemin un autre patron pour*
« *semblable cause.* »

« On doit donc écrire : Colombe et non Columb.

« Permettez-moi, Messieurs, d'ajouter que je regrettai d'autant plus
« d'avoir été dans l'impossibilité d'assister à la séance dernière, que je
« devais vous communiquer quelques dessins de Saint-Pierre, et un ancien
« plan du chœur et du sanctuaire, plan du XVIII^e siècle; ce que nous affirme
« l'indication du tombeau de Jean IV qui n'a disparu qu'à l'époque de la
« Révolution; mais l'intérêt qui s'attache aux découvertes que nous ont
« données les fouilles récentes, fouilles qui s'étendent, aujourd'hui, au delà
« de celle de 1873, constatée par le dessin de M. R. Kerviler et ceux de
« votre trésorier, nous ramènera certainement au plan précité. Les travaux
« qui seront forcément exécutés dans le chœur actuel, devront, je n'en
« doute pas, nous fournir bien d'autres découvertes imprévues. »

Suivant l'ordre du jour, il est procédé au scrutin, pour l'admission de
M. Viaud Grand-Maraïs, présenté par MM. Pitre de Lisle et le comte de Bre-
mond d'Ars. M. Viaud-Grand-Maraïs est admis, à l'unanimité, membre titu-
laire de notre Société.

M. Petit est, ensuite, appelé à donner lecture de son travail ayant pour
titre : *Deux sièges du château de Limours*, -- sièges d'appartement : *selle*
et *caquetoire*, indiqués dans l'inventaire du château, ayant appartenu au
cardinal de Richelieu, suivant rapport inséré au *Bulletin du Comité des tra-*
vaux historiques et scientifiques de 1883. — Bien que M. Petit nous dise
n'avoir présenté ses notes qu'à titre de simple communication, l'insertion n'en
est pas moins demandée pour notre Bulletin par tous les membres présents
à la réunion.

M. de la Nicollière prie les membres présents de vouloir bien excuser
M. Dugast-Matifeux, qui devait les entretenir de l'inscription gallo-romaine

DEO VOLKANO. Le conseil de revision devant avoir lieu ce même jour, à Montaigu, notre collègue s'est cru obligé d'y assister, pour y recevoir le préfet de la Vendée, qui avait accepté l'hospitalité offerte par M. Dugast.

M. de la Laurencie lit une lettre qu'il a reçue de M. Chaillou, indiquant les nombreuses découvertes de ce dernier, dans sa terre des Cléons, au sud-est de Haute-Goulaine, découvertes déjà précisées par M. Charles Marionneau, qui avait été l'instigateur de ces fouilles. Depuis longtemps déjà, notre confrère priait M. Chaillou de faire exécuter des recherches dans ses propriétés ; il est rare de trouver plus de débris gallo-romains, indices d'une occupation de nos dominateurs. Après des instances réitérées, auxquelles se sont jointes, ces dernières années, les sollicitations de M. de l'Isle, le propriétaire des Cléons fit faire des fouilles, et lui-même vient nous décrire aujourd'hui ses belles découvertes.

Les Cléons, nous dit-il, furent autrefois une station gallo-romaine établie sur un dépôt de marnes. Si le géologue peut trouver mille sujets d'études dans ces gisements inépuisables de l'époque miscène, le voyageur s'y arrête, charmé par le paysage ; l'archéologue aussi peut y donner libre cours à sa passion pour les antiquités et les découvertes.

« Ma première fouille, dit M. Chaillou, faite en octobre 1882, m'a conduit à 1^m40, où je vis une mosaïque intacte ; c'est au n^o 22 de mon plan, dans un chemin d'exploitation, sur une surface de 80 c. carrés. Nous retirions une quantité de petits clous, des enduits peints et des tuiles. J'ai pu reconstituer 1 m. carré de toiture ; beaucoup de fragments de tuiles semblent appartenir à la même salle. Plus loin, à la profondeur de 1^m30, nombreuses traces d'incendie ; au-dessous, nouvelles mosaïques, puis, ensuite, déblayage complet, belle salle avec enduits peints ; sur les murailles, des ornements composés de plaques de marbres, de schistes, etc., et formant des ronds, des carrés, des losanges, des triangles. A la suite d'un mur de 0^m50 d'épaisseur, je découvris une salle de 6 m. carrés, dont les dessins des murailles étaient entourés de bordures ; à la sortie d'une de ces salles, des colonnes, recouvertes de mortier, formaient un péristyle donnant vue sur la vallée de Goulaine, où s'avancait autrefois la Loire, avant les levées faites pour retenir ses eaux. On y a trouvé des os de vaches, de poulets, des coquillages, des fragments de poterie, une boule de bronze. La nature calcaire du terrain des Cléons a conservé les mosaïques. — Parmi tous ces débris, beaucoup de murailles plus récentes ont été mises à jour. Ces différences de constructions sont la preuve de la longue durée de l'occupation gallo-romaine. Quelques silex y ont été trouvés aussi, puis un cimetière. » M. Chaillou dit, en finissant, qu'il a

fait approprier une salle pour exposer ces restes, que les amis des arts seront admis à visiter, et il nous assure qu'il continuera ces fouilles lorsque les terres seront devenues sèches.

Cette lettre, excessivement intéressante, est datée des Cléons, le 3 mai.

M. de la Laurencie croit qu'il aurait mieux valu que l'on eût construit un hangar au-dessus de ces fouilles, afin de voir le terrain même. M. de Surgères, en quelques mots, fait l'éloge de cette lettre, et adresse des remerciements à M. Chaillou, au nom de la Société, qui serait heureuse de le compter au nombre de ses membres.

La parole est donnée à M. Montfort, au sujet de la lecture de son intéressant travail sur les fouilles de la cathédrale, faite au récent Congrès de la Sorbonne, où, à cette occasion, les dessins et photographies des fouilles avaient été exposés et les monnaies mises sous vitrines. Les membres présents votèrent en principe, par acclamation, la conservation de la crypte. Les jours suivants, M. Montfort fit plusieurs démarches, notamment près des inspecteurs des monuments historiques, et autres personnes influentes. Il assure à la Société que tout lui fait croire que cette crypte nous sera conservée. M. de la Laurencie dit que, lors de l'exécution des travaux de recherches, il s'était heurté à des ordres supérieurs; ce qui l'empêcha de continuer. M. Kerviler, ajoute-t-il, est convaincu qu'elle nous restera.

M. le marquis de Surgères est heureux, au nom de ses collègues, de remercier M. Montfort des démarches qu'il a faites, et le prie de croire à la reconnaissance que lui doit la Société tout entière des archéologues.

M. de la Laurencie exprime son regret de ce que la collection Seidler soit toujours en caisses, et ajoute que le public peut en être mécontent. Il importe, dit-il, qu'on l'expose, malgré le peu d'espace que possède le musée, puisque les vitrines demandées au conseil général ont été refusées; qu'on la mette provisoirement dans celles qui font face à la collection Parenteau. Il serait à craindre que de pareilles richesses nous fussent retirées; ce qui arriverait sûrement, si on ne les mettait à jour.

La séance est levée à 9 heures et demie.

Le secrétaire par intérim,

CHARLES PERRION.

RÉUNION DES DÉLÉGUÉS
DES
SOCIÉTÉS SAVANTES DE PARIS ET DES DÉPARTEMENTS
A LA SORBONNE

Section d'Archéologie. — Séance du 16 avril 1884

PRÉSIDENT : M. CHABOUILLET

Compte rendu des fouilles faites par la ville de Nantes dans le chœur de la Cathédrale, par M. J. MONTFORT, architecte diplômé par le Gouvernement.

MESSIEURS,

Depuis longtemps, la Société archéologique de la Loire-Inférieure s'était vivement préoccupée de l'existence de substructions entrevues à diverses époques au milieu des travaux exécutés pour l'achèvement de la Cathédrale.

M. le Maire de Nantes, désireux de voir étudier cette question pendant que l'exploration d'une partie du sous-sol du chœur était encore possible, obtint de la préfecture, en janvier 1884, l'autorisation de faire exécuter les fouilles nécessaires et constitua une commission sous la présidence de M. de la Laurencie, conseiller municipal et président de la Société archéologique.

Les travaux de fouilles et recherches, commencés le 24 jan-

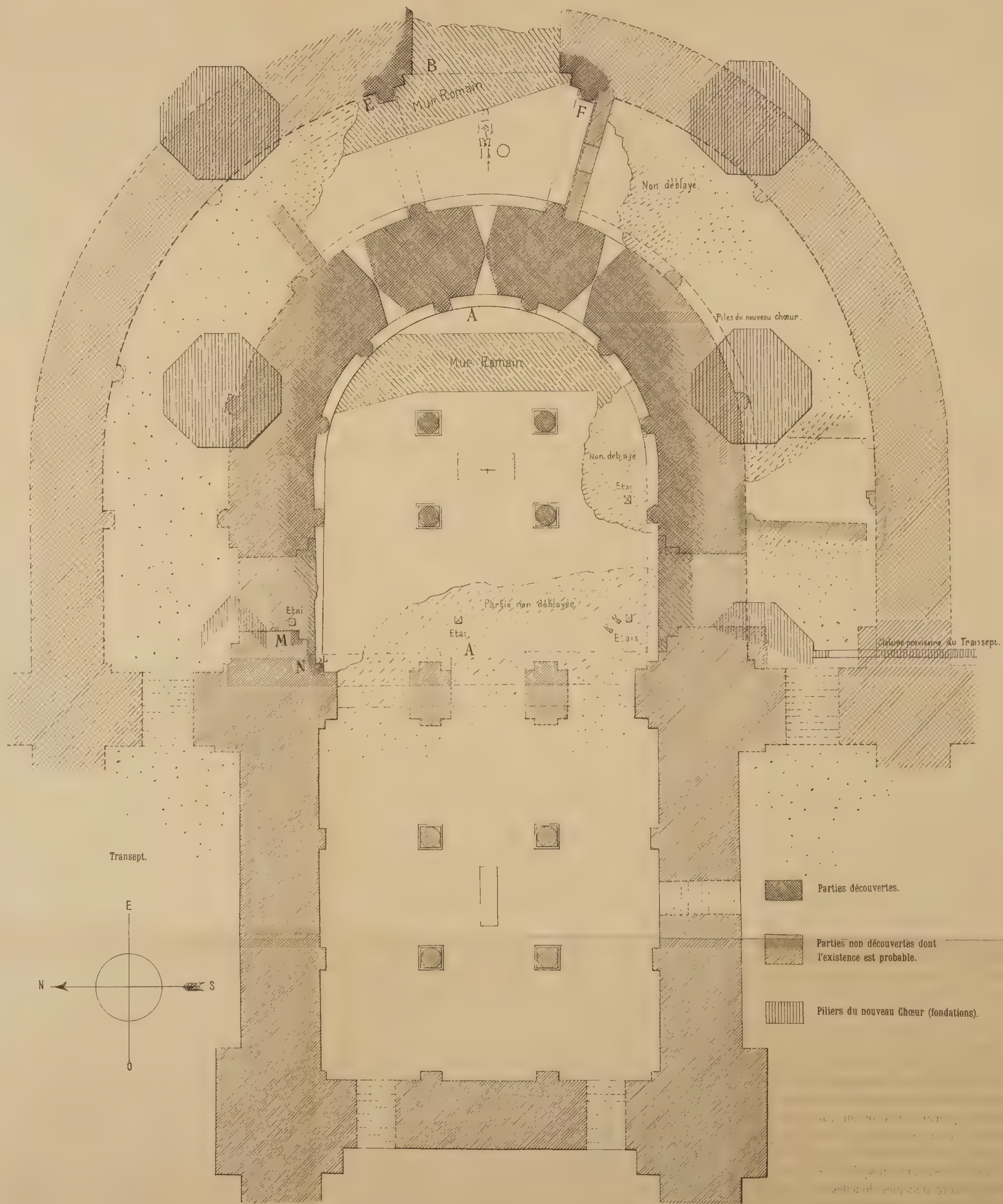
vier, ont mis à découvert une crypte ou église basse, de construction ancienne, que nous avons déblayée entièrement dans toutes les parties où les échafaudages du nouveau chœur ne mettaient pas obstacle à nos investigations. Laissant à une plume plus autorisée que la mienne le soin de décrire les curieux objets retirés du sol, tels que : fragments d'étoffes tissées or et argent, pierres sculptées et moulurées conservant leurs peintures et dorures de l'époque du moyen âge, fragments de statues, monnaies des XII^e siècle et suivants, ossements et débris de poteries, je me bornerai, Messieurs, à vous faire sommairement la description du monument qui revoit le jour, en vous demandant toute votre indulgence et quelques instants de bienveillante attention.

Nous nous trouvons en présence d'un édifice religieux, d'une abside demi-circulaire, au centre de laquelle existent en leur entier quatre colonnes de granit avec leurs bases, fûts et chapiteaux. Tout autour, des colonnes engagées d'un quart de leur diamètre dans les murs de l'abside, lesquels mesurent plus de deux mètres d'épaisseur. Une sorte de banc de pierre, sur lequel s'appuient les bases des colonnes engagées, règne à la partie inférieure des murs.

Au fond, et près la clôture provisoire du chœur actuel de la Cathédrale, un double pilastre avec retour du petit banc de pierre. Trois ouvertures, d'un caractère absolument particulier par leur étroitesse, prenaient jour ou air, sans trace d'aucun encastrement de vitrail ou de fermeture, sur une galerie ou déambulatoire extérieur, orné lui-même, au moins pour la partie qu'il nous a été possible de fouiller jusqu'ici, de colonnes engagées qui supportent encore quelques douelles en granit des arcs qui les reliaient, puis les dosserets et la naissance d'un arc qui s'ouvrait largement sur ce portique, vers l'orient. Un mur de construction romaine, dont la direction est sensiblement nord-est, sud-ouest, traverse obliquement cette galerie dont les murs ont été construits sur ces anciennes maçonneries. Dans l'intérieur de l'abside se retrouve une autre muraille qui nous semble, d'après la nature de ses matériaux, notamment de son mortier, devoir remonter

CRYPTE DE LA CATHÉDRALE DE NANTES

Echelle de 0^m01 pour mètre



PLAN D'ENSEMBLE



également à l'époque de l'occupation de notre sol par les Romains.

La forme rectangulaire de ces fondations, d'une largeur de 1^m 65, fait supposer qu'elles ont appartenu à une construction sur l'emplacement de laquelle a été édifiée la crypte de l'ancienne Église nantaise. Peut-être sommes-nous en présence du fond rectangulaire du temple païen des premiers siècles de notre ère, dont parlent nos traditions. Au fond de l'abside, vers l'ouest, et dans l'angle rentrant formé par le pilastre avec le mur latéral, existe une console, sorte de corbelet mouluré (L, feuille 3), supportant la naissance d'une voûte d'arête dont les débris, malgré leur peu d'importance, nous indiquent le mode de construction des voûtes qui recouvraient l'édifice.

La coupe des sommiers conservés sur les quatre colonnes isolées, vient, du reste, corroborer cette allégation.

Au delà de la console (L, feuille 3, et au plan, feuille 1) et bloqués au milieu d'une maçonnerie de remplissage, se voient les naissances de deux arcs plein cintre, dont les centres sont placés sur la même horizontale et dont les plans de tête sont en arrière l'un de l'autre de cinquante centimètres environ (M. N, feuille 1); le mur de remplissage qui aujourd'hui bloque les pieds-droits de ces arcs, n'appartient pas à la construction primitive et semble de construction relativement récente. Ici, comme au mur qui lui fait face, il est facile de reconnaître que l'ouverture plein cintre à double arceau a été murée par des raisons et à une époque que nous ignorons. Une partie de la crypte devait même être alors remblayée, car le parement du mur de remplissage désaffleure l'ancien parement de cette crypte. 41 pièces d'argent des XII^e et XIV^e siècles ont été trouvées sous une des pierres du petit banc circulaire, dans une cavité qui jusqu'ici n'avait pas été découverte. Un pur hasard a fait reconnaître cette petite cachette.

En voici la description, faite par M. de la Nicollière, notre distingué archiviste municipal :

DUCS DE BRETAGNE.

1 Alain Fergent, 1084-1112.

3 Conan, 1112-1143.

COMTES D'ANJOU.

1 Geoffroy Martel, 1040-1060.

23 Foulques III et IV, 1060-1109-1129.

12 deniers de S. Martin de Tours.

1 indéterminé.

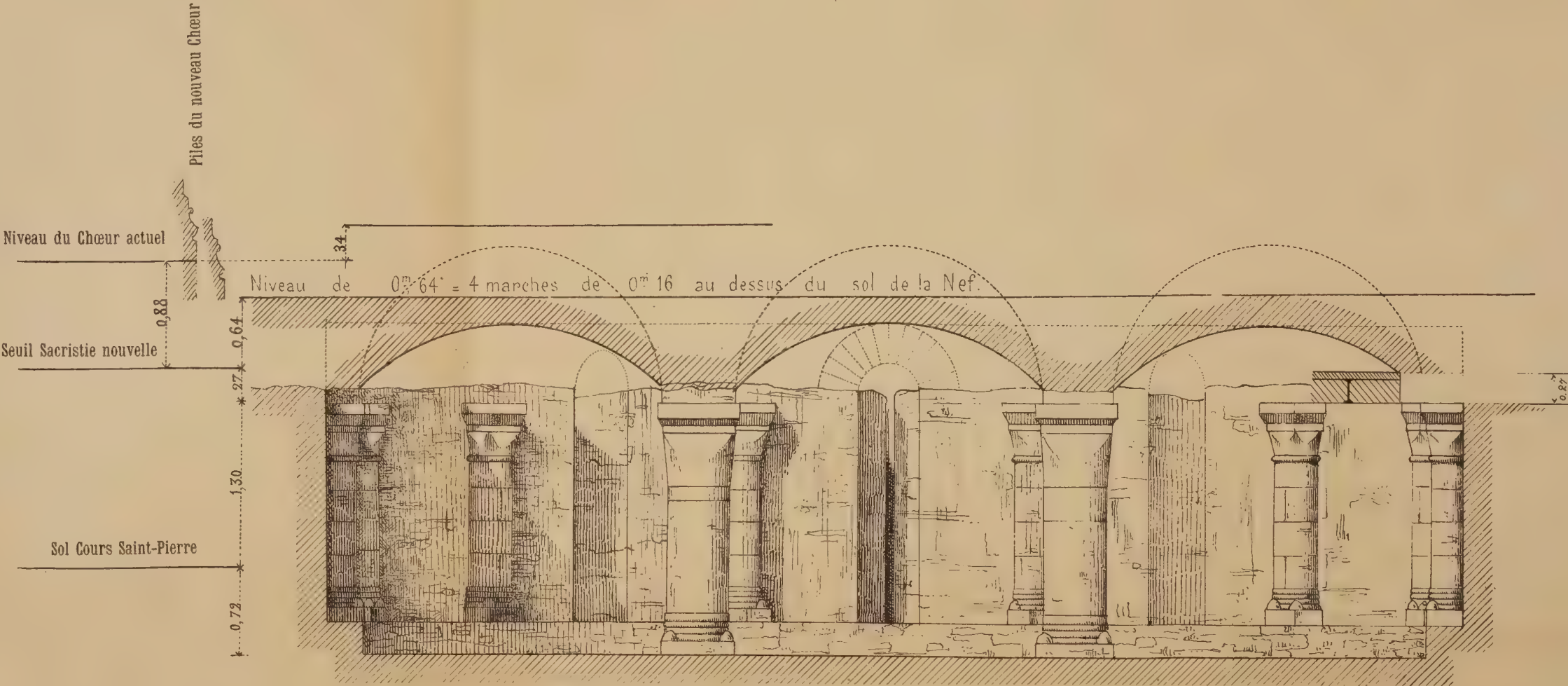
41

Près d'un des chapiteaux d'une des colonnes engagées dans le mur circulaire de l'abside, existait un trou imparfaitement muré. La démolition de cette maçonnerie n'a amené la découverte d'aucun objet intéressant. D'autres chercheurs ont sans doute passé là avant nous. Entre les deux murs circulaires, les fouilles ont mis à jour une assez grande quantité d'ossements entassés et les restes d'un squelette qui n'avait pas été dérangé de sa position primitive. Il était placé dans l'axe de la crypte, le crâne vers l'Est; à sa gauche était un grand vase brisé, sorte d'urne funéraire avec couvercle, qui a pu être reconstituée presque en son entier.

Tout en respectant les convictions des hommes compétents qui, aidés de l'histoire de Nantes aux époques reculées et s'appuyant sur la tradition aussi bien que sur des documents écrits incontestés, voient dans ces restes les débris d'une église du VI^e siècle, il est permis de ne pas partager cette opinion, et nous croyons même être fondé à lui assigner une autre date. A cet effet, j'ai eu l'honneur, Messieurs, à une précédente réunion de la Commission, de vous présenter le plan de la crypte de Saint-Avit d'Orléans, un croquis de voyage de celle de Sainte-Croix de Quimperlé et un dessin d'un chapiteau de la crypte de Saint-Seurin de Bordeaux. Ces documents peuvent nous être d'un secours sérieux

CRYPTE DE LA CATHÉDRALE DE NANTES

Echelle de 0^m 02 pour un mètre



COUPE EN TRAVERS

pour fixer l'âge approximatif de la crypte de Nantes. C'est à ce point de vue que j'ai cru utile de vous les soumettre.

La tradition fait remonter la construction de l'église souterraine de Saint-Avit à Childebert (VI^e siècle). Plusieurs archéologues, M. de Caumont entre autres, ne la croient pas antérieure au X^e, et l'opinion de ce dernier fait autorité en la matière.

Vous avez comme moi, Messieurs, été frappés de l'analogie qui existe entre la disposition générale du plan de cette crypte et celui de la crypte de notre cathédrale. Au moment où nous faisons cette remarque, nous n'avions pas encore déblayé le déambulatoire extérieur. Mais ce que nous avons trouvé nous faisait préjuger que si nos fouilles pouvaient s'étendre entre les quatre piliers romans qui existent à l'intersection du transept et de la nef, nous pourrions peut-être reconstituer, comme à Saint-Avit, une crypte complète avec son martyrium sous l'autel actuel, et nous sommes conduits à supposer, par analogie, que cette partie non encore découverte affecte la forme du tracé ponctué du plan n^o 1.

Nous appuyons cette supposition : 1^o sur l'existence du dosseret et du pilastre qui existent à l'angle nord-ouest de la crypte, lesquels remplacent en cet endroit la colonne engagée de l'ordonnance générale des côtés ; 2^o sur le retour, au-devant du pilastre, du petit banc de pierre ; 3^o sur l'existence d'un chapiteau de granit absolument semblable à ceux qui couronnent les quatre colonnes isolées. Sur la présence d'un fût, en granit également, dont le diamètre et la hauteur d'assise sont identiques aux dimensions correspondantes de l'une des quatre colonnes. Ces deux objets trouvés épars parmi les matériaux de démolition du chantier. Or, ces quatre colonnes étant complètes, nous pensons que le chapiteau et le fût en question ne peuvent provenir que d'une partie voisine de celle découverte aujourd'hui, ayant avec elle une grande analogie, et que très probablement cette partie existe au prolongement de la crypte sous le chœur actuel.

L'examen attentif du style architectural que nous avons sous

les yeux, la nature des maçonneries des murs nous conduisent à fixer l'époque de cette construction au milieu du XI^e siècle.

La crypte de Saint-Seurin, dont les colonnes ont avec les nôtres une grande ressemblance, date de cette époque. Celle de Sainte-Croix de Quimperlé est également de ce siècle, et là encore nous sommes en présence du même style, un peu barbare peut-être, bien primitif à coup sûr, et par cela même digne d'étude. Nous vous ferons toutefois observer, Messieurs, que dans nos contrées la date précise d'un monument est souvent difficile à établir d'une manière certaine, si l'on n'a pas à l'appui, des documents écrits en relatant l'édification. Pendant les périodes romane et ogivale, le mouvement architectural dans tout l'ouest est en retard de près d'un siècle sur ce qu'il était au centre de la France et dans la Bourgogne.

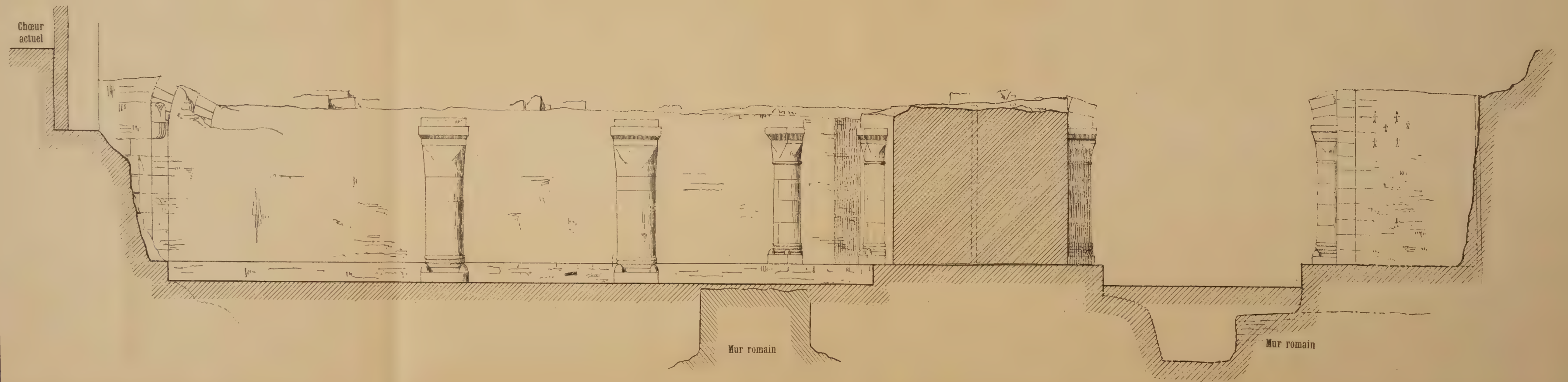
Les conceptions nouvelles des artistes de génie de ces provinces du centre qui créaient alors notre architecture nationale, soit à cause des difficultés des communications, soit peut-être aussi par suite de l'esprit routinier de nos ancêtres, mettaient souvent près de cent ans à parvenir dans notre lointaine Bretagne.

Mais, Messieurs, quel que soit l'âge précis, exact, de la crypte de la Cathédrale de Nantes, sa construction ne peut être postérieure à la fin du XI^e siècle ou au commencement du XII^e, et je crois être ici l'interprète fidèle des sentiments unanimes de la Commission, en exprimant le religieux respect dont nous étions tous animés en voyant dégager des gravois et remblais, qui plusieurs fois déjà l'ont comblée à différentes époques, cette crypte dont le haut intérêt archéologique, en général, représente, pour notre cité en particulier, le souvenir d'une grande partie de son passé, qui se rattache par des liens divers à la tradition locale, et dont la rareté même veut à tout prix qu'elle ne disparaisse pas de nouveau sous les remblais de la construction moderne.

Aussi, Messieurs, nous empressons-nous de la signaler aux autorités compétentes, comme un monument digne de conservation, et nous ne doutons pas que, soucieux des intérêts de l'art, aussi

CRYPTE DE LA CATHÉDRALE DE NANTES

Echelle de 0^m 02 pour mètre



COUPE LONGITUDINALE SUIVANT A B DU PLAN

bien que de la valeur historique et archéologique de ces anciennes murailles, M. le Maire de Nantes, qui a obtenu de faire ce travail de recherches dont vous pouvez dès aujourd'hui apprécier l'importance, saura à bref délai obtenir le classement de la crypte de Nantes parmi les monuments historiques, et en assurera la conservation.

Deux questions se posent naturellement ici :

Ces restes sont-ils conservables ?

Peuvent-ils subsister avec les exigences de la nouvelle construction du chœur ?

A la première, nous répondons affirmativement :

Les murs et les colonnes sont intacts. Le béton formant l'ancien sol subsiste presque partout, et la dépense que nécessiteraient la réfection d'un nouveau sol et les quelques raccords aux murailles dans la partie supérieure, est insignifiante.

Pour répondre à la seconde en toute connaissance de cause, votre rapporteur, Messieurs, a cru indispensable de faire tout un travail de nivellement, permettant de mettre en relation la crypte et ses abords, tant dans le nouveau chœur que dans le chœur actuel.

Le résultat principal de cette opération est le suivant : le dessus des chapiteaux de la crypte se trouve à vingt-sept centimètres au-dessous du niveau du seuil de la nouvelle sacristie et à un mètre quinze centimètres au-dessous du sol du chœur actuel. Le sol de la crypte est à soixante-douze centimètres au-dessous du sol du cours Saint-Pierre.

Nous ne savons d'une façon précise quel doit être le niveau du sol qui recouvrira cette partie de la Cathédrale à son achèvement. Mais l'aspect des lieux, l'importance du chœur nouveau, sa concordance avec d'autres édifices du même style et d'un développement analogue, l'examen des bases des piliers, nous font penser que le chœur en construction se composera d'un arrière-chœur ou sanctuaire très élevé et d'un avant-chœur dont le niveau sera un juste intermédiaire entre le niveau du sanctuaire et celui de la nef.

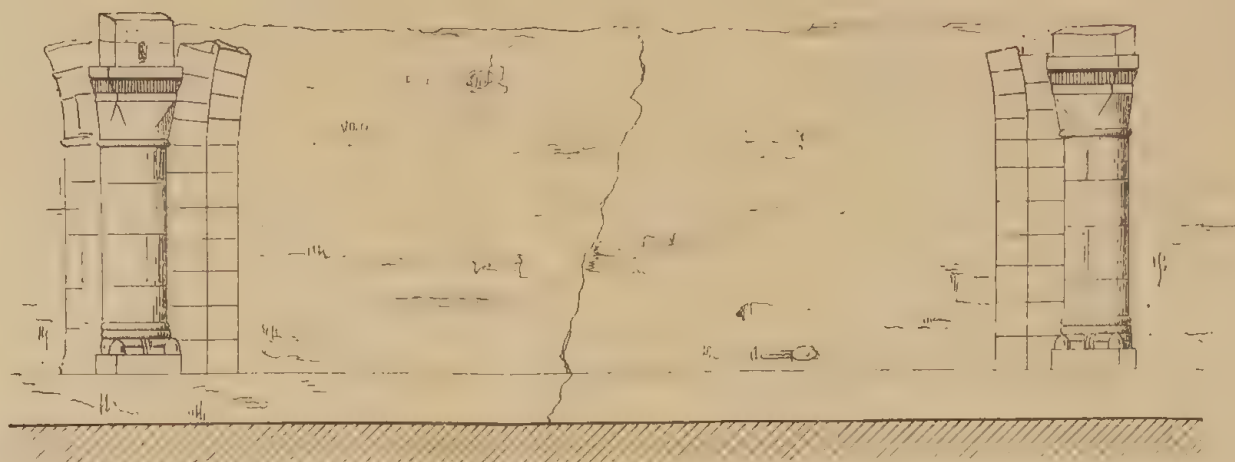
Or, Messieurs, dans l'hypothèse même où le chœur futur serait de plain-pied avec la nef, ce qui n'est pas probable, la crypte peut être conservée en la recouvrant de voûtes très surbaissées sur fers à planchers.

Pour admettre la restitution avec des voûtes d'arête romane plein cintre, telles qu'elles existaient à l'époque de la construction de cet édifice, comme le prouvent les sommiers couronnant les colonnes isolées et l'amorce de naissance qui subsiste encore au-dessus du corbelet (L, feuille 3,) il faudrait que le niveau du chœur, en cette partie, fût de trente-quatre centimètres plus élevé que le niveau du chœur actuel. La première de ces hypothèses présente plus de probabilités que la dernière. Mais, en ce cas néanmoins, la reconstitution d'un système de voûtes recouvrant cet antique édifice est possible avec les exigences nouvelles, si comme il est probable, l'avant-chœur est de quatre marches plus élevé, que la nef; les voûtes correspondant à ce niveau seraient celles trace bleu, et ne présentent aucune difficulté sérieuse d'exécution. La dépense de ce travail, en y comprenant les raccords des maçonneries et la confection d'un dallage, serait insignifiante.

Pour terminer, Messieurs, cet exposé déjà trop long, une dernière observation qui a bien son importance vient encore plaider en faveur de la conservation de cette crypte. Vous savez tous que le caveau qui sert à l'inhumation de nos évêques et où reposent entre autres les restes de NN. S^grs de Hercé, Jaquemet et Fournier, est de construction récente, que ses dimensions exigües ne permettront pas de s'en servir pendant un long temps. La crypte du XI^e siècle, sous le chœur de la Cathédrale, est un emplacement désigné d'avance pour le lieu de repos des évêques de Nantes. Elle s'y prête d'autant mieux qu'elle remplirait le but de sa construction première.

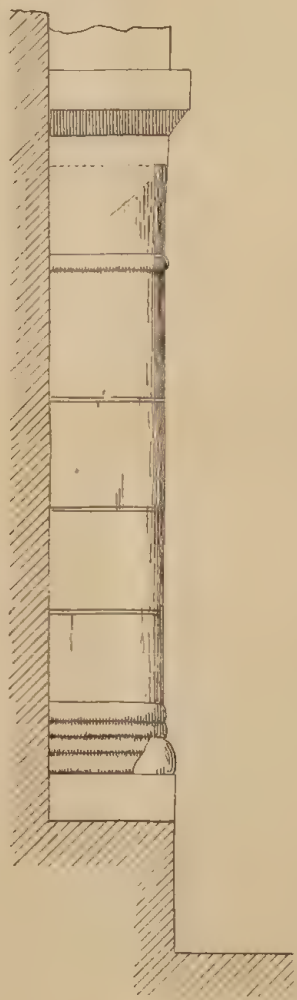
Ainsi, Messieurs, et pour me résumer, à tout point de vue, cet édifice si intéressant mérite de fixer l'attention du ministre compétent, et nous en demandons avec instance la conservation, nous souvenant que la première partie seulement de notre tâche est remplie et qu'un complément de fouilles sous le chœur actuel,

CRYPTE DE LA CATHÉDRALE DE NANTES

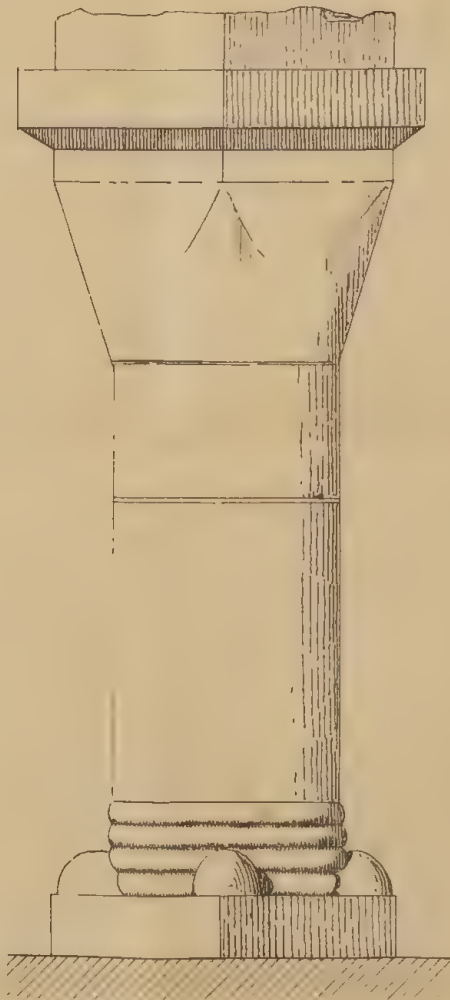


Échelle de 0^m02 pour un mètre

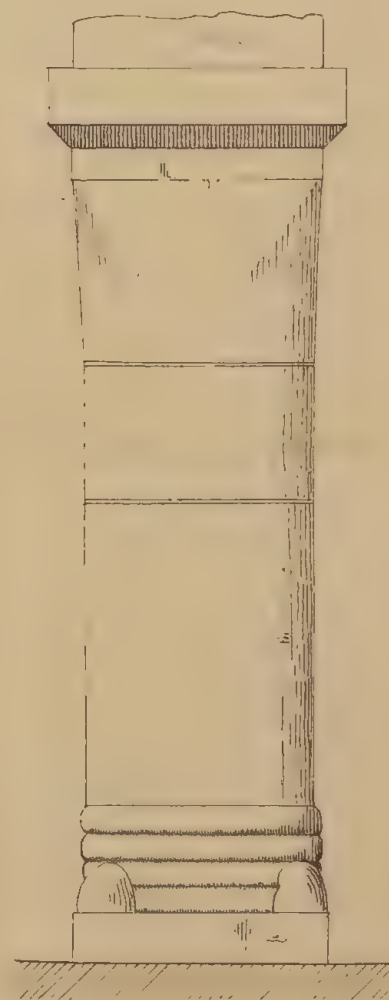
ÉLEVATION E F, DU PLAN



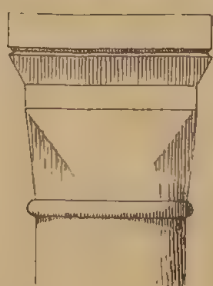
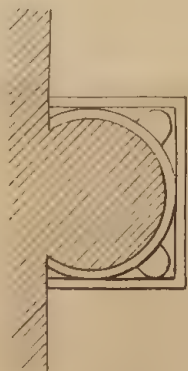
COLONNE ENGAGÉE



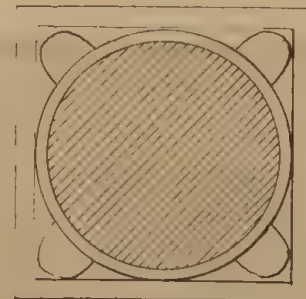
COLONNE ISOLÉE VUE SUR LA DIAGONALE



COLONNE ISOLÉE



CHAPITEAU COLONNE PARTIE E F



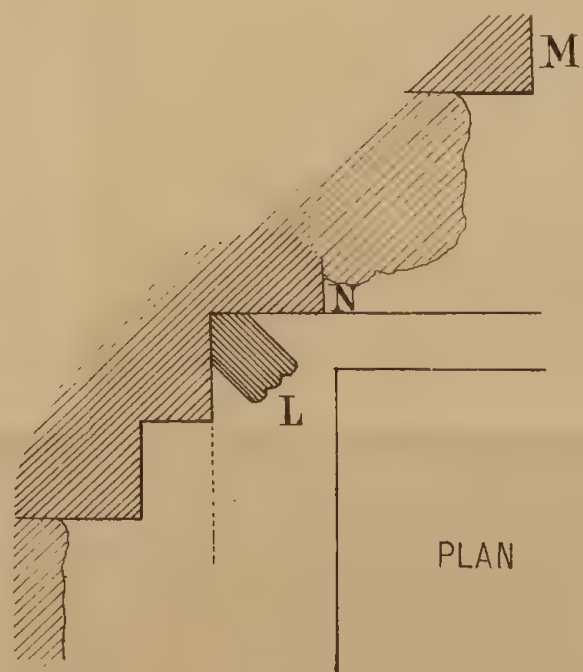
Échelle des détails 0^m05 p^r m.

CRYPTE DE LA CATHÉDRALE DE NANTES

Échelle de 0^m01 pour un mètre



DÉTAIL DE L'ANGLE N. O. DE LA CRYPTÉ





aussitôt que ce travail sera possible, nous promet des découvertes aussi intéressantes, sans doute, que celles dont je viens d'essayer de vous retracer l'historique.

Nantes, le 9 février 1884.

Le Rapporteur,

J. MONTFORT,

Architecte diplômé par le Gouvernement,
ancien 2^e prix de Rome.

LA

NOBLESSE DE FRANCE A JERSEY

PENDANT LA RÉVOLUTION

INTRODUCTION

L'une des plus grandes jouissances que puisse éprouver l'historien ou l'archéologue voyageant à l'étranger, est à coup sûr l'émotion ressentie lorsqu'il vient à rencontrer quelques documents concernant la patrie. Le souvenir du foyer natal qui se présente à lui au cours d'une excursion lointaine, vient en quelque sorte rajeunir son âme, et lui rappeler qu'il doit demeurer toujours le gardien et le conservateur fidèle des traditions nationales, de même que l'homme de guerre doit en rester le défenseur.

Au mois de juillet 1883, nous trouvant à Jersey, aux réunions du Congrès de la Société française d'Archéologie qui célébrait, cette année-là, à Caen et dans les îles anglo-normandes, le cinquantième anniversaire de sa fondation par l'illustre de Caumont, un heureux hasard nous fit faire bientôt une semblable trouvaille. Guidé par notre pieuse affection pour un aïeul, né à Saint-Hélier en 1794, pendant l'émigration française, et espérant y retrouver quelques traces de son passage, nous avions déjà fait d'infructueuses recherches, lorsque nous découvrîmes chez le Recteur de la mission

catholique de Saint-Thomas-de-Jersey, une grande partie des cahiers sur lesquels les ecclésiastiques émigrés avaient inscrit en secret tous les actes de l'état civil des familles réfugiées à Jersey pendant la Révolution. Bien que plusieurs d'entre eux, mutilés peu à peu, eussent déjà perdu un certain nombre de leurs feuillets, nous fûmes ravis cependant de cette précieuse rencontre qui nous mettait en présence de trente cahiers in-folio, contenant près de 400 actes et intéressants plus de 1200 familles. Grâce à l'obligeance du R. P. Bourde, directeur de la mission catholique, nous pûmes les emporter à titre de prêt, bien résolu à en opérer le dépouillement et à en faire l'objet d'un sérieux examen. Or c'est le résultat de cet examen que nous venons exposer aujourd'hui. Notre travail n'offre point au lecteur une œuvre de longue haleine, mais au chercheur un ensemble de documents nouveaux, de matériaux complètement inédits.

Chacun sait que, par suite de mesures aussi utiles pour l'histoire que pour la justice et la légalité, on conserve avec soin dans toutes nos mairies françaises la collection des anciens registres paroissiaux, qui, indépendamment de leur utilité publique, sont chaque jour pour l'historien la meilleure source des renseignements généalogiques et une mine inépuisable de précieux documents. Dans les greffes de nos tribunaux également, on a tenu avec raison à conserver ces collections, au moins depuis 1668, et personne ne pourrait dire tous les services qu'elles ont déjà rendus. Par malheur, en maints endroits, bien des causes diverses y ont occasionné de trop fréquentes laéunes. Ce sont là des pertes fâcheuses, presque toujours irréparables, auquel tout chercheur doit s'estimer heureux de pouvoir remédier. Or, les documents que nous avons entre les mains venaient de nous mettre en présence d'une bonne fortune de ce genre et qui nous semblait d'autant plus précieuse que nous avions la joie de rapporter à nos compatriotes des titres intéressants au premier chef, et exposés peut-être à rester à jamais perdus pour nous à l'étranger.

Si leur authenticité est indiscutable, leur origine, qui date de 1792, n'est pas moins facile à connaître. A cette époque, quel-

ques-uns des nombreux ecclésiastiques émigrés demandèrent aux évêques de Bayeux et Tréguier, également réfugiés à Jersey, l'autorisation d'ouvrir un registre pour l'inscription des baptêmes, mariages et décès qui devenaient incessants. Ces prélats s'empressèrent aussitôt de satisfaire à leur demande, et ce que nous appellerons les premiers registres paroissiaux catholiques de Jersey s'ouvrent tous par une suscription de ce genre : « Nous, Augustin Le Mintier, évêque de Tréguier, réfugié en l'isle de Jersey, à raison des troubles et calamités qu'éprouve l'Église gallicane, fondé de pouvoirs de M^{re} l'évêque de Coutances, approuvons et permettons au sieur Le Saout, chanoine de l'église cathédrale de Saint-Malo et curé de ladite ville, d'ouvrir deux registres en papier simple, vu le non-usage du papier de contrôle à Jersey, contenant chacun douze feuillets, pour y rapporter en double les actes de baptêmes, mariages et sépultures pour lesquels il serait requis, et que nous consentons et permettons qu'il fasse, pendant son exil en ladite isle de Jersey, à charge toutefois audit sieur Le Saout de remettre entre nos mains l'un de ces registres, lors de leur clôture, et de présenter l'autre, resté en sa possession pour être reconnu légal et authentique en France, aussitôt que les circonstances pourront le lui permettre.

A Saint-Hélier, en l'isle de Jersey, sous le sceau de nos armes, le 3 février 1794 † Augustin, évêque de Tréguier.

Il est probable que les circonstances ne permirent point à ces ecclésiastiques de rapporter sur le sol natal les doubles de ces registres, plusieurs d'entre eux se trouvant au nombre de ceux qui nous ont été confiés. — C'est donc pour nous une grande joie de faire amplement connaître aujourd'hui ces documents demeurés à l'étranger et qui constituent le véritable état civil des familles françaises réfugiées à Jersey pendant la Révolution. Ajoutons que leur nature et les circonstances qui ont entouré leur origine nous ont fait, de plus, considérer comme un devoir de piété filiale la publication de ces textes.

Ce n'est pas en effet sans une émotion profonde que depuis quelques mois nous avons feuilleté et relu toutes ces pages,

derniers témoins de l'existence et des misères de nos pères sur la terre d'exil, et plus d'une fois notre cœur a battu bien fort en transcrivant les noms de tous ces vaillants officiers, survivants de Fontenoy ou de Rosbach, ou de ces magistrats intègres, derniers et intrépides défenseurs des privilèges de nos provinces. Il n'est guère de familles de la noblesse française qui ne puissent parmi eux compter quelques représentants, et l'on peut dire que toute la noblesse des provinces de l'Ouest est venue s'y faire inscrire tour à tour. Pour ne parler que de celles dont l'île de Jersey, à raison de leurs bienfaits, garde encore précieusement le souvenir, nous citerons au hasard les familles de Bedée, de la Bourdonnaye, Bernard de Courville, de Chauvigny, de la Ferronnays, Huchet de la Bedoyère, de la Houssaye, d'Armaillé, de Coëtlogon, de Chateaubriand, d'Allègre, de Chevreuse, de Rohan, de Châtillon, de la Fruglaye, du Fou de Kerdaniel, de la Bouëxière, de Beauvoir, de la Tour d'Auvergne, de l'Estourbeillon, du Coëtlosquet, de Goyon, du Roure, de Farcy, de Kers: uson, de Quélen, du Dresnay, de Beaumont, de Pont-l'Abbé, du Plessis, de Grénédan, de Catuelan, de Robien, de Saint-Pierre, Geslin de Tremargat.

Si plus de 1,200 signatures sont venues accompagner ces actes, plusieurs d'entre elles ont la valeur de précieux autographes. On y rencontre successivement celles de saints prélats ou ecclésiastiques, comme M^{sr} Le Mintier, évêque de Tréguier, M^{sr} de Chaylus, évêque de Bayeux, M^{sr} de Grimouville-Larchant, évêque nommé de Saint-Malo en 1817, du pieux abbé Caron, le bienfaiteur des pauvres ; puis de marins intrépides ou d'officiers de grand mérite, comme celles de MM. le duc de Châtillon, du Dresnay, de Castellanne, de Rohan-Chabot, du Trésor, de Talhouët, de Gouyon de Vaurouault, de Busnel, de Secillon, de Menorval, Grandin de Mansigny, de Gesril du Papeu, de la Boëssière-Lennuic, Guillouët d'Orvilliers ; ou enfin de magistrats intègres et courageux comme celles de MM. le Nepvou et de Catuelan, présidents au Parlement de Bretagne, Aristide de Rosnyvinen, Gabriel de Cadaran, de Cornulier, de Botherel, de

Robien, du Bois-Berthelot, de Marnières, conseillers au même parlement, de la Motte-Fablet, le vaillant champion des libertés bretonnes, ancien commissaire délégué près sa Majesté Louis XVI, par les États de Bretagne, dont la ville de Rennes a voulu honorer spécialement la mémoire en donnant son nom à une de ses rues.

Mais de plus, en dehors de ces faits généraux, un grand nombre de détails particuliers ou intimes, transcrits çà et là sur ces registres, viennent encore en augmenter l'intérêt et montrer jusqu'à quel point l'esprit de famille avait pénétré alors les mœurs de nos ancêtres. — Ici, c'est le curieux acte de mariage de messire Charles de Monmonnier, capitaine au régiment de Royal-Dauphin, avec M^{lle} Marie Baudré de la Touche, qui, mineure et ayant perdu ses parents depuis l'émigration, réunit, sur l'avis de M^{sr} de Talaru, évêque de Coutances, les douze plus anciens gentilshommes réfugiés dans l'île, et demande, à ce sénat d'un nouveau genre l'autorisation nécessaire pour son mariage. Chacun d'eux prononce que, vu la difficulté des temps, les convenances de cette union et l'affection réciproque des deux fiancés, il n'y a pas lieu de surseoir à ce mariage, et apposent leurs signatures au bas de cet acte qu'ils veulent sanctionner.

Plus loin, c'est une touchante déclaration de M^{me} de la Villéon, née de Lesquen, qui, obligée au mois de janvier 1792 de rejoindre son mari réfugié à Jersey, avait dû laisser en France, dans la précipitation de son départ, au milieu des poursuites dont elle était l'objet, sa petite fille âgée de quelques semaines et qui n'était même pas baptisée. Près d'un an après, de braves pêcheurs de la côte lui rapportent son enfant qu'elle n'avait pas nommé avant son départ, mais que ces gens de cœur chérissent déjà sous la nom de la petite Marie-Jeanne. Là, enfin, c'est le récit du décès de M. Louis Fournier de Trelo, baron de Renac, ancien conseiller au Parlement de Bretagne, porté au cimetière des Mielles sans convoi, par un pauvre fossoyeur qui, après avoir assisté aux cérémonies funèbres célébrées dans la chambre du défunt, dépose en terre étrangère cet humble cercueil qui ne porte comme

marque de distinction qu'un petit crucifix de cuivre et une plaque de fer-blanc où est gravé le nom de ce puissant personnage.

Cependant, quelque grands que puissent-être pour l'histoire de cette époque et pour de nombreuses familles, l'intérêt de tous ces actes et les curieux détails qui s'y rencontrent, il est, par-dessus tout, un fait saillant et capital qui ressort de leur dépouillement et de leur étude. Ce fut à l'émigration française que l'île de Jersey dut la renaissance du culte catholique sur son territoire.

Depuis la mort, en 1565, de sir Thomas Paulett, dernier doyen catholique de Jersey, aucune cérémonie de ce culte n'avait dès lors été célébrée dans ce pays avant l'émigration, et sur ce sol évangélisé jadis par saint Marcouf, saint Samson, saint Broladre, sur ce sol de quelques lieues carrées, qui avait vu fleurir au moyen âge cinquante-deux prieurés ou monastères, le protestantisme régnait absolument en maître. Mais à l'arrivée des émigrés cet état de choses changea peu à peu. Un grand nombre d'ecclésiastiques, désireux de célébrer le saint sacrifice de la messe, s'efforcèrent d'abord de transformer en un petit oratoire leur humble chambre ou leur pauvre mansarde. Bientôt plusieurs membres de la noblesse émigrée, auxquels leurs ressources suffisantes permettaient de donner asile à des prêtres réfugiés, s'empressèrent d'imiter cet exemple et eurent dès lors également chez eux une petite chapelle privée servant à leurs exercices religieux personnels avec l'autorisation des évêques émigrés dans l'île. — Puis, le nombre des catholiques augmentant tous les jours, le gouverneur de l'île permit, en 1792, l'exercice secret du culte dans quatre de ces chapelles privées tenues à Saint-Hélier par des ecclésiastiques français. Ce furent les oratoires de Saint-Malo, dirigé par M. l'abbé Jean Le Saout, chanoine-curé de ladite ville ; de Saint-Louis ou du Port, dirigé par M. l'abbé Pierre-Charles Derbrée, curé de la paroisse de Sougeal, au diocèse de Rennes ; des Saint-Anges, dirigé par M. Le Roussel de Vaucelles, supérieur du grand séminaire d'Évreux, et du Sacré-Cœur, dirigé par M. l'abbé Ange Fournier de la Châteigneraye, recteur de Maure, au diocèse de Saint-Malo. Pendant le séjour de ces saints prêtres,

ces quatre oratoires servirent dès lors constamment aux exercices du culte catholique, et c'est aux soins de ces ecclésiastiques que nous sommes redevables de ces intéressants registres d'état civil, objet de notre présente étude. Mais bientôt, la sécurité revenant en France, peu à peu, chacun d'eux regagna son diocèse. La direction de la chapelle de Saint-Louis ou du Port fut prise après le départ de M. Derbrée, en 1800, par M. Guérin, curé de la paroisse de Saint-Sylvain, au diocèse de Bayeux, puis abandonnée définitivement par suite du départ de ce dernier, le 4 mai 1801. Celle de la chapelle des Saints-Anges fut prise après le départ de M. l'abbé Le Roussel, en septembre 1801, par M. Pierre Doyères, curé de Coutrières, au diocèse de Coutances, qui la conserva jusqu'en juillet 1803. Enfin, celles du Sacré-Cœur et de Saint-Malo avaient cessé d'exister dès 1800 par suite du retour en France de MM. Fournier de la Châteigneraye et Le Saout.

Quoi qu'il en soit, au mois de septembre 1803, l'on s'empessa de remplacer ces oratoires disparus par une nouvelle chapelle catholique, dite des Mielles, sous le patronage conservé de Saint-Louis. La direction en fut confiée à M. Jean-François Philibert, curé du Mesnil-Ranfray, au diocèse d'Avranches. C'est lui que l'on peut considérer véritablement comme le premier curé catholique de l'île, et en 1804, époque à laquelle il y eut pour la première fois une messe chantée, il est formellement cité comme faisant les fonctions curiales à la chapelle catholique française de Saint-Louis de Jersey ⁽¹⁾. Il les exerça jusqu'en 1807. A cette date, M. l'abbé de Grimouville, plus tard désigné pour le siège épiscopal de Saint-Malo, et qui venait d'être nommé, en 1806, vicaire général pour l'administration catholique des îles anglo-normandes, remplaça l'abbé Philibert qui venait de rentrer en France, par l'abbé Toussaint Le Guedois, vicaire de Saussey, au diocèse de Coutances, qui devint alors second curé catholique

(1) Registres paroissiaux catholiques de Jersey. 1803-1807.

de Saint-Hélier. Secondé d'abord, de 1807 à 1822, par le ministère de M. l'abbé Jean-Charles Pagny, vicaire d'Urville, au diocèse de Bayeux, et de M. l'abbé le Runigo, prêtre du diocèse de Tréguier, il resta seul à Jersey depuis cette époque jusqu'à sa mort, arrivée le 27 novembre 1836, à l'âge de 82 ans. — Depuis ce temps, divers prêtres français, entre autres M. l'abbé Morlaix vicaire de Dol ⁽¹⁾, M. l'abbé Marchand, vicaire à Sainte-Croix de Nantes, et un dévoué prêtre belge, M. l'abbé Wolkeryck ⁽²⁾, y ont successivement exercé le ministère, de 1842 à 1879. En 1881, la cure de Saint-Thomas qui a remplacé Saint-Louis comme patron catholique de l'île, a été confiée, par M^{sr} Virtus, évêque de Portsmouth, à M. l'abbé Bourde, mariste de Limoges, et grâce à ses soins, une magnifique église romane est en train de s'élever au centre même de Saint-Hélier ⁽³⁾. De plus, les catholiques, qui n'existaient pas dans l'île avant 1789, y sont maintenant au nombre de 9.000. Ils y ont fondé deux écoles, une pour les garçons et une pour les filles, qui reçoivent près de 400 enfants. Ils y ont établi une Société de bienfaisance, qui visite les familles pauvres et distribue annuellement en aumônes plus de 6.000 francs, et une bibliothèque enfin, de plus de 1.100 volumes, qui est en pleine prospérité.

Tels ont été, depuis près d'un siècle, les résultats de l'influence française dans l'île de Jersey. La renaissance du culte catholique, conséquence immédiate de l'émigration dans ce petit pays, nous

(1) M. l'abbé Morlaix résigna, pour raison de santé, ses fonctions en 1860.

(2) M. l'abbé Wolkeryck est, depuis 1879, recteur de la mission Saint-Joseph à Dorking, comté de Surrey, Angleterre.

(3) Une chapelle catholique anglaise avait été tout d'abord bâtie ; puis la chapelle protestante anabaptiste de Saint-Thomas fut achetée et, conservant son patronage au lieu de celui de Saint-Louis, fut appropriée à la religion catholique en 1842. La nouvelle église de Saint-Thomas, actuellement en construction, sera la cinquième église catholique bâtie depuis moins de cinquante ans.

a paru ici un fait historique d'autant plus digne d'être signalé qu'il éclate à chaque page des manuscrits que nous avons dépouillés. — C'est là le premier fruit des souffrances de nos pères sur la terre d'exil et le plus important résultat de leur séjour à l'étranger. Ne pouvant mourir pour son Roi, la noblesse française de Jersey voulut y vivre pour son Dieu. L'émigration en cela servit merveilleusement les vues de la Providence. Elle avait été noble dans sa cause, elle fut utile encore dans ses conséquences.

Du reste, le chercheur ou l'écrivain qui voudrait exposer l'histoire complète de l'émigration française à cette époque, pourrait y trouver sans conteste le sujet de plus d'une bien belle page. Des rives du Bosphore au bord de la Tamise, et des allées de Saint-Pétersbourg aux campagnes de l'Andalousie, il retrouverait à chaque pas les traces de nos pères ; ici un témoignage de leurs désastres ou un souvenir de leurs luttes glorieuses, là un récit de leurs souffrances ou un épisode de leur charité. Londres et Moscou, les cités allemandes et les villes espagnoles, ne manquent pas sur ce sujet d'intéressants documents, mais il faudrait pour cette histoire un chercheur infatigable et un écrivain émérite ; espérons que la Providence voudra le susciter un jour.

Pour nous, aujourd'hui, quelque modeste que puisse demeurer notre rôle, nous nous estimerons heureux s'il nous a été donné d'apporter ici quelque pierre à ce grand édifice, en profitant de ces documents pour examiner l'émigration sur un tout petit coin de terre, dans cette île de Jersey, qui, par sa situation géographique, était devenue dès le principe une de ses étapes forcées entre la France et l'Angleterre.

Puissent ces détails inédits être à mon pays de quelque utilité, et devenir un dernier hommage à la mémoire de héros qui ne sont plus.

ÉTAT CIVIL DES ÉMIGRÉS

Après cet exposé, les limites trop restreintes du *Bulletin de la Société archéologique de Nantes* ne nous permettent pas de donner ici notre travail complet et l'intégralité des actes qui concernent les familles émigrées à Jersey pendant la Révolution, mais tout en les renvoyant, pour ces détails, à la publication spéciale que nous éditons sur ce sujet, les lecteurs du *Bulletin* nous sauront gré du moins de leur donner, à titre de documents et d'indications complémentaires, la liste des principaux actes insérés dans notre ouvrage.

Aage du Pouzait. — Mariage d'Antoine de l'Aage du Pouzait avec demoiselle Françoise Le Grand, 4 mai 1796.



Bahuno de Berrien, dame Kernier (Décès de Renée-Louise du), 20 février 1795.

Bahuno du Liscoët. — Mariage d'Auguste-Marie du Bahuno du Liscoët avec demoiselle Félicité de Cornulier, 17 septembre 1793.

Bahuno du Liscoët (Baptême de Marie-Henriette du), 13 décembre 1794.

Baudré de la Tousche. — Mariage de Fortunée Baudré de la Tousche avec Messire Charles-François de Monmonnier, 9 mars 1797.

Bellabre, dame marquise de Chardonnay (Décès d'Olive-Clémence), 14 août 1816.

Benazé (Baptême de Joseph-Henry de), 24 janvier 1797.

Bernard de Courville (Décès de Louis-Emile), 15 janvier 1798.

Bertin. — Mariage de demoiselle Julie Bertin avec Messire Joseph de Kersauson de Penandreff, 20 janvier 1796.

Bintinaye (Baptême d'Elisabeth-Marie-Céleste de la), 4 mai 1792.

Bois des Cours (Décès de Jacques-Marie du), 12 janvier 1793.

Bois des Orailles (Ondoïement de Justine), 18 décembre 1801.

Boispéan (Naissance de Charles de), 1796.

Bouays de la Begassière (Baptême de Gustave-Anne du), 20 novembre 1796.

Bouays de la Begassière (Baptême de Pauline-Marie du), 13 juin 1798.

Bouays de la Begassière (Baptême d'Elizabeth), 15 juillet 1800.

Breil de la Caunelaye. — Mariage d'Augustin du Breil de la Caunelaye avec demoiselle Renée-Thérèse Hay de Bonteville, 27 novembre 1797.

Breil de la Caunelaye (Baptême d'Augustine du), 8 juillet 1798.

Breil de la Caunelaye (Baptême de Fortuné du), 23 mars 1800.

Breil de la Caunelaye (Baptême de Louis), 23 mars 1800.

Breil du Chalonges, dame de Farcy (Décès de Marie-Jeanne du), 8 mars 1793.

Bureau du Bourdet (Décès de Messire Henry de), 14 juillet 1795.

Busnel (Baptême de Hippolyte-Paul de), 29 septembre 1797.



Caradeuc, dame comtesse Geslin de Trémargat (Décès de M.-J. de), 25 novembre 1790.

Cadaran. — Mariage de Gabriel-Louis de Cadaran de Saint-Mars avec demoiselle Claire-Marie Péan de Pontfily, 10 mars 1795.

Cadaran de Saint-Mars (Ondoïement d'un fils de Gabriel de), 13 janvier 1796.

Carlier de Vesludé (Décès de Jean-Charles Le), 19 avril 1799.

Carré de Margoire. — Mariage de Claude-Etienne Carré de Margorie avec demoiselle Marie-Louise Guillouët d'Orvilliers, 14 août 1798.

Carré de Margorie (Baptême de Paul-Joseph), 23 août 1799.

Chandelier de Pierreville (Décès de Philibert Le), 29 octobre 1853.

Chasteigner (Baptême d'Aline-Amélie de), 28 décembre 1793.

Chaton des Morandais (Ondoïement d'une fille de Charles), 15 septembre 1796.

Chaton des Morandais. — Mariage d'Eugène-Auguste Chaton des Morandais avec demoiselle Marie-Marthe Tuffin de la Rouërie, 24 avril 1797.

Chaton des Morandais (Baptême d'Eugène-Charles), 5 mars 1798.

Chaton des Morandais (Sépulture d'Eugène-Charles), 13 septembre 1798.

Chaton des Morandais (Baptême de Charles-Eugène), 21 mars 1799.

Chaton des Morandais (Ondoïement d'un fils d'Eugène), 8 avril 1799.

Chauvigny de Blot. — Mariage de Paul, vicomte de Chauvigny de Blot, avec demoiselle Louise Geffroy de Villeblanche, 30 juin 1796.

Chauvigny de Blot (Ondoïement d'un fils de Paul de), 18 février 1797.

Chauvigny de Blot (Sépulture d'un fils innommé de Paul de), 29 septembre 1797.

Chauvigny de Blot (Baptême de Laurence-Marie de), 13 novembre 1798.

Coëtlogon, dame du Bahuno du Liscoët (Décès de Charlotte de), 2 septembre 1794.

Colin de la Biochaye (Sépulture de Messire Jean-Hyacinthe), 19 septembre 1796.

Cornulier (Décès de Marie-Félicité de), 30 septembre 1792.

Cornulier, dame du Bahuno. — Mariage de Félicité de Cornulier-Lucinière avec Messire Auguste du Bahuno du Liscoët, 17 septembre 1793.



Daën de Kermenenan (Sépulture de Pierre-Louis), 28 août 1799.

Davoux d'Essard (Sépulture de Jean-Henry), 16 avril 1801.

Doüarain de Trevelec (Baptême d'Elizabeth Le), 12 mai 1795.



Estourbeillon (Ondoïement d'un fils de Joseph-Claude de l'), 16 mars 1794.

Estourbeillon (Baptême de Joseph-Louis de l'), 1^{er} février 1796.

Estourbeillon (Baptême de Marie-Gabrielle-Céleste de l'), 29 octobre 1796.

Estourbeillon (Baptême de Joséphine-Louise de l'), 13 mars 1798.



Fages (Sépulture de Jean-Pierre-Louis de), 2 novembre 1827.

Farcy de Micée. — Publication des bans du futur mariage de Jean-Baptiste-Annibal de Farcy, avec demoiselle Thérèse-Annibale Tuffin de la Rouërie, 14 juin 1795.

Ferrand de la Conté (Ondoïement d'un fils de Georges-Louis), 9 mai 1797.

Ferrand de la Conté (Baptême de Florence-Jeanne), 26 juin 1799.

Fou de Kerdaniel. — Mariage de Messire Pierre-Charles du Fou de Kerdaniel avec demoiselle Marie-Anne Le Vavasseur, 12 décembre 1794.

Fou de Kerdaniel (Ondoïement d'une fille de Charles-Marie du), 12 octobre 1795.

Fou de Kerdaniel (Baptême de Marie-Josèphe du), 4 août 1796.

Fou de Kerdaniel (Baptême de Jérôme du), 5 février 1797.

Fou de Kerdaniel (Baptême d'Alexandre du), 17 juillet 1798.

Fou de Kerdaniel (Sépulture de Jérôme du), 19 mai 1799.

Fou de Kerdaniel (Baptême de François du), 12 avril 1801.

Fou de Kerdaniel (Baptême d'Anne du), 20 février 1803.

Fou de Kerdaniel (Baptême de François du), 12 mars 1805.

Fou de Kerdaniel, (Baptême d'Yves du), 12 mars 1805.

Fournier de Trelo (Décès de Louis-Jean), 23 mai 1797.

Freslon de Saint-Aubin. — Mariage d'Elizabeth de Freslon de Saint-Aubin avec Messire Gabriel Samson, comte de Loynes, 21 novembre 1797.

Freslon de Saint-Aubin (Décès de Messire Jean-Emmanuel de), 8 janvier 1800.

Fruglays. — Mariage de Messire Edouard-Jérôme Le Fruglays avec demoiselle Sylvie-Renée de Guéheneuc du Boishüe, 5 septembre 1797.

Fruglays (Baptême de Sylvie-Caroline Le), 24 juillet 1798.



Galbaud du Fort (Baptême de Charles-Marie), 18 octobre 1797.

Geffroy de Villeblanche. — Mariage de demoiselle Louise Geffroy de Villeblanche avec Messire Paul, vicomte de Chauvigny de Blot, 30 juin 1796.

Goublaye de Menorval. — Mariage d'Elizabeth de la Goublaye de Menorval avec Messire Jacques-Louis de Quelen, 4 juillet 1797.

Goublaye de Menorval (Baptême de Marie-Antoinette de la), 25 novembre 1797.

Gouyon de Beaucorps. — Mariage d'Aimée-Constance de Gouyon de Beaucorps avec Messire Georges de Vaux de Rhuller, 16 juin 1800.

Gouyon de Vaucouleurs (Ondolement d'un fils (François) de Messire François-Jean de), 8 septembre 1796.

Gouyon de Vaucouleurs (Ondolement d'un fils (Alfred) de Messire François-Jean de), 8 décembre 1797.

Gouyon de Vaucouleurs (Ondolement d'un fils de François de), 1^{er} mars 1799.

Gouyon de Vaucouleurs (Baptême de Louis-Joseph de), 24 juin 1803.

Gouyon de Vaucouleurs (Baptême de François de), 26 octobre 1810.

Gouyon de Vaucouleurs (Baptême d'Alfred de), 26 octobre 1810.

Gouyon de Vaurouault. — Mariage de Rose de Gouyon de Vaurouault avec Messire Nicolas de Kermenguy, 22 novembre 1796.

Gueheneuc. — Mariage de Sylvie-Renée de Gueheneuc du Boishüe avec Messire Edouard-Jérôme-Ferdinand Le Fruglays, 5 septembre 1797.

Guibert (Décès de Charlotte-Renée de), 10 mars 1798.

Guillouët d'Orvilliers. — Mariage de Marie-Louise Guillouët d'Orvilliers avec Claude-Etienne Carré de Margorie, 14 août 1798.



Hay de Bonteville. — Mariage de Renée-Thérèse Hay de Bonteville avec Messire Augustin du Breil de la Caunelaye, 27 novembre 1797.

Haye-Saint-Hilaire. — Mariage de demoiselle Marie-Philippine de la Haye-Saint-Hilaire avec Messire Alexandre de Ricouart d'Herouville, 30 janvier 1798.

Herisson de Beauvoir (Décès de Georges-Claude), 25 octobre 1796.

Herisson de Beauvoir. — Mariage de Marie-Armande Herisson de Beauvoir avec Louis-Jacques de Secillon de Kerfur, 24 avril 1797.

Herisson de Beauvoir. — Mariage de Anne Herisson de Beauvoir avec Messire Charles Huchet de Treguit, 18 février 1800.

Hillerin de Boistissandeau (Décès de Louis-François de), 28 juin 1799.

Huchet de Cintré. — Mariage de Amand-Fidèle Huchet de Cintré avec demoiselle Bonne-Marie du Rocher de Saint-Riveul, 18 janvier 1798.

Huchet de Cintré (Baptême de Georges-Cyrille), 10 octobre 1798.

Huchet de Cintré. — Mariage de Julie-Antoinette Huchet de Cintré avec François du Pont-l'Abbé de Coataudon, lieutenant de vaisseau, 13 août 1799.

Huchet de Cintré (Baptême d'Amand-Henry), 19 décembre 1799.

Huchet de Treguit. — Mariage de Charles Huchet de Treguit, avec Anne Herisson de Beauvoir, 18 février 1800.



Kergoët (Décès de Michel-Henry, chevalier de), 8 mai 1794.

Kermenguy. — Mariage de Messire Nicolas de Kermenguy avec demoiselle Rose de Gouyon de Vaurouault, 22 novembre 1796.

Kermenguy (Baptême d'Alexandre de), 12 juillet 1798.

Kermenguy (Baptême d'Arsène de), 24 février 1799.

Kermenguy (Baptême d'Emilie de), 17 janvier 1801.

Kerpezdron (Baptême de François de), 14 mai 1798.

Kerpezdron (Baptême d'Elizabeth de), 1^{er} juin 1798.

Kerpezdron (Baptême d'Armand de), 16 février 1804.

Kerpezdron (Baptême de Joseph de), 5 mai 1806.

Kersauson. — Mariage de Messire Joseph de Kersauson de Penandreff avec demoiselle Julie Bertin, 20 juin 1796.



Larchant de Grimouville (Décès de Messire Charles-Siméon), 20 septembre 1821.

Le Grand. — Mariage de demoiselle Françoise Le Grand avec Messire Antoine de l'Aage du Pouzait, 4 mai 1796.

Le Long du Dréneuc (Décès d'Adélaïde), 4 janvier 1793.

Loaysel. — Mariage de demoiselle Jeanne-Thérèse Loaysel avec Messire Bonaventure de Sceaulx, 30 avril 1795.

Loynes. — Mariage de Gabriel Samson de Loynes avec demoiselle Elizabeth de Freslon de Saint-Aubin, 21 novembre 1797.



Macquart de Soisy (Décès de Louis-François de), 22 octobre 1807.

Magon de la Gervaisais. — Mariage de Nicolas Magon de la

Gervaisais avec demoiselle Agathe Magon de la Villehuchet, 9 janvier 1793.

Martemont (Ondoiment d'une fille de Charles de), 11 décembre 1795.

Mascarène de Rivière (Baptême d'Amélie-Zéphyrine de), 21 janvier 1796.

Mchaignerie de la Richardière (Sépulture de Messire Jean), 7 mai 1807.

Meherenc de Saint-Pierre (Décès d'Auguste de), 15 juillet 1799.

Meherenc de Saint-Pierre (Baptême d'Auguste-Rolland de), 7 mai 1800.

Menard. — Mariage de Marie-Louise Menard avec Messire Gabriel du Rocher du Quengo, 19 novembre 1792.

Monmonnier. — Mariage de Messire Charles de Monmonnier avec demoiselle Fortunée Baudré de la Tousche, 9 mars 1797.

Monmonnier (Baptême de Charles-Antoine de), 24 juin 1799.

Monmonnier (Baptême d'Etienne-Jean de), 3 décembre 1800.



Normant de la Villeheleuc (Baptême d'Albine), 8 février 1797.

Normant de la Villeheleuc (Baptême de Charles), 20 mai 1798.

Normant de la Villeheleuc (Baptême d'Aline-Sévère), 11 juin 1800.



Onfroy de Tracy (Ondoiment d'une fille de Jean-Charles), 18 août 1799.

Ozouville (Ondoiment d'un fils de Messire Robert d'), 17 mai 1794.



Péan de Pontfilly (Ondoiment d'un fils de Louis), 6 février 1793.

Péan de Pontfilly. — Mariage de demoiselle Claire-Marie Péau de Pontfilly avec Messire Gabriel de Cadaran de Saint-Mars, 10 mars 1795.

Plessis de Grénédan (Baptême d'Elizabeth du), 6 juin 1795.

Plessis de Grénédan (Baptême de Jean-Baptiste du), 20 octobre 1796.

Plessis de Grénédan (Baptême d'Antoinette du), 1^{er} mai 1797.

Plessis de Grénédan (Décès d'Antoinette du), 21 juillet 1797.

Plessis de Grénédan (Baptême d'Augustin du), 16 mai 1799.

Plessis-Parscau (Ondoiement d'une fille de Hervé du), 19 mai 1803.

Plessis-Parscau (Ondoiement d'un fils de Hervé du), 5 août 1805.

Pont-l'Abbé de Coataudon. — Mariage de François de Pont-l'Abbé avec demoiselle Huchet de Cintré, 13 août 1799.

Pont-l'Abbé de Coataudon (Ondoiement d'une fille de François du), 18 juillet 1800.

Prevost de la Touraudaye (Ondoiement d'un fils de Louis), 18 mars 1794.



Quelen (Sépulture de Messire Urbain de), 3 janvier 1794.

Quelen. — Mariage de Jacques de Quelen avec demoiselle Elizabeth de la Goublaye de Menorval, 4 juillet 1797.

Quelen (Ondoiement d'une fille de Jacques de), 22 août 1800.

Quelen (Baptême de Rose-Marie de), 10 février 1801.

Quilfistre de Bazvalan (sépulture de Jean-François de), 29 février 1792.



Ricouart d'Herouville. — Mariage d'Alexandre de Ricouart d'Herouville avec demoiselle Marie de la Haye-Saint-Hilaire, 30 janvier 1798.

Ricouart d'Herouville (Baptême d'Alexandre de), 2 novembre 1798.

Ricouart d'Herouville (Ondoïement d'un fils d'Alexandre de), 15 décembre 1799.

Rocher du Quengo. — Mariage de Gabriel du Rocher du Quengo avec demoiselle Marie Menard, 19 novembre 1792.

Rocher du Quengo (Baptême de Léontine du), 14 septembre 1793.

Rocher de Saint-Riveul. — Mariage de Bonne-Marie du Rocher de Saint-Riveul avec Amand-Fidèle Huchet de Cintré, 18 janvier 1798.

Rocher de Saint-Riveul (Sépulture de Anne-Bernardine du), 3 janvier 1800.

Rougemont, dame de Pierreville (décès de N. de), 1846.

Royez des Forges (Sépulture de Messire Joseph Le), 24 novembre 1799.

Ruë (Sépulture de Messire Joseph de la), 29 septembre 1796.



Saint-Meloïr (Baptême de Théodore de), 4 juin 1797.

Sault (Ondoïement d'une fille de Jean-Baptiste du), 16 décembre 1801.

Sautereau (Baptême de Marie-Thérèse de), 25 avril 1797.

Sceaulx. — Mariage de Bonaventure de Sceaulx avec demoiselle Jeanne Loaysel, 30 avril 1795.

Sceaulx (Baptême de Joseph-Gabriel de), 10 mars 1796.

Secillon. — Mariage de Louis de Secillon de Kerfur avec demoiselle Marie Herisson de Beauvoir, 24 avril 1797.

Secillon (Ondoïement d'une fille de Louis de), 10 mars 1798.

Secillon (Baptême de Louise de), 14 décembre 1799.

Subtil de Boisemont (Décès de Marie-Thérèse Le), 1^{er} avril 1797.



Thomas de Beaudreville (Décès de Pierre), 26 avril 1817.

Trésor (Sépulture de Louise-Anne Le), octobre 1796.

Tuffin de la Rouërie. — Mariage de demoiselle Thérèse Tuffin de la Rouërie avec Jean-Baptiste de Farcy de Micée, 14 juin 1793.

Tuffin de la Rouërie. — Mariage de demoiselle Marie Tuffin de la Rouërie avec Messire Eugène Chaton des Morandais, 24 avril 1797.



Vaux de Rhuller. — Mariage de Messire Georges de Vaux de Rhuller avec demoiselle Aimée de Gouyon de Beaucorps, 16 juin 1800.

Vaux de Rhuller (Baptême de Charles de), 1^{er} février 1801.

Villéon (Supplément aux cérémonies du baptême de demoiselle Marie-Jeanne de la), 1791-1792.

C^{te} RÉGIS DE L'ESTOURBEILLON.

SUPPLÉMENT

A LA

CORRESPONDANCE HISTORIQUE DES BÉNÉDICTINS

NOTE SUR UNE LETTRE ADRESSÉE PAR L'ABBÉ RAGUIDEAU A DOM
AUDREN, PRIEUR DE REDON.

La lettre dont nous donnons le texte plus loin, a été acquise, en 1883, par la Société archéologique, sur la proposition de M. le baron de Wismes qui en avait trouvé l'annonce sur un catalogue venu de Paris. En 1860, elle figurait au nombre des autographes de M. de la Jarriette dont le catalogue fut rédigé par M. Charavay, et, depuis cette époque, on ignorait ce qu'elle était devenue.

M. de la Borderie, ne pouvant l'insérer dans le volume qu'il a consacré à la correspondance des Bénédictins bretons, nous décrit cette lettre d'après le sommaire du catalogue, mais il en donne une autre du même personnage, sous le numéro XX. Le rédacteur du catalogue de la collection La Jarriette s'est trompé en attribuant la pièce à un bénédictin de Saint-Melaine de Rennes, nommé Dom Julien Raguideau, qui serait mort à l'abbaye de Saint-Valéry; le véritable auteur est Pierre Raguideau, doyen de Guéméné, docteur en théologie, notaire apostolique, qui mourut à 75 ans et fut enterré, le 22 août 1695, dans la collégiale de

Guémenée (1). Parmi ses contemporains, on cite un Jean Raguideau de la Raudière, procureur fiscal et capitaine de Guémenée, qui l'invita au baptême de ses enfants, et Louis Raguideau, recteur-doyen de Carentoir, qui fut parrain des enfants du précédent. La lettre, connue de M. de la Borderie, est signée : Le doyen de Guémenée, sous la date du 16 octobre 1690 ; la nôtre porte en toutes lettres le nom de *Raguideau* accompagné de la qualité de doyen de Guémenée et de la date 1^{er} avril 1689. Le sujet, traité dans l'un et l'autre document, est le même ; il s'agit de recherches historiques destinées à concourir à l'exécution du grand travail que préparaient les Bénédictins sous la direction de Dom Audren, prieur de Redon. L'abbé Raguideau était un amateur d'antiquités et de parchemins, particulièrement versé dans la connaissance de la langue bretonne, et consulté par les célébrités de son époque. L'abbé Furetière avait fait appel à ses lumières pour son dictionnaire, et le prieur Audren s'était empressé, lui aussi, de se mettre en rapport avec lui, afin d'obtenir sa collaboration. C'est ce que démontre la lettre suivante :

Au Révérénd Père Dom Audren, prieur de Rhedon.

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'ay reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, mais j'ai bien du déplaisir de ne pouvoir vous donner les choses que vous me demandez ; tout ce que je puis faire est de vous dire ce que je scay sur ce sujet. Il est vray que M. Gaignard avoit dessein de faire l'histoire de Bretagne ; sa première veue estoit seulement sur l'histoire de la maison de Rohan, mais, en ramassant des mémoires, il trouva qu'il estoit difficile de faire l'une sans l'autre.

Il avoit retiré des archives de Blin (Blain) et de quelques

(1) *Statistique des paroisses, de l'abbé Luco. — Bulletin de la Société polymathique du Morbihan. 1878, p. 34.*

abbayes de la province et de la Chambre des Comptes de Bretagne, plusieurs pièces assez curieuses. M. d'Hérouval lui avoit donné et mesme indiqué quelques actes qui pouvoient beaucoup servir à son dessein. Il avoit commencé ce grand ouvrage, mais fort imparfaitement ; M. Thomas, l'un de nos chanoines, qui est mort à Nantes, qui entendoit très bien la langue bretonne, avec un peu de grec et d'hébreu, s'estoit associé avec M. Gaignard, non pas pour composer un dictionnaire géographique de la province, mais un dictionnaire de la langue bretonne, pour la conserver à la postérité, parce qu'elle se perd et se corrompt peu à peu. Ils commencèrent donc cet ouvrage avec bien de l'application et ils l'auroient heureusement achevé, sans qu'ils se jettèrent sur des étymologies puériles et tirées par force. Ils ne voulurent pas laisser échapper un seul mot sans luy donner une étymologie bonne ou mauvaise ; c'est ce qui me dégouta d'entrer en commerce avec eux.

Enfin, ils sont morts tous deux. Les mémoires de M. Gaignard ont esté emportez par son neveu, nommé M. de la Fosse-Rheimbours, qui les a remis entre les mains de M. le prince de Guemené. Ils sont dans son hostel. Pour en avoir communication, il faudroit s'adresser à M. le prince de Soubize qui prend cette histoire à cœur et qui voudroit bien qu'elle fust finie. Je luy ai mandé que vous y travailliez et que vous estiez capable de luy donner sa perfection.

Pour avoir communication avec luy, il faudroit s'adresser à vos Pères de Saint-Germain-des-Prez. Il m'a dit qu'ils estoient de ses bons amis et qu'il leur demanderoit une grâce qu'il espéroit obtenir de leur honnesteté sur l'avis que je luy ai donné qu'il y avoit dans l'abbaye de Quimperlé un manuscrit de la vie de saint Gouzierne, qui vivoit dans le VII^e siècle, et qui estoit de la maison de Rohan. Il est vray que ce manuscrit n'est pas l'original, mais une copie authentique de cet original qui estoit si gasté qu'on eut de la peine à le copier il y a plus de 200 ans. M. le prince de Soubize demandoit donc une copie de ce manuscrit. Enfin, M. R. P., je suis persuadé que ce prince, qui est très honneste, aura de la joye de vous donner ce qu'il pourra et d'avoir commerce avec vous.

Comme il est apparemment à l'armée, vous pourriez vous

adresser à M. l'abbé David, à l'hostel de Soubize, place Royale, à Paris, ou prier quelqu'un des Pères de Saint-Germain d'aller à l'hostel de Soubize et demander à parler à cet abbé, qui est un homme de lettres, et mesme demander à parler à M^{me} la princesse de Soubize à qui on ne sçauroit faire plus de plaisir que de luy parler de sa maison, car elle est de Rohan aussi bien que ce prince.

A l'égard de M. Thomas, ses héritiers, qui sont de pauvres gens, ont pillé ses papiers et ses livres, ou plustot les miens, car je luy en avois presté plusieurs et d'assez bons pour les regretter. J'ai fait ce que j'ai pu pour retirer du moins ses mémoires dont je me serois servi pour tâcher d'entreprendre le mesme dessein qu'il avoit commencé, du moins, un essay de ce dessein. M. l'abbé Furetière, qui me fit veoir, à Paris, le grand dictionnaire qu'il vouloit donner au public et qui luy attira ce grand orage de l'Académie françoise ; ce monsieur, dis-je, me montrant son dictionnaire, je luy fis veoir bien des fautes et considérables parce qu'il n'entendoit pas la langue bretonne. M. Ménage en a bien fait autant dans ses origines françaises, pour la mesme raison.

M. Furetière me pria donc de luy donner des mémoires sur cette langue ; je les luy promis croyant que M. Thomas me donneroît ce qu'il avoit, mais la mort a rompu mon dessein ; les livres que je luy avois prestés sont perdus.

Je suis dans un lieu éloigné de tout commerce, les livres me manquent, en sorte que je n'oserois me vanter de rien, ni rien entreprendre qui méritast d'estre donné au public.

Voici quel estoit nostre dessein, de prouver :

1^o Que la langue bretonne est une langue matrice des plus anciennes du monde : Scaliger est de ce sentiment.

2^o Que cette langue est un dialecte de la langue phénicienne, ou de la langue hébraïque. En effet, elles ont tant de rapports ensemble en toutes manières qu'on ne peut pas douter de cette vérité.

3^o Que presque tous les mots de la langue françoise qui ne tirent pas leur origine de la pure latinité sont des anciens mots bretons.

4^e Que la langue bretonne n'est autre chose que la langue celtique qu'on parloit dans la Gaule avant que les Romains y eussent apporté leur langue.

La 3^e proposition ne plairoit pas à M. Ménage qui prétend que tous les mots françois, peu exceptés, tirent leur origine immédiatement du latin.

Je demandois un jour à M. l'abbé Chastelain, un des admirateurs de M. Ménage, d'où venoit le mot de chommer, chommer une feste? Il me répondit qu'il venoit du mot latin *calamus*, chaume, parce qu'autrefois les pauvres gens avoient la liberté, les jours de festes, de ramasser du chaume dans les champs, et que de là venoit le mot *chaumer* ou *chommer*. Je luy soutins que ce mot estoit pur breton sçavoir : *chom*, demeurer, s'arrêter, se reposer ; *chommer d'asé*, demeurez là, etc.

Nous en examinâmes plusieurs autres de cette sorte. M. Furetière demeura convaincu de ce que je luy ay dit sur ce sujet.

Voilà, mon Révérend Père, ce que je puis vous dire sur ce que vous avez eu la bonté de me demander. Je vous exhorte, au nom de la province, de continuer ce beau dessein que vous avez entrepris. Vous pouvez y réussir très heureusement, vous obligez tous les gens de lettres. Feu M. Colbert avoit entrepris de choisir les plus habiles de chaque province du royaume pour faire chacun l'histoire de son païs avec toute l'exactitude possible. M. d'Argentré estoit un très habile jurisconsulte, mais c'estoit un pauvre historien. Enfin, il n'y a point d'histoire qui ayt si grand besoin d'estre reformée que celle de nostre province.

Je suis avec respect,

Mon Révérend Père,

Votre très humble et très obéissant

RAGUIDEAU,

Doyen de Guémenée.

De Guémenée, le 1^{er} avril 1689.

LÉON MAITRE.

DE LA STATION GALLO-ROMAINE

DE GRANNONE

Il arrive assez souvent qu'en traitant un sujet pris à quelque vieux texte, on exagère la portée de certaines expressions qui ne sont pas suffisamment précises, et qu'on admet comme étant acquises à l'histoire des propositions dont la preuve est encore à faire ; ensuite, on part de là pour tirer des conséquences inattendues. Cette pensée me vient sur la question d'une cité disparue, dont les divers emplacements proposés sont séparés par un intervalle qui ne mesure pas moins de trois à quatre cents kilomètres.

Un contemporain, qui a parlé assez longuement de cette cité, nous dit qu'elle est placée ici par les uns, là par les autres, et qu'il préfère le sentiment de ceux-là. Il n'énonce pas la cause de sa préférence, il ne cherche pas à remonter à l'origine de la discussion, et cependant, il raisonne et conclut, en son sujet, exactement comme si la situation de son choix n'était pas contestée.

Vient un autre auteur qui s'empare des conclusions du premier, pour en tirer des conséquences nouvelles. Et voilà comment on fait de l'histoire fantaisiste, avec les meilleures intentions du monde, et pourquoi on arrive à ne plus s'entendre, quand il s'agit de sujets controversés. Dans celui que je vais traiter, je m'efforcerai d'éviter les écueils que je viens de signaler, sans oser me flatter d'y réussir.

Parmi les points controversés de la géographie armoricaine, il y a la station gallo-romaine de *Grannone* qui est revendiquée par la Bretagne et par la Normandie : les archéologues de la Loire-Inférieure croient en trouver les traces vers Guérande, non loin de l'Océan, tandis que les archéologues du Calvados en fixent l'emplacement aux environs de Bayeux, sur les bords de la Manche.

L'existence de cette station nous est révélée par la *Notice des Dignités de l'Empire*, et l'idée de la placer à Guérande, à l'extrémité ouest de notre département, est née de deux rapprochements : d'abord, de la ressemblance du nom de Guérande avec les noms de *Grannone* de la *Notice*, et de *Gravinum* de la carte de Peutinger ; en second lieu, de l'identité des Saxons du voisinage de *Grannone* et des Saxons convertis par saint Félix, évêque de Nantes.

La *Notice des Dignités de l'Empire* est un document du V^e siècle, qu'on trouve reproduit dans le *Recueil des historiens des Gaules*. Elle nous apprend que le rivage nervien et le rivage armoricain étaient placés sous la haute direction d'un duc romain, et que celui-ci avait sous ses ordres le tribun de la cohorte de la première Armorique nouvelle, et de plus, neuf préfets de la milice. Le tribun était cantonné à *Grannona*, sur le rivage où il y avait des Saxons, et les préfets étaient à *Blabia*, *Vénétis*, *Osismiis*, *Nannetatias*, *Aleto*, *Constantia*, *Rothomago*, *Abrincatis* et *Grannono*.

Adrien de Valois est le premier écrivain que je connaisse qui se soit servi de la *Notice des Dignités* pour placer *Grannone* à Guérande ; et à ce sujet, dans sa *Notice de l'Empire romain*, imprimée en 1675, il raisonne ainsi : *Grannone* doit être cherché entre la Loire et la Seine ; or, dans la table de Peutinger, près de Vannes, il y a un certain *Gravinum* dont le nom approche de Guérande et de la *Grannone* de la *Notice des Dignités* : il y a donc lieu de

voir *Grannone* à Guérande, forteresse de la Petite-Bretagne placée sur un promontoire entre la Loire et la Vilaine.

Ainsi, ce qui a déterminé le choix d'Adrien de Valois, c'est la ressemblance avec le nom de Guérande, de deux noms inscrits, l'un, dans la *Notice des Dignités*, l'autre, dans la carte de Peutinger. Mais il semble avoir accordé à ce dernier document un peu trop de confiance, et c'est là ce qui a causé son erreur.

La carte de Peutinger, dont nous avons une copie du XV^e siècle, n'est pas précisément d'une lecture facile ni d'une correction parfaite ; on peut cependant s'assurer, en l'examinant attentivement, que *Gravinum* n'y est point placé à la portée de la voie de Brest à Nantes, mais bien sur la rive droite de la Seine, au-dessus de *Juliobona* (Lillebonne). De Valois a dû être trompé par le nom de *Vénéti*, écrit mal à propos, sur la carte, à gauche de *Gravinum*, là où il faudrait lire *Séquana*. De cet auteur, voilà donc une première indication qui ne peut être admise, puisqu'elle n'est pas conforme à la vérité. Quant à la seconde, la ressemblance des noms, elle n'est pas parfaite à ce point qu'elle puisse suffire seule à résoudre le problème qui nous occupe ; et d'ailleurs, peut-on la compter pour quelque chose, s'il est vrai que le nom de Guérande ait remplacé celui de Quiriaca, et ne soit pas antérieur au IX^e siècle ?

L'opinion de l'auteur de la *Notice de l'Empire* n'est donc pas de celles qui s'imposent ; et si l'on ne peut nous donner d'autres raisons que les siennes, nous n'avons aucun motif pour affirmer, après lui, que Guérande doit être pris pour *Grannone*.

D'Anville, venu près d'un siècle plus tard, a pensé autrement qu'Adrien de Valois, et il a cru devoir indiquer l'emplacement de Grannone aux environs de Bayeux, sur le littoral de la Manche. Voici d'ailleurs comment il s'exprime.

« GRANNONA. — La *Notice de l'Empire* en fait mention
« comme d'un poste établi *in littore Saxonico*, sous les
« ordres du général de l'*Armoricanus tractus*. On remarque
« que les lieux cités par la *Notice* dans le département se
« renferment dans la Lyonnaise seconde et dans la troi-
« sième. Les Saxons, en infestant, par leurs pirateries, les
« rivages de la Gaule, s'étaient établis en quelques can-
« tons. Grégoire de Tours nous apprend qu'il y avait des
« Saxons Bajocassini, dont le nom s'est conservé en disant
« les Saines de Bayeux. Cette circonstance me porte à con-
« jecturer que le lieu de *Grannona*, sur cette côte, ne peut
« mieux convenir qu'à Port-en-Bessin, où l'on reconnaît
« les vestiges d'un ancien havre ou *navale*, qui devait
« être protégé par quelque place munie d'une garnison,
« et qui n'existe plus. M. de Valois opine que *Grannona*
« est à Guérande, qui est à quelque distance de la mer,
« dans le diocèse de Nantes. Il est vrai qu'il y a eu des
« Saxons dans ces quartiers-là, puisque Félix, évêque de
« Nantes, qui vivait au commencement du VI^e siècle, en
« attira un grand nombre au christianisme, comme on
« l'apprend de Fortunat. Il paraît que M. de Valois a cru
« voir de l'analogie entre le nom de Guérande et celui de
« *Grannona*. Mais selon une chronique de Nantes publiée
« par Dom Lobineau, le nom de Guérande est postérieur
« à un nom plus ancien et usité du temps de Nominoë (¹)... »

Ainsi, selon d'Anville, des Saxons campaient au pays de Bayeux, dans les derniers temps de l'occupation romaine et après le départ des derniers Romains ; de plus, des vestiges antiques existent en ces mêmes lieux ; or la station de *Grannone* était sur le littoral saxon : d'Anville croit donc que les environs de Bayeux recouvrent l'emplacement de *Grannone*.

(¹) *Notice de l'ancienne Gaule*, p. 358.

Nos compatriotes ont suivi l'opinion de Valois, que d'Anville n'avait pas admise. En faveur de Guérande, ils peuvent bien invoquer des ruines *gallo-romaines* et peut-être une quasi-ressemblance de noms, ce qui est peu de chose ; mais ils doivent renoncer à l'indication de la carte de Peutinger, et, quoi qu'on ait affirmé à ce sujet, il leur reste, je crois, à trouver l'élément principal, auquel de Valois n'a point eu recours, à savoir : l'occupation du littoral de Guérande par des Saxons, dans les derniers temps de l'empire.

Non pas que nos savants aient négligé cette dernière circonstance. Au contraire, ils ont beaucoup parlé des Saxons de ce temps-là, mais en laissant trop de liberté à l'imagination, et sans donner à leurs récits un caractère suffisant d'authenticité.

D'après Ogée, en effet, les Saxons commandés par Odoacre s'étaient fortifiés dans les îles de la Loire, au-dessus et au-dessous de Nantes ; la garnison de *Grannone* était impuissante à les contenir ; et Eusèbe, roi de Bretagne, n'osa faire sa résidence à Nantes, l'an 473, parce que ces pirates en ravageaient continuellement les environs ; du Croisic où ils s'étaient retirés, ils revinrent désoler cette contrée pendant les années 477 et 478 ; ils étaient encore au Croisic en 497, et ils continuèrent à incommoder le comté Nantais jusqu'au moment où les Romains rétablirent la garnison de Guérande, qu'ils avaient été forcés de réduire considérablement (*).

Rien ne manque à ce récit : ni le nom des lieux, ni la date des événements, ni même le nom du chef qui commandait les Saxons. Eh bien, tout cela semble avoir besoin d'être prouvé. Ogée avait recueilli ces renseignements dans le manuscrit de l'abbé Travers, imprimé un demi-

(*) Ogée. *Dictionnaire de Bretagne*, article sur le Croisic, p. 473. Cet article est extrait, en grande partie, du manuscrit de l'abbé Travers.

siècle après le *Dictionnaire de Bretagne* ; quant à ce dernier auteur, qui fait cantonner les Saxons au Croisic pendant trois quarts de siècle et qui explique leur audace, non seulement par l'éloignement des Romains de *Grannone*, mais encore par le revers de Riothime et de ses 12.000 Bretons, il paraît surtout s'être inspiré, en ce qui concerne les pirates du Nord, de Fortunat et de Grégoire de Tours ⁽¹⁾. Nous allons donc interroger ces deux vieux auteurs.

A cette époque de notre histoire, les Bretons occupaient déjà le nord de l'Armorique ; les Romains s'étendaient de la Meuse à la Loire, et les Goths avaient soumis le pays compris entre ce fleuve et les Pyrénées, jusqu'à l'Océan. Quant aux Francs, ils étaient fortement campés vers la Somme et la Meuse, et ils étendaient leurs excursions jusqu'à la Loire. A cette même époque, les Saxons livraient des assauts terribles à l'île de Bretagne et infestaient les rivages de la Gaule.

Or, selon Grégoire de Tours, dans le temps que Childéric, roi des Francs, portait la guerre sous Orléans, c'est-à-dire vers 463, Odoacre, avec ses Saxons, s'avança jusqu'à Angers, et vers 464, il reçut des otages d'Angers et *d'autres villes*. Quelques années plus tard, vers 470, les Bretons, amenés par Riothime au secours des Romains, furent chassés de Bourges par les Goths, et peu de temps après, *Odoacre étant venu à Angers, le roi Childéric y arriva le jour suivant... et s'empara de la ville. Sur ces entrefaites, la guerre éclata entre les Saxons et les Romains. Mais les Saxons prenant la fuite abandonnèrent un grand nombre des leurs aux glaives des Romains qui les poursuivaient. LEURS ILES furent prises et ravagées par les Francs qui tuèrent beaucoup de leurs habitants... Puis Childéric con-*

(1) Travers. *Histoire de Nantes*, p. 52.

clut un traité avec Odoacre, et ils soumirent ensemble les Alamans qui avaient envahi une partie de l'Italie ⁽¹⁾.

Ce texte de Grégoire de Tours ne doit pas passer sans observation. Dans une étude fort bien faite, sur les prétendus Saxons de Batz, M. Léon Bureau fait remarquer que la leçon *insulæ eorum* est contestée, et que des manuscrits portent *in solo* ⁽²⁾. De sorte qu'au lieu de *leurs îles* furent prises et ravagées par les Francs, c'est peut-être *leur pays* qu'il faut lire. Quoi qu'il en soit, si l'on compare le texte de Grégoire de Tours à ceux d'Ogée et de Travers, on voit que ceux-ci ont pris sur eux d'introduire sur la scène des lieux que ne nomme pas le premier, tels que le Croisic, les environs de Nantes et les îles de la Loire. Malgré ces amplifications, les écrivains qui sont venus après Travers et Ogée ont encore trouvé le moyen d'en dire davantage : d'après les uns, c'est au Croisic même que les Saxons ont été baptisés par l'évêque de Nantes, et d'après les autres, ce n'est ni au Croisic ni à Batz qu'ils ont séjourné, mais bien dans les îles de la Grande-Brière : ce sont des Bretons et non des Saxons, que ces derniers savants rencontrent à Batz et au Croisic. Ces divergences, affaire de système, prouvent que l'accord est loin d'être complet entre les partisans des Saxons de la Loire ; il y a même dans leurs dires une contradiction qui prouve qu'il ne leur a point été donné de connaître les lieux où campaient les pirates du nord.

Nous venons de voir, dans l'historien des Francs, que les Saxons d'Odoacre sont allés jusqu'à Angers et qu'ils ont reçu des otages de cette ville. Mais il n'y est point dit s'ils venaient des côtes de l'Océan ou de celles de la Manche.

(1) Grégoire de Tours. Liv. II, chap. XIII et XIX. Traduction Guizot.

(2) Association française pour l'avancement des sciences. Année 1875, p. 872.

Dom Lobineau qui s'inspire de Grégoire de Tours, les fait venir par la Loire : « Les Saxons conduits par Odoacre, » dit-il, « mirent à contribution (vers 474) toutes les villes « qu'ils purent insulter depuis l'embouchure de la Loire « jusqu'à Angers..... Mais Odoacre ne fut pas longtemps « maître de ces contrées, ayant suivi presque aussitôt en « Italie Childéric, son vainqueur ⁽¹⁾. »

Ce sentiment est aussi celui de M. Henri Martin. On lit, en effet, dans cet historien, que l'an 463, les Visigoths étaient secondés par les Alains de l'Orléanais et par une flotte de pirates saxons *entrée dans la Loire* ; ... que ceux-ci furent vraisemblablement repoussés et qu'ils se retranchèrent *dans les petites îles de l'embouchure de ce fleuve* ; ... que les flottilles saxonnes d'Odoacre *rentrant dans le lit de la Loire*, assaillirent de nouveau la ville d'Angers, en 465. Enfin il termine ainsi ce sujet : « Le roi saxon Odoacre « reparut dans la Loire avec ses navires et attaqua de nouveau Angers. Le récit de Grégoire de Tours qui seul a « mentionné cette guerre, est très obscur... S'agit-il de « quelques îles de la Loire occupées par les Saxons ou bien « des fameuses îles saxonnes des bouches de l'Elbe () ? »

Dom Lobineau et M. Henri Martin ne semblent pas avoir connu les manuscrits de l'archevêque de Tours où ces mots : *leur pays*, sont substitués à ceux-ci : *leurs îles*. Quoiqu'il en soit, n'eussent-ils trouvé d'autre raison que la proximité de l'Océan, pour faire aller Odoacre à Angers par la Loire, qu'ils seraient encore dans la vraisemblance historique. Le récit de Grégoire de Tours nous montre, en effet, les Saxons à Angers et dans les villes environnantes ; or la course de la Manche à Angers est fort longue et fort difficile

(1) *Histoire de Bretagne*, p. 9.

(2) *Histoire de France*, p. 389, 390, 391 et 399.

en pays ennemi ; si les Saxons de Bayeux en ont fait une semblable un siècle plus tard, il faut reconnaître qu'ils étaient alors les alliés ou les clients des Francs. Par l'Océan, au contraire, les Saxons d'Odoacre pouvaient, avec leurs barques, aborder la Loire et la suivre facilement jusqu'à Angers. Ils ont donc remonté le cours du grand fleuve.

Mais c'est ici le cas de remarquer qu'Odoacre, après sa dernière course à Angers, alla ensuite en Allemagne ou en Italie. Or une campagne entreprise dans ces contrées lointaines n'est pas faite pour confirmer le campement de ses soldats dans les îles de la Loire ou de son embouchure ; on ne saurait, en effet, concilier la possession des îles et des rives du fleuve, par un peuple qui a pour appui la flottille de ses barques sans nombre, avec une expédition de ce même peuple à travers la Gaule, en pays ennemi, à deux ou trois cents lieues de cette flottille qui fait sa force principale. Cette situation a fait réfléchir M. Henri Martin ; aussi cet historien a-t-il cru devoir hésiter, au sujet des *Insulæ* de Grégoire de Tours, entre les îles de la Loire et les bouches de l'Elbe. Hésiter, ce n'est pas assez, il me semble : je crois qu'il faut absolument renoncer à la Loire comme lieu de campement des Saxons d'Odoacre, au moment de leur départ pour l'Allemagne.

Remarquons encore que, d'après l'historien des Francs, Odoacre alla deux fois à Angers avec ses Saxons, vers 464 et 474, et que, dans cet intervalle, vers 470, les douze mille Bretons de Riothime, venant de l'Océan, d'après Jornandès, remontèrent la Loire pour aller au secours des Romains. Si les Saxons, ennemis des Romains, avaient été cantonnés sur les îles de ce fleuve, est-ce que les Bretons, alliés des Romains, les auraient laissés tranquillement en paix derrière eux, au moment d'aller combattre les Goths ? Dans ce cas, le premier besoin de Riothime n'était-il pas de purger la Loire des Saxons qui l'infestaient ? Son premier devoir n'était-il pas de réduire à l'impuissance ces

adversaires des Romains qui se jetaient en conquérants sur le sol de la Gaule? S'il n'en a rien fait, c'est que les Saxons n'étaient pas sur son passage; c'est qu'ils n'étaient cantonnés ni au Croisic, ni dans la Brière, ni sur la Loire!

Tout ce qu'il me semble qu'on puisse affirmer à ce sujet, c'est, et en cela on ne s'écarte ni de Dom Lobineau ni de M. Henri Martin, c'est que les Saxons firent plusieurs apparitions sur la Loire; qu'entre deux campagnes dans nos contrées, ils retournaient chez eux prendre de nouvelles forces, pour courir à des entreprises nouvelles; que Rithime remonta la Loire entre deux de ces campagnes; et que, lorsque Odoacre fit alliance avec les Francs, pour aller au delà des monts, ses soldats n'étaient plus sur le fleuve nantais, mais bien au sein ou à portée de la patrie saxonne.

Nos compatriotes ont dû céder ici au désir de faire entrer dans le domaine de l'histoire les choses de l'imagination; ils ont dû s'inspirer bien plutôt des Normands du VIII^e siècle, que des Saxons du voisinage de *Grannone*. M. Léon Bureau nous a raconté comment ils en étaient arrivés, par des lectures hâtives, distraites, à prendre les *insulæ* de Grégoire de Tours pour les îles du pays de *Grannone*; le *vicus Cruciacus* des environs de Soissons, pour le Croisic de nos contrées; et à traduire par le mot *Saxon*, le nom de *Normand* qui se trouve dans le cartulaire de Landevennec (1).

Nous avons vu que les Saxons furent vaincus par les Romains, vers 474, mais non pas écrasés à ce point de ne pouvoir recommencer la lutte, puisque ce fut ensuite qu'Odoacre, allié à Childéric, alla battre les Allemands. Après cette alliance des Saxons et des Francs, l'histoire

(1) Association française pour l'avancement des sciences. Année 1875, p. 871 à 874.

ne parle plus des premiers pendant un siècle, si ce n'est que des historiens modernes ont cru voir des Saxons dans ces barbares de Chilon qui attaquèrent la ville de Nantes vers 495, selon les uns, vers 510, selon les autres ; mais on ne sait ce qu'étaient ces barbares, et « l'histoire contemporaine ne les indique pas assez nettement, » dit M. Daru dans son *Histoire de Bretagne*, « pour donner à « connaître à quelle nation ils appartiennent. » Que s'est-il donc passé dans cet intervalle d'un siècle ?

Les Romains disparaissent du sol de la Gaule, disputée comme une proie par les Francs, les Goths, les Bourguignons et les Bretons ; l'île de Bretagne se débat dans les étreintes de l'invasion saxonne ; les Bretons insulaires débarqués sur nos côtes luttent avec acharnement contre les Francs de Clovis, pour la conservation de l'Armorique, dont ils se sont emparés ; enfin les territoires de Rennes et de Nantes sont passagèrement soumis aux Francs. C'est après ces mémorables événements, par qui fut changée la face de la Gaule, qu'on trouve des raisons péremptoires pour fixer l'établissement des Saxons, non sur les rivages de l'Océan, mais bien sur ceux de la Manche.

« Les hommes de Tours, de Poitiers, de Bayeux, du « Mans et d'Angers, dit Grégoire de Tours, marchèrent « avec beaucoup d'autres en Bretagne, par ordre du roi « Chilpéric, pour attaquer Waroch, fils de Malo, et s'arrê- « tèrent au bord de la rivière la Vilaine. Mais Waroch « tombant pendant la nuit sur les *Saxons de Bayeux* en « tua la plus grande partie (1). »

Cela se passait vers 576. Voici ce qui se rapporte à l'année 579.

« Cependant les Bretons commirent de grandes cruautés « autour des villes de Nantes et de Rennes, et le roi Gon-

(1) Grégoire de Tours. Liv. V, ch. 17. Traduction Guizot.

« tran ordonna de faire marcher contre eux une armée à
« la tête de laquelle il envoya Beppolème et Ebrachaire...
« Frédégonde, depuis longtemps ennemie de Beppolème,
« ayant appris qu'il marchait à ce combat, envoya au
« secours de Waroch des *Saxons de Bayeux* qui portaient
« leurs cheveux coupés à la manière des Bretons, et des
« vêtements semblables aux leurs. Beppolème... engagea
« le combat, et, durant deux jours, tua beaucoup de Bre-
« tons et de Saxons... Le troisième jour... Waroch, avec les
« Saxons, tomba sur lui et le tua ⁽¹⁾. »

« Dans les derniers temps de l'empire, » dit Alfred Jacobs,
« quand, de toutes parts, les barbares se jetaient sur la
« Gaule, des Saxons pénétrèrent jusqu'au fond de la deuxième
« et troisième Lyonnaise. Nous n'avons connaissance de
« ceux qui s'établirent dans la troisième Lyonnaise que
« par quelques vers de Fortunat, dans lesquels l'évêque
« de Poitiers félicite celui de Nantes, Félix, d'avoir con-
« verti ces barbares. Les Saxons de la deuxième Lyonnaise
« sont devenus plus célèbres et ont tenu plus de place dans
« notre histoire. Grégoire indique, par l'épithète *Bajocas-*
« *sini*, qu'on doit chercher leur place dans les environs de
« Bayeux. En effet, Lebeuf (*Mémoires de l'Académie des*
« *Inscriptions*, t. 21) fait observer que les Saxons de Bayeux
« habitaient, à l'ouest de cette ville, un territoire repré-
« senté par les villages de Saonnet et Saon ⁽²⁾. »

Ces Saxons de la deuxième Lyonnaise qui, au VI^e siècle, habitaient les bords de la Manche, à l'est du Cotentin, n'étaient pas des barbares nouveaux venus, attirés par l'argent des Francs pour combattre les Bretons ; implantés sur le sol de Bayeux depuis le IV^e siècle, selon M. Henri

(1) Grégoire de Tours. Liv. X, ch. 9. Traduction Guizot.

(2) *Géographie de Grégoire de Tours*, p. 392.

Martin ⁽¹⁾, et ayant fait partie, en 451 ⁽²⁾, de l'armée d'Aétius qui vainquit Attila, ils étaient devenus, par alliance ou par conquête, les auxiliaires des Francs, auxquels ils durent fournir une milice au même titre que les habitants de Tours, de Poitiers, du Mans et d'Angers. Le littoral de Bayeux était donc depuis longtemps peuplé par des Saxons.

En ce qui concerne les Saxons de la 3^e Lyonnaise, les vers de Fortunat nous apprennent que « par l'influence
« des douces paroles de Félix sur ces cœurs incultes, une
« moisson est sortie des ronces, et que, grâce à son action
« sur cette dure race saxonne, vivant à peu près comme
« les animaux sauvages, la bête fauve s'est changée en
« brebis ⁽³⁾. »

Dans l'hymne que Fortunat consacre à la Résurrection du Sauveur, et qui contient le passage que je viens de citer, il y a de beaux vers à l'astre qui vomit les flammes, aux prés verdoyants, aux yeux charmants des fleurs, à la vigne qui pleure, à l'oiseau qui retrouve sa voix, à la jeunesse de l'année, à la beauté des mois, à la fertilité des jours ; il y a de belles apostrophes au créateur de toutes choses ; on voit le doux Enseveli dompter l'Enfer et arracher un peuple innombrable aux prisons de la Mort. C'est seulement à la fin de ce beau chant, que nous rencontrons cette dure race saxonne, vivant comme les bêtes fauves, et que nous lisons les quelques vers qui nous font assister à sa conversion. Mais quelle est l'importance de cet événement au sujet duquel le contemporain Grégoire de Tours est muet, et que faut-il penser de cette foule convertie sous le nom

⁽¹⁾ *Histoire de France*, p. 370, 371.

⁽²⁾ *Histoire de France*, p. 370, 371. (Henri Martin.) *Histoire de France*, p. 166. (Dareste.)

⁽³⁾ Citation prise à l'*Histoire du Croisic*, par Gaillo.

général de Saxons ? Il ne faut pas le demander à Fortunat, qui ne vise pas précisément à l'exactitude et qui abuse réellement de l'hyperbole.

Si nous demandons à Dom Lobineau ce qu'il pense de ces barbares baptisés par saint Félix, il nous dira tout d'abord que : « l'éloquence de l'évêque de Nantes ayant « enfin gagné à Jésus-Christ les Saxons qui s'y étaient « établis avec Chilon, ils furent baptisés dans la grande « et magnifique église dont Evemer avait jeté les fondements ⁽¹⁾. » Puis, écrivant sur le même sujet quinze ou vingt ans plus tard, et ne reconnaissant plus des Saxons dans la bande de Chilon, il se modifiera de la manière suivante : « Il y avait, dans le diocèse de Félix et dans les « diocèses voisins, un grand nombre de païens attachés « au culte impie de leurs fausses divinités, et entre « autres, le pays qui est au midi de la Loire, où toutes « sortes de restes de nations barbares s'étaient établis, « Alains et Teifaliens, misérables débris de l'armée dissipée du roi Goar, et Saxons restés de celle d'Odoacre. « Ce pays était encore infesté de diverses superstitions ; « et les prédécesseurs de Félix, aussi bien que les évêques « de Poitiers, désespérant de convertir ces peuples, en « avaient comme abandonné le soin. Ce fut de quoi occuper le zèle de Félix. Il s'y appliqua avec une sainte « obstination, et Dieu bénit si favorablement son travail « qu'il convertit tous ces infidèles ⁽²⁾. »

Telle est l'opinion de Dom Lobineau ; mais à moins qu'il ne s'agisse ici des petits-enfants des envahisseurs, son récit ne doit pas être admis sans correction, car saint Félix ayant converti les Barbares, vers 570, il ne pouvait rien rester, à cette époque, des Saxons d'Odoacre qui ba-

⁽¹⁾ *Histoire de Bretagne*, imprimée en 1707, p. 12.

⁽²⁾ *Vie des Saints de Bretagne*, imprimée en 1724, p. 123.

taillèrent en Gaule de 463 à 475, et s'en allèrent ensuite en Allemagne. La seconde appréciation de cet auteur n'en est pas moins conforme à la vraisemblance.

Si nous lisons ce que l'abbé Travers a écrit à ce sujet, nous ne manquerons pas de remarquer que, dans sa traduction amplifiée de Fortunat, il est moins réservé que le savant Bénédictin; d'après lui, en effet: « Une *colonie* » de Saxons, reste d'une de ces armées de barbares qui « avaient tant de fois inondé les Gaules, s'était établie » dans le territoire de Nantes, *du côté du Croisic*, et y « vivait encore dans l'idolâtrie. Félix travailla avec tant » de succès à leur conversion que ces hommes, qui paraissent « saient comme autant de bêtes féroces, devinrent les » ouailles de Jésus-Christ, et le saint Evêque eut la consolation de les baptiser solennellement à une fête de « Pâques ⁽¹⁾. »

Fortunat, dont l'exagération est connue, a parlé en quatre vers de cette dure race saxonne qui, grâce à l'action de Félix, de bête fauve s'est changée en brebis; Dom Lobineau, dont il faudrait ici plutôt adoucir que forcer l'expression, en conclut assez naturellement qu'il convient de voir, dans les convertis de l'évêque de Nantes, des restes d'armées barbares fixés sur les deux rives de la Loire; quant à l'abbé Travers, ce qu'il voit dans la foule de ces cœurs incultes, c'est une colonie de Saxons établie aux environs du Croisic. Cet auteur a évidemment donné trop d'extension au texte du poète, et les quelques lignes que l'histoire des premiers siècles a consacrées aux Saxons et à leur chef Odoacre, ne l'autorisaient point à aller jusque-là. Dans ces nouveaux convertis quelques efforts qu'on fasse, on ne saurait reconnaître des Saxons campés

(¹) *Histoire de Nantes*, t. I, p. 70.

à Batz, au Croisic ni au sein des prétendues îles de la Brière; rien ne nous autorise à affirmer que ces misérables débris de gens sans patrie fussent des Saxons ayant occupé en maîtres le littoral de Guérande, et fondé une colonie à l'embouchure du fleuve.

Ainsi, les Saxons de Bayeux ont été fixés à demeure, en corps de nation, sur les lieux qu'ils avaient conquis, et ils y ont fondé un établissement durable dont s'est occupée l'histoire; tandis que les Saxons d'Odoacre ou de la Loire n'ont paru que par intervalles dans la contrée accessible à leurs barques, et c'est à peine si l'histoire les a vus passer sur nos rives. Des auteurs ont donc pu dire avec certitude qu'au déclin de l'Empire romain et pendant les siècles suivants, le littoral de Bayeux a été habité par des Saxons, et ils ont pu y chercher, avec raison, le *Grannone* de la *Notice des Dignités*. Il ne me paraît pas qu'on ait trouvé des motifs aussi plausibles pour étendre cette recherche au littoral de Guérande.

De sorte que, lorsque, dans la *Notice*, je lis ces mots : *le rivage où il y a des Saxons*, ce n'est pas le rivage de Guérande qui attire mon attention, mais bien celui de la Manche, aux environs et à l'est du Cotentin. C'est donc dans le voisinage de Bayeux que je vois *Grannone*, où campait la cohorte de la première Armorique nouvelle.

En désignant les dignitaires romains qui avaient la garde du littoral armoricain, la *Notice* nomme, en premier lieu, le tribun qui commandait la cohorte de *Grannone*, sur le rivage des Saxons, puis en dernier lieu, le préfet de la milice de *Grannone*. Ce dernier *Grannone* doit-il être confondu avec le premier ? Adrien de Valois ne se prononce pas ; d'Anville croit qu'il doit en être distinct. En cela, celui-ci est d'accord avec des écrivains normands qui placent ce second *Grannone* sur la côte occidentale du Cotentin, vers Granville.

D'une indication aussi vague que celle-ci : « Le préfet

de la milice du pays de *Grannone* est à *Grannone*, » je n'ai jamais su et ne saurai jamais trouver, par des raisonnements plus ou moins ingénieux pris à l'histoire du monde, la position d'une localité ancienne dont on ne peut me montrer ni traces, ni repères, ni orientation. Si ce second *Grannone* est différent du premier, je ne sais où aller le chercher. Mais est-il vraiment différent du premier et n'y a-t-il pas des raisons pour l'y confondre ?

Dans ces dix officiers de l'Empire qui gardent nos rivages, il y a un tribun et neuf préfets ; le tribun est à *Grannone*, et il commande la première cohorte de la nouvelle Armorique ; les neufs préfets sont répartis sur tout le littoral entre la Loire et la Seine, et ils commandent la milice chargée de le protéger. Nous savons que la cohorte était la principale division de la légion romaine, dont elle formait la dixième partie, que les tribuns étaient placés immédiatement au-dessous des consuls et administraient les cohortes ; et que les attributions des préfets correspondaient à celles des tribuns, mais s'exerçaient sur les troupes alliées ⁽¹⁾. A *Grannone*, le tribun commandait donc la cohorte romaine ; quant à la milice placée sous les préfets, il est naturel de conclure qu'elle était fournie par les alliés. Y a-t-il donc une grande témérité à admettre que près du tribun qui commandait la cohorte à *Grannone*, dans la même ville, il y avait un préfet chargé de commander la milice alliée, entièrement distincte de la cohorte ?

Cette supposition très vraisemblable permet de ne voir qu'un seul lieu dans le nom de *Grannone* deux fois exprimé.

Je me résume :

Il est absolument prouvé que des Saxons ont été établis, au IV^e au V^e et au VI^e siècle, sur le littoral de la Manche, aux environs de Bayeux ;

(1) Polybe. Liv. VI, fragment VII.

Il n'est pas prouvé que des Saxons aient eu des établissements, à cette même époque, sur le littoral de Guérande, ni dans les forêts ou les lacs de la Grande-Brière ;

C'est le rivage de Bayeux, et non celui de Guérande, qui répond le mieux au rivage placé sous le commandement du tribun de *Grannone* ;

Enfin le nom de *Grannone*, deux fois exprimé dans la *Notice des Dignités*, doit s'appliquer à un lieu unique, et non à deux lieux différents.

E. ORIEUX.

LE TRAIT ARMORICAIN

GRANNONUM ET GRANNONA

Ce court travail sur l'ancienne *Grannona* a pour base la *Notice des dignités civiles et militaires du double empire romain, d'Occident et d'Orient*, notice extrêmement précieuse malgré un laconisme qui la fait comparer à un cadre ou à une table des matières, et malgré des obscurités profondes, d'où sortent néanmoins de grandes lumières sur des institutions très peu connues. Découvert dans le XI^e siècle, au fond de l'Angleterre, par Marianus Scotus, moine de Fulde, le manuscrit latin fut collectionné et commenté, au XVI^e siècle, par le jurisconsulte toscan Panciroli, mort en 1599. L'édition préparée par lui parut à Lyon, en 1608 (et à Genève, en 1623). C'est notre guide principal.

On attribue ordinairement la *Notice des dignités* aux empereurs Honorius et Arcadius, dont les premiers exemplaires montraient en tête les portraits. Mais Panciroli en recule la rédaction jusqu'aux derniers temps de leurs successeurs Valentinien III et Théodose II, autrement jusque vers la moitié du V^e siècle, sans atteindre l'an 550, où mourut Théodose le jeune. Si cet empereur mit la main à l'œuvre, elle était cependant bien antérieure dans son ensemble. Elle fut tout au moins ébauchée par Dioclétien et Maximien. On comprend qu'il y eut des retouches dans l'intervalle de plus d'un siècle et demi. C'est un état de la

première moitié du V^e siècle qu'il faut surtout voir dans le trait qui doit nous occuper.

Le trait armoricain et nervicœin, *tractus armoricanus et nervicanus*, était une région militaire des Gaules placée sous le commandement de 12 ducs ou généraux de l'empire d'Occident et sous le commandement subalterne de 10 officiers échelonnés avec leurs corps de troupes sur les bords de l'Océan. Nous ne chercherons pas à évaluer le nombre des soldats sur lequel on n'est pas d'accord ; mais nous pouvons dire qu'ils représentaient une légion entière, dont la division en 10 cohortes est indiquée par le nombre des postes à garder. La légion romaine varia entre 6 et 7,000 hommes. Un préfet la commandait, ayant sous lui 10 tribuns, dont 9 sont remplacés dans notre *Trait* par des préfets, *præfecti militum*, qu'on ne peut confondre avec des préfets de légion ; et qui paraissent répondre à des centurions ou à nos capitaines. La *Notice* les appelle ailleurs *præfectus numeri*, c'est-à-dire commandants d'un certain nombre, un peu indéterminé, de soldats. Mais peut-être quelques mots devraient être expliqués avant ceux-là. Un *Trait* n'est pas autre chose qu'une étendue territoriale, mais il doit s'entendre, dans le cas présent, d'une côte maritime. Le *Trait armoricain* est la terre même d'Armorique, dite, chez les Celtes, Armor ; terme à traduire *ad mare*, sur la mer ; c'est le littoral océanien du N. et de l'O. de la Gaule, en y ajoutant un rayon plus ou moins prolongé dans l'intérieur du continent, comme nous le montre la *Notice* d'accord les *Commentaires de César* : « *Extenditur tamen tractus armoricani et nervicani limitis per provincias quinque : per Aquitaniam primam et secundum Senoniam, secundum lugdunensem et tertiam.* » Par quoi l'on voit que le *Trait* s'étendait jusque dans le centre de la Gaule représenté par la Senonaise, autrement la quatrième Lyonnaise, dont le chef-lieu était *Senones* ou Sens. La raison de cette extension était que les stations maritimes ne pouvaient suffire, dans

certaines occasions, à défendre la côte sans l'appui des forces militaires répandues dans les cinq provinces.

On peut s'étonner de ce que le pays des Nerviens ou la deuxième Belgique à laquelle il appartenait ne soit pas compris, malgré le titre d'armoricain nervien, dans ces provinces de secours ; et que la deuxième Belgique forme un trait à part, sous le commandement d'un autre duc ou général, auquel obéissent les soldats nerviens. Scaliger, dans le titre *Tractus armoricanus nervicanus*, rejetait ce dernier mot comme fautif. Nous ne serons pas si hardi : nous le conserverons en l'expliquant ainsi : c'était un souvenir maintenu par habitude, par un respect des traditions familier aux Romains, le souvenir d'un état de choses où la deuxième Belgique était unie à l'Armorique, union primitive attestée par l'historien Eutrope qui mentionne sous l'empereur Maximien le *Trait d'Armorique et de Belgique*. La Belgique maritime ou la deuxième Belgique aura été appelée Nervicanie, soit pour faire honneur à la valeur renommée des Nerviens, soit parce que leur pays était le centre de la deuxième Belgique, comme les Senonais occupaient le centre de la quatrième Lyonnaise, à laquelle ils imposèrent aussi leur nom.

La Belgique exclue du *Trait armoricain*, on doit en exclure aussi la troisième Aquitaine ou la Novempopulanie, comme n'étant pas comptée parmi les cinq provinces, après quoi le *Trait armoricain* se trouvera ainsi délimité, au midi par la Garonne, au septentrion par la Seine, ou la Somme, ou quelque rivière intermédiaire, l'Arques ou la Bresle, dont les ports de Dieppe et du Tréport signalent les embouchures : nous ne pouvons être plus précis sur la limite trop incertaine de l'Armorique et de la Belgique anciennes.

Nous ne nous proposons point de parcourir l'étendue ainsi délimitée du *Trait armoricain*, nous rencontrerions parmi les dix postes à relever des difficultés dont la solu-

tion nous entraînerait trop loin. D'ailleurs, deux de ces postes sont seuls en cause et nous ont amené à parler *Grannonum* et *Grannona*; mais n'est-ce pas embrasser tout le *Trait* que d'en appréhender les deux termes?

Ici nous entendons se récrier un de nos honorables collègues. Eh quoi! n'a-t-il pas prouvé tout récemment que *Grannonum* et *Grannona* ne faisaient qu'une station de *Grannone* et que cette station n'était point à une extrémité, mais bien vers le centre du *Trait armoricain*? Si nous lui répondions qu'un simple coup d'œil jeté sur la ligne de ce *trait* nous donne raison, il nous dirait: « Ici il y a des trompe-l'œil qui faussent les distances et peuvent faire paraître double ce qui est simple et unique; la science corrige perpétuellement des illusions d'optique. M. Orieux s'arme donc de la science historique pour détruire une opinion qui aurait été trop légèrement adoptée dans le pays nantais. Le premier historien des Francs, S. Grégoire de Tours, lui fournira son arme principale qu'il croit tout à fait tranchante. Elle le serait certainement, si elle frappait juste, entre les mains de celui qui s'en sert; mais cette condition manquant, elle frappe en l'air; *Telum imbellè sine ictu*. M. l'agent-voyer en chef de notre département voudra bien, s'il se croyait atteint par ces paroles, nous pardonner cet accent de franchise dans un amour de la vérité qui nous est commun, mais qui permet de se rencontrer face à face en combattant noblement pour la trouver.

La force de l'argumentation de M. Orieux est, si nous ne nous trompons, dans ce raisonnement. La notice impériale porte *Grannona in littore Saxonico*: *Grannona* devra donc être placée où l'on trouvera établis des Saxons. Or deux établissements leur sont assignés par l'histoire dans la Gaule: l'un sur la Manche, l'autre près de la Loire. Ce dernier est très contestable, prétend notre honorable adversaire; l'autre est indubitablement historique, situé dans le territoire de Bayeux, dans le Bessin, aujourd'hui

partie du département du Calvados. L'historien des Francs mérovingiens nous montre la reine Frédégonde lançant des Saxons Baiocasses, *Saxones Baiocassini*, au secours des Bretons menacés par le roi Gontran. (*Lib. cap. IX.*) M. Orieux omet de nous dire l'époque où remontait cet établissement saxon, dont il nous retrace cependant l'histoire avec tant d'érudition et de judicieuse critique. Pour nous, les Saxons n'étaient pas alors anciens dans la Gaule ; ils y avaient passé de la Grande-Bretagne, dont ils avaient pris plusieurs coutumes, comme celle de se raser la tête. (*Ibid.*) Or ils n'avaient pas occupé cette île avant le milieu du V^e siècle, avant la rédaction définitive de la *Notice*, qui n'a pu parler de leurs établissements postérieurs à sa rédaction. Cependant elle mentionne le *littus saxonicum*. Oui, mais ce n'est pas dans le sens qu'on attache communément à cette expression géographique. Nous en donnerons un autre, qui est, nous osons le dire, beaucoup plus naturel.

La première station du *Trait armoricain* dans la *Notice* est *Grannona in littore Saxonico*. Pourquoi le rivage où étaient situées les autres stations n'est-il pas indiqué ? Étaient-elles donc sur un autre ? Et si elles y étaient, pourquoi n'est-il pas nommé ? Mêmes questions pour le *Trait* de la deuxième Belgique. Il comprend trois stations : la première est mise aussi *in littore Saxonico*, et il n'est rien dit du rivage occupé par les deux autres. La raison de ces omissions est bien simple. Il était superflu de répéter *littus Saxonicum* après le nom de chaque station ; lorsque l'expression s'appliquait naturellement à toutes, le bon sens suffisait pour l'étendre de la première à la dernière station, à l'ensemble du *trait* maritime, belge ou armoricain.

Il y a plus : nous trouvons dans notre document officiel un *littus Saxonicum per Britanias*, et ce rivage saxon de l'île de Bretagne est communément étendu de l'Humber à la Tamise et de la Tamise à la pointe de Cornouailles.

Dira-t-on que cette vaste plage était couverte par un établissement saxon ? Non sans doute. Il faut donc entendre autrement qu'on ne le fait d'ordinaire le *littus Saxonicum* en parlant soit de la Gaule, soit de la Belgique.

L'abrégiateur de l'histoire romaine, Eutrope, confirmera notre interprétation. Il nous montre la mer gallo-britannique infestée par les Francs et les Saxons, et mal protégée par Carausius qui stationnait avec une flotte au port de Boulogne : *apud Bononiam per tractum Belgicæ et Armoricæ pacandum mare acceperat quod Franci et Saxones infestabant*. (I. 9, c. 20.) Il ne dit pas le *Traît* occupé, mais infesté, et ce dernier sens doit être maintenu dans la *Notice* partout où il est question de littoral saxon.

Nous allons voir la première application de cette appellation à laquelle l'historien Eutrope nous a préparés. La dynastie constantinienne qui réussit à raffermir l'empire romain sut faire respecter par les barbares du nord les côtes de la Gaule armoricaine et de la Bretagne. Mais les pirateries saxonnes se renouvelèrent d'une manière terrible sous le règne de Valentinien I^{er}. Cet empereur d'Occident trouva heureusement sous sa main un grand capitaine, l'Espagnol Théodose ; il lui donna pour commission de purger la mer et les côtes dont nous parlons en lui conférant probablement le même titre qu'avait possédé le traître Carausius. C'est alors, selon l'historien Lebeau, que commence à paraître la mention des côtes saxonnes. Le nom de Franc n'entre pas dans l'appellation. Les Francs, il est vrai, continuaient de s'entendre avec les Saxons pour ravager et entamer l'empire ; mais ils cédaient la mer à leurs alliés et s'attachaient à la terre ferme. Ces goûts divers n'ont-ils pas persévéré ? Le général de Valentinien enveloppa, en 367, les deux peuples dans le même châtement. Après avoir poursuivi les Saxons du détroit de Gaule aux îles Arcades en détruisant leurs barques, il se rabattit sur leurs terres et sur celles des

Francs, où il commit de grands dégâts qui leur firent probablement renoncer à leurs incursions jusque après la mort du grand empereur chrétien. Le règne de son fils Honorius vit commencer, dès la dernière année du IV^e siècle, le déluge qui submergea avant la fin du siècle suivant tout l'empire d'Occident. C'est sous ce règne de 28 ans (395-423) que nous croyons devoir placer, à l'occasion du débordement des peuples du nord sur cet empire, la division en grand commandement chargé de protéger le *Trait armoricain-nervicain*. Deux duchés ou généralats furent créés, l'un était très inférieur pour l'étendue de la juridiction qui ne comprenait que la deuxième Belgique, mais il était plus complètement armé contre les barbares dont il était plus voisin, réunissant flotte, cavalerie et infanterie ; l'autre possédait des troupes de pied réparties entre dix postes et échelonnées entre la Belgique et la Novempopulanie, soit de la Somme à la Garonne. C'est lors de cette division du *Trait armoricain* et *nervicain* que se produisirent, croyons-nous, sous l'influence celtique indigène, les noms de *Grannonum* et *Grannona* qu'il est difficile de rapporter au latin. Nous en trouverons peut-être les étymologies en courant à notre véritable but, qui est de déterminer autant que possible la position des deux oppidum gallo-romains ainsi dénommés.

Le principe qui doit nous servir le plus pour cette détermination, c'est que la *Notice des Dignités de l'Empire* n'a pu se départir, dans ses nomenclatures locales, de l'ordre géographique. César a pu se mettre à l'aise à cet égard dans ses rapides récits ; mais une administration politique n'a pu se permettre de laisser aller ou cette négligence. Partant donc de la conformité indubitable de la *Notice* avec la topographie du temps dans l'ordre des dix postes militaires du *Trait armoricain*, nous ne pouvons nous empêcher de placer *Grannonum* et *Grannona* aux deux extrémités de ce *Trait*, où elles se montrent au

premier coup d'œil. Leur déplacement en entraînerait d'autres, parce que la porte serait ouverte à l'arbitraire, à des anomalies dont les savants normands et d'autres nous donnent un blâmable exemple. Quoi ! la Normandie qui est le centre manifeste du *Trait armoricain* voudrait le posséder tout en entier, mettant *Grannonum* au Port-en-Bessin et *Grannona* à Granville, en supposant qu'on ne veuille pas confondre *Grannonum* et *Grannona* sous le nom si commode de *Grannone* pour les identifier ? Peut-elle tenir à la fois le milieu et les deux termes de la zone ? Il faudrait pour cela renfermer l'Armorique entre la Seine et le Couësnon, autrement exclure la vraie Armorique du *Trait armoricain*. Ce serait vouloir replier le *Trait* sur lui-même, en réunir les deux bouts et les superposer, pour ainsi dire, au centre.

L'inspection seule des noms nous parle autant que celle de l'ordre géographique. Pour nous, *Grannonum* et *Grannona* emportent avec eux l'idée de terme et de terme opposé, opposition non seulement marquée par la différence de genre des désinences, mais pour le sens même qu'on peut attacher aux deux noms et que dans notre opinion on y attachait. On a apporté plus d'une étymologie dont aucune ne nous satisfait ; nous voudrions en proposer d'autres ; mais le temps ne nous permet pas les discussions philologiques dans lesquelles il faudrait nous jeter.

Hâtons-nous de conclure, en désignant la place que nous croyons devoir attribuer aux deux stations terminales du *Trait armoricain*. *Grannonum* serait représenté aujourd'hui par Dieppe et plus certainement *Grannona* par Guérande. Nous tenons en main les raisons de notre opinion. On nous excusera sans doute d'en ajourner l'exposition, s'il y a lieu de le faire. Notre jeune collègue, M. Ch. Perrion, pourrait suppléer à ce que nous ne disons pas sur *Grannona*-Guérande par le souvenir.

ABBÉ GALLARD.

LE TRÉSOR DU BOURG DE TALMONT

(VENDEE)

Au mois de mai 1883, un journalier, en arrachant un pommier dans les anciennes douves du château de Talmont, qui fut, à l'origine, une abbaye construite au X^e siècle et qui, au XI^e, devint un château fort, découvrit un trésor composé de 149 monnaies d'or et de six grands écus d'argent des Flandres, du Brabant et du Luxembourg.

Ces écus étaient entièrement soudés les uns aux autres et recouverts d'un oxyde de près d'un centimètre d'épaisseur, dans lequel étaient encastrées plusieurs pièces d'or (Philippe II d'Espagne, François I^{er} et Charles IX) qui s'étaient trouvées en contact avec ces écus.

MM. Rollin et Feuardent et plusieurs autres numismatistes à qui je les ai montrés, attribuent cette espèce de décomposition de l'argent au contact d'un cadavre ; comme ces pièces, d'après les différentes dates que j'ai relevées, ont dû être enfouies vers la fin de 1571 ou le commencement de 1572, et que tout le Poitou était alors divisé par les guerres de religion, puisque l'on était à la veille de la Saint-Barthélemy (24 août 1572), il est probable qu'elles étaient dans l'escarcelle d'un chef qui aura été tué, puis enterré avec son petit trésor.

Je les ai toutes examinées et classées avec soin.

En voici le détail :

France

Charles VIII. — Ecu au soleil. — Hoffmann, 2 ⁽¹⁾. — 7 pièces.

Louis XII. — Ecu au soleil. — Id., 1. — 10 pièces.

Louis XII. — Ecu au porc-épic. — Id., 6. — 2 pièces.

Louis XII. — Ecu au porc-épic pour la Bretagne. — Id., 9.
— 1 pièce.

Louis XII. — Ecu pour le Dauphiné, n'est pas dans Hoffmann. —
1 pièce. (Écu, écartelé de France-Dauphiné), dans Hoffmann.

François 1^{er}. — Ecu au soleil. — Id., 1. — 2 pièces.

François 1^{er}. — Ecu au soleil. — Id., 4. — 14 pièces.

François 1^{er}. — Ecu à la croisette. — Id., 12. — 1 pièce.

François 1^{er}. — Ecu pour le Dauphiné. — Id., 19. — 3 pièces.

François 1^{er}. — Id. — Id., 20. — 1 pièce.

François 1^{er}. — Id. — Id., 23. — 1 pièce.

Henri II. — Henri d'or. — Id., 27. — 1 pièce.

Charles IX. — Ecu au soleil. — Id., 1. — 12 pièces.

Espagne

1474-1514. Ferdinand et Isabelle. Ecu aux 2 têtes. — Heis,
65. — 7 pièces.

1474-1514. Ferdinand et Isabelle. — Demi-écu. — Id., 64. —
1 pièce.

1474-1514. Ferdinand le Catholique. — Ecu à la tête, Aragon.
— Id., 3 — 1 pièce.

Pays-Bas

1419-1467. Philippe le Bon. — Noble, Flandres. — Deschamps
de Past. 25. — 1 pièce.

(1) Les premiers chiffres indiquent le numéro de la pièce dans le volume.

1494-1506. Philippe le Beau. — Florin Saint-Philippe, Brabant.
— Serrure, 128. — 1 pièce.

1506-1556. Charles-Quint. — Réal, Brabant. — Serrure, 150.
— 1 pièce.

1506-1556. Charles-Quint. — Florin, Brabant — Id., 152, —
1 pièce.

1506-1556. Charles-Quint. — Ecu, Brabant. — Id., 151, —
28 pièces.

1506-1556. Charles-Quint. — Ecu Hollande. — 1 pièce.

1556-1598. Philippe II. — Réal (tête), Brabant. — Heis 7. —
6 pièces.

1556-1598. Philippe II. — Réal (tête), Gueldres. — Id., 56. —
2 pièces.

1556-1598. Philippe II. — Réal (tête), Flandres. — Id., 96, —
1 pièce.

1556-1598. Philippe II. — Réal (tête), Hollande. — Id., 156.
— 3 pièces.

1556-1598. Philippe II. — Réal (tête), Hollande. — Id., 158.
— 2 pièces.

1556-1598. Philippe II. — Réal (tête), Over-Yssel. — Id., 212.
— 1 pièce.

Portugal.

1521-1557. Jean III. — Saint-Vincent. — Tesceira, 596. —
1 pièce.

1521-1557. Jean III. — Crusado. — Id., 594. — 9 pièces.

1557-1578. Sébastien I. — Saint-Vincent. — Id., 635. —
1 pièce.

Crusado (courte croix) — 1 pièce.

Engenhono de 1566. Variété du n° 639. — 1 pièce.

Italie

1534-1550. Paul III Farnèse. — Ecu d'or. — 1 pièce.

- Siège vacant de 1555. — Ecu d'or. — 1 pièce.
1559-1566. Pie IV Medichino. — Ecu d'or. — 1 pièce.
1537-1574. Cosme de Médicis. — Ecu d'or, Florence. —
1 pièce.
1523-1529. André Gritti. — Ecu d'or, Venise. — 2 pièces.
1523-1529. Anonyme de 1552. — Ecu d'or, Lucques. —
1 pièce.
1523-1529. Anonyme de 1553. — Ecu d'or, Lucques. —
1 pièce.
1523-1529. Anonyme de 1555. — Ecu d'or, Reggio. —
1 pièce.
1523-1529. Anonyme de 1541. — Ducat, Gênes. — 1 pièce.
1523-1529. Anonyme de 1542. — Ducat, Gênes. — 1 pièce.
1523-1529. Anonyme de 1557. — Ducat, Gênes. — 1 pièce.
1528-1584. Besso Ferrero. Ecu Masserano. — Promis 7. —
1 pièce.

Allemagne.

- 1558-1564. Ferdinand I^{er}. — Ducat Carinthie. — 1 pièce.

Angleterre.

- 1509-1547. Henri VIII. — Noble Henricus. — 1 pièce.
1509-1547. Henri VIII. — Angelot. — 2 pièces.
1547-1553. Édouard VI. — Noble à la rose. — 3 pièces.
1553-1558. Marie Tudor. — Angelot. — 2 pièces.
1558-1603. Élisabeth. — Angelot. — 1 pièce.
Soit en tout, 149 monnaies d'or, se décomposant ainsi :
56 françaises, 57 espagnoles et des Pays-Bas, 13 portugaises,
13 italiennes, 1 allemande et 9 anglaises.

Le principal intérêt de cette découverte consiste dans cette réunion de monnaies de différents pays ; ce qui prouverait que toutes ces espèces avaient alors cours en France ; et dans l'état de décomposition des écus d'argent dont l'extérieur a l'apparence du

mâchefer ; l'intérieur même, après les avoir séparés, présente une couleur noire se rapprochant du vieil étain ; ce n'est qu'en les brisant que l'on reconnaît que c'est de l'argent.

La conservation des pièces d'or était bonne.

Comme raretés, il n'y avait guère que l'Engenhosso de 1566 (Portugal), à fleurs de coin, et le petit écu d'Italie de Besso Ferrero, marquis de Messerano.

DÉCOUVERTE DU CHATEAU DE BLAIN (LOIRE-INF.)

Au mois de septembre 1883, un ouvrier, en creusant un trou dans l'ancien corps de garde attenant à l'une des tours du pont-levis, découvrit, à vingt centimètres de profondeur, environ 300 monnaies d'argent et de billon qui avaient été renfermées dans un sac, car quelques parcelles de toile adhéraient encore à plusieurs de ces pièces.

J'ai pu, grâce à l'obligeance de M. Hardy, propriétaire du château de Blain, examiner toutes ces monnaies.

En voici le détail :

France.

1497-1515. Louis XII. — Billon. Douzainé à la couronne. — Hoffmann, 26. — 1 pièce.

1515-1547. François I^{er}. — Argent. Teston ou Dauphiné. — Hoffmann, 52. — 1 pièce.

1515-1547. François I^{er}. — Billon. Douzainé, Hoffmann, 92. — 1 pièce.

1515-1547. François I^{er}. — Billon. Douzainé à la croisette. — Hoffmann, 108. — 1 pièce.

1547-1559. Henri II. — Argent. — Teston, 59, 62, 65, 66, 67. — 12 pièces.

1547-1559. Henri II. — Billon. Douzainé aux croissants, 59. — 62, 65, 66, 74. — 1 pièce.

1884. — 1^{er} SEM.

- 1560-1574. Charles IX. — Argent. Teston, 10, 15, 18, 25. — 1 pièce.
- 1560-1574. Charles IX. — Argent. Demi-teston, 10, 15, 18, 25. — 6 pièces.
- 1560-1574. Charles IX. — Argent. Teston Dauphiné, 17. — 1 pièce.
- 1560-1574. Charles IX. — Billon. Douzaine, Dauphiné, 36. — 1 pièce.
- 1574-1589. Henri III. — Argent. Teston, 7 et 8. — 6 pièces.
- 1574-1589. Henri III. — Argent. Franc, 20 et 25. — 7 pièces.
- 1574-1589. Henri III. — Argent. Demi-franc, 23. — 56 pièces.
- 1574-1589. Henri III. — Argent. Quart de franc, 24 et 27. — 12 pièces.
- 1574-1589. Henri III. — Argent. Quart d'écu, 28 et 29. — 80 pièces.
- 1574-1589. Henri III. — Argent. Huitième d'écu, 31. — 13 pièces.
- 1574-1589. Henri III. — Billon. Gros de Nesle, 36. — 6 pièces.
- 1574-1589. Henri III. — Billon. Demi-gros de Nesle, 38. — 1 pièce.
- 1574-1589. Henri III. — Billon. Gros de Nesle, Dauphiné, 39. — 1 pièce.
- 1574-1589. Henri III. — Billon. Douzain, 42. — 1 pièce.
- 1574-1589. Henri III. — Cuivre. Denier tournois. — 1 pièce.
- 1589-1590. Charles X. — Argent. Quart d'écu, 8. — 3 pièces.
- 1589-1590. Charles X. — Argent. Huitième d'écu, 10. — 2 pièces.
- 1589-1610. Henri IV. — Argent. Quart d'écu (quatre couronnelles à la place des fleurs de lis qui terminent la croix du revers.)

MONNAIES FÉODALES

Dombes.

- 1560-1582. Louis II de Bourbon. — Argent. Teston, Poey d'Avant, 5114. — 1 pièce.

Béarn.

1572-1607. Henri II (III^e Navarre, IV^e France). — Argent. Teston, Poey d'Avant, 3471. — 1 pièce.

Espagne.

1474-1514. Ferdinand et Élisabeth. — Argent. Demi réal. — 48 pièces.

1516-1556. Charles-Quint. — Argent. Demi-réal. — 7 pièces.

1556-1598. Philippe II. — Argent. Deux réaulx. — 2 pièces.

1556-1598. Philippe II. — Argent. Demi-réal. — 5 pièces.

Angleterre.

1547-1553. Édouard VI. — Esterlin (civitas canton). — 1 pièce.

Presque toutes ces pièces sont mal conservées et n'offrent aucun degré de rareté. La seule qui soit un peu intéressante est un teston de Henri II portant la date de 1560 ; ce qui prouve que pendant la première année du règne de Charles IX (régence de Catherine de Médicis et d'Antoine de Navarre), on a continué à frapper les monnaies au coin de Henri II.

C. BASTARD.

LA COLLECTION CH. SEIDLER

Au Musée archéologique de Nantes

Malgré le titre de cette communication, je ne vous parlerai point de la collection Seidler. Elle sera bientôt exposée au Musée, et tout ce que j'en pourrais dire, vous en conviendrez sûrement, serait très au-dessous de ce qu'elle mérite.

Je veux seulement expliquer comment nous l'avons obtenue.

Au mois de juillet dernier, notre bon collègue, M. Seidler, m'annonçait la mise en vente de sa belle collection archéologique. Je la connaissais depuis des années déjà, et cette nouvelle me causait une peine très vive, car, malgré le chiffre relativement minime qu'il en demandait alors, 18.000 francs, je crois, il était impossible, avec notre maigre budget départemental, de songer à en faire l'acquisition. La grande notoriété de cette collection, le rang qu'elle occupait dans nos expositions nationales, et l'importance que lui donnent de nombreuses citations dans les traités archéologiques de l'Europe entière, ne me laissaient aucune chance de l'obtenir. Je voyais donc tous ces beaux objets, dont beaucoup ont été trouvés sur notre sol et présentent par conséquent un intérêt inappréciable pour nos études, passer en des mains étrangères, et à jamais perdus pour nous.

Des pourparlers avaient été entamés avec sir John Evans, qui était venu de Londres pour visiter cette collection; de plus, le départ de M. Seidler devait avoir lieu sous un bref délai; le temps et l'argent, tout nous manquait à la fois.

Pendant que je cherchais à venir à bout de ces désolantes difficultés, un de nos collègues s'occupait activement de les résoudre,

et en deux mots me faisait parvenir un peu d'espoir au cœur. Un peu n'est pas assez dire, car, lorsqu'une entreprise, si difficile qu'elle soit, est entre les mains de M. de la Laurencie, elle est comme assurée d'un irrésistible succès.

Bientôt en effet, il appelait l'attention de M. Colombel sur cette importante affaire; la collection était visitée par nos autorités municipales et grâce au désintéressement si honorable de M. Seidler, M. de la Laurencie pouvait, à des conditions très avantageuses, jeter les bases d'un petit traité qui obtint, en peu de temps, la complète adhésion du maire de Nantes. Un grand point était acquis, la collection restait en France, malgré le départ de M. Seidler, jusqu'à la délibération du Conseil. Mais il y avait encore une difficulté à vaincre, la plus redoutable de toutes, il fallait conquérir les suffrages de nos édiles.

Une pénible circonstance, que je n'ai point à relater ici; vint tout à coup traverser nos projets. Au moment décisif, lorsque la Commission que présidait M. de la Laurencie, visitait la collection Seidler pour statuer sur la décision à prendre, on vint en toute hâte chercher notre collègue pour lui communiquer de très inquiétantes nouvelles. Il lui fallut abandonner, en cet instant critique, l'entreprise si bien menée jusque-là; mais bientôt, bravant les plus cruelles préoccupations, il revenait à la séance municipale où sa parole énergique et chaleureuse eulevait, non pas seulement l'adhésion du Conseil, mais la complète unanimité des suffrages. La collection Seidler nous était définitivement acquise.

Rendons également justice à la bienveillance de M. Colombel qui, dès le début, s'est montré très sympathique à ce projet. M. Normand, comme membre de la Commission spéciale, nous a utilement servi, et notre concitoyen M. Paul Eudel a mis la plus charmante bonne grâce à nous venir en aide. De sa plume élégante et fine, il a tracé un portrait si enchanteur de la collection Seidler, que nos édiles ont dû, sur ce simple aperçu, s'éprendre des beautés de l'original. Mais enfin, l'âme de cette bonne entreprise, celui qui en a conçu le projet et qui, malgré tant d'obstacles, l'a fait enfin réussir, c'est M. de la Laurencie.

Du reste, depuis des années déjà, notre président est ici comme le bon génie de la science archéologique. Sans parler de la très heureuse impulsion qu'il a su donner à notre Société, c'est lui qui a vaincu les lenteurs administratives et ouvert à la splendide collection Parenteau les portes de notre Musée; c'est lui qui l'a doté de ses vitrines; c'est lui qui nous aidait de sa haute influence pour obtenir la collection Kerviler; c'est enfin M. de la Laurencie qui, tout dernièrement encore, prenait l'initiative de ces fouilles de la cathédrale, d'où sont sorties de si intéressantes découvertes, qui bientôt, je l'espère, viendront enrichir nos collections.

Je ne puis mieux dire et mieux faire, en terminant, que de retourner à notre éminent collègue les paroles qu'il adressait à l'un de nous, dans son discours présidentiel : « Il est à regretter que notre Société, quels que soient d'ailleurs les moyens honorifiques dont elle dispose, soit dans la complète impossibilité d'acquitter jamais envers lui une dette sans cesse croissante d'inappréciables obligations. »

PITRE DE LISLE.

UNE VIEILLE TROUVAILLE

Par ce temps de progrès, où tout marche à la vapeur, et dans lequel la vapeur, déjà trop lente, tend à être détrônée par l'électricité, soixante ans forment une longue période ; aussi, Messieurs, la nuit presque complète est-elle descendue sur le fait dont je demande la permission de vous entretenir un instant.

Le 28 juillet 1824, en creusant les fondations de l'aile orientale de l'Hôtel de ville de Nantes, un ouvrier terrassier atteignit, à trois mètres environ au-dessous du niveau du sol, un pot qu'il brisa avec sa pelle. Il en sortit un certain nombre de pièces de monnaies « en cuivre revêtues d'une feuille d'argent ou plutôt blanchies comme le sont nos pièces de dix deniers, » presque aussitôt enlevées et dispersées par les manœuvres présents. Puis un instant après un énorme bloc de pièces agglomérées était extrait de la terre.

Mais, citons quelques documents relatifs à cette trouvaille et commençons par l'invitation du Maire de Nantes, à M. le professeur J. Le Boyer, de vouloir bien étudier les monnaies ainsi mises à jour.

16 juillet 1824.

*A M. Le Boyer, professeur de hautes mathématiques au
Collège Royal.*

Monsieur,

L'administration qui fait réédifier l'aile droite de l'Hôtel de ville, avait prévu, dans l'adjudication de ces travaux, le cas de la

découverte d'objets d'antiquité, et elle avait fait à l'adjudicataire la condition de les remettre exactement. Les fouilles ont en effet fait découvrir un nombre assez considérable d'anciennes pièces de monnaies, trouvées, les unes renfermées dans un pot de terre qui a été brisé entièrement par les ouvriers, les autres réunies en un bloc et sans enveloppe.

J'ai fait nettoyer quelques-unes de ces pièces. Toutes portent un caractère principal de ressemblance, mais présentent cependant entre elles des différences de détail qui peuvent indiquer des localités ou des temps bien distincts. Aucune ne paraît toutefois offrir assez d'indices pour être classée convenablement.

Dans cette incertitude, j'ai recours à vos lumières et à votre zèle connu pour la science, Monsieur, afin de faire examiner ces pièces avec toute l'attention dont vous êtes capable. Je vous en envoie de sept espèces différentes. Ayez la bonté de les étudier attentivement et d'éclaircir nos doutes. Je vous serais aussi bien obligé de me faire part de l'opinion qu'elles vous auraient suggérée, dans l'intérêt de l'histoire.

J'ai l'honneur d'être, avec une parfaite considération, etc.

Le Maire,

L. LEVESQUE.

Nantes, le 18 juillet 1824.

Monsieur le Maire,

J'ai reçu les cinquante-trois pièces que vous m'avez fait passer. Je vais les examiner avec le plus grand soin. Je pense cependant qu'il me sera difficile de fixer l'époque de leur fabrication. Elles ne portent point de millésime, ni de nom de prince connu. Je les crois toutes du temps des croisades, et il se pourrait qu'elles eussent été cachées pendant les guerres civiles de Charles de Blois et de Jean de Montfort. J'en ai remarqué deux qui me paraissent contenir plus d'argent que les autres, et sur lesquelles se trouve une tête presque effacée, avec une main qui tient une

croix en forme de sceptre. J'y ai lu le mot *Henricus*. Mais quel est cet Henri ? Peut-être Henri II, duc de Normandie ? Quelques-unes portent : *comes cenomani*, *comte du Mans*, et paraissent avoir été frappées dans cette ville. J'ai cru lire sur d'autres : *Pictaviensis* ; ce qui indiquerait des monnaies du Poitou.

Je vous demanderai quelque temps, Monsieur le Maire, pour fixer mes idées à ce sujet. Je serai obligé de consulter divers ouvrages sur les monnaies. J'aurai ensuite l'honneur de vous dire ce que j'en pense.

J'ai l'honneur d'être, etc.

J. LE BOYER.

Nantes, le 26 juillet 1824.

Monsieur le Maire,

Parmi les pièces que vous m'avez fait passer, et sur lesquelles vous me demandez mon avis, il s'en trouve de trois espèces qui font découvrir l'époque de leur fabrication.

Les sept pièces du paquet n° 2 portent d'un côté une croix et autour *Ricardus*, et de l'autre côté *Pictaviensis*. Il n'y a eu que deux Richard, comtes de Poitou, savoir : Richard 1^{er}, fils de Henri II, roi d'Angleterre, qui posséda la Guyenne et le Poitou du vivant de son père. Ce Richard succéda à Henri II, son père, et devint roi d'Angleterre, duc de Normandie, etc., en 1189 ; et c'est lui qu'on a appelé Richard-Cœur-de-Lion. Le second, Richard, duc de Guyenne, fut Richard, roi d'Angleterre, fils d'Edouard, prince de Galles, qui entra en possession du duché de Guyenne en 1377. Il fut détrôné par Henri IV, de Lancastre, en 1399.

Les pièces du n° 2 ne peuvent appartenir au second, car il ne devint duc de Guyenne, que lorsqu'il fut roi, et on n'aurait pas manqué d'y ajouter la qualité de *Rex*.

Une pièce placée dans le paquet n° 5 porte aussi *Ricardus*, avec une croix de Malte d'un côté, et de l'autre une croix entourée

du mot *Aquitanie*. Ce qui signifierait Richard, duc d'Aquitaine, ce qui était aussi une de ses qualités ⁽¹⁾.

Deux pièces, contenues dans le paquet n° 1, viennent à l'appui de mon sentiment. On voit d'un côté une tête peu apparente, avec une main qui tient une croix en forme de sceptre, avec ces mots autour : *Henricus rex* C'est évidemment Henri II, père de Richard-Cœur-de-Lion ; et de l'autre côté on lit *Johan* ou *Not*. Je pense que c'est le nom du fabricant. Ces mots entourent une croix accompagnée de quatre trèfles.

Ces trois pièces doivent avoir été frappées avant l'an 1189, puisque l'on n'a pas ajouté au mot Ricardus la qualité de Rex comme à Henricus.

Il est impossible de fixer l'époque de la fabrication des autres monnaies, parce qu'elles ne portent ni millésime ni nom de prince, mais il est à présumer qu'elles sont du même temps que les précédentes.

Dans le paquet n° 4, sont douze pièces qui portent, d'un côté, *comes cenomanis*, avec un monogramme qui doit être celui du comte du Mans ; de l'autre une croix avec ces mots : *signum dei vivi* ⁽²⁾.

Le paquet n° 3 contient seize pièces qui paraissent être des deniers tournois du temps. D'un côté est une espèce de porte d'église, avec *sancti Martini* autour ; et de l'autre côté une croix avec ces mots : *civ. Turonensis* ⁽³⁾.

Dans les pièces du n° 6, j'ai cru lire *Redonis* autour de la croix, et peut-être *Britannia* de l'autre côté.

(1) Cette description s'applique parfaitement au denier publié par Augustin Poey d'Avant, *Monnaies féodales de France*, t. II, p. 81, et pl. LX, n° 4.

(2) Ce type employé par Herbert n° 1015 1036, dont il reproduit le monogramme, fut employé jusqu'en 1246, par ses successeurs, parmi lesquels figure Richard-Cœur-de Lion lui-même, en 1189.

(3) Il s'agit ici, sans conteste, des deniers de Saint-Martin de Tours, pour lesquels la lecture de M. Le Boyer doit être ainsi rectifiée : ✠ SCS MARTINVS. R. TYRONVS CIVI. Croix.

Je n'ai pu lire ce qui se trouve sur les pièces des nos 7, 8 et 9; mais je ne crois pas qu'il soit bien important de s'en occuper.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur le Maire, etc.

LE BOYER.

Le même jour, le maire de Nantes adressait au préfet la copie du rapport de M. Le Boyer, en y joignant « une portion du bloc tel qu'il a été trouvé et qu'il offre les pièces agglomérées entre elles, » et faisait parvenir à l'érudit professeur le témoignage de sa satisfaction en ces termes :

27 juillet 1824.

Monsieur,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt les détails que vous avez bien voulu me donner sur les anciennes pièces de monnaie trouvées dans les fouilles de l'Hôtel de ville, que je vous avais prié d'examiner. Ces renseignements, en indiquant l'origine de ces pièces, sont fort importants, et je me suis empressé de les transmettre à M. le Préfet. Ils vous mettront sans doute à même aussi de compléter les informations que vous avez insérées à ce sujet dans le *Journal de Nantes* (*).

Recevez de nouveau, je vous prie, Monsieur, mes remerciements pour le soin et l'obligeance que vous avez mis à seconder l'Administration en cette circonstance.

J'ai l'honneur d'être, etc...

M. le conseiller de préfecture, Charles de Bouteiller, pour le préfet en congé, accusait au maire réception de son envoi, le

(*) Le *Journal de Nantes et de la Loire-Inférieure* contient, en effet, n° 196, vendredi 16 juillet 1824, un récit de la découverte par les ouvriers; et n° 209, jeudi 29 juillet, un extrait du rapport. Ces deux articles signés des initiales J. L. B.

29 juillet, demandant, non pas seulement un spécimen du bloc, mais aussi « des pièces séparées, et divisées en divers paquets, portant des numéros depuis 1 jusqu'à 9, qu'il serait utile de joindre à la notice, pour transmettre, le tout ensemble, à S. Exc. M. le Ministre de l'Intérieur. Le maire déférait aussitôt à ce désir en adressant un » envoi proportionné au nombre de chacune des espèces restées à sa disposition, et divisées comme suit :

1 pièce (argent fin) dans le paquet n° 1 ^{er} .	
3 pièces — — —	2.
6 pièces — — —	3.
3 pièces — — —	4.
1 pièce — — —	5.
6 pièces — — —	6.
1 pièce — — —	7.
1 pièce — — —	8.
1 pièce — — —	9.
23 pièces dans les 9 paquets.	

Le 3 août, le secrétaire de la Société académique de Nantes recevait quatre pièces. « Je regrette beaucoup, Monsieur, écrivait le maire, de ne pouvoir en mettre un plus grand nombre à votre disposition; mais la mairie n'a été ressaisie que d'une très petite quantité de celles qui pouvaient offrir quelques signes intelligibles. Le surplus avait été dispersé par les ouvriers; et de celles qui avaient été soumises à M. Le Boyer, partie avait déjà été envoyée à S. Exc. M. le Ministre de l'Intérieur. Les pièces de la seconde découverte forment un bloc et sont tellement altérées qu'il est impossible d'y rien distinguer. »

Cette découverte avait fait du bruit. Les journaux en avaient reproduit les détails. Loin de la traiter avec indifférence, l'administration s'y intéressait vivement et la considérait comme importante. Le 28 juillet, le maire d'Angers écrivait à son collègue de Nantes :

« Monsieur le Maire,

« Je viens d'apprendre, par les nouvelles publiques, qu'en creusant dans la cour de votre Hôtel de ville, des ouvriers avaient fait la découverte de plusieurs milliers d'anciennes pièces de monnaies de différents types. Il y a déjà plusieurs années que l'on travaille, à Angers, à former un médailler pour la Bibliothèque publique. Oserais-je réclamer de votre bonté de nous faire faire une petite collection de ces anciennes pièces, et de nous en envoyer deux de chacune des variétés qu'elles présentent, que vous choisiriez parmi celles des mieux conservées..... »

Voici la réponse, en date du 3 août :

« Monsieur le Maire,

« Il est bien vrai qu'il a été trouvé, dans des fouilles faites à l'Hôtel de ville, et à deux fois différentes, un assez grand nombre de monnaies. Mais celles de la première découverte, renfermées dans un pot de terre, ont été enlevées et dispersées par les ouvriers. Et cela est d'autant plus à regretter, que celles-là, seules, conservaient quelques traces intelligibles. La mairie n'a pu en retrouver qu'un petit nombre.

« Les pièces de la seconde découverte étaient en bloc dans la terre, sans enveloppe, oxydées de manière à être indéchiffrables. Elles n'ont offert aucun renseignement à l'examen qui en a été fait.

« Néanmoins, Monsieur le Maire, je me fais un plaisir de vous envoyer quelques-unes des premières. J'y joins une copie du rapport qui en a donné la description. Je suis puni de ne pouvoir vous en donner de chacune des espèces qui l'ont motivé. Elles étaient en si petit nombre dans celles qui ont pu offrir quelques indices à l'examineur, qu'il n'en reste plus de celles qu'il a classées sous les numéros 1, 5, 7, 8 et 9, parce que les seules qui existaient ont été envoyées au ministre de l'Intérieur. Je ne puis

même vous en envoyer qu'une de chacun des numéros 2, 3 et 4. Vous en trouverez plusieurs du numéro 6, parce que cette espèce formait, pour ainsi dire, la totalité de la découverte.

« J'ai l'honneur d'être, etc... »

Voilà les seules indications qu'il semblait possible de recueillir sur cette trouvaille, complètement tombée dans l'oubli, et au sujet de laquelle les numismatistes nantais n'avaient plus qu'à exprimer leurs regrets.

Parmi les nombreux objets que les fouilles exécutées en février 1884, dans l'abside de la cathédrale, ont fait entrer au Musée archéologique, se trouve un petit lot composé d'une quarantaine de deniers des ducs Alain Fergent, Conan III, son fils, des comtes d'Anjou, Foulques III et IV, etc... La commission voulut bien me les confier pour les déterminer. M. le secrétaire en chef de la Mairie, en voyant ces pièces, me dit que dans un sac déposé au fond d'un coffre dont M. Gatineau, son prédécesseur, lui avait remis la clef, existaient un grand nombre de monnaies à peu près semblables.

Cette communication piqua ma curiosité. Je demandai à M. le Maire de Nantes de vouloir bien me permettre d'étudier ces pièces, et le priai d'en disposer en faveur de la Société archéologique pour le Musée, où certainement elles avaient leur place marquée.

M. Colombel acquiesça très gracieusement à ma proposition ; et quelques jours après j'emportais chez moi le précieux sac qu'en vrai curieux je passais minutieusement en revue pendant la journée du dimanche 10 février.

Un problème toutefois se posait : D'où provenait un groupe aussi considérable de pièces, pour ainsi dire exclusivement bretonnes, sans un seul exemplaire sorti de la monnaie de Nantes ?...

Je cherchais constamment, ne comprenant pas comment ce sac avait pu arriver aux mains de M. Gatineau, lorsqu'un matin, un vague souvenir surgit à ma pensée, celui d'avoir, vers 1871 ou 1872, placé dans un carton intitulé ARCHÉOLOGIE, quelques documents relatifs à une *Découverte de monnaies anciennes*.

En arrivant aux Archives, j'allai sans retard au carton. Or, en relisant les lettres et notes qui précèdent, ma conviction se faisait ; et je pense, Messieurs, que pour vous aussi, ce sac représente une partie de la trouvaille de 1824, et qu'il est matériellement impossible d'y voir autre chose.

Je dis que ce sac ne représente qu'une partie de ces monnaies ; je dois ajouter, avec raison, une très faible partie. En effet, permettez moi, Messieurs, de recourir encore au dossier de la découverte, afin d'indiquer ce qu'elle était au juste, et le prix qu'elle coûta à la ville.

Une proposition de paiement, rédigée par l'architecte-voyer, M. Ogée fils, le 26 août 1824, et approuvée par le Maire, porte ce qui suit :

« Adjudication passée le 24 mai 1824, en faveur du sieur Halouis, moyennant la somme de 16,800 fr.

Par une clause du cahier des charges, il est dit que si la fouille des fondations faisait faire quelque découverte, l'entrepreneur en aurait le bénéfice, soit par l'abandon des objets que la ville ne jugerait pas utile de conserver, soit par le paiement de leur valeur, suivant le titre des matières, dûment reconnu.

Le 14 juillet dernier, le sieur Halouis a remis au bureau des Travaux publics de la Mairie une masse de pièces d'argent et de cuivre agglomérées ensemble par l'oxydation. Cette masse pesant treize marcs cinq gros a été estimée valoir, à raison de seize francs quarante-huit centimes le marc, la somme de deux cent quinze francs cinquante-trois centimes..... 215 fr. 53

Il est dû à M. Chesnard, chef du bureau des Travaux publics à la Mairie, pour autant payé par lui pour gratifications aux ouvriers et nettoyage des pièces de monnaies (1)..... 32 15

Total..... 247 fr. 68

(1) Comme détail de cette somme nous reproduisons la pièce suivante

De ce bloc, payé, on le voit, une somme assez ronde, il ne reste aujourd'hui qu'une portion, formant un total d'environ 1650 deniers. Quant aux pièces de la première découverte, de beaucoup les plus intéressantes, les mieux conservées et les plus variées, elles furent envoyées au Ministre, quelques-unes à Angers, quatre au secrétaire de la Société académique de la Loire-Inférieure. Il n'y faut donc plus songer.

Celles de la seconde, nous dit M. Le Boyer, « forment un bloc et sont tellement altérées qu'il est impossible d'y rien distinguer. »

Telle n'est pas tout à fait notre opinion. Si M. Le Boyer avait eu à sa disposition les savants ouvrages de Poey-d'Avant, Bigot et autres, il eût certainement été de notre avis. Avec les moyens si faibles qu'il avait à sa disposition, sa tâche a été fort bien remplie; et la nôtre, avec les importantes publications qui nous viennent en aide, laissera peut-être encore beaucoup à désirer.

Dans le paquet n° 2, adressé au Ministre, étaient sept pièces, portant d'un côté: ✕ RICARDVS REX, et au revers: PICTA-VIENSIS.

Dire qu'il en reste encore une, serait peut-être trop, car nous n'en avons que la moitié. Cependant, un denier fragmenté de Richard-Cœur-de-Lion, à la légende poitevine, a été retrouvé.

qui s'y rapporte évidemment, moins 1 fr. 95, ajoutés plus tard sans doute :
« Notes des sommes payées aux ouvriers qui ont trouvé les médailles dans les fondations de l'Hôtel de ville.

Le 5 juillet, à divers, sur l'ordre de M. Bernard, adjoint.....	1 50
Le 7 juillet, à Manceau, contremaître, pour 6 pièces.....	1 50
Le 8 juillet, à un ouvrier, pour 5 pièces.....	1 50
— à Morillon, pour 30.....	0 70
— à Decourseuil, pour nettoyer lesdites pièces, <i>le bloc</i> et les pièces ci-dessus.....	20 00
— à Manceau, contremaître, qui a remis le bloc.....	3 00
— à Manceau, contremaître, pour 4 pièces.....	2 00
Total.....	30 20

Le paquet n° 3 renfermait des deniers de Saint-Martin de Tours, au type connu et assez commun. Il en est encore un certain nombre, mais assez frustes pour ne pas distinguer les variantes qui signalent les nombreuses émissions de ce monnayage.

Dans le paquet n° 6, « j'ai cru lire, dit M. Le Boyer, *Redonis* autour de la croix, et peut-être Britannia de l'autre côté. »

C'est la presque totalité du bloc, et nous avons pu y reconnaître au moins trois variétés, dont voici la description :

✕ DV^r BRITANIE. — Croix ancrée.

℞. ✕ REDONIS CIVI. — Croix.

✕ DVX BRITANE. — Croix ancrée.

℞. ✕ REDONS CIVI. — Croix.

✕ DVX BRITANE. — Croix ancrée.

℞. ✕ REDONIS CIVI. — Croix.

Ces monnaies anonymes sont classées, par Bigot, entre Constance, Arthur et Guy de Thouars. 1186-1206.

Que pouvait-il y avoir dans les paquets 7, 8 et 9, dont M. Le Boyer « ne croyait pas qu'il fût bien important de s'occuper ? »

Nous avons pu mettre de côté une trentaine, tout au plus, de deniers des comtes de Guingamp, assez mal conservés pour en bien déterminer les variétés.

Peut-être, nous n'osons nous prononcer, sont-ils de ceux attribués par M. Bigot à Henri II, 1212-1223, pl. VIII, n° 12, et à Pierre Mauclerc, 1223-1224, pl. VIII, n° 11.

En terminant cette trop longue communication, laissez-moi, Messieurs, réclamer votre indulgence pour le peu d'intérêt que j'ai su lui donner. Ne voyez que le désir de tirer de l'oubli une découverte, dont le souvenir évoqué, par hasard, au contact des fouilles de l'abside de la cathédrale, m'a permis, une fois de plus, de servir d'intermédiaire entre la Société archéologique et l'administration municipale, qui, à toutes les époques, lui facilite l'exécution de sa mission avec un empressement dont nous devons nous montrer heureux et reconnaissants.

S. DE LA NICOLLIÈRE-TEJEIRO.

A PROPOS D'UN SONNET SUR MICHEL COLOMBE

LU A LA SÉANCE DU 1^{er} AVRIL 1884

Messieurs,

J'ai bien peur que la scène si connue du premier acte du *Misanthrope*, la scène du sonnet d'Oronte, n'ait son pendant ici, ce soir :

« *Sonnet...* c'est un sonnet... »

Puis, au lieu de lire, simplement et sans emphase, les vers qu'il n'avait mis — assurait-il — qu'un quart d'heure à composer, Oronte se lance en des explications, en des digressions, qui exaspèrent au plus haut point le fort peu patient Alceste.

Je m'en vais ressembler à ce pauvre Oronte — pour les commentateurs ; et cependant j'ose espérer, mes chers confrères, que vous vous montrerez plus indulgents que le terrible *Misanthrope*. Vous êtes, vous, trop polis, pour dire brutalement tout haut, quand même vous le penseriez tout bas, après avoir entendu le sonnet que je vous apporte :

« Franchement il est bon à mettre au cabinet. »

Quand notre honorable et si courtois président, M. le comte de Bremond d'Ars, voulut bien venir me demander de lire quelques vers à la séance qui nous réunit, je cherchai dans mes papiers les rimes — si j'en avais — qui pussent vous présenter

quelque saveur archéologique. Je trouvai un sonnet, vieux de cinq ans, et intitulé : *Michel Colombe*, et non *Columb* ; car c'est ainsi, affirmai-je à M. de Bremond d'Ars, que doit s'écrire le nom de notre immortel sculpteur.

Lorsqu'il s'agit de rédiger l'ordre du jour de la présente réunion, plusieurs membres du bureau s'opposèrent à ce que l'ancienne orthographe de *Columb* fût aussi révolutionnairement modifiée, et prétendirent, en souriant, que le seul besoin de la rime m'avait porté à défigurer ainsi ce nom de famille, consacré par un usage immémorial.

Eh bien, j'en suis désolé pour nos savants collègues du Comité, mais je crois pouvoir leur démontrer que je ne me suis permis aucune licence et qu'ici la rime et l'état civil sont d'accord.

Ouvrons, en effet, la *Biographie bretonne*, et cherchons-y le mot *Columb*, comme vous l'écrivez. Néant à la requête. A *Colombe*, au contraire, nous trouvons une ample et très pertinente notice, signée par un écrivain dont la compétence archéologique, historique et surtout héraldique, n'est contestée par personne : je veux parler de notre compatriote, M. Pol de Courcy.

« *Michel Colombe*, dit-il, tailleur d'images des rois Charles VIII et Louis XII, vécut de 1430 à 1512. La Bretagne et l'évêché de Léon en particulier ont revendiqué de tout temps l'honneur d'avoir donné le jour à Michel Colombe ; honneur que la Touraine jalouse veut s'attribuer aujourd'hui. Le nom de cet artiste célèbre ne se trouvant sur aucun registre des archives de la ville de Tours, comment a-t-on pu imaginer qu'il pouvait appartenir à une famille Columbin, dont plusieurs titres signalent l'existence en Touraine, mais au XIV^e siècle seulement, tandis que la signature même de Colombe, conservée dans des quittances de ses marchés, ne laisse aucun doute sur son véritable nom ? Le rapprochement entre Columbin et Colombe ne fait point preuve et ne peut infirmer la tradition constante du Léon... Elle ajoute que, dans son enfance, Michel travaillait en bois de petits clochers sur le modèle de celui de Notre-Dame-de-Creizker, la merveille du Léon.

« Cependant les registres de baptême n'ayant commencé à être régulièrement tenus, dans l'évêché de Léon, qu'au XVI^e siècle, on ne peut fixer d'une manière absolue ni la date, ni le lieu de la naissance de Colombe ; mais on les trouve approximativement. Ainsi, une lettre de Jean Lemaire, historiographe et indiciaire de Bourgogne, écrite en 1511 à Marguerite d'Autriche, dit, en parlant de Colombe, « qu'il est fort ancien et pesant, c'est à savoir de iiijxx (80) ans ; » ce qui le fait naître en l'année 1430 environ.

« Quant au lieu de sa naissance, les probabilités doivent se porter naturellement sur le pays où le nom de Colombe existe toujours. Or on trouve, à une lieue à l'ouest de la ville de Saint-Pol-de-Léon, une paroisse nommée Plougoulm (Plebs-Columbani), dédiée au célèbre Colomban, abbé de Luxeuil, que l'on appelle en breton Coulm (en construction Goulm), mot qui signifie *Colombe* dans tous les dialectes bretons ; et le nom de Coulm ou Colomban est encore porté dans cette paroisse et dans plusieurs autres paroisses voisines, et comme nom de baptême, et comme nom de famille. Il est donc beaucoup plus rationnel de croire que Michel Coulm, en quittant la Bretagne, a traduit son nom du breton en français, comme les Penfeunteniou sont devenus Cheffontaines, les Penhoat, Chefdubois, et les Iaouancq, Le Jeune, plutôt que de torturer ce nom de Coulm, pour prouver son affinité avec celui de Columbin. »

Si ce point de l'orthographe du nom de Michel Colombe ne vous semble pas assez bien établi par cette citation, la discussion peut s'ouvrir, et même à ce propos, quelqu'un qui tient à garder l'anonyme, m'a soufflé ces deux alexandrins humoristiques :

Offrons cet objectif à nos doctes lunettes,
Et laissons reposer César et les Venètes.

Permettez-moi maintenant, Messieurs, d'ajouter quelques mots sur la circonstance qui m'a porté à faire le sonnet que vous allez entendre. Ce détail n'est peut-être pas sans intérêt pour vous.

En 1879, une société, mi-littéraire, mi-gastronomique, dont

vous avez certainement entendu parler, la *Société de la Pomme*, avait ouvert un concours de prose et de vers, dont les prix devaient être distribués, vers la fin de l'année, en notre ville de Nantes. Comme sujet breton de poésie, elle avait proposé un sonnet sur Michel Colomb. (Le programme écrivait *Colomb*, avec un *o*. Si le compositeur avait fait une heureuse coquille, et ajouté un *e* à *Colomb*, la Société de la Pomme découvrait ce jour-là, sans le savoir, le vrai nom du grand statuaire.)

Les quatorze vers qu'elle jugerait les meilleurs devaient être récompensés par une coupe de Sèvres, qu'offrait M. le Ministre des Beaux-Arts.

Vous conviendrez, Messieurs, que c'était fort tentant ; et je vous confesse, — entre nous, — que je cédaï, comme bien d'autres sans doute, au désir de m'approprier, à si peu de frais, un si bel ornement de table de salon ; et je rimai de mon mieux ce sonnet dont je vous fais trop attendre la lecture.

Hélas ! je l'avoue en toute humilité, j'appris à mes dépens combien est toujours vrai le proverbe des anciens : *Non licet omnibus adire Corinthum* ; proverbe que je traduis un peu librement ainsi :

Toute main qui se tend n'enlève pas la coupe.

Je fus vaincu dans cette lutte. Et par qui ? Par celui-là même dont vous applaudissiez à l'instant la grande générosité, par mon excellent ami, notre vice-président, M. René Kerviler.

A la fin de sa chronique de décembre 1879 de la *Revue de Bretagne*, une de mes connaissances très intimes, M. Louis de Kerjean, écrivait ces lignes, que vous me saurez gré de vous citer :

« Nous demandions à tous les échos ce que devenait la Société de la *Pomme* et nous commencions à craindre qu'elle ne nous fit faux bond. En un sens, elle nous a bien faussé compagnie, puisque son bureau, retenu aux rives de la Seine « par l'inclé-

mence de la température, » n'a pas cru pouvoir se transporter jusqu'ici. Il a décacheté, à Paris, en séance publique, le dimanche 14 décembre, les enveloppes contenant les noms des lauréats, et le soir du mercredi suivant, il décernait les récompenses promises. Voici le résultat de ce concours :

« *Eloge en prose de Jacques Cassard* — 1^{er} prix. *Médaille d'or*. — M. de la Nicollière-Teijeiro, archiviste historiographe de la ville de Nantes. — 2^e prix. *Médaille de vermeil*. — M. Ernest Marquer, lieutenant de vaisseau à Lorient.

Sonnet sur Michel Colomb. — Prix. *Une coupe de Sèvres* donnée par M. le Ministre des Beaux-Arts. — M. Larvorre de Kerpénic, ingénieur à Saint-Nazaire.

« Nous félicitons sincèrement de leur succès nos deux collaborateurs, MM. de la Nicollière-Teijeiro et Larvorre de Kerpénic (lisez : René Kerviler), tout en regrettant que les rigueurs de la saison nous aient privés de la satisfaction d'y applaudir au milieu d'une assemblée nantaise. »

LE TOMBEAU DE FRANÇOIS II

Potius mori quam fœdari.

Sur le marbre couchés, le Duc et sa compagne
Semblent dormir en paix et respirer encor ;
Et leur fier lévrier, au collier bouclé d'or,
Veille à leurs pieds, portant l'écusson de Bretagne.

Autour du lit ducal, saint Louis, Charlemagne,
Apôtres et Vertus, descendus du Thabor,
Protègent le dernier souverain de l'Armor
Et lui gardent sa place à la sainte Montagne.

O sculpteur ! ton ciseau cher à nos cœurs bretons
En dentelant la pierre anima ses festons :
De l'immortalité ton œuvre a l'assurance ;

A tes noms empruntant une double beauté,
De la blanche Colombe elle a pris l'élégance,
Et du grand saint Michel l'austère majesté.

Après de si longs détours et tant de préambules, qui, je le crains, auront fatigué votre attention, j'arrive enfin, Messieurs, à mon propre sonnet. Du moins, aura-t-il eu le mérite de me fournir l'occasion de révéler, à ceux d'entre vous qui pouvaient l'ignorer, le sonnet de mon rival heureux, si justement habitué, du reste, à tous les genres de succès.

MICHEL COLOMBE

1505

Tes père et mère honoreras.

Dans une salle où rit un clair rayon d'été,
Celle qui, deux fois reine, au lys unit l'hermine,
Anne au Louvre est assise... Un chagrin la domine :
Son fier et beau visage est de pleurs humecté.

Un homme entre et s'avance avec timidité,
Un Breton, vieux, pesant, d'assez chétive mine,
Mais dont l'œil bleu parfois d'un éclair s'illumine.
Alors Anne: « Il me faut votre ciseau vanté.

« Dressez à mes parents, ô bon maître Colombe,
« En ma cité de Nante, une admirable tombe
« Où vivront leurs vertus... et je vous bénirai ! »

« Reine, pour honorer ceux que pleurent vos larmes,
« Tout mon art, Dieu m'aidant, ah ! je le déploierai ! »

Et le vieil imagier fit le *Tombeau des Carmes*.

ÉMILE GRIMAUD:

Nantes, 30 mars 1884.

DEUX SIÈGES DU CHATEAU DE LIMOURS

Vers la fin du mois de mars dernier, je dus à l'obligeance d'un de nos collègues la communication du *Bulletin du comité des travaux historiques et scientifiques*. — 2^{me} fascicule, 1883, — section d'archéologie. Ce fascicule contient un rapport sur l'inventaire des meubles du château de Limours ayant appartenu au cardinal de Richelieu ; la lecture que j'en ai faite a motivé quelques remarques.

L'inventaire fait connaître que, « dans la cuisine du château, « existaient deux bancs à selle ; que, dans la chambre du concierge, était un autre banc à selle couvert d'une serge rouge. »

« Quel était le banc à selle ? » a dit M. Darcel, dans son rapport. « — Il est parfois couvert d'une étoffe ; c'était sans doute un banc sans dossier sur lequel on pouvait s'asseoir à califourchon. »

J'ai été très surpris de trouver là une telle définition proposée par M. Darcel.

S'asseoir à califourchon ce n'est pas prendre une attitude de bonne société ; puis un banc est un siège sur lequel plusieurs personnes peuvent prendre place ⁽¹⁾, et l'on peut douter que des bancs sans dossier auraient été placés, dans les cuisines du château, pour procurer aux marmitons de M^{gr} le cardinal la distraction d'enfourcher une même monture, à la file les uns des autres,

(1) En 1365, il y avait, dans la chambre du Roy, un banc de dix pieds et un autre banc de douze pieds de long.

comme une bande de jeunes étourneaux soumis aux douleurs cuisantes de la brochette.

Il ne me souvient pas d'avoir rencontré troupe allant ainsi à califourchon, autre que celle des sorciers dont a parlé Merlin Cocace.

Gens cheminans à la foule n'estant montez sur genetz, ni sur courtants, ni sur roussins, mais pour leurs montures chevauchant des bancs, des escabelles, des chaires, des quaiesses, des seilles, des balais et tels autres meubles. (Ch. XXII-383.)

La marche de cette troupe burlesque ne peut influencer la définition des bancs à selle.

Pour moi, *un banc à selle* précise aussi clairement un banc à dossier, qu'un *banc escabelle* (inventaire de 1675) énonce sans équivoque un banc sans bras et sans dossier.

La selle d'appartement était une chaire, ainsi que le dit cette phrase de Beroalde de Verville (1507) dans laquelle, selle et chaire indiquent un seul et même siège.

Comme il fut au lit on mit sur la selle d'auprès le chevet un pot. — Je ne qualifie pas ce pot. — *Or sur la même chaire il y avait une ratière carrée...*

La selle était une chaire, une chaise de bois, sans addition aucune : ni jonc, ni paille, ni étoupe, ni étoffe pour garniture. Les *Cris de Paris*, au XVI^e siècle, nous la font ainsi connaître par cet appel aux acheteurs.

A mes belles selles de bois!!

Ils duisent (*) en nouveau ménage,

Car il faut tant de bagage

Qu'aucun n'en ont pas pour s'asseoir.

Il était un banc qui, certes, ne figurait pas dans le mobilier du château de Limours. Ce banc étant nommé selle, aujourd'hui

(1) Ces sièges conviennent.

encore, dans plusieurs localités, il n'est pas hors de propos d'en parler ici.

Si ce banc peut parfois servir de siège, ce n'est pas sa destination usuelle. Ses jambes sont plus longues que celles du banc escabelle dont la hauteur a été calculée, pour permettre de s'y asseoir, et les deux jambes de l'un de ses bouts sont plus courtes que les deux autres ; disposition qui, en créant un plan incliné, facilite l'écoulement de l'eau : c'est la selle des laveuses ⁽¹⁾, le banc sur lequel elles battent le linge.

Et se mit dans l'eau jusqu'aux genoux, avec une selle et un battoir à la main et lave ses drapeaux bien et beau.

(B. des Perriers, m. 1544.)

De la rivière je retourne au château ; il me reste à dire quelques mots sur un autre siège que l'inventaire a indiqué ici et là.

« ... *Item* : Deux chaises, sçavoir une chaire percée, garnye, « l'une de soie verte et l'autre de cuir qui est une *caquetoire*. »

Et plus loin : « Dans le cabinet de mondit seigneur le cardinal..., deux tabourets et *deux caquetoires* de même étoffe, « velours bleu à fond d'or. »

Le rapport définit ainsi ces chaises : « Siège plus mobile que « les chaires anciennes qui semblent désigner les noms plus « modernes de chaises et de grandes chaires dans l'inventaire « qui nous occupe. »

Oui ! ces chaires caquetoires étaient des sièges plus légers, plus mobiles que les grands faudesteuls, que les chaires à bâton ; des chaises qui permettaient aux causeurs de se rapprocher, de jaser en petit comité ; de filer une malice à l'oreille du voisin sur chose frivole ou secrète. Ce que le rapport ne dit pas,

(1) On nomme, aussi, *selle* cette portion d'une petite caisse — un fond et trois côtés — dans laquelle les laveuses s'agenouillent au bord de l'eau..

et ce que leur dénomination bourdonne, elles étaient les aides faciles du caquet auquel elles devaient leur nom.

Elles avaient été nommées longtemps avant l'ameublement du château de Limours. Au milieu du XV^e siècle, Jean du Castel, abbé de Saint-Maur, écrivait :

Il y a là caquetoire paré, tout plein de fins carreaux pour asseoir les femmes qui surviennent (¹).

Ici, caquetoire indique la pièce de l'appartement dans laquelle on se réunissait pour babiller. Postérieurement, on appliqua le mot aux sièges de la chambre.

Vers 1560, Henry Estienne a dit : *On avait donné, à Paris, le nom de caquetoire aux sièges sur lesquelz estans assises les dames (et principalement si c'était autour d'une gisante) chacune voulait montrer n'avoir pas le bec gelé.*

S'il est vraisemblable que Messieurs de l'Académie qui se succédèrent dans les fauteuils qui avaient été *créés* par M. le cardinal de Richelieu, pas plus que lui ne repoussèrent le siège — siège caquetoire s'entend — que le caprice de la mode des temps sut introduire dans les appartements, sous diverses allures et enveloppes, il est certain qu'ils refusèrent d'admettre son nom.

Le mot prit le chemin des champs et nous le trouvons, au XVIII^e siècle, indiquant : *le bâton au milieu des deux mancherons d'une charrue sur lequel le laboureur s'assied pour causer.*

Le bâton est, à n'en point douter, mis pour la *traverse* qui relie les deux mancherons, et que parfois on nomme l'*entre-toise*.

Au XVIII^e siècle, on nommait aussi caquetoire, *une chaise à siège très bas avec dossier élevé.*

J'ai relevé, dans l'inventaire d'une chambre du XVIII^e siècle (Toulouse, 1768), l'indication d'*une caquetoire, vieille chaise à la Dauphine, couverte d'une housse de canevas, prisee quarante sols.*

(¹) *Caquets de l'accouchée*, p. XII.

Je n'ai aucune donnée sur l'époque première de la dernière dénomination.

La chambre voisine fut *trouvée tendue de six cannes et demy tapisserie czarienne de douze pans de haulteur, prisee cinquante livres.*

Etait-ce tapisserie de cuir, de laine ou de... papier?

A mon grand regret, le hasard ne m'a procuré que trois feuillets de cet inventaire où « la prisee totale du mobilier se « porte à trente-trois mille quatre cent quatre-vingt-sept livres « six sols six deniers. » Que de mots oubliés, aujourd'hui, ne pouvait-il pas énoncer?

LOUIS PETIT.

Nantes, 4 avril 1884.

TABLE DES MATIÈRES

DU 1^{er} SEMESTRE DE 1884

Extraits des procès-verbaux des séances.....	v à LI
Allocution de M. le vicomte J. DE LA LAURENCIE, président sortant.....	v
Allocution de M. le comte ANATOLE DE BREMOND D'ARS, nouveau président élu.....	xx
Compte rendu des fouilles faites par la ville de Nantes dans le chœur de la Cathédrale, par M. J. MONTFORT. (Réunion des délégués des Sociétés savantes à la Sorbonne.).....	1
La noblesse de France à Jersey pendant la Révolution, par M. le comte RÉGIS DE L'ESTOURBEILLON.....	10
Supplément à la correspondance historique des Bénédictins. — Note sur une lettre adressée par l'abbé Raguideau à Dom Audren, prieur de Redon, par M. LÉON MAITRE.....	30
De la station gallo-romaine de Grannone, par M. E. ORIEUX.....	35
Le trait armoricain. Grannonum et Grannona, par M. l'abbé GALLARD.....	53
Le trésor du bourg de Talmont (Vendée), par M. C. BASTARD.....	61

La collection Ch. Seidler au Musée archéologique de Nantes, par M. PITRE DE LISLE.....	68
Une vieille trouvaille, par M. S. DE LA NICOLLIÈRE- TELJEIRO.....	71
A propos d'un sonnet sur Michel Colombe, par M. ÉMILE GRIMAUD.....	82
Deux sièges du château de Limours, par M. LOUIS PETIT.....	88

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE NANTES

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE NANTES

ET DU DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

TOME VINGT-TROISIÈME

ANNÉE 1884

DEUXIÈME SEMESTRE



NANTES

IMPRIMERIE DE VINCENT FOREST ET ÉMILE GRIMAUD

4, Place du Commerce, 4

1884

EXTRAITS

DES

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

SÉANCE DU MARDI 3 JUIN 1884.

Présidence de M. de la Nicollière-Teijeiro.

Etaient présents : MM. Verger, des Jamonnières, Poirier, l'abbé Chevillard, Perrion, de l'Estourbeillon, Claude de Monti, Anizon, Josso.

Lecture est donnée, par M. Charles Perrion, du procès-verbal de la dernière séance, qui est adopté.

Il est procédé ensuite au scrutin secret pour l'admission de M. Paul de Berthou, avocat, élève de l'École des chartes, présenté par MM. le baron Bertrand-Geslin et S. de la Nicollière-Teijeiro, qui est élu à l'unanimité.

M. Verger fait don à la Société archéologique de deux très intéressantes vues de Nantes, prises, au commencement du siècle, par M. Sigaud de la Fond, et trace en quelques mots émus la biographie si attrayante de l'auteur.

La Société remercie M. Verger de son intéressante communication.

M. Claude de Monti de Rezé fait hommage à la Société d'un exemplaire de l'*Episemasie* ou *Relation d'Aletin le Martyr*. Cet ouvrage, devenu introuvable, a été réimprimé par ses soins sur l'exemplaire de la Bibliothèque de Nantes.

La Société vient de recevoir :

1^o *Journal des Savants*, mars 1884;

2^o *Bulletin de la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, V^e volume, VI^e livraison, avril 1884;

3^o *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*; 1883, n^o 4;

4^o *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*.

Notre collègue M. Dugast-Matifeux, qui devait faire une communication

sur l'inscription *Deo Volcano*, annonce qu'il est retenu à Montaigne pour des examens de jeunes filles, comme membre de la commission scolaire, et se fait de nouveau excuser.

M. de la Nicollière cède un instant la présidence à M. C. Verger, pour donner lecture d'une étude de M. de Couffon de Kerdellec'h, sur les diverses significations du mot *Miles* au moyen âge.

M. le Président rend hommage aux travaux de notre laborieux confrère, bien connu par son ouvrage sur *la Chevalerie en Bretagne*, et à qui l'éloignement de sa demeure n'a pas permis d'assister à la séance.

M. de l'Estourbeillon donne à la Société quelques détails sur une intéressante épitaphe de l'ancienne chapelle de Rouallan, en Mauves. Cette épitaphe, gravée sur une magnifique pierre tumulaire, est presque ensevelie maintenant sous les ronces qui garnissent les ruines de la chapelle. Tout récemment, des vandales n'ont pas craint d'effacer les lettres du commencement de chaque ligne pour la rendre inintelligible et méconnaissable. Elle concerne Messire Louis d'Avaugour, seigneur du Bois-d'Avaugour qui, après avoir servi longtemps le Roi dans la carrière des armes, fut envoyé, par Louis XIV, comme ambassadeur en Suède. Ce seigneur, qui fut jugé digne par le grand roi d'être son ambassadeur auprès d'une des premières puissances européennes d'alors, n'était donc point le premier venu. De plus, Messire Louis d'Avaugour, qui mourut en 1657, avait épousé noble demoiselle Anne Descartes, fille de Messire Joachim Descartes, conseiller au Parlement, et de Anne Morin, et sœur consanguine du grand philosophe René Descartes. Il serait intéressant de rechercher si le voyage en Suède de René Descartes ne fut point occasionné par le séjour de son beau-frère comme ambassadeur dans cette contrée, et quelle influence cet illustre personnage, si peu connu jusqu'alors, exerça sur la vie du célèbre philosophe.

M. de l'Estourbeillon annonce à ses collègues qu'il s'occupe, en ce moment, avec M. l'abbé Bigot, vicaire de Mauves, de faire les démarches nécessaires pour acquérir cette pierre tumulaire à la Société.

Après ces détails, M. de l'Estourbeillon appelle l'attention de la Société sur l'importante station gallo-romaine de Vieillecour, en Mauves, presque inexplorée jusqu'ici et pourtant si pleine de promesses. Dans une récente excursion, M. Flaire, propriétaire de ce château, a bien voulu donner à M. de l'Estourbeillon l'assurance qu'il se ferait un plaisir d'autoriser la Société archéologique de Nantes à pratiquer des fouilles sur sa propriété, de lui communiquer les résultats de ses recherches personnelles et de prêter lui-même à ses membres son plus gracieux concours. Il y a donc dans

cette commune une source de découvertes fort curieuses et peut-être de véritables surprises, qu'il ne faut pas négliger, et M. de l'Estourbeillon annonce à ses collègues qu'il se propose d'étudier particulièrement ce point, avant le Congrès de la Société française d'archéologie, à Nantes, en 1886.

M. le Président remercie l'auteur de cette communication au nom de la Société, et la séance est levée à 9 heures et demie.

Le Secrétaire général,

C^{te} RÉGIS DE L'ESTOURBEILLON.

SÉANCE DU MARDI 2 JUILLET 1884.

Présidence de M. le marquis de Bremond d'Ars-Migré, président.

Étaient présents : MM. le vicomte de la Laurencie, de la Nicollière, Josso, Viau, Perrion, Poirier, Claude de Monti de Rezé, le baron d'Izarn, Émile Grimaud, Bernard de Monti de Rezé, Montfort, baron Bertrand-Geslin, Evellin et le baron des Jamonières.

Le procès-verbal de la dernière séance est adopté.

Depuis la dernière séance, la Société a reçu les ouvrages suivants :

Mémoire de la Société des Antiquaires de France, t. XLIII.

Bulletin de la Société académique de Brest, 2^e série, t. VIII, 1882-1883.

Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, n^o 1, 1884.

Bulletin de la Société historique, scientifique, archéologique de la Corrèze, t. VI, janvier 1884.

Bulletin de la Société des Sciences historiques naturelles de l'Yonne, vol. 38, 1883.

Répertoire des travaux historiques, des monuments et de la langue française en 1882, t. II, 1883.

Annales de la Société agricole, industrielle, scientifique des arts et belles-lettres de la Loire, 1^{re} série, t. III, 1883.

Journal des Savants, avril 1884; même journal, mai 1884.

Inventaire sommaire des Archives départementales antérieures à 1790, Léon Maitre, t. IV, 1884.

Discours de M. le Ministre des Beaux-Arts, à la séance du Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne, avril 1884.

Rapport sur l'activité de la Commission impériale archéologique de Saint-Petersbourg en 1881-1883.

Constitution of the antropological Society of Washington, 1883.

Bulletin archéologique, Comte J.-B. de Rossi, 4^e série, 2^e année, 1883.

M. le Président prononce quelques paroles sur la vie et les travaux d'un de nos collègues, M. l'abbé Gallard, tout récemment décédé. L'assemblée témoigne son entière adhésion aux éloges que décerne M. le Président à la mémoire de notre regretté collègue, pour les éminentes qualités dont il a si souvent donné des preuves parmi nous.

M. le Président donne ensuite lecture d'une lettre de M. Gabriel Révérend, annonçant que, chargé de diriger des fouilles à Montrevault, il a stipulé, en faveur de la Société archéologique de Nantes, la remise des objets découverts, à l'exception toutefois de ceux en or ou en argent. Sincères remerciements.

Lecture est donnée d'une lettre circulaire de M. Bonquet de la Grye, président de l'Association française pour l'avancement des sciences, prévenant que les questions d'archéologie, jusques et y compris la Renaissance, figureront dans le programme du prochain Congrès de Blois (4 septembre 1884), et demandant quelques indications concernant les personnes qui voudraient y participer, la nature des sujets proposés, etc.

L'ordre du jour appelle la présentation, comme membre résident, de M. Pierre Coquillard, élève-architecte, par MM. Charles Perrier et le comte de l'Estourbeillon.

Ce candidat, après d'excellents renseignements fournis par M. Perrier sur son aptitude comme habile dessinateur et son goût pour l'archéologie, est admis à l'unanimité.

M. de la Nicollière, inscrit à l'ordre du jour pour la lecture d'un extrait de son ouvrage sur *l'Histoire des corsaires de Nantes*, nous en communique deux épisodes fort intéressants du milieu du XVII^e siècle.

Le premier est le récit des exploits de deux hardis capitaines du Pouliguen, R. Berthelot et Jean Lefaubé, qui, montant de simples chaloupes, infligèrent de sanglants échecs à l'impudence des galères espagnoles infestant les parages de l'embouchure de la Loire. Cette existence aventureuse et guerrière n'était pas, chez ces braves gens, le fait d'un tempérament belliqueux ou cupide, mais plutôt la conséquence de l'indignation qu'ils avaient ressentie en voyant leurs parents ou amis injustement attaqués et capturés par les Espagnols. Enhardis par leur premier succès, ils demandaient au Roi des lettres de marque et, encouragés par ce haut patronage,

devenaient ainsi, pour notre armée navale, de redoutables et précieux auxiliaires. Les annales du temps font mention de captures importantes faites par Berthelot. Le produit en était généralement employé à secourir les familles des blessés.

Le second épisode relate un trait merveilleux d'héroïsme accompli par Pierre Valleteau, en 1644, en face du Croisic. Fait prisonnier avec son équipage sur un navire espagnol monté par huit ou dix hommes, il parvint, chose inouïe, après des prodiges d'habileté et de valeur, à reprendre son navire, avec l'aide d'un seul de ses matelots.

Ces émouvantes péripéties racontées par M. de la Nicollière, avec des couleurs saisissantes, impressionnent vivement l'auditoire et valent à l'auteur les sincères félicitations de ses collègues.

M. Émile Grimaud nous lit, dans un livre intitulé : *le Truquage*, récemment publié par l'un de nos compatriotes, M. Paul Eudel, quelques passages qui donnent envie de connaître le reste de l'ouvrage. L'auteur de *l'Hôtel Drouot* n'est pas tendre pour la contrefaçon ; il arrache le masque et lève jusqu'aux derniers voiles. Connaissant ces gens-là mieux que personne, il les fustige de main de maître : Juvénal n'eût pas autrement procédé. Ce livre est le cri d'une nature loyale indignée et peut rendre un véritable service aux amateurs de bonne foi qui cherchent la vérité dans les temples de Mercure.

La séance est levée à 9 heures et demie.

*Pour le Secrétaire général,
Le Secrétaire du Comité,
Bon DES JAMONIÈRES.*

SÉANCE DU 4 NOVEMBRE 1884.

*Présidence de M. le baron d'Izarn, membre fondateur, membre
perpétuel du Comité.*

Étaient présents : MM. Fabré, baron A. des Jamonnières, Alcide Leroux, J. Montfort, C. de Monti, L. Petit, S. de la Nicollière-Teijeiro, Léon Maître.

M. des Jamonnières, secrétaire, étant obligé de s'absenter avant la fin de la séance, M. de la Nicollière-Teijeiro le remplace dans ces fonctions, et fait

connaître à la Société les deux lettres par lesquelles M. le marquis de Bremond d'Ars, président, et M. de la Laurencie s'excusent de ne pouvoir assister à la séance. Le procès-verbal de la séance du 1^{er} juillet dernier ne donnant lieu à aucune observation, est adopté.

M. le Président donne ensuite la parole à M. Léon Maître, inscrit à l'ordre du jour, pour exposer les intéressants résultats des fouilles qu'il opère depuis déjà quelque temps dans la commune de Petit-Mars, et pour la continuation desquelles le Comité, dans sa réunion du 28 octobre dernier, a voté une somme de trois cents francs, comme témoignage de sympathie et d'encouragement.

Inutile de nous appesantir sur l'importance exceptionnelle de cette découverte, dont notre laborieux confrère nous expose les phases dans un mémoire aussi bien rédigé qu'intéressant, qui sera certainement l'une des études les plus remarquables de notre bulletin. Après les travaux de M. Bizeul, sur Nantes, Rezé, Blain, et autres points du territoire nantais, nous connaissions encore les gisements gallo-romains du Loroux, de la Chapelle-Basse-Mer, de Mauves, Vertou, Guérande, etc..., et voilà qu'une nouvelle station sort tout à coup de la tourbe marécageuse qui l'avait jusqu'alors dérobée aux regards des chercheurs les plus déterminés.

Mis sur la voie par une note manuscrite d'un ancien curé de Petit-Mars, insérée au bas d'une page jaunie des registres de l'état civil paroissial, l'archiviste départemental, doublé d'un archéologue au flair subtil, fit exécuter à l'endroit indiqué quelques sondages préliminaires. Des substructions sont successivement mises à jour ; et bientôt, débarrassées de la terre glaise qui les enveloppe depuis des siècles, apparaissent les lignes cintrées de deux édifices de vastes dimensions (théâtre et hippodrome?), construits en face l'un de l'autre.

Une attention soutenue a suivi l'explorateur dans la relation de ses travaux. Chacun applaudit à la sagacité qui l'a guidé dans ses heureuses investigations dont le résultat est de doter notre département d'une station romaine digne d'être connue, et d'affirmer aussi que notre chère Société sait tenir son rang dans l'étude toujours si appréciée de nos antiquités nationales.

La séance est levée à 9 heures et demie ; et les membres présents entourent M. Léon Maître, pour le féliciter chaleureusement, prendre connaissance des plans des fouilles et lui demander des explications ou des détails.

Pour le secrétaire général,
S. DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO.

SÉANCE DU MARDI 2 DÉCEMBRE 1884.

Présidence de M. le marquis de Bremond d'Ars-Migré, président.

Etaient présents : MM. Frédéric Saulnier, président de la cour d'assises de la Loire-Inférieure, Claude de Monti de Rezé, Bernard de Monti de Rezé, P. Poirier, A. Perthuis-Laurant, de Couffon de Kerdellec'h, baron d'Izarn, baron A. des Jamonières, Léon Maître, Alcide Leroux, Perrion, S. de la Nicollière-Teijeiro, le docteur Porson, Coquillard, René Ménard, Pouvreau, Henri la Peyrade, Fabré, Josso, et plusieurs membres venus pendant le cours de la séance.

Après la lecture du procès-verbal de la réunion de novembre, faite par M. de la Nicollière-Teijeiro, secrétaire par intérim, et qui ne soulève aucune observation, M. le Président prend la parole en ces termes :

« Vous me permettrez, Messieurs, de vous présenter M. le conseiller Frédéric Saulnier qui préside actuellement les assises de la Loire-Inférieure. « C'est donc un honneur que nous fait cet éminent magistrat en voulant bien, « malgré ses graves et nombreuses occupations, assister aujourd'hui à notre « réunion. Il est vrai que M. le conseiller Saulnier est pour nous, archéologues bretons, un ancien et savant confrère. Il y a peu de temps encore, « il présidait la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine ; la plupart d'entre « vous ont pu lire, dans la *Revue des Provinces de l'Ouest*, sa remarquable « étude sur le *Barreau du Parlement de Bretagne au XVIII^e siècle*, ou sa « notice, publiée à part, sur Edouard Turquety, le poète bibliophile ; et, ces « jours derniers, la *Revue de Bretagne et de Vendée* donnait cet aperçu à la « fois si délicat et si plein d'érudition intitulé : *Notre oncle de Sévigné*. « M. Frédéric Saulnier a l'intention de nous faire part de ses recherches sur « cette famille de Sévigné, déjà distinguée par le mérite et la valeur, « même avant l'illustration que lui apporta la châtelaine des Rochers. Ce « sera l'histoire des *Sévigné oubliés*. Par l'autorité de ses connaissances historiques, comme par le charme du style, M. le conseiller Saulnier, vous « le reconnaîtrez ainsi que moi, Messieurs, a toutes les qualités et tous les « droits possibles pour parler des personnages de ce nom à jamais célèbre. »

Suivant l'ordre du jour, il est ensuite procédé au scrutin d'admission de M. le duc de la Trémouille, présenté, en qualité de membre correspondant, par MM. de Bremond d'Ars, président, et René Kerviler, vice-président.

M. de Bremond d'Ars fait ainsi connaître les titres de l'honorable candidat qui est ensuite admis à l'unanimité des suffrages.

« Messieurs,

« Déjà membre fondateur de la Société des Bibliophiles bretons, M. le duc de la Trémoille a publié à Nantes, chez M. Emile Grimaud, deux ouvrages « historiques dont vous connaissez certainement la valeur et l'importance ; « je veux parler de la *Correspondance de Charles VIII et de ses conseillers avec Louis II de la Trémoille pendant la guerre de Bretagne de 1488*, « magnifique in-8° tiré à trois cents exemplaires, et le *Chartrier de Thouars*, « livre splendide, s'il en fut.

« Nous devons reconnaître que c'est véritablement rendre service à la « science et aux lettres que de sauver de l'oubli de tels documents, surtout « si l'on songe aux longues recherches, aux patientes études et aux libéralités qu'exige cette généreuse entreprise. Mais aussi, n'est-ce pas le plus « noble emploi de la fortune et des avantages d'une haute situation ? Pour « ces merveilleuses publications, M. le duc de la Trémoille n'a rien épargné, « afin que la forme fût digne du sujet. Sous ce rapport, l'honneur en revient « à la typographie nantaise : et notre honorable confrère de la Société archéologique, M. Emile Grimaud, a vu ses soins intelligents, son goût si « sûr et si parfait dans l'art des modernes Elzéviros, récompensés par le don « d'une médaille à l'Exposition universelle de 1878 où avait figuré ce précieux *Chartrier de Thouars*, admirable in-folio, tiré seulement à deux « cents exemplaires.

« M. le duc de la Trémoille est le digne descendant de ce jeune et vaillant « duc de la Trémoille que l'Académie française, en 1738, s'honorait d'appeler « dans son sein, non pas uniquement en vue d'inscrire un nom illustre, mais « aussi pour reconnaître le mérite personnel du favori du Roi (1).

« Tous les lettrés et les savants contemporains appréciaient les talents de « son esprit ; et, de son côté, ce jeune et brillant seigneur de la cour de « Louis XV, si justement placé au premier rang, ne se faisait pas moins

(1) Charles-Armand-René, duc de la Trémoille et de Thouars, pair de France, prince de Tarente, comte de Laval, président-né des Etats de Bretagne, etc., né en 1708, mort en 1741, marié en 1725 à Marie-Hortense-Victoire de la Tour-d'Auvergne, fille du duc de Bouillon. (Voy. L. Sandret, *Un grand seigneur académicien*, Paris, Dumoulin, 1875.)

« gloire de protéger et d'encourager l'étude des lettres et des arts auxquels
« lui-même n'était pas étranger comme poète et musicien.

« C'est encore la même bienveillance que nous retrouvons chez M. le duc
« de la Trémoïlle, unie peut-être à une trop grande modestie.

« Mes seuls titres, — nous écrivait-il dernièrement au sujet de sa présen-
« tation, — mes seuls titres pour faire partie de la Société archéologique
« que vous présidez, se bornent à la possession d'archives et de documents
« qui peuvent intéresser Nantes et la Loire-Inférieure, et à mon désir con-
« tant de toujours communiquer aux savants écrivains de nos annales bre-
« tonnes les pièces historiques dont ils pourraient avoir besoin... »

Après le vote, M. de Bremond d'Ars rappelle à la Société qu'il y a un an à peine, il avait l'honneur de présenter comme membre correspondant, lors de la séance du 15 janvier, M. François Audran, officier d'Académie, vice-président de la Société archéologique du Finistère, dont il a le regret d'annoncer aujourd'hui le décès. « Le temps me manque, ajoute le président, pour vous en parler plus longuement ; mais vous vous souvenez qu'en demandant son admission dans la Société, j'avais énuméré les titres de ses nombreux travaux (*V. Bulletin* de 1884, 1^{er} sem., p. xxxv.). Je me bornerai à dire que nous perdons un précieux collaborateur pour l'étude de l'histoire et de l'archéologie en Bretagne. Quant à moi personnellement, Messieurs, je perds plus qu'un simple confrère : M. Audran, était, depuis plus de vingt-cinq ans, l'un de mes amis les plus dévoués. »

La parole est ensuite accordée à M. Léon Maître, inscrit à l'ordre du jour pour la lecture de son mémoire sur sa découverte du théâtre et de l'amphithéâtre de Coussol, en Petit-Mars.

La continuation des fouilles ne lui a guère fourni d'éléments nouveaux. Mais suivant à la lettre l'excellent conseil du poète :

« Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,

« Polissez-le sans cesse et le repolissez...

notre laborieux confrère a repris son compte-rendu pour en faire un rapport d'une clarté de style et d'une précision de détails qui ne laissent rien à désirer. S'appuyant sur les déductions du R. P. de la Croix, au sujet des fameuses ruines de Sanxay, il arrive à émettre l'opinion assez plausible que les substructions si heureusement mises à jour par lui, pourraient appartenir à des monuments élevés par les Romains, au milieu même de la forêt où la vieille tribu des Namnetes tenait ses assemblées solennelles, afin de subs-

tituer le culte nouveau et la civilisation des conquérants aux mœurs et aux habitudes des populations autochtones.

Non content de sa découverte du *Parvo Campo Martis*, il a voulu retrouver le *Magnus Campus* qui, nécessairement, lui avait été opposé. Or, sur la rive droite de l'Erdre, dans la paroisse même de Grandchamps, presque en face de Petit-Mars, il a recueilli de nombreux indices de lieux-dits, de travaux de terrassements, de remarques qui démontrent combien le chercheur patient et persévérant peut faire pour l'histoire si peu connue de notre vieux sol.

Au nom de tous les assistants, qui applaudissent à cette lecture, M. le Président félicite chaleureusement l'auteur dont ces recherches promettent plus d'un succès à notre Société.

La parole est ensuite donnée à M. de la Nicollière-Teijeiro, porté à l'ordre du jour, pour lire une étude intitulée : *Un chapitre inédit de l'histoire des évêques de Nantes, au XVI^e siècle.*

Profitant de l'heureuse circonstance qui procure à la Société la présence de M. le conseiller Saulnier, M. de la Nicollière demande à faire connaître préalablement une pièce inédite, concernant la ville de Rennes, et retrouvée par lui sur la couverture de l'un des registres de la série des miseurs de l'Hôtel de Ville de Nantes. C'est le devis du portail de la Ville-neuve de Rennes, passé entre le duc Jean V et son conseil d'une part, et l'entrepreneur Jehan Guerrif, d'autre part, moyennant la somme de 3.500 livres monnaie, et 1.500 écus d'or. Sauf deux ou trois mots illisibles, l'acte est entier, depuis la première ligne jusqu'à la signature du duc, et les conditions de la construction de l'édifice parfaitement stipulées et déterminées.

Après cette communication, que M. le président Saulnier trouve intéressante au point de vue de l'histoire de la vieille enceinte murale de la cité rennaise, M. de la Nicollière aborde le récit des faits assez nombreux, relatifs à François Hamon, et à son entrée à Nantes, contenus dans un registre des Archives du chapitre de la Cathédrale, qui avait échappé à l'abbé Travers et à nos autres historiens. Il est intitulé *Conclusiones Capitulares, 1509-1529*, et permet de préciser la date de l'entrée de ce prélat dans sa ville épiscopale, date jusqu'ici inconnue, et de noter diverses circonstances, tant sur cette entrée que sur la vie de cet évêque, et certains droits du chapitre.

M. de Couffon entretient ensuite l'assemblée de divers ouvrages anciens, et de quelques redevances bizarres usités dans le comté nantais.

M. le Président met sur la table un exemplaire des *Locutions nantaises*,

de M. Paul Eudel, livre curieux pour les excellentes données qu'il fournit, et remarquable par sa belle exécution typographique. L'auteur que nous connaissons tous et dont les dernières publications sur la salle Drouot et le *Truquage*, ont permis d'apprécier la valeur, offre son œuvre à la Société, demandant d'être admis en qualité de membre correspondant.

La séance est levée à dix heures.

Pour le secrétaire général,

S. DE LA NICOLLIÈRE-TEJEIRO.

NOTES SUR SIGAUD DE LAFOND

Les deux vues de Nantes : — *l'Ancien hôtel des Monnaies*, — *les Bains de la Rotonde et le Pont-Maudit*, offertes aujourd'hui à la Société, sont l'œuvre d'un pauvre artiste qui était, en même temps, un artiste pauvre et même si pauvre, que je fis sa connaissance en lui portant les secours de la Société de Saint Vincent-de-Paul.

Dès ma première visite, je remarquai avec surprise un beau pastel représentant un personnage du XVIII^e siècle. J'appris que ce portrait était celui du grand-oncle du chef de la famille : le portrait de Sigaud de Lafond, membre de l'Académie des sciences, assertion que justifiaient, en la complétant, mes recherches dans un dictionnaire historique.

Sigaud de Lafond (Joseph-Aignan), chirurgien et physicien, né à Bourges, en 1730, mourut dans cette ville en 1812. Son père était horloger (je me rappelle avoir vu des montres style Louis XVI, sur lesquelles figure le nom de Sigaud), et l'horloger qui, paraît-il, avait de l'aisance, fit élever son fils par les R. P. Jésuites, instruction qui porta fruits, puisque, en 1785, ledit Sigaud publia deux ouvrages pour la défense de la religion : *Economie de la Providence dans l'établissement de la religion*, 5 vol. in-12 ; et *la Religion défendue contre l'incrédulité du siècle*, 6 vol. in-12.

Quoiqu'il eût conservé intact le précieux dépôt de sa foi, ainsi que le prouvent les deux ouvrages que nous venons de citer, le jeune Sigaud, entraîné par l'amour de la science, renonça à la carrière ecclésiastique, et alla à Paris étudier la médecine. Reçu chirurgien en 1730, il se fit une spécialité comme

accoucheur. Ayant trouvé le moyen de remplacer l'opération césarienne, il lutta pendant dix ans, avant de faire accepter sa découverte par l'Académie; ce ne fut qu'en 1777, qu'une brillante opération mit en pleine lumière le mérite de son nouveau procédé.

Mais, tout en cultivant la médecine, Sigaud ne négligeait point les autres sciences; il écrivit de nombreux ouvrages sur la physique et la chimie, fort appréciés à l'époque où ils parurent. Il fut répétiteur de philosophie et de mathématiques au collège Louis-le-Grand; plus tard, il remplaça l'abbé Nollet dans la chaire de physique expérimentale. Avec la collaboration de Mauquer, il reconnut que la combustion du gaz hydrogène produisait de l'eau, et il introduisit l'usage de plateaux de verre dans la construction des machines électriques.

Revenu dans sa ville natale, Sigaud y remplit les fonctions de professeur de physique et de proviseur du collège.

Ses travaux lui valurent une gratification de 3.000 francs que lui accorda la Convention, et sa nomination de membre de l'Institut.

Fière de le compter parmi ses enfants, la ville de Bourges lui éleva une statue et plaça son portrait dans l'une des salles de son Musée.

En passant à Bourges, j'avais vu le portrait et la statue; je savais que la mémoire de Sigaud de Lafond était honorée par ses compatriotes; aussi, après le décès du pauvre artiste dont la Société archéologique vient d'accepter quelques productions, quand sa veuve, par suite de l'abandon de ses enfants, se trouva réduite à la misère la plus lamentable, je crus pouvoir solliciter du maire de Bourges quelques secours pour cette malheureuse femme. Ce fut inutilement; l'intérêt témoigné au savant qui avait illustré sa ville ne s'étendait pas jusqu'à ses descendants.

Sigaud, le petit neveu du grand homme, faisait des cages enjolivées de peinture qui indiquaient un certain goût artistique dont notre zélé et érudit confrère, M. l'ingénieur Poirier, nous a donné l'explication, en nous apprenant qu'il avait vu, dans l'ate-

lier de M. Rivière, ancien peintre décorateur du théâtre de Nantes, non seulement le susdit Sigaud qui travaillait comme apprenti, mais encore le père de celui-ci, dont les modestes fonctions se bornaient à broyer des couleurs.

Par suite de quels événements les descendants d'un savant illustre qui, de son vivant, avait joui d'une haute position, sont-ils descendus à cet excès de misère ? C'est un problème que je n'ai pu résoudre, mais qui confirme une fois de plus l'instabilité de toute grandeur comme de toute fortune.

Le pastel du grand Sigaud, qui était en même temps chirurgien, chimiste, philosophe et physicien, se trouve à Nantes, chez l'un des fils de l'artiste faiseur de cages.

C. VERGER.

4 juin 1884.

DEMEURES FORTIFIÉES

OU MAISONS FORTES EN FRANCE

Les grands châteaux dont nous voyons les ruines ne datent guère que des XIV^e et XV^e siècles, quelques-uns des XII^e et XIII^e, mais défigurés par de nombreux remaniements qui ne permettent pas de connaître leur état primitif. Presque tous ont été édifiés sur l'emplacement de châteaux plus anciens dont on trouve souvent encore des vestiges.

Lorsque la féodalité se constitua, les gouverneurs des villes et des territoires d'une grande étendue prirent héréditairement les titres des fonctions viagères dont les rois de France les avaient revêtus, tels que ceux de ducs, marquis, comtes et vicomtes ⁽¹⁾, et fortifièrent puissamment les chefs-lieux de leurs résidences. Mais les seigneurs moins importants qui, à leur exemple, étaient devenus propriétaires des terres qu'ils possédaient à titre de bénéfice, ou qu'ils avaient reçues par inféodation, furent obligés de pourvoir eux-mêmes à leur propre défense, et construisirent sur des lieux élevés d'où l'on pouvait apercevoir au loin l'ennemi, aux abords des rivières pour en défendre le passage, ou à l'extré-

(1) Robert, premier du nom, dit le Fort, était duc et marquis de France, et comte d'Anjou, en 861, sous le règne du roi Charles le Chauve, règne pendant lequel se constitua l'hérédité des fiefs.

mité d'un défilé, de petits châteaux ou maisons fortes, composés généralement d'une tour ou donjon, entouré de murs de défense et de fossés profonds. Louis le Gros fit détruire un grand nombre de ces habitations fortifiées qui, après avoir servi à la défense des populations, étaient devenues des moyens d'oppression et de tyrannie.

Dans une charte de l'abbaye de Beauport, du mercredi après *Lætare Jerusalem*, 1453, on lit ce qui suit :.... *et ab uno capite magne vie ducenti de Kermaria en Nestic ad turrem Couffon* (1). Cette tour qui existait encore en ruines avant la Révolution et dont la tradition locale fait remonter la construction au XII^e siècle, était un donjon de forme carrée, bâti dans la paroisse de Plouha, évêché de Saint-Brieuc, sur un endroit escarpé au bord de la mer. Un escalier conduit de l'intérieur de la tour à un souterrain aboutissant à un endroit de la grève appelé *Toul an Groac'h* (trou de la vieille). Depuis, cette tour a été démolie et ses pierres, ainsi que celles des fortifications qui l'entouraient, ont servi à enclore les champs du voisinage, mais son emplacement et le reste du domaine dont elle est le centre portent toujours le nom de la *Tour Couffon*. D'autres chartes de Beauport de 1267 et 1307, rapportent des donations faites par divers membres de cette famille qui y sont qualifiés *milites*, chevaliers. Qu'on nous pardonne ce souvenir personnel que nous ne rappelons ici que parce que nous croyons qu'il existe en Bretagne des ruines semblables, intéressantes pour l'histoire des localités. Beaucoup de lieux, en effet, sont désignés par le nom de *château un tel*, quoi qu'il n'en reste plus de traces, mais cette dénomination indique que dans cet endroit un château a autrefois existé.

Plusieurs de ces seigneuries primitives ont perdu même jusqu'à leur nom, ayant été absorbées par des seigneuries qui se sont

(1) *Anciens évêchés de Bretagne*, par MM. Geslin de Bourgogne et A. de Barthélemy.

peu à peu formées, et auxquelles ont été données des noms nouveaux. « Le rude donjon de la Roche-Suhart, — disent les auteurs des *Anciens évêchés de Bretagne*, — était bien oublié ; le nom même ne s'étendait plus au fief dont il avait été la tête, on disait alors Montafilant, en Goëlle. » La tour connue aujourd'hui sous le nom d'Elven, faisait partie du château de Largouët.

Tout s'enchaîne dans l'archéologie ; et en considérant les vestiges de ces anciennes demeures, il est naturel de rechercher par quels noms étaient désignés, dans nos chartes anciennes, ceux qui les avaient fait édifier. Du Cange nous apprend que le terme *miles*, qui, du temps des Romains, signifiait un soldat de quelque arme que ce fût, était un titre donné, par les Anglo-Saxons et les Lombards, aux hauts fonctionnaires civils et militaires, et que, lors de l'établissement du régime féodal, on comprenait, sous le nom de *milites*, les possesseurs de fiefs nobles devant le service militaire à cheval, en équipage complet de guerre, c'est-à-dire revêtus du haubert et armés de la lance et du bouclier. C'est pour cela que ces sortes de fiefs furent appelés fiefs de haubert, en latin : *feoda militis* ou *militiæ*. Il en est fait mention dans une ordonnance de 1141 de Henri II Plantagenet, roi d'Angleterre : *Quicumque habet feodum militis, habeat lorica, cassidem et clypeum et lanceam, et omnis miles habeat tot loricas, tot cassides et clypeos et lanceas, quot habuerit feoda militum in feodo suo.*

Dans les chartes des XI^e et XII^e siècles, nous voyons figurer ces seigneurs sous le nom générique de *milites*, comme témoins, *testes ex militibus*, dans les actes souscrits par les seigneurs dont ils relevaient. On y remarque quelquefois ces expressions : *militibusque ejus terræ advocatis*. Quand ils paraissent seuls dans un acte, ils sont ordinairement désignés ainsi : *Quidam miles N... nomine*. On trouve aussi dans des chartes de 1090 les expressions suivantes : *Brientius, filius Gaufredi, et Rivallonus de Solzon, miles ejus*. — *Galdinus de Clizon, et Gaurinus, filius Gaufredi, miles ejus*. Dans ces phrases, *miles ejus* indique la vassalité noble.

Il est à remarquer qu'avant l'avènement de la chevalerie, les grands seigneurs bretons prennent rarement dans les chartes

qu'ils souscrivent la qualité de *miles* ; elle n'était donc pas pour eux un titre honorifique, mais une expression indiquant une certaine catégorie de seigneurs. Dans l'acte de fondation du prieuré de Châteauceaux, en 1040, Geoffroi Crespin, un très puissant seigneur, s'intitule : *Ego Gauffridus Crespini, Dominus Castri celsi*. Quant aux *militēs* de ses terres qu'il convoque, comme témoins, *testes ex militibus*, à la souscription de cet acte, il les appelle *homines mei*, mes vassaux. Dans cette charte figurent également, comme témoins, d'autres laïques et des moines. On voit donc trois classes de personnes mentionnées dans cette donation : les vassaux les plus considérables de Geoffroi Crespin, des bourgeois ou hommes libres de ses terres, et des moines. Dans la charte de fondation du prieuré de la Guerche, en 1115, nous lisons : *multis præsentibus tam militibus quam burgensibus*. Dans une charte de 1136, relative à une donation faite à l'abbaye de Redon par Guillaume de Ros, figurent parmi les témoins, *testes ex militibus*, Oravie, femme de Rivallon de Cornon, Justin et Guéhénoc, leurs enfants, et Orhant, mère du donateur. Dans l'acte de fondation de Notre-Dame de Vitré, en 1157, on remarque parmi les témoins, *ex militibus*, Jean, doyen de Vitré, *Decanus Vitrei*, et Robert, chapelain du seigneur, *Capellanus Domini*. D'un autre côté, Raoul, sire de Rays, date en 1152, une donation à l'abbaye de Buzay, de la première année de sa chevalerie, *anno ejusdem Radulphi militiæ primo*, fait qui nous indique que la chevalerie était déjà florissante en Bretagne à cette époque. Ainsi donc, jusqu'à la seconde moitié du XII^e siècle, l'expression *miles*, employée d'une manière générique, n'indique point d'une manière certaine un chevalier, mais, à la fin du même siècle, elle est presque toujours placée après le nom, et montre que c'est un titre particulier à celui auquel il est donné. C'est aussi vers la même époque que les termes *armiger*, *scutifer*, commencent à être usités pour désigner les nobles qui ne sont pas chevaliers, quand ils paraissent avec des chevaliers dans les mêmes chartes, car dans les actes où des nobles, qui ne sont pas chevaliers, sont seuls mentionnés, souvent aucune qualifi-

cation ne leur est donnée. Souvent aussi, les mots *testes ex militibus* ne précèdent point les noms des témoins. Dans une charte de 1183, par laquelle le duc Geoffroi et la duchesse Constance confirment la fondation de l'abbaye de Bonrepos, les témoins sont : Raoul, seigneur de Fougères, Alain de Rohan, Alain Gemello, André de Vitré, Hamon Le Clerc et plusieurs autres.

Il est probable que si le mot *miles* finit par être seul usité pour indiquer un chevalier, c'est parce que, dans les premiers temps de la chevalerie, cette dignité n'était conférée qu'aux seigneurs faisant au moins partie de la classe des *militēs* ou possesseurs de fiefs de haubert, et aussi, parce que le chevalier portait, comme le seigneur de haubert, l'ancien *miles*, l'armure complète, outre les insignes chevaleresques. C'est par suite de cette similitude d'équipage de guerre que les anciens chroniqueurs désignent par le nom de *militēs* les cavaliers armés de toutes pièces qui faisaient partie d'une armée, quoique la plupart ne fussent pas chevaliers. Ces cavaliers sont quelquefois appelés *chevaliers d'ost*. Un titre de l'an 1294, conservé aux Archives de la Loire-Inférieure, fait connaître le nombre de chevaliers d'ost, d'écuyers et d'archers dus par certains seigneurs au duc de Bretagne.

A quelle époque la chevalerie prit-elle naissance ? Il est peu probable que ce fut avant la première croisade, ou du moins qu'elle eut acquis auparavant quelque notoriété. Le régime féodal ne s'établit pas tout d'une pièce, et pendant longtemps, il régna en France une certaine anarchie qui engendra une infinité d'attaques contre les personnes et les propriétés. Malheur à celui qui n'avait pas pu se mettre sous la garde d'un seigneur puissant, ou qui ne pouvait pas se défendre lui-même ! Ce fut alors que des hommes généreux, voulant suppléer à l'insuffisance des lois, prirent en main la défense de tous les opprimés, de la veuve et de l'orphelin. Montés sur leurs chevaux de bataille et armés de toutes pièces, ils allaient par monts et par vaux, redressant les torts. Puissants et valeureux, ils réussirent, trouvèrent des imitateurs et formèrent bientôt une association dans laquelle nul ne

pût être admis sans remplir des conditions déterminées, qui furent une extraction noble, une bravoure à toute épreuve et des biens assez considérables pour soutenir la dignité de chevalier.

Il dut s'écouler un temps assez considérable avant que la chevalerie arrivât à former une corporation distinguée par un nom qui lui fût propre et par des insignes particuliers. Cette distinction ne dut aussi être recherchée que lorsque la qualification de chevalier fut devenue un titre d'honneur que le rang le plus élevé, tel que celui d'empereur, de roi ou de prince, ne pouvait procurer. Or, ce n'est guère que sous le règne de Philippe-Auguste que l'on voit les princes et les grands seigneurs rechercher le titre de chevalier ; mais, à partir de cette époque, tous les rois de France jusqu'à Henri II, et tous les ducs de Bretagne tinrent à honneur de recevoir l'ordre de chevalerie ⁽¹⁾. Ce titre de chevalier était si considéré, qu'il leur semblait, s'ils ne le possédaient pas, qu'il manquait quelque chose à la dignité suprême ; aussi engageaient-ils leur foi de chevaliers, et non celle d'empereur, de roi, ou de prince.

Quand le terme *miles*, cessant de signifier seigneur de haubert, fut employé pour désigner un chevalier, les expressions *feodum militis* ou *militiæ* subirent entre les mains des traducteurs français une modification analogue et furent traduites par les mots *fiefs de chevaliers* ou *de chevalerie* et, par abréviation, *chevaleries*. On disait donc, pour indiquer qu'un fief devait un certain nombre de cavaliers armés de toutes pièces, comme les chevaliers, il doit tant de chevaliers d'ost, et, par abréviation,

(1) Henri, roi d'Angleterre, fit chevalier, en 1173, Geoffroi, son fils, qui fut duc de Bretagne, et qui, en 1185, publia l'assise à laquelle on a donné son nom, et qui règle le partage des fiefs nobles. François I^{er} fut armé chevalier par Bayard, en 1515, sur le champ de bataille de Marignan, et Henri II, étant au camp devant Avignon, voulut recevoir l'accolade de la main d'Odart de Biez, chevalier de l'ordre, maréchal de France.

tant de chevaliers. Cette confusion dans la signification des mots en produisit aussi dans les idées, et donna lieu à des erreurs d'interprétation que nous devons faire connaître.

En 1668, les commissaires du roi nommés pour procéder à la réformation de la noblesse de Bretagne, honnêtes magistrats, pour la plupart, qui connaissaient mieux les lois civiles que les anciennes coutumes féodales, ayant lu, par hasard, l'assise promulguée, en 1185, par le comte Geoffroi de Bretagne, assise qui a retenu son nom, et faite pour empêcher à l'avenir le partage égal dans les baronnies et les fiefs de haubert ⁽¹⁾ *in baroniis et in feodis militum*, traduisirent ces termes de l'assise par ceux de *fiefs des barons et des chevaliers*, attribuant ainsi aux personnes, ce qui ne concernait que les terres, et en tirèrent la conclusion que le titre de chevalier ne devait pas être considéré, en Bretagne, comme un caractère imprimé par le prince sur une personne, mais comme héréditaire dans les maisons relevées et issues d'ancienne chevalerie, et qu'en effet, à prendre cette vérité dans sa source, il ne pouvait en être autrement, et qu'il convenait de distinguer ces maisons par le titre de chevalier qui leur était propre. Alors, ces avisés commissaires qui déniaient même au souverain le droit de créer des chevaliers, s'arrogèrent celui de distribuer eux-mêmes cette qualité, et, comme charité bien ordonnée commence par soi-même, ils se conférèrent mutuellement l'ordre de chevalerie, ainsi qu'à leurs amis et connaissances, tout en le refusant souvent aux aînés des maisons les plus anciennes de la province ; et l'on vit figurer à côté des Rieux, des Tinténiaç et des Chateaubriand les chevaliers Saliou, Huart, Deniau, Raoul de la Guibourgère dont les ancêtres n'avaient jamais rien eu à démêler avec la fameuse assise. Mais, malgré les arrêts rendus en leur faveur, les membres des familles les plus considérables de Bretagne continuèrent à n'user que du

(1) Ce partage fut plus tard étendu à tous les fiefs nobles.

titre d'écuyer qu'avaient porté leurs pères, ainsi qu'on peut le voir dans les généalogies publiées par d'Hozier.

Il fallait que l'envie de se distinguer par un titre particulier eût bien aveuglé ces honorables commissaires, car ils auraient dû s'apercevoir que dans les généalogies produites devant eux, le titre de chevalier y figure rarement, et seulement d'une manière accidentelle; comment donc des gens dont aucun ancêtre n'avait été chevalier, auraient-ils pu recevoir ce titre par droit d'hérédité? Dans les autres provinces de France, les commissaires de la réformation, se renfermant dans les bornes de la déclaration du roi, maintinrent purement et simplement dans leur noblesse les familles dont les titres leur parurent suffisants.

Le P. Toussaint de Saint-Luc qui composa, en 1696, un armorial de Bretagne d'après les maintenues des commissaires du roi, en publiant, dans le premier volume, ses considérations sur la noblesse de Bretagne, voulant donner une définition du fief de haubert, *feodum militis*, l'appelle fief de chevalerie et, par abréviation, chevalerie; et, considérant que le possesseur de ce fief devait combattre avec une armure semblable à celle des chevaliers, il désigne ces sortes de fiefs par les noms de chevalerie réelle et féodale, et la chevalerie acquise par des faits d'armes, par ceux de chevalerie personnelle; mais il a bien soin d'ajouter que le propriétaire de la chevalerie féodale ne prenait la qualité de chevalier que lorsque cette dignité lui avait été conférée. Il raille même à ce sujet les commissaires du roi qui se sont attribué le droit de décorer les aînés de certaines familles du titre de chevalier.

La confusion des mots produit la confusion des choses; aussi, avons-nous vu des auteurs modernes répéter, d'après le P. Toussaint de Saint-Luc, mais sans accompagner leur citation des commentaires de ce religieux, qu'en Bretagne, il y avait eu autrefois deux sortes de chevaleries, l'une réelle et féodale, dépendant du fief, et l'autre acquise par des exploits de guerre.

Si, en Bretagne, la possession d'un *feodum militis*, improprement appelé : fief de chevalerie, avait pu procurer à son pos-

sesseur le titre de chevalier, ce titre eût simplement indiqué qu'en Bretagne le chevalier n'était autre chose que le possesseur d'un fief, inférieur dans la hiérarchie féodale, aux baronnies et aux fiefs de bannière, en un mot, ce chevalier n'eût été que l'ancien *miles* des temps qui avaient précédé celui de la chevalerie. Dès lors, un tortu, un bossu, un lâche, un félon, une femme, un abbé, en devenant possesseur d'un pareil fief, aurait pu s'intituler chevalier, et perdre aussi, par l'aliénation de son fief, cette qualité qui aurait alors passé de plein droit à son acquéreur. Comment donc ce titre aurait-il pu devenir un titre d'honneur recherché par les grands seigneurs qui possédaient tant de fiefs, dits : de chevalerie, et pour lesquels cette qualification eût été moindre que celles dont ils jouissaient comme comtes, vicomtes, barons ou bannerets. En prenant la qualité de ducs de Bretagne et de chevaliers, nos ducs n'auraient donc eu d'autre intention que de faire voir que, outre le duché de Bretagne, ils possédaient un petit fief qui leur donnait le droit de s'intituler chevaliers. Quelle triste figure auraient faite les chevaliers bretons à côté des vrais chevaliers qui avaient reçu au grand jour l'ordre de chevalerie avec les cérémonies solennelles décrites dans les anciens cérémoniaux !

Il suffit d'ouvrir l'histoire de Bretagne pour voir qu'un pareil état de choses n'a jamais existé. Sans parler de tous les ducs de Bretagne qui, à partir du comte Geoffroi, en 1173, jusqu'à notre dernier duc François II, voulurent recevoir publiquement l'ordre de chevalerie, nous dirons que les plus grands seigneurs de Bretagne, possesseurs de baronnies d'Etats ou de fiefs de bannière, tels que les sires de Léon, de Rays et de Clisson, ne prenaient dans les actes où ils paraissaient que la qualité d'écuyers, à moins qu'ils ne fussent chevaliers. On lit dans une charte de 1260, rapportée par D. Morice : « A tous ceux qui ces présentes lettres « verront et orront, Olivier de Clisson, eschuiez et signor de « Clisson, saluz en nostre Seigneur... » Girard Chabot, sire de Rays, ne prend également que le titre de valet, équivalant à celui d'écuyer, dans un acte de 1266, tandis que le nom de son

père, mort précédemment, y figure avec le titre de *Dominus*, monseigneur, parce qu'il était chevalier, Hervé, vicomte de Léon, un des plus puissants seigneurs de Bretagne, est qualifié écuyer dans une charte de 1271, et chevalier, dans une autre de 1274, preuve qu'il avait reçu l'ordre de chevalerie. Nous pourrions multiplier à l'infini ces exemples. Au XV^e siècle, les bannerets, qui n'étaient pas chevaliers, étaient désignés dans les montres d'hommes d'armes, par le titre d'écuyers bannerets, tandis que celui de chevalier est donné à des hommes d'armes servant sous leur bannière.

Nous citerons parmi ces écuyers bannerets :

Olivier de Blois, comte de Penthièvre, descendant de Charles de Blois (1411); — Lancelot Gouyon (1412); — Jean de Bretagne, s^r de l'Aigle, frère d'Olivier de Blois (1418); — Pierre de Rieux, s^r de Rochefort, maréchal de France (1419); — Bertrand de Dinan, maréchal de Bretagne (1419); — Charles de Montfort, — Michel de Rieux, s^r de Fougeray, — Patry de Châteaugiron, — Jean Tournemine, s^r de la Hunaudaye, dans des montres de 1419 à 1425.

Dans les montres féodales des années 1469 et 1481, publiées par M. de Courcy, on peut s'assurer que le titre de *messire*, attribué aux seuls chevaliers, est très rarement donné aux possesseurs de fiefs de haubert ou d'hommes d'armes dont on voit même plusieurs chercher à amoindrir la charge du service militaire dû pour leur fief, en se présentant en équipage d'archer.

Sans parler de la Roque et de d'Hozier qui regardent comme erronée l'opinion des commissaires de la réformation de 1668, au sujet d'une chevalerie héréditaire en Bretagne, nous pensons, par les exemples que nous avons cités, avoir prouvé qu'elle n'y a jamais existé, et qu'elle y a été, comme partout ailleurs, personnelle ⁽¹⁾.

(1) D. Morice dit que la qualité de chevalier ne provenait pas de la nais-

Nous terminerons cette dissertation sur le terme *miles*, par quelques observations relatives à un article que Monsieur le lieutenant-colonel de Mandrot, de l'armée fédérale suisse, a fait insérer dans la *Revue historique et nobiliaire*, et dont nous avons reproduit un fragment dans nos *Recherches sur la chevalerie du duché de Bretagne*.

« Au XIII^e siècle, dit M. de Mandrot, c'est-à-dire lorsque les généalogies commencent à offrir quelques certitudes, le mot *miles* placé immédiatement devant le nom d'un village (*villa*) ou d'une terre féodale, désigne celui qui tient cette terre ou ce village en fief d'un autre qui en est seigneur (*dominus*), ainsi: *Guido, miles de Begnins*, ne signifie pas Guy, chevalier, s^r de Begnins, mais Guy, vassal de Begnins, c'est-à-dire possédant à Begnins un fief pour lequel il doit au seigneur du Mont le service militaire. » Pour mieux faire comprendre son idée, M. de Mandrot cite une donation faite, au XIII^e siècle, au couvent de Bonmont, près Noyon (canton de Vaud), dans laquelle figure, comme témoin, *Petrus, miles de Arnex, miles*. En traduisant, ajoute-t-il, comme cela se fait à présent, cela signifierait Pierre, chevalier d'Arnex, chevalier; il y aurait pléonasme, mais en prenant le mot *miles* suivant sa position dans la phrase, cela signifie Pierre, vassal d'Arnex, chevalier. En effet, les *milites* d'Arnex tenaient ce petit village du district de Noyon en fief des seigneurs de Gingnis, et le Pierre en question, est appelé ailleurs *Petrus de Arnex, miles*; il était revêtu du titre de chevalier ⁽¹⁾.

sance et qu'elle n'était donnée qu'à ceux qui avaient été faits chevaliers dans une cérémonie publique. Tout chevalier pouvait créer d'autres chevaliers, et souvent on aimait mieux recevoir cet honneur de la main d'un gentilhomme qui s'était acquis de la réputation par les armes, que de celle d'un prince.

(1) Nous avons écrit à M. de Mandrot pour éclaircir nos doutes, mais, malheureusement, nous avons appris qu'il était décédé.

Il est vrai qu'au XI^e siècle et dans la première partie du XII^e, le mot *miles* a pu être employé d'une manière générale pour indiquer un vassal devant le service d'un cavalier, armé de toutes pièces; mais, au XIII^e siècle, époque de la plus grande floraison de la chevalerie, il n'en était plus ainsi, et le terme *miles* n'avait pas d'autre signification que celle de chevalier. On ne peut pas admettre, d'ailleurs, que dans la même phrase ce terme, suivant sa position, avait deux significations différentes. Nous pensons donc que dans la phrase *Petrus, miles de Arnex, miles*, la répétition du mot *miles* provient d'une faute d'impression ou d'inattention de la part du scribe qui a rédigé la charte, et puisque *Petrus, miles de Arnex, miles*, est appelé dans un autre acte *Petrus de Arnex, miles*, nous sommes porté à en conclure que ces deux manières d'écrire ont la même signification et n'en avaient pas d'autre pour ceux qui ont écrit ces chartes. Il est évident que dans la phrase *Petrus de Arnex, miles*, d'Arnex est le nom patronymique de Pierre; on ne peut donc pas admettre que dans les expressions *Petrus, miles de Arnex*, ce dernier nom n'indiquât que la vassalité. Quel était donc alors le nom de ce vassal qui était chevalier? On ne saurait soutenir qu'il n'en avait pas, car au XIII^e siècle, toutes les familles nobles possédaient un nom de famille. Il en est de même pour *Eudo, miles de Begnins*, qui signifie Eudes de Begnins, chevalier, et non Eudes, vassal de Begnins.

On nous objectera peut-être, que la phrase, pour être régulière, nécessiterait une virgule après le mot *miles*. Mais nous répondrons à cela, que les scribes du XIII^e siècle, pas plus que les clercs de notaires de nos jours, ne s'astreignaient à une ponctuation exacte, et nous croyons que si, dans un acte moderne, on lisait par exemple : *Pierre Martin, propriétaire de Couëron*, cela signifierait que Pierre Martin est un propriétaire de la commune de Couëron, et non propriétaire de la commune de Couëron elle-même.

Des chartes de Saintonge, que le savant président de notre

Société archéologique, M. le comte Anatole de Bremond d'Ars, a bien voulu nous communiquer, prouvent ce que nous venons d'avancer. Plusieurs d'entre elles ont rapport à des dons faits par des seigneurs de la Garde à l'église d'Arvert. *Deo et ecclesie domus de Garda in Arverto*. Une charte de 1228 relate une donation faite par *Guillelmus de Garda miles de Arverto*, ainsi que l'indique le titre. Dans cet acte, Guillaume de la Garde s'intitule : *Ego Guillelmus de Garda, miles* ; ici, il n'y a pas d'incertitude, et si le scribe qui a rapporté cette charte a écrit *miles de Arverto*, sans virgule après le mot *miles*, ce qui n'est qu'une faute de ponctuation, il n'avait pas entendu écrire autre chose que Guillaume de la Garde, chevalier, de la paroisse d'Arvert. Nous voyons, en effet, figurer dans une charte de la même année, *Guillelmus de Peyros, miles, de Arverto*. Plusieurs autres actes contiennent des donations faites par des personnes de conditions diverses à l'église d'Arvert, et leurs noms sont suivis de la mention *de Arverto*. Nos chartes bretonnes nous montrent des expressions analogues ; ainsi, dans un acte de donation à l'abbaye de la Vieuville, de la fin du XII^e siècle, Olivier de Quélen s'intitule : *Oliverius miles de Kaelen*. Nous pensons qu'il serait difficile de traduire ces mots autrement que par ceux d'Olivier de Quélen, chevalier. Aussi, les auteurs des *Anciens évêchés de Bretagne*, qui ont reproduit cette charte, lui donnent pour titre : *Don fait à la Vieuville par Olivier de Quélen*. Dans une charte de Beauport de 1232, nous lisons : *Guillelmus, filius Hamonis, miles de Godelino*, c'est-à-dire Guillaume, fils Hamon, ou plutôt Guillaume Hamon, chevalier, de Goudelin. Nous ferons remarquer que les expressions un tel, fils un tel, sont assez fréquemment employées dans les chartes des XII^e et XIII^e siècles, et qu'en général, le second nom indique le nom de famille. Ainsi, dans un acte de 1187, de Saint-Aubin-des-Bois, nous voyons figurer *Henricus, filius Rio*, et parmi les témoins, *Oliverius Rio*. Dans des chartes postérieures, *Henricus, filius Rio*, est appelé *Henricus Rio*. Ce

nom est aussi écrit Riou dans une charte de 1232, dans laquelle Olivier Rio, précédemment nommé, paraît avec la qualité de chevalier. Chérin, dans la généalogie de la maison de Drée, dressée par lui pour les honneurs de la Cour, cite des chartes de 1152, 1180 et 1190, dans lesquelles Barnuin de Drée est appelé *Barnuinus de Drée*, *Barnuenus Miles de Drée*, et *Dominus Barnuinus de Drée*. On sait que le titre de *Dominus* n'était donné qu'aux seuls chevaliers. Dans une autre charte de 1190, Barnuin de Drée, Varnier de Fontaines, etc., sont qualifiés chevaliers, *milites*. Il est donc bien évident que *Barnuinus miles de Drée* signifie Barnuin de Drée, chevalier, et non Barnuin, vassal de Drée, comme l'aurait traduit M. de Mandrot.

En résumé, le terme *miles* a eu, à diverses époques, différentes significations; de sorte que, aux temps de transition, son interprétation a pu causer quelque incertitude, mais à partir de la seconde moitié du XII^e siècle, dans laquelle on voit les princes et les grands seigneurs rechercher le titre de chevalier, il n'en est plus ainsi, *miles* signifie chevalier.

La plupart des auteurs qui ont écrit sur la chevalerie, négligeant de consulter les textes anciens, ont émis quelquefois des opinions erronées. Ainsi, M. de Châteaubriand, écrivain de grand style, mais qui s'occupe plus des grandes lignes que des détails, a confondu l'institution de la chevalerie avec l'usage, établi chez les Francs, de ceindre à leurs enfants, quand ils avaient atteint l'âge de quatorze ans, l'épée avec le baudrier militaire, et en a conclu que la chevalerie remontait au temps de Charlemagne. Les romanciers des XII^e et XIII^e siècles mettent, il est vrai, en scène des héros du temps de Charlemagne, après les avoir transformés en chevaliers, parce que le règne de ce grand prince avait brillé d'un si vif éclat, qu'ils pensaient rehausser leur sujet par le cadre grandiose dans lequel ils l'avaient placé, mais on a beau chercher, on ne trouve du temps de Charlemagne aucune trace de chevalerie, institution à laquelle donnèrent naissance les excès de la féodalité qu'elle voulait réprimer.

M. de Châteaubriand dit aussi que le service militaire introduisit chez la noblesse la distinction du chevalier *miles* et de l'écuyer *servigium scuti* : erreur manifeste, car le régime féodal, dans lequel le service militaire dû pour chaque fief, était déterminé, avait précédé la chevalerie. Le terme ancien *miles* signifiait seigneur de haubert; quant à ceux d'*armiger*, *scutifer*, ils ne parurent qu'à l'époque où le mot *miles* n'eut plus d'autre acception que celle de chevalier, et finirent par être employés pour indiquer le noble qui n'avait pas reçu l'ordre de chevalerie. La raison en est, quoique au fond écuyer vienne d'*equus*, que du temps où la chevalerie était florissante, les jeunes gentilshommes, pour devenir experts en faits d'armes, cherchaient à entrer au service d'un chevalier renommé, lui rendant tous les offices de la domesticité, portant son écu, sa lance, ayant soin de son cheval, de son armure, et le servant même à table. Ces fonctions, à cette époque, n'étaient pas réputées serviles. Chez une noblesse militaire, tous ceux qui approchaient de la personne du seigneur portaient les armes. Les offices de grand maître de France (autrefois souverain maître de l'hôtel du roi), de grand chambrier, de grand écuyer, de grand panetier, de grand bouteiller de France, étaient au nombre des premières charges de la couronne. Dans les montres des XIV^e et XV^e siècles, les écuyers étaient les hommes d'armes qui n'étaient pas chevaliers, venaient ensuite les archers à cheval, armés à la légère. Ces deux catégories de combattants se retrouvent dans les montres féodales dans lesquelles les possesseurs des fiefs nobles paraissent, suivant leur importance, en équipage d'hommes d'armes ou d'archers.

Certains auteurs ont avancé que le chevalier avait droit de haute justice dans ses terres, et que l'armure complète de guerre lui était exclusivement réservée. De pareilles assertions tombent d'elles-mêmes, car sous le régime féodal, les droits du seigneur sur ses vassaux et le genre de service militaire qu'ils lui devaient, étaient parfaitement déterminés. Le titre de chevalier était personnel, purement honorifique et nullement féodal. L'équipage militaire

du chevalier était celui du seigneur de haubert, l'ancien *miles*, mais, de plus que lui, il avait le droit de porter le baudrier et les éperons dorés, marques de la dignité chevaleresque. Si l'usage de certaines étoffes précieuses lui était réservé, et s'il occupait un rang honorable à la cour de son souverain, d'un autre côté, il ne jouissait que des droits féodaux que lui donnaient ses fiefs, il rendait hommage à son seigneur, lors même qu'il n'était pas chevalier, le suivait à la guerre avec le nombre d'hommes que comportait le revenu de ses fiefs, et s'acquittait de tous les autres devoirs de la féodalité; car le régime féodal était un régime rationnel, dans lequel à chaque exemption, correspondait un service.

Le XIII^e siècle fut le temps du plus grand épanouissement de la chevalerie, mais l'abandon des cérémonies religieuses qui accompagnaient la réception du chevalier, l'oubli de l'obligation de posséder de grands fiefs pour pouvoir soutenir la dignité de chevalier, et surtout le droit que s'arrogèrent les rois de France, au XIV^e siècle, d'anoblir leurs sujets en leur conférant la chevalerie, portèrent de rudes atteintes à cette admirable institution qui prit fin dans les premières années du XVI^e siècle; alors les gentilshommes riches et puissants prirent arbitrairement le titre de chevalier. Ce titre, à partir de cette époque, n'a de valeur que lorsqu'il est accompagné de l'indication d'un ordre particulier.

Nous serions heureux de voir quelques-uns de nos savants confrères de la Société archéologique diriger leurs recherches vers un sujet que nous n'avons fait qu'effleurer, et qui, par son importance, tient une place considérable parmi les institutions de l'ancienne France.

A. DE COUFFON DE KERDELLEC'H.

LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

Au Congrès des Sociétés savantes en 1884.

Messieurs,

Délégué comme plusieurs de nos collègues de la Société archéologique de la Loire-Inférieure aux réunions des Sociétés savantes qui ont eu lieu à la Sorbonne les 15, 16, 17 et 18 avril dernier, je n'ai d'autre titre pour vous parler brièvement des travaux présentés en cette occasion par nos confrères, que celui de n'en avoir présenté aucun, je veux dire mon indépendance absolue. Que ma bonne volonté à remplir la mission dont vous m'avez chargé m'assure du moins toute votre indulgence.

Je vous demande la permission de me borner, dans ce court aperçu, aux sujets qui occupent spécialement notre Société, les comptes rendus du *Journal officiel* faisant connaître surabondamment, et mieux que je ne pourrais le faire, l'ensemble des intéressantes communications qui ont été produites cette année.

I

SECTION D'HISTOIRE ET DE PHILOGOLOGIE.

Après avoir pris part, avec son érudition habituelle, aux discussions relatives à la septième question du programme (*de l'origine, de l'importance et de la durée des anciennes foires*) et avoir judicieusement fait remarquer qu'à l'opposé des marchés ordinaires, toutes ces foires avaient lieu aux époques des fêtes de saints, M. le comte Régis de l'Estourbeillon donna semblablement, à propos de la huitième question, quelques indications de détail très curieuses relativement aux vieilles minutes notariées et à certaines de leurs couvertures en parchemins, souvent d'une très grande valeur.

M. de l'Estourbeillon fit ensuite au Congrès la communication de son intéressant mémoire sur le séjour et l'état civil des familles françaises réfugiées à Jersey de 1792 à 1815.

Au mois de juillet 1883, lors du Congrès de la Société française d'archéologie dans les îles anglo-normandes, il eut la bonne fortune de découvrir une grande partie des registres sur lesquels les ecclésiastiques émigrés avaient secrètement inscrit l'état civil des familles réfugiées dans l'île. Ces précieux documents devinrent dès lors pour M. de l'Estourbeillon l'objet d'une étude approfondie. Après avoir établi leur authenticité et en avoir esquissé rapidement l'origine, M. de l'Estourbeillon en exposa la valeur historique et l'objet. Ces documents ne renferment pas moins de 400 actes environ, contenus dans trente cahiers in-folio et se rapportant aux plus grandes maisons françaises. Tous les hommes, toutes les familles ayant joué dans leur pays un rôle un peu considérable avant la Révolution, semblent être venus s'y inscrire tour à tour, et ces pièces sont accompagnées de plus de 1200 signatures!

Enfin, outre ces actes et les curieux détails qui abondent sur les familles réfugiées à Jersey, le fait le plus saillant qui ressort de cette étude, au point de vue historique, est, par-dessus tout, la renaissance du culte catholique à Jersey. D'abord exercé en secret, tantôt sur un lit, tantôt sur une table, dans les mansardes des ecclésiastiques émigrés, il devient permis à la fin de 1792. En 1803, le premier curé catholique de l'île est officiellement reconnu. Une salle, transformée en chapelle, remplace les oratoires improvisés, jusqu'à ce qu'on [y bâtit la première église catholique, en 1843. Jusqu'à la Révolution française, aucune cérémonie du culte catholique n'avait été exercée à Jersey, depuis la mort du dernier recteur catholique, sir Thomas Pawlett, en 1562, et pas un catholique ne demeurait dans l'île. Grâce à l'émigration française, il y en a aujourd'hui 9.000. Ils y possèdent deux florissantes écoles, où vont s'instruire près de 400 enfants, un bureau de charité qui distribue annuellement plus de 10.000 francs d'aumônes, et une importante bibliothèque de plus de 1.100 volumes. Ils y construisent enfin, en ce moment, une charmante église romane, au centre même de Saint-Hélier. Telles ont été les conséquences de l'émigration à Jersey, en 1789.

Les applaudissements et les encouragements qui suivirent la communication de M. de l'Estourbeillon, rappelèrent la sympathie de tous les membres présents, l'an dernier, au Congrès, pour le jeune et ardent restaurateur de nos frairies bretonnes.

A l'une des séances du lendemain, M. Léon Maître, l'éminent archiviste de notre département, analysa un travail, qui lui fait le plus grand honneur, sur les rapports de la Bretagne avec la cour de Rome, à partir du IX^e siècle. La Bretagne était un pays d'obédience, c'est-à-dire qu'elle vivait en dehors des règles du concordat de François I^{er}, et se conduisait suivant des usages qui lui étaient propres. Les détails apportés par M. Maître précisent la situation de cette province, et leur intérêt fait vivement désirer la lecture du travail *in extenso*.

Nous ne pouvons citer le nom de M. [Léon Maître, sans rap-

peler la juste distinction dont il fut l'objet à l'assemblée générale de clôture, où la rosette d'officier de l'instruction publique lui fut solennellement décernée, à l'issue du discours ministériel.

II

SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

Chacun de nous ayant déjà eu le plaisir de trouver et d'apprécier, au Bulletin du premier semestre de notre Société récemment paru, l'intéressant rapport de M. Jules Montfort, architecte diplômé par le gouvernement, sur les fouilles faites dans le chœur de la cathédrale de Nantes, je dois me priver, pour éviter des redites au Bulletin, de revenir autrement que pour mémoire sur cet important sujet. Il rentrait dans la huitième question du programme, relative aux églises françaises antérieures au XIII^e siècle.

A l'appui de son attachant compte rendu, M. Montfort a présenté au Congrès les plans et coupes de ce monument du XI^e siècle, ainsi que les monnaies des XII^e siècle et suivants, trouvées au cours de ces fouilles, et dont la description est due à M. de la Nicollière-Teijeiro, votre savant et toujours si obligeant archiviste municipal.

Par l'organe de M. Montfort, la Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure ayant demandé avec instance le classement de ce très intéressant édifice et sa conservation, M. Chabouillet, le président du Congrès par intérim, crut être l'interprète de la plupart des assistants, en proposant d'émettre un vœu en ce sens. M. de Lasteyrie, secrétaire, rendit alors compte des démarches déjà faites auprès de l'administration supérieure, et voulut bien appuyer la proposition du président, laquelle fut immédiatement adoptée à l'unanimité.

A la séance du 17, reprenant une discussion qui n'avait pas été épuisée l'avant-veille, à l'occasion d'un long mémoire lu par

M. Bélizaire Ledain (de la Société des Antiquaires de l'Ouest) sur les camps romains dits *Châteliers*, M. Alcide Leroux, avec sa facilité d'improvisation et sa verve inépuisable, entretint le Congrès des buttes de Nozay et d'Abbaretz, curieux retranchements antiques qui forment une ligne continue d'une dizaine de lieues dans notre département. M. René Kerviler leur a consacré un excellent travail dont M. Alcide Leroux a le regret de ne pas adopter toutes les conclusions. Il y a vu des restes d'excavations faites à une époque reculée pour l'extraction des minerais de fer. M. Leroux s'appliqua à démontrer que ces excavations sont d'anciens retranchements auxquels sont venues postérieurement se souder des habitations. Des découvertes d'armes et de tumulus lui ont permis de les faire remonter à l'époque gauloise.

III

Me sera-t-il permis, en terminant, puisque le sujet touche notre Société autant par lui-même que par le nom sympathique d'un ancien collègue que nous comptons tous les jours revoir parmi nous, de rappeler le remarquable travail présenté dans une autre enceinte par M. Charles Marionneau, correspondant de l'Institut. Ce travail, lu à la réunion des Sociétés des Beaux-Arts des départements, à la Sorbonne, le 18 avril, a pour titre : *Les peintures de la cathédrale de Saint-Pierre de Nantes et un tableau d'autel par Charles Errard*. C'est de Charles Errard de Bressuire, père du premier directeur de l'Académie de France à Rome, que M. Marionneau entretint la section. Les peintures de Charles Errard de Bressuire ayant été plus d'une fois attribuées à son fils, l'étude de M. Marionneau fixe un point d'histoire qu'il importait d'examiner et de résoudre. M. Marionneau l'a fait à l'aide de nos archives départementales.

M. Henri Jouin, archiviste de la Commission de l'inventaire général des richesses d'art de la France et secrétaire rapporteur

de la réunion, en résumant, dans son discours final, les travaux les plus saillants de l'année, donna à celui de notre compatriote la place importante qu'il mérite à tous égards.

B^{on} HULOT DE COLLART.

Guérande, le 20 octobre 1884.

RAPPORT

SUR LES FOUILLES

DE LA STATION GALLO-ROMAINE DES CLÉONS

Messieurs,

La constante bienveillance avec laquelle vous accueillez toutes les communications qui vous sont faites, et mon désir de ne pas laisser complètement dans l'ombre des faits pouvant un jour devenir utiles, m'obligent à rompre le silence de ma paisible retraite, pour vous entretenir un instant du résultat de mes premières recherches.

La terre des Cléons, dépendant autrefois de la seigneurie de Goulaine, est située entre les bornes kilométriques 14 et 15, sur la route départementale de Nantes à Saumur par Vallet, et à deux kilomètres de la station de la Haie-Fouassière, ligne de la Vendée. Son sous-sol consiste principalement en un banc de calcaire coquillier, quelquefois friable et sablonneux, souvent compact et fort résistant. On y trouve aussi, par places, joignant le calcaire : du schiste micacé, parfois décomposé ; et, dans quelques endroits, de l'argile.

Depuis déjà bien des années, personne ne mettait en doute l'existence, aux Cléons, d'une station gallo-romaine, bien qu'on n'y eût jamais fait aucune recherche. Mais aujourd'hui, dans l'état avancé des connaissances actuelles, avec ce désir de savoir

auquel nul de nous ne peut se soustraire, l'indifférence n'était plus possible. Aussi au printemps de 1882, à l'instigation et en présence de M. Charles Marionneau, avec le bienveillant concours de MM. Georges et Pitre de Lisle, je résolus d'entreprendre un premier sondage.

Après avoir extrait de nombreux débris de constructions romaines ; au pied d'un mur dont la partie supérieure était visible à la surface du sol, à la profondeur de 1^m40, nous trouvâmes un fragment de mosaïque en place.

Cette première rencontre, déjà fort intéressante en elle-même, était surtout riche de promesses, et permettait de concevoir, pour l'avenir, bien des espérances.

Mais je dois, quant à présent, passer sous silence, ou du moins noter simplement, une vingtaine de fouilles ou sondages plus ou moins intéressants, pour vous entretenir seulement aujourd'hui de la dernière fouille, qui fut la plus importante de toutes.

Cette fouille, exécutée dans la partie déclive d'un chemin d'exploitation, à l'endroit où avait eu lieu le premier sondage, fut commencée à l'automne 1882, interrompue pendant la mauvaise saison, et terminée en avril 1883, sur une étendue de 80 mètres carrés.

Parmi des amas de décombres, nous y avons trouvé de petits clous, un mors de bride, des morceaux de mortier, restes de clayonnages détruits par le feu, une quantité d'enduits peints, faisant supposer des panneaux gris, rouges, blancs, verts et jaunes, limités par des bandes parallèles bleues, rouges, grises, blanches et brunes, adroitement filées au pinceau.

Nous avons pu recueillir également : des tuiles à rebords, des tuileaux de recouvrement, des blocs de chaux mêlée de sable, d'une moyenne grosseur, et sur lesquels mon attention fut attirée par la présence de nombreuses empreintes de tuiles à rebords et de tuileaux.

Leur examen m'a conduit à constater un mode de couverture différent de celui qu'on a remarqué dans d'autres localités (1).

(1) Voir de Caumont: *Abécédaire d'archéologie*, page 73.

Ici, les rangs de tuiles ne sont pas contigus, mais laissent entre eux un intervalle de 3 à 5 centimètres. Cette disposition avait sa raison d'être. Les tuiles gallo-romaines sont très pesantes et l'on a dû donner aux toitures une forte inclinaison, qui, peut-être, n'était pas moindre de 35 à 40 degrés, pour soulager les charpentes et reporter sur les murs de soutènement une partie de ce lourd fardeau. C'est ce qui rendit nécessaires les crans que l'on remarque aux angles de chaque tuile. Mais les tuileaux ne montrent rien de semblable, et il a fallu, pour les empêcher de glisser, relever leur partie inférieure par ces blocs de mortier, qui leur donnaient une position beaucoup plus horizontale, et qui pénétrant dans l'espace laissé vide entre les tuiles, empêchaient les tuileaux d'être renversés par le vent et les maintenaient toujours d'aplomb sur le joint qu'ils devaient préserver contre l'infiltration des eaux pluviales. J'ai pu reconstituer un mètre carré de couverture, donnant la preuve irrécusable de ce que je viens d'affirmer.

Il nous fut facile de constater, dès le principe, qu'on avait anciennement exécuté, sur le point où nous nous trouvions, d'importants remblais. La grande variété des enduits peints ne permettait pas de les attribuer à la même salle ; beaucoup de fragments portaient des coups de pioche, attestant qu'ils avaient été remués postérieurement à la destruction des murs auxquels ils appartenaient ; plusieurs cassures de tuiles étaient encore recouvertes d'une terre étrangère au milieu dans lequel elles étaient enfouies ; enfin, nous recueillîmes, après 1^m50 de déblai, le maxillaire droit d'une mâchoire humaine, isolé, et bien évidemment apporté d'ailleurs.

A la profondeur de 1^m60, nous rencontrâmes les traces manifestes d'un violent incendie : des pierres rougies par le feu ; de longs clous de charpente ; des poutres entièrement carbonisées ; lorsque, sous une dernière couche d'argile, épaisse de 2 centimètres, uniformément répandue et provenant peut-être de l'effondrement du plafond, j'eus la satisfaction de découvrir une nouvelle mosaïque.

Cette heureuse rencontre me fit déblayer complètement le terrain, pour bien connaître l'étendue de la pièce où nous nous trouvions et relever exactement ses dimensions.

C'était une vaste salle, entièrement pavée de mosaïque, ayant 6^m30 sur 6 mètres, c'est-à-dire plus de 37 mètres carrés. Elle était circonscrite par des murs encore debout jusqu'à la hauteur moyenne de 0^m80 et sur lesquels se voyaient, par places, des restes d'enduits peints. Le peu de conservation de ces enduits ne m'a pas permis d'en prendre un dessin d'ensemble ; mais j'y ai remarqué : des ronds, des carrés disposés en pointe et des rectangles constituant un lambris simulé, qui garnissait la partie inférieure de la pièce, et se terminait, près de la mosaïque, par une plinthe brune, de 14 centimètres en gruit pointillé, semé au pinceau.

Les cubes de la mosaïque sont en calcaire blanc et noir ; quelques blancs en marbre ; les rouges, moins nombreux, sont d'une argile calcaire, se décomposant à l'acide comme les précédents. Quelques-uns parmi les noirs, beaucoup moins durs, lamelleux, fusibles, mais résistant à l'acide, sont faits d'un schiste houiller.

Le dessin, consistant en combinaisons de lignes fort variées, est souvent difficile à définir et présente, dans son ensemble, un aspect sévère. Neuf ornements carrés de 1^m19 de côté, disposés 3-6-9, presque tous différents et formés de grecques, de triangles, de carrés et de losanges habilement agencés. Chacun d'eux entouré séparément d'une bordure faite de la répétition successive de trois carrés inscrits l'un dans l'autre, et dont les intersections déterminent des triangles noirs et blancs alternés. Le tout circonscrit par quatre bordures alternativement blanches ou noires et d'inégale largeur.

Après un mur de 56 centimètres, limitant cette belle salle vers le nord-est, existait une autre pièce rectangulaire, de 6 mètres sur 2^m90, disposée de façon que son plus grand diamètre coïncidât, comme direction, au plus petit de la précédente, et pavée également de mosaïque. Le dessin, composé des mêmes cubes,

présentait un rectangle central, fait de carrés et de triangles blancs ou noirs, entouré de bandes circonscrites par un champ blanc, où se voyaient des ornements en forme de palmes.

Le dessous des mosaïques était formé d'une couche de pierres calcaires brutes, d'une hauteur moyenne de 25 centimètres. Elles étaient placées debout, séparées par des intervalles irréguliers et recouvertes d'autres pierres de même nature, disposées horizontalement. On y voyait les traces très apparentes de la chaleur et de la fumée fournies par un hypocauste qui n'a pas encore été retrouvé. Au-dessus de ces pierres existait une couche d'environ 10 centimètres de ciment grossier, fait de chaux vive et de sable calcaire; puis 3 à 4 centimètres de ciment fin, en chaux et briques pilées; enfin, un centimètre de chaux grasse où se trouvaient implantés les cubes.

En avant de la seconde mosaïque, dans toute la longueur de la pièce, régnait une ligne de dix épais carreaux en terre cuite, de 0^m60 de côté, semblables à ceux qui s'employaient pour recouvrir les piliers d'hypocaustes. Ils reposaient sur une fondation de pleine maçonnerie, d'une largeur exactement semblable à celle des carreaux, et solidement construite. Un conduit formé de deux tuileaux de terre cuite, traversant cette maçonnerie et placé immédiatement sous les carreaux, servait sans doute de dégagement à l'air dilaté par la chaleur.

Cette ligne de carrelage portait deux échancrures cycloïdes, régulièrement taillées à la pointe du marteau, et prises, en comptant de chaque extrémité, moitié dans le troisième et moitié dans le quatrième carreau. Elles étaient destinées à laisser pénétrer, jusqu'à la maçonnerie, les bases de deux colonnes de 0^m50 de diamètre, que nous avons trouvées en place. Ces colonnes étaient faites de blocs de terre cuite en quart de rond, recouverts d'abord d'une couche de mortier, puis d'un enduit plus fin, légèrement teinté de jaune.

Nos recherches n'ayant pu nous faire découvrir aucune trace de mur au delà de cette salle, ni même aucun prolongement de ses murs latéraux, j'ai pensé qu'elle était ouverte de ce côté, et

que les deux colonnes devaient soutenir un toit, un fronton quelconque formant péristyle et donnant à cette pièce l'apparence d'une galerie d'où la vue s'étendait sur la rivière.

La Loire, en effet, pénétrait alors librement dans cette vaste déchirure du sol, que nous appelons la vallée de Basse-Goulaine, et, n'étant retenue par aucune digue, arrivait jusqu'aux Cléons, après avoir envahi ce bassin de mille hectares, dont le fond, sur-élevé depuis par les alluvions, constitue aujourd'hui les terrains dépendant du syndicat des marais de Goulaine.

Les Romains avaient choisi là, comme sur presque tous les points où ils s'établissaient en Gaule : un site privilégié, bien en rapport avec leurs goûts et leurs besoins ; un sol calcaire qu'ils affectionnaient toujours de préférence, au pied d'un coteau aux sources abondantes et d'une luxuriante végétation ; enfin, le voisinage d'un grand fleuve, dont les eaux, pénétrant jusqu'à leurs demeures, facilitaient singulièrement leurs transports et les protégeaient, momentanément du moins, contre les attaques de leurs implacables ennemis du Nord.

En cherchant à rencontrer le prolongement des murs de la galerie dont je viens de parler, nous avons découvert un point où la terre noirâtre, assez semblable à des dépôts d'égouts se bêchait facilement. Je fis creuser en cet endroit, où se trouvait peut-être une excavation faite à dessein, voire même une douve entourant le logis, mais où venaient, dans tous les cas, s'accumuler les débris de la maison. Nous y avons trouvé beaucoup d'os d'animaux, surtout de pores et de bœufs ; quelques os de volaille ; une grande quantité de valves d'huîtres de la grande variété pied-de-cheval (*ostrea hippopus*) ; des palourdes (*japes decussatus*) ; plusieurs coquilles des limaçons de trois espèces qui ne se rencontrent encore que trop dans nos jardins (*helix aspersa, nemoralis et hortensis*).

Sur la fin de nos recherches, nous trouvâmes de nombreux fragments de poterie, dont deux ou trois permettent de reconstituer, à l'aide de leurs ornements, les vases auxquels ils ont appartenu ; une petite boule de bronze ayant servi de poignée à un

outil de fer dont les traces sont encore apparentes, etc.

J'aurais désiré poursuivre ce travail : mais nous étions à cette époque de l'année où les terres sont encore imprégnées de toutes les pluies d'hiver ; et, à la profondeur de 2^m40, c'est-à-dire à un niveau bien inférieur à celui des mosaïques, l'eau envahit notre fouille et nous contraignit de battre en retraite. C'est peut-être un endroit à revoir plus tard.

Je suis arrivé, Messieurs, au moment de vous faire l'aveu d'un fait qui, tout en augmentant l'attrait que présentent les fouilles, n'en est pas moins ici regrettable : nous nous sommes trouvés en présence de deux époques dont les constructions superposées se sont en partie détruites. La position inclinée du terrain et sa nature calcaire ont singulièrement protégé les mosaïques ; aussi, sont-elles d'une conservation irréprochable, dans tous les endroits que n'a pas atteints la pioche des démolisseurs. Mais elles ont été traversées sans merci par le passage de gros murs construits ultérieurement ; et, indépendamment des cubes et des débris épars rencontrés dans les déblais, j'ai pu recueillir des fragments de ciment, encore revêtus de leurs cubes et employés comme simples moellons dans l'intérieur de la maçonnerie !

Que faire en présence d'un semblable vandalisme ? On ne pouvait penser à les conserver sur place, avec leurs nombreuses blessures, à près de deux mètres de profondeur, au milieu d'un chemin en pente, indispensable à la culture. Je trouvais pénible de les enfouir de nouveau, pour être seul à en jouir par le souvenir, et je pris le parti de les enlever, me donnant ainsi le moyen d'en restaurer un ensemble de 22 mètres carrés.

Après une extraction difficile, je pus enfin transporter ces précieux débris. A défaut de construction particulière, j'ai fait approprier, aux Cléons, un modeste local, où j'ai déposé tous ces souvenirs archéologiques et procédé moi-même à leur restauration. C'est là que je puis du moins visiter à loisir, et soumettre aux regards de toutes les personnes qui s'y intéressent, ces débris, témoins éloquents, bien que muets, des âges disparus, et que souvent l'on méconnaît ou dédaigne.

Peut-être, en continuant les investigations, arrivera-t-on, un jour, à retrouver l'ensemble de la station des Cléons, et j'ai, dans cette attente, ébauché quelques plans, pour aider au résultat et fixer le souvenir des endroits explorés. Ce sont : le plan général des fouilles et des sondages exécutés jusqu'à ce jour ; celui de la plus grande des mosaïques, telle qu'elle était en place, avec les emplacements des parties détruites ; et trois autres, montrant la disposition des deux pièces et l'orientation de leurs murs dans le chemin ; puis les gros murs construits plus tard sur le même emplacement et faisant avec les premiers un angle de 10 degrés ; enfin, la superposition des deux constructions. Ce dernier travail m'a paru nécessaire pour faciliter la détermination des substructions à découvrir, en permettant de les attribuer à l'une ou à l'autre des deux époques.

Cette superposition des bâtiments suppose un long espace de temps, et ferait croire que notre station a duré pendant une notable partie de l'occupation romaine, peut-être même qu'elle s'est prolongée au delà ; mais rien n'est venu jusqu'ici me donner, à ce sujet, une date quelque peu certaine. Toutefois, nous avons extrait d'une de nos fouilles le revêtement d'une partie de muraille renversée, faite de pierres calcaires dégrossies au marteau et montrant : dans la partie basse, le moyen appareil, et dans la plus élevée, le petit appareil, simulés dans les joints épais du mortier. Entre ces deux parties, que j'ai pu reconstituer, régnait une chaîne de deux briques séparées par un fort joint. Peut-être est-il permis d'en conclure que cette portion, au moins, des constructions, date d'une époque peu antérieure à celle des invasions barbares.

Je termine cet exposé par une dernière constatation. Les restes de l'époque préhistorique et les débris romains dont la présence simultanée a été souvent remarquée dans une même localité, se trouvent encore réunis ici. J'ai pu recueillir, en effet, bon nombre d'outils bien caractérisés, d'éclats et d'ébauches en silex de diverses provenances, qui permettront, sans doute, d'ajouter

le nom des Cléons à ceux des autres stations préhistoriques de la Loire-Inférieure.

Tels sont, Messieurs, les résultats obtenus jusqu'à ce jour. Ils ne sont encore que partiels et doivent être considérés comme bien incomplets ; car, si tout ce qui s'élevait au-dessus du sol a été détruit par l'incendie, anéanti par le temps ou rasé pour les besoins ultérieurs de la culture, les débris n'en sont pas moins apparents, à la surface, sur une étendue d'au moins 20 hectares. Les substructions existent encore, et j'ai pu reconnaître, à la suite d'un déblai fait par un fermier, un lieu de sépulture encore inexploré : fait caractéristique, qui, joint aux considérations précédentes, implique l'existence d'une certaine agglomération d'habitants.

J'ai l'intention de continuer mes investigations, et si vous voulez bien m'y autoriser, je vous en communiquerai les résultats qui me sembleraient intéressants, en vous priant de ne voir en moi qu'un de ces hommes auxquels M. Charles Marionneau, ancien président de la Société archéologique de Nantes, fait appel, au préambule de son Catalogue du Musée cantonal qu'il a créé à Vertou : « un homme de bonne volonté. »

F. CHAILLOU.

Les Cléons, le 3 mai 1884.

UN CHAPITRE

DE L'HISTOIRE DES ÉVÊQUES DE NANTES

— XVI^e SIÈCLE —

Famille Hamon. — Résignation de l'évêché de Nantes par le cardinal Guibé, en faveur de son neveu François Hamon. — Le Chapitre nomme des officiers de la juridiction ecclésiastique à l'encontre de ceux du cardinal. — Conflits de juridiction. — Prise de possession du siège épiscopal par le procureur de F. Hamon. — Séjour à Nantes de ce prélat, en 1512 et 1513. — Pain du Chapitre. — Arrivée de l'évêque à Nantes, en 1516. — Délibérations sur les cérémonies de l'entrée épiscopale, l'assistance des barons, la place de l'Université. — Préparatifs. — Missionnaires clissonnais. — Réception de l'évêque comme chanoine de Saint-Pierre. — Détails bibliographiques. — Mort de F. Hamon. — La Cathédrale posséderait-elle encore la statue érigée sur sa tombe ?

P EUT-ÊTRE eût-il mieux valu intituler cette modeste étude : *Notes inédites sur le Chapitre de la cathédrale de Nantes* ; car elle est complètement empruntée à ses archives. Mais l'histoire de ce corps est encore à faire, tandis que celle de nos évêques, au contraire, a son historien depuis longtemps connu, et qu'il est indispensable de consulter et de citer, lorsqu'il s'agit d'écrire la moindre ligne sur le passé de notre ville. De plus, l'abbé Travers, qui mentionne souvent les registres du Chapitre, notamment celui de 1502, p. 255, t. II, et celui de 1524, p. 281, ne dit rien

du nôtre. Il occupait dans la série la place intermédiaire entre les deux précédents qui, croyons-nous, n'existent plus aujourd'hui.

Une recherche relative au monument de Guillaume Gueguen, dont il a été souvent question ces temps derniers, nous fit désirer d'obtenir communication des titres du Chapitre pouvant fournir quelques documents à cet égard. M. le doyen nous accorda très gracieusement cette faveur, et tout en notant ce qui rentrait dans l'ordre de la question que nous désirions traiter à fond, nous eûmes bien soin de ne pas négliger ce qui concernait l'épiscopat de François Hamon. Le volume mis ainsi à notre disposition, porte sur sa couverture de parchemin : *CONCLUSIONES CAPITULARES, 1509-1520*. L'abbé Travers, nous ne savons pour quel motif, n'en a pas eu connaissance. Il renferme, au sujet de l'entrée épiscopale et de la prise de possession du neveu du cardinal Guibé, des faits peu connus, que nous allons essayer de reproduire. Les volumes suivants ont aussi offert sur leurs pages diverses annotations utilisées ici.

A la suite d'extraits des Registres capitulaires, nous avons ajouté deux documents inédits.

Le premier est l'ordonnance de Mgr Henri d'Escoubleau de Sourdis, archevêque de Bordeaux, pour la construction d'un système de tours à signaux et de corps de garde destinés à la défense des côtes de Bretagne en 1636. Ce système fut-il exécuté?... Il est permis d'en douter. Mais cette pièce empruntée au fonds de l'Amirauté de Guérande, Archives départementales de la Loire-Inférieure, présente certaines particularités bonnes à noter.

Le second est le devis du portail de la Ville neuve de Rennes, texte presque complet, retrouvé par nous sur la couverture d'un registre des miseurs de la ville de Nantes, et qui donne sur l'architecture militaire et les constructions de la première moitié du XV^e siècle des détails fort intéressants.



A famille Hamon de Bouvet jeta un certain éclat au commencement du XVI^e siècle, à la suite du mariage de Guillemette Guibé, fille de la sœur du trésorier Pierre Landoys, avec Guillaume Hamon, capitaine du Loroux-Bottereau en 1484. Elle s'éteignit dans la personne de Robinette Hamon, épouse de Claude de Maillé, sieur de Brezé, décédée en 1614.

Un mémoire des Archives municipales attribue à Denis Hamon, propriétaire des maisons de Bouvet, près la Fosse de Nantes, la reconstruction de la vieille chapelle de Saint-Julien, devenue, quelques siècles plus tard, la chapelle de la Bourse (1). La réfor-

(1) La réformation des domaines de la vicomté de Loyaux, en 1542, porte : « Jean Hamon, sieur de Bouvet, propriétaire des terres de *Gravelau*, la *Lande* et la métairie des *Forges*, à présent appelée *Bouvet*, au Port-Saint-Père. » La terre de Bouvet était une Haute-Justice. Il est assez probable que le quartier de Nantes ainsi désigné aux XVI^e, XVII^e XVIII^e siècles, tirait son nom de cette possession féodale. En 1712, le directeur général des fermes du Roi, au bureau de la prévôté de Nantes, demeurait à Bouvet, paroisse de Saint-Nicolas. Nous trouvons, en 1753, la rue de Bouvet, que le plan Cacault, datant de 1756, place où est aujourd'hui la rue Santeuil ; en 1759, la maison sise à Bouvet, où était anciennement l'Académie ; en 1770, le jeu de boules de Bouvet. En 1779, la « Venelle de Bouvet » occupait ce qu'on nomme aujourd'hui le passage du Commerce. Enfin, en 1784, c'est « le terrain Graslin, cy-devant Bouvet. »

Cette famille avait évidemment des possessions importantes à l'ouest de la ville de Nantes. Car nous voyons encore que la ville devait en 1494, une

mation de 1429 mentionne, paroisse du Port-Saint-Père, « la métairie de Michel Hamon ; » celle de 1450, paroisse de Fougerè, porte, « Guillaume Hamon, a l'hostel du Breil. » Pierre Hamon, *Petrus Hamonis*, chanoine de la Collégiale de Notre-Dame de Nantes, dès 1441, donna, en 1468, 64 écus d'or, pour la fondation de son anniversaire dans cette église.

Parmi les nombreux enfants dont Guillemette devint mère nous citerons seulement : François, évêque de Nantes ; André, archidiacre de Nantes, évêque de Vannes ; René, protonotaire apostolique, abbé de Paimpont ; Jean, qui ne figure pas dans la généalogie, reçu scolastique de Nantes le 12 mai 1510, décédé vers les premiers mois de 1516 ; Ysabeau, abbesse de Saint-Georges de Rennes ; François Hamon, chevalier, seigneur de Bouvet, La Gillière, Roche-Servière, etc., vice-amiral de Bretagne en 1501. Il épousa Renée de SURGÈRES, dont la fille Françoise Hamon, mariée, en 1539, à Jean Bouchard d'Aubeterre, eut pour fille Jeanne Bouchard d'Aubeterre, épouse en premières noces de Louis de la Rochefoucauld, et en secondes, le 1^{er} février 1589, de Charles de BREMOND D'ARS ; deux noms que nous sommes heureux de retrouver en tête du bureau de notre chère Société archéologique (1).

En poursuivant la filiation des familles dont la généalogie tombe sous ses yeux, le chercheur est parfois étonné des alliances et des parentés qu'il découvre.

C'est ainsi que la famille Hamon, très modeste, et pour ainsi dire sans notoriété, jusqu'à son alliance avec Guillemette Guibé, figure parmi celles qui sont alliées à la maison de France.

rente annuelle de 12 livres, au commandeur de Sainte-Catherine, « sur une maison et jardin, siis près ledit lieu de Sainte-Catherine, et ou fyé, quelle maison et jardin souloit tenir Olivier Hamon, seigneur de la Gillière. » Arch. municip., série CC. N^o 374.

(1) Voir *Complément de la Généalogie de la maison de Cornulier*, 1883, p. 132-133, famille Hamon.

En effet, Robinette Hamon, dame de la Flocellière et de Cerisay, arrière-petite-fille de Guillemette, épousa, par contrat du 25 février 1567, Claude de Maillé, seigneur de Brezé, dont le petit-fils, Urbain de Maillé, marquis de Brezé, maréchal de France, se maria, en 1617, avec Nicole du Plessis-Richelieu, sœur du cardinal ⁽¹⁾.

Leur fille, Claire-Clémence de Maillé-Brezé, épousa, le 11 février 1641, Louis II de Bourbon, prince de Condé, dit le *Grand Condé*. Par ce mariage, elle devint la cinquième aïeule du roi Louis-Philippe qui, par conséquent, comptait dans ses ascendantes, Olive Landays, sœur du petit couturier de Vitré, devenu le favori et le trésorier du duc François II.

« L'évêque Hamon, écrit Travers (t. II, p. 275), se rendit à « Nantes, à la fin de cette année [1515], ou l'an 1516. On ne « trouve rien de son entrée, de son serment au chapitre, ni de « ce qu'il lui paya de droits de réception, mais la flatterie italienne vint à Nantes avec lui. » Puis il cite les premiers mots d'une requête adressée au nouveau prélat, et dont les termes paraissent être ceux usités généralement à l'époque, et que le solliciteur emploie dans le but de se rendre favorable celui dont il réclame un service ou un bienfait.

Dom Taillandier, dit qu'il fit son entrée en 1515 ; le P. Albert

(1) Robinette Hamon, fille unique, dame de Bouvet, de Rocheservière, de la Flocellière et de Cerisay, fille d'honneur de la reine douairière, née le 20 janvier 1551, et morte à pareil jour de l'an 1614, avait pour père, Jean Hamon, fils de François, et pour mère, Jeanne de Pannevère, dame de Saint-Martin. Son fils, Jacques de Maillé-Brezé, maître d'un régiment d'infanterie et premier marquis de la Flocellière, est le héros d'une aventure racontée dans le numéro de janvier 1885, de la *Revue poitevine et saintongeaise*, sous ce titre : Un chapitre de l'histoire du couvent de la Flocellière (Vendée) ; la belle Écossaise et Jacques de Maillé-Brezé, par M. Ch. Arnaudet. Ce seigneur aurait enlevé une « damoiselle Élisabeth Hamilton, écossaise de nation, et de l'illustre maison des Hamiletons, dotée d'une très rare beauté qui lui acquit en France le nom de la belle Écossaise, » et qu'il épousa *in articulo mortis*, en février 1617. Le testament d'Élisabeth est daté du 26 février 1617.

Le Grand se tait sur la date de cette cérémonie, que M. Hauréau indique comme ayant eu lieu probablement en 1515, « *Dein Nannetis se recepit anno, ut opinantur, 1515 ;* » tandis que, comme nous allons le démontrer, elle s'accomplit en grande pompe, le dimanche de la Trinité, 13 juillet 1516.

Le 28 juin 1511, d'après Hauréau, le 29, suivant l'abbé Travers, le cardinal Guibé avait résigné, entre les mains du pape, l'évêché de Nantes, en faveur de son neveu François Hamon, qu'il avait près de lui et qu'il affectionnait tout particulièrement. Celui-ci, déjà protonotaire apostolique, était fort instruit dans la littérature et les belles lettres qu'il aimait à cultiver, au moyen sans doute des grandes relations de son oncle et de ses fréquents séjours à Rome.

Six mois après, c'est-à-dire le 22 décembre, les chanoines de la cathédrale, assemblés en chapitre, furent informés, par divers personnages, Jean Jubelot, Benoît Robin, prêtre, Jacques Brécart et les Tempéran, banquiers florentins, *témoins jurés*, que le siège épiscopal était vacant par cette résignation. Ils en acceptèrent donc la direction et l'administration, et nommèrent vicaires généraux le doyen Jean de Plédran, le chantre François de Châteaubrient et Yves du Quérissec, J. Moysen official, les promoteurs des doyennés, l'appariteur et le secrétaire de l'officialité, qui, séance tenante, prêtèrent serment dans la sacristie de l'église, puis demandèrent la remise des sceaux du cardinal, sous peine de nullité, mais le détenteur de ces sceaux (*sigillifer*) refusa de s'en dessaisir.

Le lendemain 23, Girard le Marquis, délégué du cardinal, Jean Cognat et Olivier Faramus ses promoteurs de l'officialité, vinrent prier le Chapitre de différer de quelques jours l'exécution de ces mesures, afin d'éviter les scandales et les murmures que ce conflit faisait naître (*scandalis et murmurationibus populi*) ; que du reste le chapitre n'avait pas à intervenir, puisque, dans sa résignation et dans les lettres de provision de l'évêché, le cardinal s'était réservé la nomination aux divers offices ainsi que la jouissance des revenus ; et ils se retirèrent en laissant acte de leurs protestations.

Ce même jour, les chanoines se rendirent au manoir épiscopal, dans le but d'y tenir l'exercice de la juridiction ecclésiastique. Mais ils ne purent y entrer vu que les portes étaient fermées (*quod intrassent nisi valve illius clause extitissent*). Ils firent, à leur tour, dresser acte de leurs protestations, avec défense aux officiers du cardinal de continuer à exercer.

Cependant, le premier janvier 1512, au son des vêpres, M^e Christophe de Keraudren, docteur en droit, *naguères* official de Nantes, accompagné de Georges Derrian, se présenta aux chanoines. Il leur dit avoir appris qu'ils s'étaient emparés de l'exercice et de l'administration de la Cour ecclésiastique de Nantes, sur le bruit (*quia dicebatur*) que le révérendissime seigneur cardinal de Sainte-Anastasia, évêque de Nantes, avait résigné ; et cela, pendant son absence à lui-même, pour assister au concile convoqué à Pise. Qu'il voulait bien qu'une information eût lieu au sujet de cette résignation ; mais qu'afin d'éviter un scandale, il s'opposait à tout acte de juridiction fait à son préjudice. A la suite de divers pourparlers, M^e de Keraudren sortit du Chapitre, lequel, après une assez longue délibération, lui répondit qu'il continuerait à exercer la juridiction par les officiers nommés capitulairement, et fit dresser acte de sa décision.

Le lendemain, le Chapitre prorogea toutes les causes pendantes jusqu'au 10 du même mois. Il décida d'envoyer des délégués, ou au moins un homme capable (*vir ydoneus*), à Rennes, pour obtenir du Roi un mandement contre les officiers du cardinal, et que les frais de voyages seraient prélevés sur les recettes du droit de sceau, le siège épiscopal vacant (*sede episcopale vacante*.)

Le 7 du même mois, M^e de Keraudren présentait aux membres du Chapitre l'extrait d'une lettre missive de Jean de Moaire, constatant que le cardinal, en résignant son évêché, s'était réservé la nomination de l'official et l'exercice de la juridiction épiscopale. Néanmoins, le Chapitre persévéra dans ses conclusions, et écrivit à la Reine, au Conseil général de Bretagne, au vice-chancelier et à l'abbé de Quimperlé contre les officiers de l'évêque. Des alter-

cations bruyantes, des scènes de violence regrettables eurent lieu dans l'auditoire de l'officialité diocésaine, et le métropolitain de Tours fut saisi de l'affaire.

Nous ne sommes pas assez versé dans l'étude du droit canonique, pour discuter, au point de vue légal, la conduite du Chapitre en cette circonstance. Toutefois, en lisant les actes rédigés par son secrétaire, et par conséquent à un point de vue favorable, il ressort évidemment qu'il agit un peu à la légère, sur une simple allégation officieuse, et non d'après des pièces officielles qu'il était facile de se procurer. L'acte de la résignation, pièce qui l'intéressait spécialement, avait presque six mois de date. Comment admettre que, pendant ce laps de temps, il n'en eût pas eu connaissance? Avant de l'attaquer et de déclarer la vacance du siège, une lettre d'explication adressée au cardinal, eût, sans nul doute, appris les réserves faites par l'évêque de Nantes et enlevé ainsi tout prétexte à ce fâcheux débat. A cette époque, ne l'oublions pas non plus, les conflits entre juridictions rivales étaient nombreux; et chacun croyait manquer aux devoirs les plus élémentaires de l'honneur et de l'esprit de corps, en tentant une démarche de conciliation ou d'éclaircissement pouvant être interprétée, par la partie adverse, comme une faiblesse ou un défaut de confiance dans la justice de sa cause.

Le Chapitre de Nantes jouissait du privilège d'élire son évêque, ce qui avait eu lieu, notamment, le 10 mai 1477, pour Pierre du Chaffault, et le 14 novembre 1487, pour Guillaume Gueguen. La résignation du cardinal en faveur de son neveu le frustrait donc d'une prérogative à laquelle il tenait beaucoup. L'installation même du procureur de François Hamon démontre que, sans l'assentiment du Chapitre, l'évêque ne pouvait être reçu dans sa cathédrale.

Quoi qu'il en soit, un seul moyen restait à l'autorité épiscopale : affirmer son droit et mettre fin à ces malheureuses discussions. C'est ce que fit le nouvel élu, de la manière suivante :

Le samedi 14 février 1512, Missire Christophe de Keraudren, chantre de l'église de Tréguier, procureur et agissant au nom de

R. P. en Dieu, D. D. François Hamon, évêque de Nantes, ainsi qu'il résulte de sa procuration datée du (*blanc*) de ce présent mois de février, signée par J. Mercatoris, notaire, présenta, dans la sacristie (*in revestibulo*) de l'église de Nantes, à Jean de Plédran, doyen, J. du Quérissec, J. Moysen, G. Rouxel, B. de Quifistre, P. Pastourel, G. de Bonamour, J. Deno, O. Richard, J. Rouaud et G. de Quifistre, chanoines, réunis, l'acte de la procuration, les bulles de provision de l'évêché de Nantes, en date du 5 juillet, l'an huitième du pontificat de Jules II, l'an de l'incarnation 1511, accordées à F. Hamon, les lettres du Parlement du Roi, pour prendre possession de l'évêché, en date, à Rennes, du (*blanc*) du présent mois de février, signées par J. Vaucouleur, scellées d'un grand sceau en cire rouge, demandant et priant (*supplicans*) ces mêmes seigneurs chanoines de l'admettre et recevoir à prendre cette possession, de lui assigner une stalle dans le chœur, et de remplir les autres prescriptions contenues dans ces lettres. Ceux-ci, ayant entendu la lecture desdites lettres mot à mot, firent rédiger en français un écrit ou bref de bon accord (*concordia*) entre M^e de Keraudren et Bertrand de Quifistre, au nom des chanoines, qui s'obligea, sous peine de mille écus d'or, à faire ratifier ce bref par l'évêque. A la suite d'une sérieuse délibération (*matura deliberatione*), les chanoines ayant reçu du procureur les serments d'observer et de garder les droits et libertés de l'église, admirent, comme évêque et pasteur, ce même procureur, agissant au nom de son mandataire. Puis, au chant du *Te Deum*, au son des orgues et du chœur de l'église, ils le mirent et placèrent somptueusement et honorablement en possession dudit évêché (*sumptuose atque magnifice in possessionem dicti episcopatus posuerunt et induxerunt*), et lui assignèrent une stalle au chœur. Enfin, ce même procureur se rendit à l'auditoire des Regaires, s'assit sur les sièges des cours séculière et ecclésiastique des Regaires de Nantes, expédia différentes causes. Il s'approcha ensuite du manoir épiscopal dont il prit possession, sans rencontrer la moindre opposition.

Pendant la prestation du serment, étaient présents dans le

vestibule de l'église : J. Brécart, G. Olivier et une foule de personnes honorables et marquantes ; Guillaume Macé, prévôt de Nantes ; Guillaume Jehan, lieutenant ; Pierre Laurens, procureur du Roy ; Hervé du Quélennec, etc.

Vers la fin de cette même année et le commencement de la suivante, François Hamon séjourna dans sa ville épiscopale, mais sans résider à son évêché. Le 13 octobre, les chanoines députèrent l'un d'eux pour aller parler au seigneur évêque, alors dans les maisons de Bouvet, au sujet des subsides que la Reine demandait au clergé du duché de Bretagne, et du diocèse de Nantes. Pendant les vêpres de ce même jour, maître Charles Gaurays, promoteur du climat de Rays, envoyé par l'évêque, répondit au chantre François de Chateaubrient et aux chanoines qui l'entouraient, que la Reine lui avait juré, en posant sa main sur sa poitrine, qu'elle entendait obtenir ces subsides, à titre de vrai et pur secours mutuel (*causa veri et puri mutui*), pour l'aider dans ses pressantes et malheureuses guerres ; et qu'aussitôt qu'elle en aurait le moyen, elle les rendrait.

Le 10 janvier 1513, les chanoines, en chapitre, ordonnèrent de remettre de nouveau à l'évêque, habitant le manoir de la Tousche, cent pains de chapitre ⁽¹⁾.

Il est souvent question, dans l'histoire de Nantes, des pains de Chapitre, que ce corps offrait aux princes et aux souverains qui visitaient la ville. Un acte du 28 février 1527, fournit, à cet égard, quelques renseignements qui trouvent naturellement ici leur place. D'après ce marché passé entre le Chapitre et un boulanger de la paroisse de Saint-Clément, ce dernier était tenu de n'employer que du froment bon, nouveau et des environs d'Orléans. Chaque pain, bien cuit et bien boulangé, devait peser 22 onces, ou être envoyé à l'aumônerie. Un septier, pour la manipulation

(1) Il s'agit ici de la maison épiscopale de la Touche, rue des Catherinettes, reconstruite en style XIII^e siècle, par Th. Dobrée, qui en a fait démolir la chapelle, dont la façade portait les armoiries martelées de Jean de Malestroit.

et la cuisson duquel il était payé trois sous tournois, fournissait cent pains ⁽¹⁾.

Le registre ne fait plus mention de l'évêque de Nantes, jusqu'au 28 mai 1516, jour auquel nous trouvons que les chanoines convinrent d'aller à cheval, avant le dîner (*hodie prius prandium, equestres*), à la Tousche, faire visite au prélat, qui, la veille, vers cinq heures, était arrivé d'Italie et de France, dans cette résidence, pour faire son entrée dans sa ville épiscopale.

Le 11 juin, Hervé Colson présenta au Chapitre un bref apostolique, en date du 16 février précédent, portant indulgence plénière pour tous ceux qui, le jour de l'entrée du R. P. en Dieu D. D. François, évêque de Nantes, dans son église cathédrale et sa ville, fixée au dimanche 13 juillet, assisteraient à sa messe ou visiteraient l'église depuis les premières vêpres du samedi jusqu'au coucher du soleil le dimanche soir, en offrant une aumône pour la construction et la réparation de cet édifice. Le Chapitre fit aussitôt écrire aux évêques, vicaires généraux et chapitres du duché de Bretagne, d'Angers et de Luçon, pour la publication de cette indulgence dont les articles seraient immédiatement imprimés (*imprimentur expensis venie*).

Le 4 juillet, les chanoines offrirent à l'évêque, à l'occasion de son entrée, deux cents pains de Chapitre, imputables sur les deniers de la bourse capitulaire. Le 7, ils donnèrent ordre au fabrien de faire nettoyer et préparer, par J. Duchasse, orfèvre, les

(1) Aux Archives départementales existe la copie d'un règlement de police de 1353, attribué, si nous en croyons l'intitulé, à l'évêque de Nantes. Mais la présence du capitaine de la ville, du sénéchal, du sire de Rougé pour le duc, de l'official et du sénéchal du Chapitre pour l'autorité ecclésiastique, d'un certain nombre de bourgeois et du *Commun de la ville*, prouve qu'il s'étendait (A TOUS LES PESTOURS), tels sont les termes employés, ou boulangers de la cité. Ce document, que nous croyons inédit, figure en tête de nos pièces justificatives. Il offre, en effet, un très grand intérêt au point de vue de la manutention et de la surveillance dont le pain était alors l'objet, et comme document curieux sur le métier de boulanger, à cette époque reculée.

chandeliers et encensoirs. Le 9, ils arrêterent qu'il y aurait dans le chœur quatre chantres de chaque côté et aux extrémités (*et butis*), et six ou huit carreaux garnis (*carellis munitis*) ; que pour aller chercher l'évêque, il serait fait une procession solennelle, comme les jours de grandes fêtes, à laquelle les chanoines porteraient la chape ; que M. Hay ferait sous-diacre, M. Richard diacre ; que six ou huit prêtres porteraient l'évêque, Quéric, Euzeniou, Hervy, Rouxeau, et les autres choisis parmi le clergé de la collégiale de Notre-Dame ; que, sur la chaise du chantre, Brécard et René Rénard assisteraient l'archidiacre, et qu'enfin F. Geffroy porterait la crosse épiscopale, à moins que l'évêque n'en désignât un autre.

On le voit, tous les emplois étaient indiqués ; chacun avait sa place dans cette grande cérémonie. Toutefois, l'alinéa suivant intitulé : *Pro deverio Baronum*, n'est pas un des moins curieux des pages de ce registre.

Pro palio ferendo vel non ferendo, au sujet du manteau qui doit être porté ou non porté, ainsi que le disent MM. Hay, Egonneau et un ancien prêtre de Pornic, qui assurent que, lors de l'entrée de M. du Chaffault, le manteau fut porté par les barons, et que, à l'entrée de M. Gueguen, il n'y avait pas de manteau ; il s'agit de connaître l'opinion de l'évêque et de savoir s'il sera porté par les barons ou par quatre chanoines. Et si les barons ne se présentaient pas pour remplir leur devoir, aucun autre ne peut être admis à les remplacer, à moins que ce ne soit leurs fils, ou des barons de qualité égale (*eiusdem qualificationis*). Pour ce qui concerne les droits des barons, au sujet du linge, il fut arrêté que le baron de Rays aurait le linge de table, le baron d'Ancenis les vases de la cuisine (*vasa coquine*), le baron de Pontchâteau les vases du dressoir (*vasa directorii*), mais seulement s'ils sont présents. S'ils ne se trouvent pas satisfaits, on leur fera opposition, et on procédera aux censures (*et si nolint se contentare fiat oppositio et contra eos procedatur ad censuras*). Tant qu'aux peines à infliger aux sujets du seigneur évêque, tenus d'assister à son entrée, et qui ne paraîtraient pas, elles sont laissées

à sa volonté et à celle de son conseil ; les protestations voulues seront faites, et le procureur du Chapitre devra y prendre part avec le procureur des Régales.

Cet acte démontre qu'on commençait déjà à considérer l'assistance des barons comme un accessoire secondaire, et qu'ils pouvaient à la rigueur être remplacés par des prêtres. Il complète aussi ce que nous connaissons, jusqu'ici assez imparfaitement, de l'attribution faite aux quatre seigneurs des objets de la table de l'évêque, en reconnaissance du service qu'ils rendaient en cette circonstance. En effet, le baron de Chateaubrient avait le cheval, celui de Rays le linge de table. La part des deux autres était très vaguement indiquée ; et, dans notre *Armorial des évêques de Nantes*, nous n'avions pas cru pouvoir la préciser. Avec l'assurance que le baron de Pontchâteau prenait la vaisselle du dres-soir, et celui d'Ancenis celle de la cuisine, les droits de chacun sont aujourd'hui déterminés avec une complète certitude⁽¹⁾.

Le Chapitre décida encore que la messe de la Trinité serait dite à cinq heures du matin ; qu'il suffisait que l'Université s'avancât au-devant du prélat, jusqu'à la porte du manoir épiscopal, et que le recteur fit un court compliment (*propositionem brevem*) ; que, dans le chœur, le recteur aurait la première stalle à droite, qu'à côté de lui serait assis l'évêque de Saint-Brieuc, ensuite le vice-chancelier, s'il était présent, et les abbés, par ordre ; au côté gauche, seront assis les barons, les chanoines et les prêtres de chœur.

M^e Jean du Ponceau, procureur de la juridiction du Chapitre, fut mandé et reçut l'ordre de s'associer au procureur des Régales dans ses protestations contre les clients, sujets, barons et tous ceux qui tenteraient de porter préjudice aux droits de l'église.

(1) Travers, t. I, p. 447, parlant de l'entrée de Jean de Montrelais, en 1384, dit : « L'acte de cette entrée ne nous apprend point quels étaient les droits du premier baron, celui de Pontchâteau, et du troisième, celui d'Ancenis. »

Au milieu de toutes ces mesures, si sagement prises, se lit une mention que nous recommandons aux futurs historiens des missionnaires nantais. Le vendredi 11 juillet, le Chapitre décida de donner une somme de quatre livres à deux frères du couvent des Franciscains de Clisson partant pour les Indes, nouvellement découvertes, afin d'y prêcher la foi catholique (*ad Indos, seu novas insulas, per Regem Portugali noviter inventas, tendere ut asseruerunt spirantes, pro fide catholica predicanda*).

Ce même jour, huit livres tournois furent soldées à l'orfèvre Jean Duchasse, pour la façon du calice d'or récemment fait pour l'entrée de l'évêque. Le sacriste toucha, pour le son des cloches, 10^s ; le miseur du Chapitre, pour ses dépenses au sujet de l'indulgence, 23^l 13^s 10^d ; le scribe, pour ses écritures, 70^s, et les ouvriers qui gardaient les trones, 20^s. Total : 28^l 14^s 10^d.

A part ces mentions, soigneusement écrites à leurs dates respectives, le *livre des conclusions* ne contient absolument rien sur la manière dont s'accomplit la cérémonie. Elle eut lieu le dimanche de la Trinité, 13 juillet 1516, au matin, au milieu d'un immense concours de la population. Nous n'avons trouvé aucune trace des incidents, plus ou moins importants peut-être, auxquels elle put donner lieu.

Cependant, une enquête, faite en 1518, pour le Chapitre (1), nous apprend, par la déposition de plusieurs témoins, que ceux-ci entendirent « ledit évesque, estant ou cymitière de Saint-Cléments (point de départ du cortège), lès la porte de Saint-Pierre, promectre et jurer, au doyen dudit Nantes, qu'il eust tenu et gardé estat aux droietz statutz et louables coustumes de l'église de Nantes, ainsi que ses prédécesseurs évesques dudit Nantes avoient fait en leurs temps. »

Un second serment était prêté par l'évêque, mais, cette fois, au seuil de la ville, à la porte dite porte de Saint-Pierre, entre les mains de l'archidiaque, auquel, « à raison de sa dignité, incombe

(1) Arch. départ., série G. *Cultes*, n° 96.

recevoir ladite promesse et serment de deffendre et garder estat aux libertez de l'église et autres points et articles. »

La ville s'associa, suivant la coutume, à l'entrée de l'évêque. Le conseil des bourgeois ordonna au miseur de solder « la somme de quatre vings quatorze livres tournois pour la vendicion de quatre pippes de vin d'Anjou, au pris de quinze livres tournois chaincune pippe, et parreillement pour la vendicion de quatre poincezons vin d'Orléans, au pris de ouict livres dix solz tournois chaincun, pris fait par Guillaume Raboceau, conterolle de ladite ville. Queulx vins furent donnez, de par messieurs de la ville, à Révérend père en Dieu monsieur l'évesque de Nantes, pour lui servir à faire son entrée de sadite évesché. Quelle somme a esté payée en vertu du mandement signé de mesdits sieurs, en dabte de l'ouictiesme jour de juillet, l'an 1516⁽¹⁾. »

Le lendemain de l'entrée épiscopale, c'est-à-dire le lundi 14 juillet, François Hamon, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège apostolique, évêque et chanoine de Nantes (c'est ainsi que débute l'acte latin que nous traduisons), entra au Chapitre, demandant à être reçu chanoine et titulaire de la prébende, vacante par le décès de Jean Hamon. Les seigneurs chanoines, après avoir reçu le serment du révérendissime évêque, d'observer les droits, les libertés et les statuts de l'Église de Nantes, selon la teneur de ces mêmes statuts, dont il fit lui-même la lecture, qu'il croit être issu de légitime mariage, et qu'il n'est pas de condition servile, l'admirent comme chanoine. Le chantre le revêtit du surplis, le doyen et les membres du Chapitre l'embrassèrent comme frères, et lui assignèrent une place entre le doyen et le chantre. Cependant ce n'est qu'à partir du jeudi 26 février 1517, que les listes de présence et de distribution portent : *Decanus, episcopus canonicus, cantor, Quérissec, Rouxel, episcopus Dolensis canonicus, etc.*

⁽¹⁾ Arch. municip., série CC, n° 107. *Compte du miseur J. Spadinc*, fol. 21.

La prébende dont l'évêque entraînait ainsi en possession donna lieu, par la suite, à un assez long procès, au sujet de la perception des revenus qui y étaient attachés, et que le titulaire ne pouvait toucher qu'après un certain temps de résidence et d'assistance aux offices, comme chanoine. La résignation de ce bénéfice, faite par l'évêque, le 10 avril 1525, mit fin à toute discussion.

François Hamon apporta un soin tout particulier à la liturgie de son diocèse.

En 1518, d'après Travers, parut un nouveau bréviaire à l'usage de Nantes, en deux volumes in-12. Il fut revu par l'autorité épiscopale, avec le consentement du Chapitre, et imprimé à Paris.

En 1525, ajoute le même historien, l'évêque « donna un missel sans mention du consentement du Chapitre. Il est sous le nom de l'évêque et avec ses armes. Ce missel est le premier livre liturgique à l'usage de Nantes, sur lequel les armes de l'évêque aient paru. Les évêques précédents n'avaient point affecté cette distinction du siècle sur les livres ecclésiastiques qu'ils avaient donnés au diocèse. Ils croyaient qu'il ne convenait point de porter leurs armes sur l'autel, lorsqu'ils défendaient aux seigneurs de les mettre sur les murs et aux vitres des églises. François Hamon, ainsi qu'on le voit à la tête du missel de 1525, portait écartelé aux 1^{er} et 4^e de 3 haches d'armes ; aux 2^e et 3^e de 3 cors lacés ; une mitre simple au-dessus, sans aucun autre accompagnement ou ornement. Le sceau de son secrétariat, en 1516, a, de plus, sur le tout, un écusson à 4 jumelles (1). »

(1) Complétons la description héraldique du blason de l'évêque, qui est le même que celui de sa famille, et que M. de Courcy, dans son *Nobiliaire et Armorial de Bretagne*, aussi bien que nous, dans notre *Armorial des évêques de Nantes*, n'avions pu donner d'une façon satisfaisante.

Les premier et quatrième quartiers de gueules à trois haches d'armes d'argent emmanchées de sable, étaient les armes propres des Hamon-Bouvet, écartelées au deuxième et troisième d'une alliance que nous ne connaissons pas. L'écusson sur le tout d'argent à trois jumelles de gueules, accompagnées de six coquilles d'azur 3, 2, 1, au chef d'or, était celui des Guibé.

L'abbé Travers avait évidemment le missel sous les yeux, pour en parler ainsi. Or, au lieu de sa boutade sur le consentement du Chapitre et les armoiries, il eût beaucoup mieux fait de décrire plus minutieusement ce volume, très probablement imprimé à Nantes. C'est ce qui semble ressortir d'une mention des *Conclusions capitulaires*, nous apprenant que, le 26 août 1523, Olivier Richard, grand vicaire de l'évêque de Nantes, et les chanoines, assemblés en chapitre, donnèrent pouvoir et permission (*onus et licentiam*) à trois de leurs confrères, F. Geoffroy, P. Quentin et N. Ogeron, d'examiner les missels et de les faire imprimer de nouveau par les Papolins ⁽¹⁾.

Vers la même époque 1525, nous citons toujours l'abbé Travers, « François Hamon donna une nouvelle édition du rituel à l'usage de Nantes ; ce livre, qui n'était pas d'un grand volume, n'existe plus. »

N'est-il pas vraiment étrange que ces trois ouvrages, dont deux au moins sont sortis des presses nantaises, aient été complètement détruits !... C'est une lacune regrettable pour la bibliographie locale, si pauvre et si incomplète. En la signalant aux bibliophiles bretons, nous espérons qu'un jour ou l'autre, une bonne fortune inespérée permettra de la combler.

Le 7 décembre 1523, le miseur du Chapitre reçut l'ordre de remettre à un écrivain qui avait écrit le martyrologe, un écu d'or au soleil ⁽²⁾. Ne serait-ce pas, par hasard, le livre dit *des Anniversaires* que possèdent encore les Archives capitulaires ?

(1) Die xxvj^a augusti 1523, D. O. Richard, vicarius R. P. D. F. episcopi Nannetensis, atque Domini capitulantes, dederunt onus et licentiam D. F. Geoffroy, P. Quentin et N. Ogeron, visitandi missalia ut inde de novo per les Papolins, imprimare faciant. » *Conclusiones capitulares*, 1520-1524, fol. 87, v^o. Arch. du Chap.

Chacun sait que les frères Papolins étaient imprimeurs-libraires à Nantes, et que les volumes sortis de leurs presses sont de la plus grande rareté.

(2) Die lune (16 décembre 1523), quod tradat cuidam scriptori, qui scripsit martyrologium, unum scutum auri ad signum solis.

Ceci nous paraît d'autant plus probable que le mot *martyrologium* fut souvent employé dans le sens de nécrologe et d'obituaire, ainsi que l'atteste Du Cange dans son Glossaire.

Le 31 décembre 1526, Catherine de Laval, femme de Claude, sire de Rieux, de Rochefort, baron d'Ancenis, comte d'Harcourt, vicomte de Donges, seigneur de Châteauneuf, de Largouet et de Reomet, mourait au château de Rochefort, dont les ruines imposantes et pittoresques dominant encore la petite ville de Rochefort-en-Terre, arrondissement de Vannes (Morbihan). Elle était fille aînée de Nicolas de Montfort, dit Guy XVI de Laval, comte de Laval, de Montfort, de Quintin, baron de Vitré, de la Roche-Bernard, seigneur de Tinténac, de Bécherel et de Romillé, et de Charlotte d'Aragon, fille de Don Frédéric d'Aragon, roi de Naples et des Deux-Siciles, dépossédé par Charles VIII, et d'Isabeau des Baux. Le contrat de mariage est du 10 novembre 1518, et ce fut François I^{er} qui négocia cette alliance.

Le sire de Rieux voulut faire à sa jeune femme un service digne du haut rang qu'elle occupait, et y convia toute la noblesse bretonne. Le 16 janvier 1527, le Chapitre consentit, avec une grande bienveillance (*gratissime*), à prêter, à Maître Olivier Harouys, une chapelle de velours, avec chappes et ornements de velours noir, pour porter au château de Rochefort, pour la célébration du service de l'épouse du sire de Rieux, en faveur duquel il permit en outre, au grand chantre et à l'un des chantres d'accompagner l'évêque qui devait faire la cérémonie. Il mit, de plus, à la disposition du prélat, la crosse ou bâton pastoral, faisant partie du trésor des chanoines. Ce fait assez naturel porte l'abbé Travers, toujours un peu frondeur, à faire la remarque qu'après quinze ans d'épiscopat, l'évêque de Nantes ne possédait pas cet insigne, dont, par le fait, il n'avait pas besoin puisqu'il en trouvait un à sa disposition.

François Hamon, depuis fort longtemps malade, mourut le

7 janvier 1532, dans son manoir de Chassay, à Sainte-Luce, suivant la mention inscrite aux *Conclusions capitulaires* ⁽¹⁾.

Une demi-page, restée en blanc, était sans doute destinée à recevoir quelques annotations soit sur l'épiscopat, soit sur l'enterrement au sujet duquel nous n'avons aucun détail. Le 27 février, les chanoines remirent à leur trésorier l'offrande faite à la messe d'inhumation, montant à 7 livres 17 sous. Le 23 septembre, ils prescrivirent la vente et la distribution des torches et cierges, ayant servi à la cérémonie. Enfin, le 18 janvier 1535, le fabriqueur reçut l'ordre de se charger des draps et bougrans des funérailles, suivant un inventaire présenté le même jour au Chapitre, et dont une certaine partie avait déjà été donnée à diverses personnes pour s'en faire des cappes et des vêtements. Ceci prouve qu'alors tous ces objets devenaient la propriété de la fabrique.

Cet évêque, dit Albert le Grand, reçut la sépulture dans la chapelle de Saint-Clair, de son église cathédrale. Cette chapelle était située au-dessus même de celle qui porte aujourd'hui ce nom, et le tombeau de François Hamon occupait précisément la place où se voit le magnifique mausolée connu sous le nom de « Tombeau des Carmes. »

Lorsqu'en 1883, par l'initiative de M. Léon Palustre, directeur de l'Association française, et auteur de remarquables études sur les artistes de la Renaissance, M. Révérend obtint le déplacement

(1) Dominica vija die januarii, anno Domini millesimo quingentesimo trigesimo primo (1532 N. S.), circa mediam noctem, obiit R. P. D. Franciscus Hamon, dum viveret episcopus Nannetensis, in suo manerio de Chessail, quem Deus absolvat.

François Hamon, l'aîné des nombreux enfants de Guillaume et de Guillemette Guibé, dut mourir dans un âge assez avancé. En 1503, il était curé du Loroux-Bottereau et des Tousches, ainsi que le constate cette citation d'un des registres de la Chancellerie de Bretagne : « Du 18 avril 1503, Placet pour M^e François Hamon, de mettre et faire mettre à exécution lettres exécutoriales touchant la cure du Loroux-Bottereau.

« *Idem*, touchant la cure des Tousches. »

de la malencontreuse boiserie qui dérobaît au regard l'arcature du tombeau de Guillaume Gueguen, et la prétendue statue de cet évêque, attribuée à Michel Colombe, il devint évident à la plus élémentaire inspection que cette œuvre ne sortait pas des mains habiles de l'éminent *Imaigier* auquel nous devons le magnifique monument du dernier des ducs de Bretagne.

La déception fut grande; car il fallait faire son deuil de ce chef-d'œuvre à jamais détruit. Le visiteur, en effet, se trouvait en présence d'une sculpture médiocre, aux plis raides et durs, dont l'ensemble et les détails ne permettaient aucun doute.

Une question cependant se posait.

A quel évêque de Nantes pouvait se rapporter la statue, mise ainsi à la place de celle de Guillaume Gueguen ?...

Deux opinions se trouvaient en présence.

L'une, que dans notre enfance nous avons entendu formuler par M. l'abbé Gély, vicaire de la paroisse de Saint-Léonard, avant la Révolution, puis chanoine et maître des cérémonies de la cathédrale, en faisait l'effigie d'un évêque d'Irlande, mort en exil à Nantes.

Or l'évêque, ou plutôt les évêques dont il s'agit, car ils étaient deux, Patrice de Commersford, évêque de Waterford et de Lismore, mort en 1652, Robert, évêque de Cooreck, décédé en 1662, celui-ci inhumé devant l'autel de Saint-Charles. Mais la statue est certainement antérieure de plus d'un siècle à ces dates, et n'a rien qui rappelle l'époque de Louis XIV.

La seconde opinion verrait dans ce marbre le tombeau de l'évêque François Hamon.

Si nous nous en rapportons à quelques données, assez vagues il est vrai, mais ne manquant pas d'une certaine autorité, il aurait été extrait des déblais exécutés en 1816 ou 1817, lorsque le *Tombeau des Carmes* fut restauré, et reconstruit à la place où nous le voyons aujourd'hui, et que les restes d'Arthur III, le comte de Richemond, sauvés par M. l'abbé Gély, y furent déposés. C'est toujours le témoignage de cet ecclésiastique que

nous invoquons. Or c'était, nous l'avons déjà dit, le lieu de sépulture de l'évêque Hamon.

Ce marbre aurait donc été déposé tout naturellement sous l'arcature de Guillaume Gueguen, voisine des travaux. Puis, lorsque la boiserie vint en dérober la vue à tous les regards, il passa pour être celui de ce dernier prélat. La forme de la mitre un peu basse, la rigidité des draperies, le manque de relief de plusieurs parties, peuvent peut-être fournir des objections à ceux qui ne voudraient pas voir là une œuvre du second quart du XVI^e siècle. Le sculpteur, cependant, médiocre ouvrier de province, assez âgé peut-être aussi, a pu suivre les traditions de sa jeunesse, sans être initié aux progrès de l'art de la Renaissance, dans tout son éclat de 1532 à 1550. Ces remarques ne forment pas une impossibilité absolue à notre attribution.

D'un autre côté, à quel évêque de Nantes pourrait-on l'attribuer ? Il faudrait remonter fort loin dans la série épiscopale. Guillaume de Malestroit, 1443-1462, fut inhumé au Mans ; Amaury d'Acigné, son successeur 1462-1477, à l'abbaye de Trizay ; Pierre du Chaffault 1477-1487, au côté droit de l'autel de Saint-Pierre et Saint-Paul, dans le chœur, et Travers, qui parle de son épitaphe, ne fait aucune allusion à une statue ; Robert d'Espinay, 1488-1493, n'a laissé aucun souvenir de sa tombe, et son frère Jean, 1493-1500, fut transféré à Saint-Pol-de-Léon.

En résumé, sauf meilleur avis, nous croyons pouvoir conclure que c'est la représentation funéraire de l'évêque François Hamon que possède aujourd'hui la cathédrale de Nantes, sous l'arcature de l'enfeu de Guillaume Gueguen.



DROITS BIZARRES DU CHAPITRE.

Les cerises de Saint-Similien. — Le déjeuner des jarrets de cochons et langues de bœufs. — Les échaudés de Vertou. — La Raquette. — Famine à Nantes, en 1532.

L'abbé Travers, t. II, p. 286, nous apprend que « le Chapitre avait des droits extraordinaires. » En relisant, dans les registres capitulaires, les actes auxquels il emprunte son énumération trop succincte et d'ailleurs incomplète, nous avons pensé qu'il ne serait pas inutile de reproduire ici des données plus explicites sur ces redevances bizarres.

Le 15 juin de chaque année, veille de la fête de saint Similien, qui se célébrait le 16 de ce mois, le curé de cette paroisse devait, au Chapitre de la cathédrale, le devoir des cerises (*debitum cerasorum et vini, ab antiquo solvi solitum*), suivant une coutume fort ancienne. Le Chapitre se rendait processionnellement dans cette église, y chantait une antienne et une oraison, et allait ensuite à la maison curiale, où le recteur présentait aux chanoines et à leurs choristes un petit repas ou collation composée de cerises et de vin (*quoddam pastellum sive quamdam collationem cerasorum, more antiquo dari assuetum*).

Or, en 1509, il arriva que Nicolas Amyot, prêtre et vice-gérant de la paroisse, pour son frère Guillaume Amyot, curé de Saint-Similien, refusa de remplir cette obligation. Naturellement, le Chapitre fit valoir ses droits, et force fut, au téméraire novateur, de reconnaître ses torts et de se soumettre. Aussi le 15 juin 1510, non seulement il offrit les cerises et le vin ; mais il dut, de plus, renouveler, à haute voix, l'engagement d'accomplir à l'avenir ce devoir parfaitement juste, et appuyé sur des preuves inattaquables. Il avoua aussi qu'il se repentait d'avoir mal agi à l'égard du Chapitre, et que le curé de Saint-Similien était tenu de rendre ce devoir (*proclamavit alta et intelligibili voce, male fecisse recusasse predictum deverium, seque dixit penitere, et illud facere debitum cognovit*). F^{os} 40, 47, 68.

Le 15 juin 1481, Jean Villageays, curé de Saint-Similien, se présenta devant le Chapitre auquel il exposa, tout en reconnaissant son obligation, que malgré toute sa bonne volonté il lui était impossible de présenter les cerises (*quod que non potebat quoquomodo reperire*).

Les chanoines l'en dispensèrent, pour cette année seulement. La mention ne dit pas quelle était la cause de la si grande rareté de ces fruits. *Conclus. capit. 1481-1484.*

Un autre de ces usages, dont jusqu'ici nous n'avons rencontré aucune mention, est celui auquel était astreint le même recteur de Saint-Similien, le mardi de Pâques. Ce jour-là, en effet, le clergé de la cathédrale, allait en procession dans la vieille église paroissiale, et y célébrait une messe solennelle. Or, en 1523, les chanoines et les choristes après la cérémonie, se rendirent au presbytère, où le recteur Guillaume Amyot, le même qui, précédemment, avait cru pouvoir se dispenser d'offrir les cerises, leur donna une collation ou déjeuner composé de jarrets de pores, de langues de bœufs, de pain, de vins rouge et blanc. Mais soit la qualité, soit la quantité des mets laissait à désirer, *minus tamen competenter*, dit l'acte.

Or comme, d'après l'antique usage, le recteur était aussi tenu de donner des pastilles (*pastillas*) aux enfants de la Psalette et surtout de mieux traiter les assistants, le Chapitre, qui pouvait voir dans cette façon d'agir une sorte de mauvais vouloir, protesta contre l'injure qui lui était faite et le préjudice qu'il éprouvait.

Une redevance, également assez peu connue, était celle des échaudés dus par le fermier des revenus de la prévôté de Vertou. La veille de Noël, pendant le son de prime, il devait remettre des échaudés (*arthocopos, gallice, Eschaudez*) ⁽¹⁾ aux dignitaires

(1) ARTOCOPUS, du grec ἄρτος, pain, κόπος, travail, eschaudez ou autre pain fait par labeur. Du Cange nous apprend que le pain azyne, fait dans l'Église romaine, pour les hosties consacrées au Seigneur, est parfois désigné sous le nom d'*artocopus*. Le même auteur ajoute encore : *Chartularium J. Vin-*

et chanoines, quatre à l'évêque, trois aux dignitaires et deux à chacun des chanoines. A Noël 1515, cette coutume avait été oubliée par le débiteur; mais comme un oubli n'est pas un refus, le fermier promit, le 4 janvier 1516, d'accomplir à l'avenir son devoir, au jour dit, et eut seulement à doubler le chiffre des échaudés, qui furent distribués le lendemain 5, veille de l'Épiphanie.

Le jour de Pâques, après le dîner, un particulier nommé Guillaume Boursault, cordonnier du Chapitre, présentait aux chanoines assemblés sur la place de Saint-Pierre, une raquette et deux ballottes, en raison de la maison qu'il occupait à Richebourg, sous le fief du Chapitre. En 1526, il omit de rendre ce devoir, et demanda pardon à genoux, *genu flexo*, aux chanoines qui le condamnèrent à une amende. Mais l'oubli avait une excuse assez plausible, la femme de Boursault était en couche; aussi, eu égard à la piété de la nouvelle mère, les chanoines lui firent cadeau de l'amende.

A Pâques 1535, le même débiteur probablement, car le nom est resté en blanc dans l'acte, présenta, à l'heure dite, à l'archidiaque et au chantre, le doyen étant absent, la raquette et les ballottes. Il paraît que cette raquette n'était pas dans la forme

centii Cenomanensis, fol. 1 : Hæc sunt caritates Artocoporum quæ redduntur in Natale Domini, in Pascha Domini, in festo B. Vincentii cum pane et vino; Episcopo quatuor, Cantori I, etc.

Litré dit, au mot *échaudé* : Espèce de petit gâteau de pâte échaudée (c'est-à-dire mise dans l'eau bouillante pendant vingt minutes environ) d'œufs, de beurre et de sel. Il cite cet extrait du livre des métiers au XIII^e siècle : Nus (*nul*) salemelier (*boulangers*) ne puet cuir au jour de la feste aux mors se ce ne sont eschaudés à donner pour Dieu.

Furetière : *Eschaudé*, gasteau fait en forme de triangle ou de cœur, avec de la paste *eschaudée*, de l'eau, du sel, et quelquefois avec du beurre et des œufs. On mange, le jeudi saint, des eschaudés bénits.

On appelle aussi *eschaudé*, trois rues disposées en triangle, qui font une île de la forme d'un eschaudé. La Fontaine de l'Eschaudé aux Marais du Temple.

Cussy ajoute que les échaudés datent de 1202.

voulue. Les chanoines dirent qu'elle devait être couverte de cuir rouge, et se réservèrent la faculté de prononcer une amende pour la conservation et le maintien de leurs intérêts.

En février 1532, la cherté des vivres et le nombre des malheureux furent telles que les chanoines décidèrent que les pauvres seraient reçus dans leur aumônerie de Saint-Clément et nourris. Chaque chanoine fut, en outre, astreint à donner une aumône, suivant sa volonté, toutes les semaines, depuis le 23 février jusqu'à la fin d'avril. Le doyen, s'inscrivit pour 40^s; Olivier Richard, pour la même somme; François Richard, pour une pipe de vin d'Anjou; Guillaume Drouillard, pour un septier de blé et un demi-septier de fèves; Quenouard, 40^s; Danielo, la même somme; G. Moreau, quatre écus pour les quatre premières semaines; Gui Drouillard, un septier de blé et un demi-septier de fèves; Maurice, Jamoays et Colion, chacun 40^s.

Or la détresse et les besoins étaient pressants dans la ville. Le 22 mars, Monsieur le prévôt de Nantes, député par les habitants, vint exposer au doyen et au chapitre que la ville renfermait une quantité presque infinie de malades (*infiniti pene infirmi*); que les habitants s'étaient taxés par tête; mais que cette taxe ne suffisait pas aux frais de nourriture de ces pauvres malheureux, pour lesquels on dépensait journellement quarante livres, somme très insuffisante. A cette lamentable requête, les chanoines, désireux de venir au secours de leurs concitoyens, promirent cent livres tournois par mois, et de plus le prix de location d'une maison, qu'ils laissaient à l'administration municipale le soin de choisir.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

RÈGLEMENT DE POLICE DU SEIGNEUR ÉVÊQUE, POUR LE PAIN,

SUR TOUS SES SUJETS DE LA VILLE DE NANTES ⁽¹⁾.

30 NOVEMBRE 1353.

COPIE. Pour le commun prouffit a esté ordonné, environ la Saint André, l'an mil III^e cinquante et troys, pour Monsieur Morice Maubinet, lors cappitaine de Nantes, Monsieur Raoul Bemo, en celui temps sénéchal de ladite ville, Monsieur Guillaume de Rougé, conseiller de Monseigneur Monsieur Charles duc de Bretagne, viconte de Limoges, sire de Guise et de Maenne, présens ad ce maistre Raoul Morice, lors official de l'évesque de Nantes ⁽²⁾, Michel Ral, seneschal dudit evesque et plousours aultres gens de eglise, en la présence de Brient Maillart, Guillaume de Vioreau, Jehan de Guëtres, Regnaud Moreau, Guillaume de Clerefontaine, Jehan de Talenczac, Jehan Bonin et pluseurs aultres des bourgeois et du commun de la ville de Nantes, que tous les pestours de la ville de Nantes et celx qui usent de pain vendable faire en ladicte ville toutes charges mises et coustages rabatre s'ils pevent et doivent bien faire de raison, pain de froment au feur le septier

⁽¹⁾ Arch. départ. Série HH. Privilèges, titres confirmatifs, procédures.

⁽²⁾ L'évêque était alors Robert Paynel, transféré du siège de Tréguier à celui de Nantes, au mois d'avril 1353, sur la prière de Charles de Blois.

dudit blé pour vignt soulz, choayme et mollet chacun pour dous deniers, bien et suffisaument cuit, pesant chacun saize onces au pais de la livre dont l'en use en ladite ville.

Item, pain de griste o le tiers de flour, doit peser, chacun bien et suffisaument cuit, et pour le pris que dessus est dit, vignt et dous onces.

Item, pain gros, sens flour, bien et suffisaument cuit, chacun pour le pris dessusdit, doit peser vignt et sept onces et troys quars d'onces.

Item, fouaces doivent peser chacune, pour le pris de dous deniers, comme dit est, audit pris du septier de froment, deiz et ouiet onces.

Item, pain de seille au feur de deiz soubz le septier, bien et suffisaument paistri et cuit, sens point d'autre adicion que la farine de seille, si doit peser chacun pour le pris de dous deniers comme dit est, quarante-cinq onces.

Et quand blé vauldra plus le septier que le pris dessusdit, l'en pesera mains d'onces sur ledit pain, o le congié et regart de justice ; et quant il vauldra à mains haussera le pain par le pois par les onces ; et pour ce faire tenir garder et accomplir, sont chargez par les dessusdits, comme dit est, Perrot Bodo et Robin Rigourdél, jusques à tant que justice y ait pourveu et ordonné d'autres.

Item, pour ce qu'il y a plusours qui n'ont pas flour tant pestours, celx qui usent de pestorie, que autres, fut regardé que septier de blé, tant froment que seille, doit et peut couster de raison à cuyre.

Premièrement, de celx qui font porter leur paste et portent ches lesdiz fournisseurs paste à trenches et peser tant de seille que de froment à la mettre au four.

Item, pour ceux qui portent ches lesdiz fournisseurs lours farines, tant de froment que de seille, encore à tourner, à beluter, à mectre à lever, paistrir, tailler, peser et mectre au four.

Item, pour celx qui baillent leur blé à qui il fault tous ses tours jusques à tant quel soit cuit.

Premier, fut regardé que chacun four à le espleter, à faire cuire suffisamment es longs jours d'esté, pevent cuir chacun four cinq cuisses, chacune de dous septiers ou environ.

Item, es jours d'iver, o ce que l'en prent de la nuit pour les jours qui sont cours, chacun four peut cuire quatre cuices ou environ, et pour les festes et autres jours non ouvrables et non faisables d'icelui mestier, la sepmaine qui est de sept jours fut mise à cinq jours cuisables, et ainsi pourront chacun four ouvrable cuire chacun desdits cinq jours seix septiers.

Premier, fut regardé que pour cuire lesdits seix septiers par chacun jour, comme dit est, il entre et faut une rouarté de buche, qui fut regardée valoir pour le commun temps, ramenée forte monnoye à feble, dous soulz.

Item, pour porter ladite rouartée de buche, dès le port jusques à l'ostel quatre deniers, sauf à y acroistre ou à y abatre à esgart de justice, segond le cours du temps.

Item, pour ung maistre vallet à enfourner le pain et garder qu'il soit cuit, à raison par chascune sepmaine quatre soulz de louage.

Item, pour ses despens de chacun jour douze deniers, et ainsy est par sepmaine sept soulz.

Item, pour ung petit vallet, aprenant au mestier qui recçoit le pain du four et le met en la couche, pour ses despens en aprenant le mestier, pour la sepmaine sans gagner autre louer fors sesdits despans, sept soulz.

Item, pour poyer la couche les beluteaux et pour autres ordilles necessaires et pertinens environ le dit fait, que l'en ne peut pas savoir à présent combien peveunt couster à certain, par chacune sepmaine douze deniers.

Item, pour le louage de meson ce que ledit four en peut encombrer chacune sepmaine, compté sept jours par sepmaine, chacun pour seix deniers, vault la sepmaine trois soulz seix deniers.

Item, ainsi ramenez les sept jours par chacune sepmaine à cinq jours pour les jours feriez rabatuz, lesdits do us jours non

ouvrables audit mestier, par chacune sepmaine comme dit est à équipoler et esvailler lesdits vignt et dous soulz seix deniers à cinq jours, en avient et appartient à chacun jour quatre soulz seix deniers.

Item, pour cuire lesdits seix septiers par chacun desdits cinq jours, une rouarté de buche ad ce appartenante, comme dit est, pour dous soulz quatre deniers, employé en ce le portage de la rendre à l'ostel.

Item, par chacun jour, pour le maillol (maille) que ilz doivent à Monseigneur de Bretagne, pour les seix septiers trois deniers.

Item, pour la goule du four, c'est assavoir quinze soulz qui sont deuz à Monseigneur de Bretagne par chacun an, qui se avaluent à chacun jour maille.

Et ainsi coustent tous lesdiz seix septiers chacun jour sept soulz ung denier maille.

Item, pour leur donner gaign, en oultre les choses dessus dites rabatues, l'en leur donne par chacun jour de cuire lesdits seix septiers deiz deniers maille.

Si en avient à chacun septier de celx qui portent leur paste au four à tailler à peser et à mettre ou four tant de froment que de seille, lun parmi lautre, saize deniers.

Item, pour celx qui portent leur farine encore à courrier à bluter, à tailler à poitrir et à mettre ou four, tant de froment que seille, lun parmy lautre, par chacun septier vignt et cinq deniers.

Item, pour celx qui baillent leur blé, ou denier pour blé ou feur que vault la journée qui il convient tous ses tours, combien que plus de paine y comvienge que à celx qui portent leur flour, est mis à vignt et un denier, comme celx qui portent leur flour, pour ce que le bran en demoure esdits fourniers.

Donné et fait par coppie, par notre court et aux plez de la prévosté de Nantes, le xxiiij^e jour de décembre, l'an mil quatre cens et vignt.

GILLES, passe, par copie.

MERCATUM PRO COCTIONE PANIS CAPITULARIS.

Die Veneris XXVIII^a Februarii, prescripta, anno Domini millesimo quingentesimo vigesimo septimo (1528 N.-S.), Domini decanus et capitulum fecerunt mercatum cum Petro Gillebert, panifice commorante in parrochia sancti Clementis, prope Nannetas, de coquendo panem capitularem ecclesie Nannetensis, modo et forma sequenti, videlicet : quod prefatus Gillebert non accipiat frumentum a mercatore quod non sit recens et bonum ac de cremento Aurelianense, quilibet panis cocte ponderis XXII arum unciarum, qui sit bonus et competens, alias mictetur ad Elemosinariam ; ac pro precio trium solidorum Turonensium pro piscione et coctione cujuslibet septarii, in quo septario erunt centum panes. Quiquidem Gillebert, pistor seu panifex prefatus, se et sua bona obligavit ad bene et competenter serviendum dictis dominis modo et forma supra scriptis, ac pro precio trium solidorum Turonensium, ut dictum est, etc... obligat, etc... per curiam Domini officialis Nannetensis, presentibus ibidem magistris Guillelmo Bouguier, subdiacono Nannetensis, et Herveo Noteau, layco Nannetensis diocesis, testibus ad premissa vocatis.

Concl. cap. 1524-1535.

BOUGUIER.

I

1511. Die Lune 22 decembris. Eadem die Lune Domini capitulantes informati per Johannem Jubelot, dominum Benedictum Robin presbiterum, magistrum Franciscum du Tertre, dominum Jacobum Brécart, Merien vel Johannem Tempéran et saltem per les Tempérans et Thomam Gallet, testes juratos, et prout in eorum depositionibus, alibi late scripto redactis, sedem episco-

palem Nannetensis per resignationem de eadem factam, etc... vacare, acceperunt et acceperunt regimen et gubernationem Episcopatus, etc... in suis manibus ; et deputaverunt in officarios suos, videlicet : in vicarios generales, D. Johannem de Plédran decanum, Franciscum de Chateaubriant cantorem et Yvonem du Quérissec, canonicos Nannetenses, Johannem Moysen officialem, Guillelmum Rouxel Testamentarum, Carolum Gay Nannetensis, Petrum Pastourel Christianitatis alias Castribrientii et Guidonem de Quifistre decanatus Radesii officii promotores, et Guillelmum Gerardi apparitorem et Yvonem Dérian copistam Curie officialatus Nannetensis, qui omnes presentes, dempto Dérian, juraverunt in hoc se fideliter habere, etc... Actum in Sacristia ecclesie, etc... etc... *Concl. cap.* 1509-1520, fol. 75.

II

RECEPTIO D. F. HAMON IN EPISCOPUM.

1512. Die Sabbati, quarta decima mensis februarii, D. Cristoforus de Keraudren, Ecclesie Trecorensis cantor, procurator et procuratorio nomine Reverendi in Christo Patris et Domini Domini Francisci Hamon, Episcopi Nannetensis, prout de sue procurationis mandato, sub data diei (*blanc*) presentis mensis februarii occurrentis, per Jo. Mercatoris, notarium publicum subscriptum... qui presentavit in revestibulo Ecclesie Nannetensis D. Johanni de Plédran decano, Y. du Quérissec, Johanni Moysen, Guillelmo Rouxel, B. de Quifistre, P. Pastourel, Egidio de Bonamour, Jo. Deno, Ol. Richard, Johanni Rouaud et Guydoni de Quifistre, invicem congregatis hujusmodi, mandatum procurationis ac bullas provisionis Episcopatus Nannetensis, sub data Tertio Kalendarum Junii, Pontificatus Julii VIII^o, Anno ab Incarnatione Domini M^o CCCC^o XI^o, Pontificatus Julii

Pape secundi anno octavo, eidem Hamon concessas, ac litteras Parlamenti Regis pro possessione dicti Episcopatus adipiscenda sub data Redonis diei (*blanc*) mensis februaryi occurrentis, per J. Vaucouleur, signatas et circa crocea uno magno sigillo sigillatas, petens et supplicans eisdem dominis quantum ad predictam possessionem capiendam ipsum admitterent et receperent, ac stallum in choro sibi assignarent, et alia facerent que tenore hujusmodi litterarum continebantur. Quiquidem Domini de capitulo, audita lectura predictarum litterarum de verbo ad verbum initaque concordia, secundum breve subscriptum verbis gallicanis, inter dictos dominos de capitulo et de Keraudren, ac M. Bertrandum de Quifistre suis propriis nominibus facta, qui se obligarunt, ipsam tenorem dicti brevis eidem Episcopo ratificari facere, ad penam millium scutorum auri, atque habita matura deliberatione, receptis ab ipso procuratore juramentis de observandis juribus et libertatibus Ecclesie istius, ipsum procuratorem eo nomine, in Episcopum et pastorem receperunt. Cantandoque et psallendo ab organis et choro ecclesie TE DEUM LAUDAMUS, sumptuose atque magnifice in possessionem dicti episcopatus posuerunt et induxerunt; atque cathedram in choro sibi assignaverunt. Et deinde ipse procurator accessit Regalia, ascendit cathedras curiarum secularis regalium et ecclesiastici Nannetensis, ac certas causas expedivit; et postmodum accessit domos episcopales Nannetensis, illas introivit et possessionem adeptus fuit, collationem instrumentum fieri fecit. Et ego... notarius suscriptus, ipsum in eandem possessionem in hoc nomine induxi et inductum dimisi, nemine ad hoc se opponente. Presentibus in revestibulo durante prestatione juramenti domino Jacobo Brécart, et Gildasio Olivier cum reliquis honorabilibus et spectabilibus viris Guillelmo Macé propositò, Guillelmo Jehan locum tenente, Petro Laurens procuratore Nannetensis, Herveo du Quélenec, cum pluribus aliis.

III

CONCORDIA FACTA INTER D. EPISCOPUM ET CAPITULUM.

Sequitur tenor brevis de quo in adipiscendo possessionem Episcopatus ut supra fit mentio. Premièrement, veu que par les bulles appert de la résignation faite ou moys de may mil V^e unze, portant que le chappitre a eu cause et matière d'avoir fait ce quilz ont fait, et sobzstenir le proceix qui leur a esté meu. Et partant demandent que l'évesque ratifie et confirme tout ce qui a esté fait par le Chappitre et leurs commis, procureurs, négociateurs, solliciteurs, etc... Et pareillement ce qui a esté fait par les officiers de monseigneur le Cardinal auront effect, sans préjudicier de l'une ne aultre part. Item, pourtant que par le placet n'est riens mentionné ne du dudit procureur pendant au conseil, ne de celui intenté à Tours, la ou plusieurs mises ont esté faites, demandent qu'il soit mis fin esdits proceix et que les mises et intérêt leur soit satisfait pourveu que unacum receptorum ne passent cent livres. Item, pour ce que de tout temps est observé que le double des bulles, placet et procuration présentées en Chappitre, demeurent oudit Chappitre, demandent avoir le temps de les faire doubler, ou que on leur en baille des transsumpts en forme, faisant foy ; et que de tout ce se oblige le procureur, à peine de mille escuz, en son privé nom. Die sabati prima mensis februarii supradicta, D. Bertrandus de Quifistre, canonicus Nannetensis et Christoforus de Keraudren, cantor Trecorensium Ecclesiarum, suis propriis nominibus promiserunt sub penis predicti juramenti etc... Reverendo patri D. Francisco Hamon, electo Nannetensis, supradicta rata et grata habere facere, et ea laudare, ac verbis predictis per viam Concordati in prescripti in forma autentica redigere et parere, etc... et parere facere, dempto tamen lite in C. dominorum Turonensis de qua dicunt non se immiscere. *Ibidem*, fol. 81.

IV

ASSEMBLÉE DU CLERGÉ POUR LES SUBSIDES DEMANDÉS PAR LA REINE.

1512. 13 octobris. Quoniam die mercurii supradicta XIII^a octobris, de mane hora capitulari, domini capitulantes ordinarunt quod hodie aliquis ipsorum iret allocutum D. Episcopum, in domibus de Bouvet nunc existentem, sciturus quo medio Regina intendebat habere, recuperare et exigere a clero ducatus Britannie et ipsius diocesis Nannetensis. Tandem eisdem die et anno, magister Carolus Gaurays, promotor climatis Radesiarum, commissus ab eodem D. Episcopo, durantibus vesperis dicte diei, retulit D. Francisco de Chateaubrient, cantori, Guillelmo Rouxelli, Bertrando de Quifistre, Egidio de Bonamour, Jo. Deno et Johanne Rouaud canonicis, simul existentibus, quod prefata Regina sibi juraverat fidem, media manu per ipsam ad pectus posita, quod illas intendebat recuperare causa veri et puri mutui pro eam succurrendo in suis necessitatibus, occurrentibus importunis guerris, et quod dum haberet facultatem et oportunitatem illas sibi mutuantibus restitueret; presentibus magistro Christoforo Keraudren et Johanne Coquays testibus. *Ibidem*, fol. 92.

V

ADVENTUS D. EPISCOPI NANNETENSIS.

1516. 28 mai. Et eadem die, conclusum fuit quod domini vadant hodie post prandium, equestres, ad Tuschia, visuri D. F. Episcopum Nannetensem, qui hesterna die, hora circiter quinta,

accessit de partibus Italie et Gallie dictum locum, pro suo ingressu faciendo.

VI

INDULGENCE POUR L'ENTRÉE DE L'ÉVÊQUE.

Die mercurii supradicta undecima junii, Herveus Colson, in capitulo Nannetensis, dominis capitulantibus presentavit unum breve apostolicum de plenaria remissione omnium peccatorum illorum qui die introitus Reverendi Patris D. D. F. Episcopi Nannetensis, in suas civitatem et ecclesiam Nannetensis, die dominica XIII^a julii proximi fiendi, eiusdem Episcopi misse interfuerunt, seu eandem ecclesiam a primis vesperis diei sabbati usque ad occasum solis dicte diei dominice visitaverint et manus suas ad capsas (?) pro predictae ecclesie reparatione porrexerint, sub data XVI februarii ultimi preteriti. Cujus brevis D. Oliverius Richard, ipsius Episcopi vicarius, transumptum fieri decrevit in forma. Actum in novo capitulo ecclesie, etc., etc... Eadem die domini concluderunt scribi de venia Episcopis, vicariis et capitulis ecclesiarum ducatus Britannie, ac Andegavensis, Lucionensis, pro publicatione dicte venie fienda, et quod fiant articuli de illo et imprimentur expensis venie. *Ibidem*, fol, 158.

VII

MESURES POUR L'ENTRÉE ÉPISCOPALE.

Die Lune VII^a julii, Domini concluderunt quod fabricius faciat mundare et preparare, Johanni Duchassy aurifabro, pro adventu D. Episcopi, candelabra et turribula.

Die IX^a Julii, domini capitulantes deliberaverunt quod die dominica proxima pro introitu R. P. D. Francisci, Episcopi Nannensis, in choro sint quatuor cantores et duobus scilicet lateribus et butis, et sex vel octo carellis munitis. *Ibidem*, fol. 159 verso.

VIII

Item, quod super incensu, illa die in choro ferendo, fiat opinio, et fuit opinatum quod non portarentur incensi propter confusionem dominorum quam ab hoc posset evenire; et eundo ad processionem, quesitum Dominum, portabuntur cape, et fiet sollemnis processio, more magnorum festorum; et quod Hay subdiaconum et Richard dyaconum faciant; et quod sint sex vel octo presbiteri illa die portantes Dominum, videlicet Querecy, Euzeuiou, Hervy, Rouxeau et alii de ecclesia Beate Marie eligendi.

Item, quod super turrin cantalis erunt assistentes cum Domino Archidiacono Brécart et Renatus Renard. Item, quod Franciscus Geffroy deferreat croicam Episcopi, vel alius per ipsum eligendum.

Die Veneris retro ultimi scripta (XI^a) domini concluserunt missam Trinitatis diei dominice, ob introitu domini, sonare hora quinta de mane, et Primam ac Tertiam hora sexta incipi, et quod processio incipiat ire ad processionem, hora septima.

Item, quod sufficiet Universitati in obviam Domino accedere usque portam manerii Episcopalis; et inibi rector Universitatis predictae faciet unam propositionem bene brevem; et in choro predictus rector habebit primam cathedram lateris dextri chori, et prope eum sedebit Episcopus Briocensis, et deinde vice-cancellarius si fuerit presens, et deinde abbates et ceteri pro ordine; a latere vero sinistro sedebunt barones, canonici et chorales.

Die Veneris suprascripta, magister Johannes du Ponceau, procurator jurisdictionis dominorum, accessit in Capitulum. Cui fuit datum in mandatis assistere die dominica proxima, cum procu-

ratore Regalium in introitu Domini Episcopi, et faciat protestationes pro capitulo et ecclesia, adherens protestationibus procuratoris Regalium contra clientes, feudales, et barones et alii qui aliquid prejudiciabile contra Ecclesiam facere vellent.

IX

ASSISTANCE DES BARONS.

Item, pro palio ferendo, vel non ferendo, quidem ut retulit Hay seu Egonneau, et quidam vetus sacerdos de Pornidio, quod in introitu de Chaffault fuit delatum palium per barones, et quidam quod in introitu de Gueguen nullum erat palium. Super hoc sciatur opinio domini, et qualiter portabitur, vel per barones, vel per quatuor canonicos. Et si barones inibi non comparent pro eorum oneribus faciendis, nulli alii pro exercendis recipiantur, nisi sint eorum filii vel barones ejusdem qualificationis. Pro deverio baronum pro lintheo, fuit deliberatum quod Dominus Radesiarum solum habeat lintheum tabule domini, et Baro d'Ancenis, vasa coquine domini, et Baro Pontiscastri, si ibi fuerint presentes vasa divertorii dicti domini Episcopi. Et si nolint se contentare fiat oppositionem et contra eos procedatur ad censuras. Quo ad penam, contra subditos domini in eius introitu non comparentes et qui comparere tenentur, exigendam, hoc relinquitur domino et sui consilii arbitrio. Et postmodum advisabitur quid super hoc erit faciendum. Et fiant protestationes per procuratorem Domini de agendo et experiendo contra non comparentes qui comparere tenentur. Item promisit Capitulum assistere cum procuratore Règalium pro faciendo protestatione pro ecclesia et veniat procurator Capituli.

X

Item, quod super denarios distributionum donetur duobus fratribus, conventus Clicii, ad Yndos, seu novas Insulas, per regem Portugali noviter inventas, tendere ut assuraverunt spirantes, pro fide catholica predicanda, summam quatuor librarum, quod fecit Brécard.

Item, domini capitulantes ordinaverunt quod fabricus solvat pro factione et diminutione calicis auri per Johannem de Chassy, aurifabrum, noviter pro introitu Domini Episcopi facti, summam octo librarum ultra summam XI VI^s quam jam habuit. *Ibidem*, fol. 100.

XI

RECEPTIO EPISCOPI FRANCISCI IN CONCANONICUM.

Id. Die lune XIII^a supradicta, R. in Christo Pater et D. D. Franciscus, Dei et Apostolice sedis gracia, Episcopus et canonicus Nannetensis, Capitulum Nannetensis intravit, et petiit recipi in canonicum, canonicatus et prebende quondam domini Johannis Namon per obitum vacantium, a dominis capitulantibus. Quiquidem domini, recepto juramento ab eodem Reverendo Patre, quod jura et libertates atque statuta ecclesie, justa tenorem statutorum ecclesie hujusmodi occasione factorum, et per ipsum lectorum observabit, et quod credit esse de legitimo matrimonio, et quod non est servilis conditionis, ipsum in canonicum admitterunt. Dominusque Cantor superlectium sibi induit. Quiquidem Reverendus Pater per Dominos Decanum et Canonicos tanquam fratres deosculatus fuit; et postmodum eidem Domini locum in

capitulo, inter et Dominos Decanum et Cantorem, sibi assignarunt. Actum in sacristia, presentibus : D. Johanne Peigné et Brientio Emprost, testibus. *Ibidem*.

PRO DEVERIO CERASORUM.

Anno a nativitate Domini 1510^o indictione 13^a, die vero dominica vigilia sancti Similiani, 16^a mensis junii, Pontificatus Domini Julii pape, anno VII^o ; domini Johannes de Plédran, Yvo de Quérissec, G. Rouxel, Petrus Pastourel, Egidius de Bonamour, Oliverius Richard, Johannes Rouaud et Anthonius de la Bouexière, canonici, Johannes Paveret, Franciscus Geffroy, et plures alii chorales presbiteri et baccalarii ecclesie Nannetensis, ut moris et solitum est ab antiquo, iverunt processionnaliter ad ecclesiam supradictam sancti Similiani, ibique dixerunt unam Antiphonam et orationem. Et postmodum accesserunt domos presbiterales dicti loci ; quo in loco, in aula superiori dicte domus, D. Nicolas Amiot presbiter, frater germanus, ac negotiorum gestor D. G. Amiot, rectoris predictae parochialis ecclesie, eisdem dominis, Decano et Canonicis ac choristis, dedit, presentavit et perhibuit debitum cerasorum et vini, ab antiquo ad eosdem solvi solitum. Et quia anno ultimo pertroitus fuerat morosus quantum audi predictum deverium, et promiserat per concordatum illud deplorare isto anno, in eadem aula, publice et omnibus astantibus, ipse D. Nicolaus dixit, promisit et proclamavit alta et intelligibili voce male fecisse, recussasse predictum deverium, seque dixit penitere, et illud fecere debitum cognovit. Fol. 40.

COLLATIO EX TIBIONIBUS PORCINIS ET BOUM LINGUIS.

Die martis sequentis festum Pasche (1^a aprilis 1524) processio ecclesie Nannetensis adivit ecclesiam sancti Similiani prope

Nannetas. Missa celebrata in eadem, Domini canonici et choriste intrarunt domos prebendales dicti loci. In eisdem domibus, Guillelmus Amiot, rector illius administravit seu et exposuit collationem seu jeutamentum ex tibionibus porcinis et boum linguis, pane et vinis rubeo et albo, minus tamen competenter. Et quia prefatus rector, more antiquo tenebatur, ut assertum fuit, pastillas infantulis Psallet, et alias melius congregationi tractare quam fecit, dicti Domini canonici protestati sunt de sua injuria et dampno illato, etc...

Concl. cap. 1520-1524, fol. 74, verso

PRO ARTHOCOPIS DE VERTAVO.

Die Veneris supradicta (4 janvier 1506) Alexander (*blanc*) bancarius negotiatorum gestor Emerici et Johannis les Tempérans, mercatorum florentinorum, firmariorum fructuum et emolumentorum prepositure de Vertavo, Nannetensis diocesis, habens et tenens suis in manibus litteram firme predictae, cuius duplum in registro minutarum scribe Capituli de verbo ad verbum inscribitur. Qui in de et super defectu per ipsum commisso de tradendo et assignando dignitatibus et canonicis ecclesie Nannetensis, Arthocopos gallice *Eschaudez*, die vigiliæ festi Nativitatis Domini ultimi preteriti, durante sono prime, quibus videlicet Episcopo quatuor, dignitatibus tres et canonicis et cuilibet duo debentur, eadem vigilia et hora predicta, supra predictis fructibus, de bona justa et canonica possessione debentur, cum Dominis capitulantibus concordavit etc... videlicet, quod die crastina, vigilia Epiphaniæ Domini, hora predicta absque prejudicio futuri temporis daturum hujusmodi prefatis Dominis, duplicabit, solvet, tradet et assignabit, et promisit Dominis illata eorum injuria non stare voluit. Quo ad verbo tempus futurum misit deverium hujus modi, in qualibet vigilia Nativitatis Domini nostri hora honesta atque competenter prefatis Dominis sol-

vere et continuare, atque continuare facere, etc. Actum in Capitulo novo predictæ ecclesiæ ; presentibus ibidem Dominis Johanne Paigné et Brientio Emprost Testibus. *Ibidem*, fol. 150.

O. GERALDI.

PRO RAQUETA.

Dominica XVI^a aprilis, fuit festum Pasche Domini, ideo incepit hac die annum 1525. Qua die Guillelmus Aubry presentavit Dominis, decano et canonicis, pillas sive stofos quas debet.

Lune 2 aprilis 1526. Eadem die Guillelmus Boursault, carpeiator capituli, cognovit in capitulo se debere Dominis, decano et capitulo ecclesiæ Nannetensis, unum instrumentum gallice (*Racquecte*), cum duobus pilis seu stophis, quod tenetur et debet reddere quolibet anno in die Pasche, in exitu prandii dictorum Dominorum in quatrinis seu quadrino Sancti Petri, et hoc ratione domus quam tenet in feodo dicti capituli. Et quia heri non potuit hujusmodi debito sive deverio, petiit genu flexo veniam Dominis, qui eum condempnarunt ad emendam solitam, quam in intuitu pietatis uxoris dicti Boursault, que erat in labore partus, ei donarunt.

Dominica XXVIII^a martii (1535), fuit festum Pasche. Qua die in exitu prandii, in quadriniis divi Petri Nannetensis, (*blanc*) filius (*blanc*) presentavit Dominis Archidiacono, Cantori et Canonicis dictæ ecclesiæ Nannetensis, decano illius absente, unam raquetam seu cabaretum cum (*blanc*) pilis sive stophis prout tenetur presentare per dicti (*blanc*) ratione certe domus quam tenet in Diviti Burgo. Quamquidem raquetam Domini prefati dixerunt debere esse coopertam corio rubeo, et propterea (*blanc*) protestati fuerunt de emenda exigenda et suis interesse et dampnis. Presentibus ad hoc Domino Francisco de Kermenguy, Francisco Jubier, Johanne Nyeolas, presbitero, et compluribus aliis testibus ad premissa vocatis atque rogatis.

Concl. cap. 1524-1535.

Signé : BOUGUIER.

PROJET DE CONSTRUCTION DE TOURS A SIGNAUX POUR LA DÉFENSE
DES COTES DE BRETAGNE, PAR L'ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX.

Claude de Roussillon, conseiller du Roy et sénéchal de Guer-
rande, scavoir faisons que suivant la rescription et la missive de
Monsieur le président de Marbœuf, seigneur baron de Blason, lieu-
tenant de Monseigneur le cardinal duc de Richelieu, Pair, Grand
Maitre, chef surintendant général de la navigation et commerce
de France, ayant pris et appelé pour adjoint M^e Jan Fouscher,
greffier civil et d'office de ceste cour, nous sommes ce jourd'hui
lundy septiesme d'avril 1636, transportez en compagnie du s^r
procureur du Roy de ceste dite cour, de notre maison et de-
meure ordinaire de la ville de Guerrande, jusques en la ville de
Pihiriac, pour et aux fins de l'ordonnance de Monsieur l'ar-
chevesque de Bordeaux en datte du troysiesme jour de mars
dernier, et nous envoyé par Monsieur le président de Marbœuf,
veoir et visiter la coste de la mer aux environs de ladite ville et
villages circonvoysins, affin de faire et rapporter l'advis des bour-
geois et habitans dudit lieu de Pihiriac, pour le faict de la cons-
truction d'une ou deux tours, mentionnées dans l'ordonnance
dudit seigneur Archevesque de Bordeaux ; où estans arrivez en-
viron les dix heures du matin, nous avons pris notre logis en la
maison du s^r Yvon Bourre, tenant hostellerie en ladite ville.
Auquel lieu Pierre de la Haye, escuyer, s^r de Corolet est venu
nous trouver : lequel nous a déclaré que suyvant l'advis que ledit
sieur procureur du Roy a donné à René de la Haye, escuyer de
Sie, capitaine garde coste en ce terroir, frère dudit sieur de Co-
rolet, il auroit envoyé ce sieur de Corolet, pour en son absence
conférer avecq le général des habitans, et adviser de ce qu'il
sera requis et nécessaire pour la conservation de ladite coste ; et
de faict, nous a, ledict sieur de Corolet, mis en main une missive

de la part dudit sieur de Sie, par laquelle il nous faict entendre que quelques affaires domesticques et de conséquence l'ont arresté. Et ayans, à la requeste dudit sieur procureur du Roy, faict injonction à...(blanc)... d'assembler lesdits habitans à son de tambour, et les assigner de se trouver présentement à notre logis, à l'instant ont comparu vénérable et discret Missire Guillaume André, recteur dudit Pihiriac, M^e Jan Depenser, sieur de Trimoudet, les sieurs Mahé Bouric, Pierre Frogier esné, M^e Pierre Frogier, Jacques Frogier, M. Paul Bouric, M^e Martin Bouric, M^e Nicolas Bousso, Guillaume Fresnaye, André Rouxelle, Guillaume Huline et plusieurs autres, ausquelz nous avons faict entendre le subiect de nostre dessente audit lieu de Pihiriac, et mesmes avons par nostredit adjoinet fait faire lecture de l'ordonnance dudit seigneur Archevesque de Bordeaux; lesquelz, d'un commun advis, ont dit que le bastiment d'une seule tour, de la haulteur mentionnée en ladite ordonnance, sera assez suffisante pour tout le terroir de ladite parroisse de Pihiriac, et qu'ilz ne congnoissent aucun endroict plus propre et commode pour y construire ladite tour que l'endroict appellé le Castelet, distant d'ung demy quart de lieue ou environ de ladite ville de Pihiriac; et que desja ayans faict le projet dudict bastiment, au moyen de la congnoissance qu'ilz ont eu cy devant de ladite ordonnance par la publication qui en a esté faicte en l'audience de la Cour de Guerrande, et ayans considéré ledit lieu et endroict, ilz ont recogneu que ladite tour estant bastie en la forme portée par le devis et dessing estans ensuilde de ladite ordonnance, et ung fanal y estant mis pourra servir à tout le terroir et donnera feu et adresse jusques à la ville du Croisic, à la pointe de Penchateau, et encores au dela à plus de deux grandes lieues vers l'embouchure de la rivière de Loyre, comme pareillement le signal de ladite tour servira jusques à l'embouchure de la rivière de Villaigne, qui est à l'opposite vers le nord, et continuant jusques à Penherf et à la pointe de l'Isle de Ruys, en advancant jusques à l'embouchure de la rivière de Morbihan. Et qu'il y a quantité de maisons qui ne sont qu'à la distance de deux à troys cens pas

dans lesquelles maisons on pourra assembler, en forme de corps de garde, quelque nombre des habitans, tant de ladite ville de Pihiriac que des autres paroisses circonvoisines, qui seront désignez et nommez par ceulx qui ont charge de commander. Et qu'en temps d'hostilité, ilz y ont accoustumé de tenir leurs corps de garde dedans ladite ville de Pihiriac, l'ung dans une chapelle apellée de Saint-Michel, et l'autre à vis de la chaussée et quay dudit lieu de Pihiriac. Et que d'ailleurs on donne ordre que ceulx qui habitent dans d'autres villages qui sont proches de ladite coste ont accoustumé de faire la saintinelle aux endroietz qu'ilz jugent estre de plus facille abord, affin de donner advis ausdits corps de garde. Et néantzmoins que lors que la mer s'est retirée, il y a si grand nombre de rochers qui avancent sy avant dans la mer, qu'il est comme impossible aux estrangers d'y aborder ; en telle sorte mesme que les mariniers des lieulx ont très grande craincte de sy commettre la nuit. Et suplient lesdits habitans Sa Majesté et Monseigneur le cardinal, ledit seigneur Archevesque de Bordeaux, et autres seigneurs du Conseil d'avoir esgard à leur pauvreté, n'ayans aucuns deniers communs ny particuliers, et de les vouloir exempter de la contribution dudit bastiment, et d'ordonner sur l'entretienement d'icelle et matières nécessaires aux causes et motif d'icelluy bastiment, pour faire reiglement sur la garde et guet qui y sera requis pour le temps advenir, à cause que ladite tour estant pour servir au général de toute la province, et notamment du territoire de Guerrande, et qu'il ne seroit raisonnable qu'ilz feussent seuls contributifs subiectz ausdit bastiment et entretienement, et y faire la garde nécessaire.

Et nous estans, en compagnie des cy dessus nommez, transportez audit lieu et endroit nommé le Castellet, nous avons passé près ladite chapelle de Saint-Michel, qui est située à ung des bouts de ladite ville, vers le soleil couchant, et en est distante du rivage de la mer de plus de quatre ou cinq gaulles. Et passant par le village appellé Chastouceaux, nous sommes venuz audit lieu dont est question, que nous avons veu estre une

grande plaine fort unie, eslevée à la haulteur de vingt piedz ou environ depuis l'eau ; auquel endroiet il est apareu qu'on y peult commodément bastir et construire la tour dont est question. Laquelle playne ayant esté mesurée par ledit Jacques Frogier, a esté trouvée conteuir quarante cinq toises de long et neuf de laise, à la gaulle de huict piedz de Roy, qui feroient ung demy journal de terre et cinq cordes, mesure de la coustume de ceste province. Et à l'endroit interrogé lesdits habitans, ilz ont dict que la plus proche perrière de graiz, qu'on appelle pierre à tailler, est esloignée de trois grands quartz de lieue et plus ; et que la pierre qui est à la coste et rivage de la mer est fort mole et ne se peult pas volontiers adduire pour bastir et construire muraille. Et dudit endroiet nous ont montré et avons veu clairement la ville du Croisic, le bourg de Batz, la pointe de Penchateau, mesmes la ville de Guerrande et le bourg appelé Saillé, qui est sur le grand chemin des marays à sel ; et de l'autre costé, vers le nord, la poincte appellée Requestat, dependant de l'Isle de Ruys, tirant vers la rivière de Morbihan, la bourgade de Penherf, Penestin et l'Armor, et l'emboucheure de la rivière de Villaigne.

Et ce faict, nous avons remonté à cheval et nous sommes acheminez, en compagnie dudit sieur procureur du Roy et dudit sieur de Corolet, et avecq nostredit adjoinct en la ville du Croisic, distante de ladite ville de Pihiriac de deux grandes lieues, où nous avons pris logis en la maison Jan Pellion, ou pend pour enseigne l'ymaige de saint Jan, ou nous nous sommes retirez d'aillant qu'il estoit plus de sept heures du soir.

Et le landemain matin, huictiesme jour dudit moys et an, ayans mandé le sieur Mandé Toussainetz, procureur scindieq et miseur de ladite ville et communauté du Croisic, et luy faict entendre qu'il estoit requis d'assembler quelques ungs des plus notables habitans de ladite ville, affin d'avoir leur advis du lieu et endroiet quilz jugeront estre le plus à propos de faire construire quelque tour, affin de servir à ce qui estoit ordonné par ledit seigneur, archevesque de Bordeaux, a ledit sieur Toussainetz, comparu en

personne, une heure d'après midy, à nostre logis, auquel lieu se sont trouvez honorables personnes Jan Le Roy, sieur de Kersallio, Jan Legruyer, Jacques Lemauguen, Jan Lemauguen, sieur du Roc, le sieur Jean Brysot, Michel Yvicquel, M^e Pierre Jumel, le sieur Jean Brysot le jeune, et autres, en présence desquelz ayant fait faire lecture tant de l'ordonnance dudit seigneur archevesque de Bordeaux, que de la rescription et missive de mondit sieur, le président de Marbeuf, ilz nous ont dict qu'ayans considéré le lieu et endroict où il est à propos de bastir une tour pour y mettre ung fanal affin de servir de signal, tant à la coste de ladite ville du Croisic, isles et paroisse de Batz que voisines, à la coste de la paroisse d'Escoublac et de Saint-Nazaire, montant vers l'embouchure de la rivière de Loyre, ilz ont trouvé que ce doit estre à la poincte de Chef-Moulin, assez près du lieu appelé Pornichet, parce que ledit endroict est fort eslevé, et que la tour servira beaucoup myeulx que sy elle estoit bastye sur la poincte de Penchateau, proche le port du Poulliguen. Et sont certains que ladite tour, bastye de la manière audit lieu de Chefmoulin, fera veoir le feu qui y sera allumé à l'autre tour qui sera bastye sur la poincte du lieu appelé le Castellet en Pihiriac. Et pareillement sera le feu de ladite tour de Chefmoulin veu de l'autre costé vers le sud à la coste du pays de Rays, et jusques aux isles de Noirmoutier et de l'Isle-Dieu, et à la distance de plus de dix à onze lieues. Et pour ce qui regarde la deffense de la coste de ladite ville du Croisic, isle et paroisse de Batz, ils nous ont dict que tout le contour, qui est environné de mer, et où les navires, barques et semblables vaisseaux prétendroient aborder, est remparé de plusieurs rochers lesquels se voyent, lorsque la mer est basse, advenir à une grande distance dedans la mer, ce qui empesche volontiers l'accès de ladite coste. Et outre lesdites defences, il y a ung fort situé au lieu appelé la poincte de Batz, qui n'est esloigné qu'à la portée d'ung canon de ladite ville. Lequel fort est basti en forme de tour, à la haulteur de dix piedz ou environ, et contenant dix-sept piedz de diamettre, sur lequel fort ilz peuvent placer jusques à trois pièces de canon. Auquel

endroit ilz ont accoustumé de faire ung corps de garde ; et que pareillement ilz font ung autre corps de garde vers l'ouest, à la coste pres la chapelle Saint-Goustan, et deux autres corps de garde, l'ung à la pointe du Crucifix, vers le sud, et l'autre au lieu appelé la Romaine ; entre lesquels corps de garde il n'y a pas la portée de plus d'ung mousquet ou d'une harquebuse.

Et de tout ce que dessus nous avons faict et rédigé par escript le présent procès-verbal, soubz nostre seing et celluy dudit sieur procureur du Roy, et dudit sieur de Corollet et notre adjoint, lesdits jour et an que dessus.

Signé : DE ROUSSILLON, DANIER, P. DE LA HAYE,
FOUSCHER.

Au logis, et par devant Monsieur le Seneschal de Guerrande, à l'après midy de ce jour, cinquième d'avril mil six ceus trante six, a comparu en personne Monsieur le Procureur du Roy, lequel a remonstré que par rescription de Monsieur le Président de Marbeuf, lieutenant en ceste province pour la marine de Monseigneur le cardinal duc de Richelieu, grand maître, chef et surintendant de la navigation et commerce de France, et suyvnt l'ordonnance de Monsieur l'archevêque de Bordeaux, Messieurs les Juges de ceste cour ont esté chargez de pourveoir à la seureté de la coste de la mer dans le detroit et ressort de ceste jurisdiction, et de visiter les lieux et endroitz où il est requis de faire bastir des tours pour y mettre fanalz, ensemble de faire des corps de garde pour la deffence de ladite coste, auquel subiect il convient de promptement monter à cheval. Et d'aultz qu'il ny a aucuns deniers pour faire les fraiz de la despance du voyage de mesdits sieurs les Juges et autres officiers, sy ce n'est sur le fondz destiné par Sa Majesté pour les fraiz de justice en ceste jurisdiction, dont M^e Ollivier Jego, l'ung des fermiers du domaine est encorres saisy, pour n'y avoir à présent aucun revenu dudit domaine. Il a requis estre ordonné audit Jego mettre présentement entre les

maines du greffier de ceste cour, qui vacquera comme adjoinct à l'exécution de ladite ordonnance, la somme de dix-neuf livres, sauf plus ou moins, pour estre employée à la despence qui sera faicte audict voyage, dont ledit greffier fournira et delivrera un breff estat au receveur dudit domaine, pour luy valloir d'acquit en la despence qu'il rendra de sa recepte, et qu'au paiement d'icelle somme de dix-neuf livres, ledit Jego sera contrainct par les voyes et rigueurs accoustumées, nonobstans oppositions et appellations quelconques et sans préjudice d'icelles.

Sur quoy a esté ordonné que des deniers destineez par Sa Majesté aux fraiz de justice en ceste jurisdiction, il sera pris la somme de dix-neuf livres ⁽¹⁾, laquelle sera mise par ledit Jego, fermier dudit domaine, entre les mains de Jan Fouscher, greffier de ceste cour, pour employer à la despence du voyage dont est question, et dont il fera breff estat, pour icelluy représenter et delivrer au receveur dudit domaine. Et sera ledit Jego, contrainct au paiement de la somme de dix-neuf livres nonobstans oppositions ou appellations quelconques, sans préjudice d'icelles. Faict esdits jour et an.

Breff estat des fraiz et despence faicts au voyage de Messieurs les seneschal et procureur du Roy de Guerrande, et le greffier soubsigné, aux villes et paroisses de Pihiriac et du Croisic, pour veoir et visiter les lieux et endroietz où il seroit nécessaire de bastir et construire des tours, à mettre fanalz, pour la conservation des costes de la mer, suyvant l'ordonnance de Monseigneur l'archevesque de Bordeaux, et de Monsieur le Président de Marbeuf, lieutenant en Bretagne de Monseigneur le cardinal de Richelieu, grand maître, cheff et surintendant général de la navigation et commerce de France, et ce sur la somme de dix neuf livres, reçue ou due recevoir de M^e Ollivier Jego, fermier du domaine du Roy, audit Guérande, en l'acquit du receveur dudit domaine, en vertu

(1) Il y avait partout 36 livres, chiffre qui a été biffé.

de l'ordonnance de Monsieur le seneschal du cinquième jour du présent moys et an.

Premier :

Du septieme jour d'avril 1636, à disner en ladite ville de Pihiriac, où assistoient quelques bourgeois pris et appelez pour désigner les lieux :

En pain, sept solz, cy.....	7 s
Trois pots de vin d'Anjou, vingt-quatre solz, cy....	24 s
Trois chopines de vin de Grave, neuf solz, cy.....	9 s
Ung pot de vin breton pour les serviteurs, cinq solz, cy.....	5 s
Ung chapon bouilly, seize solz, cy.....	16 s
Deux platz de bouilly, dix-huict solz, cy.....	18 s
Une pirette d'agneau fricassée, huict solz, cy.....	8 s
Ung quartier d'agneau et ung quartier de chevreau, vingt-quatre solz, cy.....	24 s
Une andouille, quatre solz, cy.....	4 s
En fruict et fromage pour le dessert, quatre platz, douze solz, cy.....	12 s
En boys à chauffer, deux solz, cy.....	2 s
Payé à celuy qui auroit battu le tambour pour assembler les bourgeois et les habitans, cinq solz, cy..	5 s

A la collation audit lieu :

Ung pot de vin d'Anjou, huict solz, cy.....	8 s
---	-----

Dudit jour au souper en la ville du Croisic, et le landemain à disner et à la collation audit lieu :

Deux tables pour Monsieur le Seneschal, trante-deux solz, cy.....	32 s
Deux tables pour Monsieur le Procureur du Roy, pareille somme..	32 s
Deux tables pour le greffier, vingt-huict solz, cy..	28 s
Pour les hommes de Monsieur le Seneschal et Pro-	

cureur du Roy, à chacun deux repas, vingt-huict solz, cy.....	28 s
Pour la despence de troys chevaux, quarante-huict solz, cy.....	48 s
Donné aux serviteurs de l'hôtellerie, dix solz, cy...	10 s
Payé aux passagers venant de Pihiriac audit Croisic, neuf solz, cy....	9
Payé à la collation en vin, pain, fruitz et fromage, trente-et-un sols, cy.....	31 s
Pour deux grosses du procès-verbal de Monsieur le Seneschal, l'une envoyée à Monsieur le Président de Marbeuf et l'autre pour dellivrer au receveur du bureau avec le présent estat, vingt solz, cy.....	20 s

Nous, Seneschal et Procureur du Roy, à Guerrande, certiffions le présent estat estre véritable, lequel se monte, sauf erreur de ject, la somme de dix-neuf livres tournois. Faict soubz nos seings à Guerrande, le huictiesme jour d'avril mil sept cens trante six.

Messieurs,

Je vous envoie l'ordonnance de Monsieur l'Archevesque de Bordeaux, qu'il me laissa pour faire tenir à tous les officiers de la marine et commerce en ceste province. Vous la ferez enrégistrer dans vostre greffe, et m'envoierez un acte de l'enrégistrement que vous en aurez fait, et la mettrez au plustost qu'il vous sera possible à exécution dans l'estendue de vostre ressort. Il y va du service du Roy et de la seurté de la province, et les retardemens que vous y apporteriez vous rendroient coupables des inconvéniens qui en arriveroient. Vous ferez aussy délivrer aux capitaines gardes costes, qui se trouveront dans vostre jurisdiction, des copies, signées de vostre greffier, de ladite ordonnance,

affin qu'ils facent et accomplissent de leur part ce qui les regarde ; et je suis,

Votre très affectionné serviteur,

DE MARBEUF. (Original.)

De Rennes, ce 18 mars 1636.

Guerrande.

Henry d'Escoubleau de Sourdis, archevesque de Bordeaux, conseiller du Roy en ses conseils, et commandeur de ses ordres.

Nous, en vertu du pouvoir à nous donné par Sa Majesté et de Monseigneur le cardinal duc de Richelieu, pair, grand maître, chef et surintendant général de la navigation et commerce de France, ayans trouvé estre nécessaire pour l'utilité du service de Sa Majesté et la seurté des costes de cette province de Bretagne, de construire des tours aux poinctes de Pihiriac, de Penerf, de Thiberon (*sic*) et Grois, de Poulduc, et celle qui est vis à vis de Glenan, de Foinan, à l'antrée de Benaudet, à la poincte du Ras, au cap de la Chevre et aux poinctes de Touliguen (*sic*) des Espagnols, proche Cordon (*sic*), comme aussy de faire des fougons aux clochers de Paumarek, de Saint-Jacques et Saint-Mahé, pour y mettre des fanals qui serviront de signal et advertissemens de l'aprophe des ennemys, et faire poser proche desdites tours des corps de gardes et autres corps de gardes en tous endroicts nécessaires où les ennemys pouroient dessendre. Pour la construction desquelles tours aux lieux cy dessus désignez, Nous aurions faict des marchez ; et d'autant qu'il est encore nécessaire de faire autres tours sur le Groin de Cancalle, à Sézambre, au cap de Frehelle, près le chasteau de la Latte, à Dahouet, sur la tour

Cesson, sur la pointe de Plérin, sur le pallu de Plouhan, sur la haulte coste de Plouzenec, à Brehat, sur la tour du chasteau, et en autres lieux et endroitz de la coste, depuis le Groin de Cancalle jusques à Brest, et d'y faire bastir corps de gardes, et que nous ne pouvons vacquer en personne pour voir et recognoistre les lieux et endroitz où il est besoin d'en construire, ny en faire les marchez. Nous avons commis et commettons, par ces présentes, les sieurs sénéchaux, allouéz, lieutenans, procureurs du Roy, juges et officiers de la marine, capitaines garde-costes, tant des lieux susnommés que tous autres qu'il appartiendra, chacun endroy soy, pour faire construire et bastir dilligemment lesdites tours aux lieux et endroits où il sera nécessaire d'en bastir et construire, mesmes pour voir et prendre le soing que lesdites tours, desquelles nous avons faict les marchez, soient bien et deubment faictes et construites, suyvnt les conditions et devis cy après incérez. Comme aussy de faire faire et poser des corps de gardes en tous endroits qu'il sera requis, tant proche desdites tours qu'en tous autres lieux. Et pour ce faire vous mandons que vous ayez à en faire faire des marchez au rabais, aux lieux où par nous ils n'ont esté faicts, et faire lever tous deniers nécessaires le plus justement et esgallement que faire se pourra, et en la manière accoustumée, suyvnt les fouages, vous exhortans, et par le pouvoir à nous donné vous enjoignant très expressement d'y faire tel debvoir et dilligence que lesdites tours et corps de gardes soient parfaictz dans le moys de juin prochain au plus tard, sur peine de respondre au Roy en vos propres personnes de l'inconvénient irréparable qui en pourroit arriver. Et affin que soyons certain qu'avez receu les présentes, vous les enregistrez dans vos greffes, et après les rendez au présent porteur auquel delivrez un extraict dudit enrégistrement. Et sera adiousté foy aux copyes collationnées aux présentes comme à l'original; et de ce que vous y aurez faict et de vos dilligences, vous donnerez promptement advis et compte à mondit seigneur le cardinal duc, et à Monsieur le Président de Marbeuf, baron de Blaizon, lieutenant de mondit seigneur de la marine de Bretagne.

Faict à Saint-Malo, le troisiemes jour de mars, mil six cens trente six.

SOURDIS,

Ar. de Bourd.

Par mondit seigneur : F. DE SAINT-CLER.

Devis pour les bastiments et constructions des tours que Monseigneur l'Archevesque de Bourdeaux, conseiller du Roy en ses conseils, et commandeur de ses ordres, entend faire suyvant la volonté de Sa Majesté.

Premièrement :

Qu'en tous lieux et endroitz où seront basties lesdites tours, le roch sera aplany de seize pieds de diametre.

Que chacune desdites tours aura seize pieds de diametre hors d'œuvre, et de haulteur quarante piedz, sans compter le parpain.

Que l'espaisseur des murs par le bas sera de cinq pieds, prenant deux pieds pour le tallus jusques à la hauteur de douze pieds, et par ainsy restera trois pieds pour les espesseurs des murs jusques en hault.

Il sera posé deux assises de pierre dure de taille au pied de chacune desdites tours, qui auront dix poulces chacune pour commencer le tallus, et le reste sera de pierre brutte.

Chacune desdites tours estant parvenue à la haulteur de douze pieds, l'on posera un cordon de huit poulces d'espais et de six poulces de laise.

Au-dessus dudit cordon, sera la porte de trois pieds de large et six de hault, et au-dessus de ladite porte sera faict une fenestre dans chacune chambre d'un pied de laise et d'un pied et demy de hault.

Et estant chacune desdites tours parvenue à haulteur de poser les corbeaux, ilz seront posez et auront deux pieds de

sailly et d'espoisseur dix poulces, et seront posez de pied en pied.

Dessus iceulx corbeaux sera posé un parpain de deux pieds et demy de hault et de huict poulces d'espais, de bonne pierre grise ainsy que les corbeaux, et tout autour dudict parpain sera faict des embrasures ou carneaux.

Le hault de la tour sera voulté en cul de four d'une voulte de dix poulces d'espais, avec une clef au milieu, et le dessus sera pavé de pierre platte dure à joincts, et les joincts bien cimentés.

Dans icelles tours sera faict trois planchers de charpenterye, boys de chesne ; scavoir : le premier, à l'endroit dudict cordon, et les deux autres à neuf pieds au-dessus l'un de l'autre.

Dans la première et seconde chambre seront faict deux cheminées dans l'espoisseur du mur, de trois pieds de large.

Chacune desdites tours seront crespies d'un bon mortier, composé d'un tiers de chaux et deux tiers de sable.

Il sera faict deux portes de charpentage, scavoir : l'une au dedans et l'autre au dehors, de boys de chesne avec de bons madriers par derrière, de quatre poulces d'espais.

Sera posé bonnes serrures et verroux de quatre livres de fort bon fer, sur chacune porte desdites tours.

SOURDIS, Arch. de Bourdeaux.

Par mondit seigneur : F. DE SAINT-CLER.

L'ordonnance cy devant a esté leue et publiée en l'audience du siège royal de Guerrande tenue par Monsieur le seneschal, y assistans Messieurs les alloué et lieutenant dudict lieu et juges de la marine, le mercredy, deuxieme jour d'avril mil six cens trente six. Ce réquerant, Monsieur le Procureur du Roy, et ordonné qu'elle sera enregistrée au papier du greffe de la marine, pour y avoir recours lorsque requis sera. Ce que faict a esté lesdits jour et an.

FOUCHER.

(Archives départementales de la Loire-Inférieure, série E, fonds de l'Amirauté de Guérande.)

LE DEVIS DU PORTAL DE LA VILLE NEUFFVE DE RENNES.

Premier. Ledit portal sera fait et ediffié en une grouse tour ronde. Et est baillée par mon souverain seigneur, le duc et les gens de son conseil en présence de missire Robert Despinay, chevalier, garde de ladite ville, affaire des pris et divis cy après déclerez à Jehan Guerrieff de ladite ville, et de la somme de troys mille cinq cens livres par monnoye, et par or cent quinze escuz d'or baillés dudit Guerrieff à mondit seigneur, sauff droit de rabes qui le vouldront faire a estre receuz par ledit garde ou ses commis, quelx rabessours en faesant ledit rabes rendront audit Guerrieff lesdiz cent quinze escuz, et donneront pleges suffisans de faire ladite eupvre, et pareillement ledit Guerrieff. Et lesquelx cent quinze escuz seront poiez audit Guerrieff le jour dudit rabes ou le lendemain. Et de ladite somme de troys mille cinq cens livres et desdits cent quinze escuz, en cas qu'il n'y ara rabessours, ledit Guerrieff ou aultres qui feront ledit rabes seront paieiz sur les deniers premiers prestz des fermes de ladite ville.

Ledit portal sera fait en une grouse tour ronde qui aura dès le fondement jucques au machecoullis saexante piez de haulteur, et de travers par fondement aultres saexante piez, quelx se rapporteront en bataison jucques à l'entrée à cinquante piez, et d'entrée (aultres) cinquante piez, sauff que celle tour sera retrainde devers la ville d'une quinte partie qu'est dix piez, et ainxi en demourra quarante piez oultre ladite bataison; et en la fin de ladite bataison au nyveau de l'assiete de ladite porte, ara une sainture de pierres de taille tout autour par dehors de ladite tour. Quelle tour sera toute masseisse dès le fondement jucques au premier estage quel sera vousté par troys voustes o dous arcs voustez pour ycelle porter, soubz lesquelles voustes seront esligées les portes, herce, mutrisseures et canonnières, et dessoubz lesdits arcs, voust, chambres et retroiz pour les portiers, o cheminées en

la ligne du mur de la ville, et canonnières estre assises par l'ordennance dudit garde.

Item, au-dessus desdites voustes ara ung estage, la plus haulte et grande que faire se pourra, o amesnagemens et esligemens de fenestres, cheminées et huisseus sur le mur de la ville, et aultres amesnagemens y nécessaires estre faiz et assiis par le devis dudit garde. Et aront les murs d'icelle tour, tout autour diz piez d'espaisseur jucques au machecoulliz, sauf le re-traintif devers ladite ville qui ne ara que seix piez; et sur celle estage seront assiises poustres de bois ce que y en faudra pour porter le rouell de bois qui dessus sera mis pour la couverture de ladite chambre. Et sur icelle chambre y ara une aultre chambre pour demourer gar de esligemens tant fenestres huys et cheminée, dont les murs ne aront que quatre ou cinq piez d'espaisseur, de la haulteur qui apartiendra pour porter la charpenterie de ladite tour et portal.

Et sera celle tour aumurrée et corbelée tout autour, fors devers la ville, paroillement qu'est celle de la tour de près saint Jame de Rennes, si mieulx n'est.

Et oultre celle tour et au davant d'icelle sera fait le esligement de le aramissement du pont et planche dudit portal, faiz de maczonnerie dès le fondement jucques au dessus de l'entrée dudit portal; et en seront les boutz faiz de pierre de taille et engravez pour mettre lesdits ponts et planche; et y sera fait canonnières et arbalestrières en l'endroit que ledit garde ordennera.

Item, y ara fait à celle tour un vir ou dedans de ladite ville, quel sera porté en ladite tour et dehors de cinq piez de tour; et sera conduit dempui le pont jucques aux machecoulliz.

Et sera celle eupvre faite de pierre de taille es lieux nécessaires, tant portes, fenestres, couvertures, huys, voustes, cheminées et aultres chouses neccessaires appartenant à ladite eupvre de pierre de taille de et d'aultre bonne et suffisante.

Et ara au davant de ladite tour une fenestre de taille, à timbre armoyée des armes de mondit seigneur, et au dessus une aultre fenestre pour une ymage et une sainte de taille à l'endroit ou en-

viron dudit timbre, et par le dedans de la ville une fenestre pour (porter) une ymage en l'endroit de celle de dehors.

Et pour ferre ladite eupvre celui prenours est tenu ferre perreier la pierre à maczon [es] douves et héritages de la dite ville et non ailleurs. Et s'il y en (avoit) de plus nécessaires pour celle besongne, la délivrant la ville audit prenours, il sera tenu la prendre et descouvrir à ses despens.

Et par lequel convenant et baillée, ledit Guerrieff est tenu fere et ferre lesdites chouses et fournir de toutes matières à ses despens, avecques et la charpenterie de ladite tour, ponts et planches, fenestres, huys et aultres charpenteries. Et auxi de couverture de pierre d'ardaise cousue à clou, et audessus ung tapin garni de plon o un pennon ou bannière. Et auxi fournira de toutes ferreures tant chaignes que aultres sauff de grilles, et ara et joyra celui prenours des vieilles chaignes et aultres ferreures ou sera ladite eupvre faicte. Auxi ne fera point ferre la herce, ne les claveures des cleffs de ladite eupvre.

Item, sera oudit prenours baillé lieu à mettre ses atraiz, et délivré chemins par les jardins à y aler et venir ; et auxi lieu propice à mettre groys et délivrances de ladite eupvre et perrières.

Item, luy sera délivré par paiement par pris raisonnable, terre ou prendre sablon pour celle eupvre, au plus près que estre pourra, et ou il (sera) trouvé bon et par l'avisement dudit garde.

Et s'il y a aucuns bardeaux qui par cause d'ayve soint nuysaus auxdits fondemens quérir, ilz seront évacués.

Item, pourra faire ponts et planches pour le service de ladite eupvre hors cette ville, et dedans ou luy sera nécessaire. Et se il y (faut) aucunes croissances, oultre le contenu cy dessus, ledit prenours les fera, et en sera païé à l'ordonnance dudit garde.

Par le duc.

Item, est dit et ordonné que le mortier doit estre fait d'une pippe de chaux et deux de sablon destrampe ensemble ; et doit

rendre ledit (eupvre) prest dedans la feste de la Toussains prochaine venant, selon les poins et divis cy dessus déclerez. Sur lequel convenant qui se monte trois mille libvres par monnoye et par or cent quinze escuz d'or, selon qu'est convenu ou premier article de cette rolle

allumée en la fourme accoustumée en la présence du grand mestre,....

La suite de ce dernier alinéa, contenant très probablement la formule de l'adjudication des travaux, a été enlevée lorsque le parchemin fut coupé pour être adapté, comme couverture, au registre du Miseur de la ville de Nantes, année 1481, qui porte le n° 255, de la série CC, des Archives municipales.

La signature : *de par le duc*, est bien la signature habituelle de Jean V.

Cette pièce n'est pas millésimée, il est vrai; cependant, il n'est pas impossible de lui assigner une date approximative. Le lecteur voit, en effet, que la « baillée est faite en présence de missire Robert Despinay, garde de ladite ville. » Or Robert, sire d'Espinau, nous dit Du Paz, *Histoire généalogique de plusieurs maisons illustres de Bretagne*, était déjà gouverneur de Rennes en 1432. Il mourut le 19 mars, avant Pâques 1438 (1439 N. S.). C'est donc dans cette période de six années, qu'il faut placer la construction de la tour dont notre document donne à la fois les conditions de maçonnerie, le prix et le devis.

S. DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO.

ŒUVRES DE M. PAUL DU CHATELLIER

Les travaux archéologiques publiés par M. Paul du Chatellier formeraient un recueil de près de 500 pages et d'environ 40 planches gravées ou photographiées. Lorsqu'on songe que chacune de ces pages est le résumé très succinct de longues et difficiles recherches dans les caveaux de nos dolmens, on est quelque peu surpris de l'étendue d'un semblable travail. Ce serait, à coup sûr, l'ouvrage le plus précieux sur l'Armorique avant la conquête. La variété de ces études, les excellents et nombreux dessins qui accompagnent le texte, et surtout la fidélité toute bretonne des comptes rendus où M. du Chatellier analyse ses merveilles découvertes, feraient de ce recueil une œuvre inestimable.

Malheureusement, chaque pièce de ce grand travail est publiée séparément, et il est difficile d'envisager dans son ensemble l'œuvre de l'infatigable explorateur. En attendant que M. P. du Chatellier réunisse par volumes ⁽¹⁾ ses nombreuses notices, nous croyons rendre service aux archéologues bretons en publiant ici la liste des travaux de notre collègue.

(1) M. P. du Chatellier a donné sous ce titre : *Les Sépultures de l'époque du bronze en Bretagne*, quatre notices publiées par lui en 1883.

1. — Réchaud gallo-romain en bronze, découvert dans le Finistère. Extrait du *Bulletin monumental*, avec planche, 1875.

2. — Le vase de Plomelin (Finistère), avec une photogravure. Extrait du *Bulletin monumental*, 1875.

3. — Fouilles des tumulus de Plovan (Finistère), avec photogravure et dessins dans le texte. Extrait du *Bulletin monumental*, 1876.

4. — Dolmen à galerie de l'Estridiou (Finistère), avec planche. Extrait du *Bulletin monumental*, 1877.

5. — Oppidum de Tronoën, en Saint-Jean-Trolimon (Finistère), avec planche. Extrait du *Bulletin monumental*, 1877.

6. — Exploration des monuments de Kerugou, de Kerflant, de Pen-ar-Menez, et de Kervilloc, communes de Plomeur et de Tréfiagat, canton de Pont-l'Abbé (Finistère), avec planches. Extrait des *Mémoires de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord*, 1877.

7. — Exploration du cimetière gaulois de Kerviltré, en Saint-Jean-Trolimon (Finistère), avec planches. Extrait des *Mémoires de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord*, 1878.

8. — Exploration d'un monument circulaire à Kerbascat en Tréguénec (Finistère), avec planche. Extrait des *Mémoires de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord*, 1878.

9. — Cimetière gaulois du Mont-Blanc à Etrechy, canton de Vertus (Marne), avec planche en chromolithographie. Extrait de la *Champagne souterraine*, 1878.

10. — Exploration du tumulus de Kerheuret en Pluguffan, avec planche. Extrait du *Bulletin monumental*, 1879.

11. — Sépultures de Stang-ar-Run en Mahalon, tumulus du Goré en Plouhinec (Finistère), avec planche. Extrait des *Mémoires de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord*, 1879.

12. — Exploration du tumulus et du menhir du Run, en Tréfiagat (Finistère), avec planche. Extrait des *Mémoires de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord*, 1879.

13. — Les deux tumulus du Rosmeur, pointe de Penmarc'h

(Finistère), avec planches. Extrait des *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, 1879.

14. — Menhir autel de Kernuz en Pont-l'Abbé, déterré à Kervadel en Plobannalec (Finistère), avec planches. Extrait de la *Revue archéologique* et de la *Société d'Émulation des Côtes-du-Nord*, 1879.

15. — Tumulus de Penker-ar-Bloa en Plomeur (Finistère), avec dessins dans le texte. Extrait des *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, 1880.

16. — Exploration du tumulus de Kerhué-Bras, en Plounéour-Lanvern (Finistère), avec une photogravure et des planches en chromolithographie. Extrait des *Matériaux*, 1880.

17. — Exploration de l'allée couverte de Kerbannalec, en Beuzec-Cap-Cizun (Finistère), avec planche. Extrait des *Mémoires de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord*, 1880.

18. — Exploration des tumulus de Run-Aour et de la Torche, en Plomeur (Finistère), et du Kjökkenmodding de la Torche, avec planche. Extrait des *Mémoires de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord*, 1881.

19. — Fouilles au pied des menhirs du canton de Pont-l'Abbé (Finistère). Destination de ces monuments, avec figures dans le texte. Extrait des *Matériaux*, 1881.

20. — Dolmens et chambres sépulcrales de Kervinion, de Kervadel et de Kerfuns, en Plobannalec (Finistère), avec planches. Extrait des *Matériaux*.

21. — De la destination des menhirs. Oppidum de Tronoën, 2^e note. Extrait du *Compte rendu du Congrès archéologique de Vannes*, 1882.

22. — Exploration des trois tumulus de Kervern, en Plozévet (Finistère), avec dessins dans le texte. Extrait de la *Revue archéologique*, 1882.

23. — Les sépultures de l'époque du bronze en Bretagne. Explorations et études comparatives. 1 volume avec photogravures et planches. (Paris, Baër.) Ce volume contient :

1^o — Exploration de quelques sépultures de l'époque du

bronze, dans le nord du département du Finistère, avec planches. Extrait des *Mémoires de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord*, 1883.

2° — Exploration de quelques sépultures de l'époque du bronze, dans l'ouest et le sud du département du Finistère, avec planches. Extrait des *Mémoires de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord*, 1883.

3° — Nouvelles explorations dans les communes de Plozévet et de Ploubinec (Finistère), avec une photogravure et une planche. Extrait de la *Revue archéologique*, 1883.

4° — Parallèle entre les sépultures de l'époque du bronze découvertes en Bretagne, conclusions déduites des faits observés. Extrait des *Mémoires de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord*, 1883 (1).

27. — Grottes sépulcrales artificielles dans le Finistère. Dessins dans le texte. Extrait des *Matériaux*, 1884.

28. — Deux sépultures du canton de Plogastel-Saint-Germain (Finistère), dessins dans le texte. Extrait des *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, 1884.

P. DE LISLE DU DRENEUC.

(1) Les nos 23, 24, 25 et 26 ont été réunis en 1 vol., avec photogravure et planches, sous le titre : *Les Sépultures de l'époque du bronze en Bretagne. — Explorations et étude comparative*. Paris, Baër.

LES PREMIÈRES ENTRÉES

DES

ÉVÊQUES DE NANTES

EN LA VILLE DE GUÉRANDE

De temps immémorial, lorsque l'évêque de Nantes venait pour la première fois en la ville de Guérande et y faisait son entrée solennelle, à son arrivée près la chapelle de Saint-Michel, située à l'entrée de ladite ville, le seigneur du Grand-Cleux devait prendre par la bride le cheval de l'évêque, et le conduire jusqu'à la grande porte de l'église collégiale de Mgr Saint-Aubin de Guérande; arrivé là, l'évêque mettait pied à terre, et le seigneur du Grand-Cleux emmenait le cheval *tout acoutré et oreillé, lequel lui appartenait dès lors de par son droit.*

La terre du Grand-Cleux, dénommée ainsi, pour la distinguer d'une autre terre de Cleux, également située en Saint-Nazaire, appartenait, à la fin du XIV^e siècle, à Jeanne de Cleux qui épousa Pierre de Mésuillac; lequel Pierre de Mésuillac rendit aveu pour ladite terre en 1392, et exerça le droit y attaché, lors de la première entrée de Bonabes de Rochefort, évêque de Nantes, en la ville de Guérande.

Jean de Mésuillac, fils aîné et héritier principal dudit Pierre, fut seigneur du Grand-Cleux, Séréac, etc., et de lui issu autre Jean, fils aîné et héritier principal, qui fut aussi seigneur du Grand-Cleux et Séréac, etc., et épousa Jeanne de Malestroit.

De Jean de Mésuillac et de Jeanne de Malestroît issurent deux filles : Marguerite et Jeanne.

Marguerite, héritière principale et noble, épousa Jean de Tehillac ; lequel Jean de Tehillac, lors de la première entrée de Pierre du Chaffault, évêque de Nantes, en la ville de Guérande, conduisit par la bride le cheval dudit évêque et en prit possession.

Marguerite de Mésuillac étant décédée en 1481, sans laisser d'enfants, Jeanne, sa sœur puînée, qui avait épousé Tristan de la Lande, seigneur du Vaurouaud, hérita des terres du Grand-Cleux et de Séréac.

De Tristan de la Lande, sieur du Vaurouaud, et de Jeanne de Mésuillac naquit François de la Lande qui était, en 1506, seigneur du Vaurouaud, de Séréac, d'Arzal et du Grand-Cleux.

Lors de la première entrée de Guillaume Gueguen, évêque de Nantes, en la ville de Guérande, laquelle eut lieu le 26 avril 1506, François de la Lande étant fort malade à sa maison de l'Adrienais, en Saint-Malo de Phily, donna procuration à Jean Gourdin, sieur du Roz, pour exercer son droit comme seigneur du Grand-Cleux ; mais Jean du Vergier et Ollivier Callon, comme tuteur des enfants de Jean Callon, s'étant présentés et prétendant audit droit, l'évêque, voyant *la contrariété qui existait entre eux, dit qu'il feroit son entrée à Guérande, sans que l'un d'eux touchât à la bride de son cheval ; de quoi il leur fit prohibition, sauf par aultre temps faire raison de leur droit.* Ce qui donna lieu à une enquête suivie d'un jugement, dont on verra plus loin la relation. Après le décès de François de la Lande, son héritier principal, Jacques de Launay, seigneur de Talvern, chevalier de l'ordre du Roy, qui rendit aveu en 1534 pour les terres de Muzillac et Séréac, hérita sans doute aussi de la terre du Grand-Cleux.

En 1574, cette terre est possédée par Pierre Gaultier et Anne de Sécillon, sieur et dame de Kerfur, qui l'avaient acquise vers 1570, et pour laquelle ils font ladite année hommage au Roi.

Alienor Gaultier, héritière principale et noble de Pierre Gaultier, fut dame de Kerfur et du Grand-Cleux ; elle épousa , en pre-

mières noces, Jean de la Sauldraye, seigneur dudit lieu, en Guidel, et d'Agueneuc, et en deuxièmes noces, Arthur de Chevigné, seigneur de la Sicaudais, d'Anetz, etc.

La terre du Grand-Cleux fut sans doute vendue au commencement du XVII^e siècle et le seigneur de Kerfur, en l'aliénant, dut retenir le droit de possession du cheval sur lequel l'évêque de Nantes faisait sa première entrée en la ville de Guérande et l'attacher à la terre de Kerfur, car, en 1649, dans l'acte d'échange des terres de Kerfur et de la Millassière, fait entre Ollivier de Chevigné, sieur de la Sicaudais et de Kerfur, et Arthur de Sécillon, sieur de la Millassière, on voit que Ollivier de Chevigné et dame Louise de Boisorhant, sa femme, sieur et dame de la Sicaudais, ont baillé, cédé et transporté à Arthur de Sécillon et dame Élisabeth Jego, sa compagne, le lieu, maison et terre noble de Kerfur, *ainsi que tous ses droits de patronage d'une chapellainye et aultres honorifiques, et même celui qui est uttaché à ladite terre de Kerfur, lors de la première entrée de chacun évesque de Nantes, en la ville de Guerande.*

Sentence rendue en 1506, en faveur de François de la Lande, seigneur de Guignen, Vaurouaud, Séréac et du Grand-Cleux.

Loys, par la grâce de Dieu, roy de France et duc de Bretagne, savoir faisons ainsi seroit, en nos chancellerie et conseil de Bretagne sont comparus : nostre aimé et féal François de la Lande, seigneur de Guygnen, de Séréac, du Vaurouaud et de Cleux, d'une part, et nos aimez et féaux conseillers, escuier Jean de Plédran, doyen de Nantes, Guillaume Le Bigot, docteur ès-droits, seigneur de la Ville..., exécuteurs testamentaires de feu nostre aimé et féal conseiller, vice chancelier en ce pays, Guillaume Gueguen, évesque de Nantes, d'autre part.

De la part duquel seigneur de Guygnen et de Cleux a été dit et proposé vers les exécuteurs tant par action que à la sous-

tenance de certain arrest à son instance asis devant notre conseil et par décret d'icelluy et en reprenant le libellé par cy devant vers eux faiz, que comme seigneur de Cleux, il a le droit d'avoir et tenir le cheval monteure et harnoys que l'evesque de Nantes chevauche à sa première entrée comme evesque de Nantes en la ville de Guerande, et de ses prédécesseurs seigneurs de Cleux, avoir eu possession quant le cas en estoit advenu, et ainsi a été tenu et observé par longtemps plus que memoire d'homme et en estre venue publique et comme renommée et chose très notoire sans estre revocquée en doubte en Pays et en France, et devoit celuy seigneur de Cleux mener et conduire le cheval ou monteure que chevauche ledit evesque par le frain, dès la chapelle Saint-Michiel-ès-faubourg dudit Guerande jusques à l'église de Saint-Aulbin, et à la descente à l'entrée de la dite eglise de Saint-Aulbin, le dit cheval monteure et harnoys pouvoir prendre, avoir retenir par cause de son droit; et parce que à la première entrée que ledit feu ecuyer Guillaume Gueguen, evesque de Nantes, avoit fait en la dite ville de Guerande, qui fut le vingt seixiesme jour d'avril derrain, et quoyque soit present l'an, sur une hacquenée en poil blanc, acoutrée oreillée en l'escurie du dit feu evesque, en presence des dits executeurs estant lors en sa compaignie, fut le dit seigneur de Cleux par devant celuy evesque au devant de la dite chapelle de Saint-Michiel, à l'instance d'ecuyer Anthoine Sorel, procureur lors des Regaires, et temporel du dit evesque evocqué et appelé. Et en l'endroit s'est présenté pour le dit seigneur de Cleux, lequel pour lors estoit tellement malade et indisposé, que de sa personne sans dangier ny povoit comparoir, ecuyer Jehan Gourdin seigneur du Roz, comme son procureur espécial, ayant pouvoir exprès du dit seigneur de Cleux par lectres, de faire le dit service et prendre et avoir la hacquenée, monteure et acoustrement que chevauchoit le dit evesque; lequel avoit dit le seigneur de Guygnen estre malade et indisposé de sa personne tellement que sans dangier ne povoit lors comparoir, et avoit fait aparution de ses dites lectres et procuration et pouvoir expres du dit seigneur de Guygnen et

de Cleux, demandant et requerant estre reçu pour le dit seigneur de Cleux à faire le dit service et en fit offre, cognoissant que icelluy seigneur de Cleux devait le dit service et devoit ensuite jouir de la ditte hacquenée, monteure et harnoy. Et à l'endroit sur l'opposition que donnèrent à ce, Jehan du Vergier et ecuyer Ollivier Callon tuteur des enfans de feu ecuyer Jehan Callon, chacun d'eulx pretendant faire le dit service et jouir de la ditte hacquenée; veu la contrariété qui estoit entre eux, fut par le dit evesque dit, qu'il feroit sa dite entrée sans que l'un d'eulx touchast à la bride de sa hacquenée; de quoy il leur fist prohibition, sauf par aultre temps à faire raison de leurs droits : ce que le dit evesque reserva et sans y préjudicier. Et que depuis le dit du Vergier se seroit désisté et departi de la dite opposition; disant le dit seigneur de Guygnen que la dite hacquenée et acoustrement arresté estoit cette hacquenée et acoustrement que chevauchoit le dit evesque au jour de sa dite entrée, et par les moiens que devant doit appartenir et appartient au dit seigneur de Cleux et en doit jouir, et à cette cause et moyen et pour persuasion de son droit, avoir fait le dit arrest en prejudice qu'il n'ait et recouvre la ditte hacquenée et acoustrement par raison de son droit, et par la ditte action qu'il doit jouir et avoit d'icelle hacquenée et acoustrement, ses faiz congneuz et prouvez dont il a demandé respons ès dites fins. Lesqueulx de Pledran et le Bigot o protestations d'eulx peremptoires et deffense ont congneu estre executeurs du testament du dit evesque et avoir la dite hacquenée en poil blanc, acoutrée, oreillée et que sur icelle le dit vingt seixiesme jour d'avril derrain, le dit feu evesque avoit fait sa première entrée au dit lieu de Guerande et avoir été presents; que le dit Gourdin, comme procureur espécial du dit seigneur de Cleux, avoit comparu et offert faire le dit service, disant celuy seigneur de Cleux estre malade, et le dit empechement donné par les sieurs du Vergier et Callon, et ordonnance sur ce faite du dit evesque, suivant la relation et procès de ce fait, daté dudit vingt seixiesme jour d'avril derrain; — passe, de Rogon passe; — ont congneu qu'il est chose toute notoire

que le dit seigneur de Cleux a le dit droit à la charge de faire le dit service ; et au regard de sa possession de lui et ses predecesseurs allegués, ne aussi de sa maladie au temps de la dite entrée, ont dit ne savoir rien, auquel seigneur de Guygnen qui en a promis informer en aubre information. Juge ; et y a produit servant à prouver la dite possession : Jehan Guydart, Jehan Gérard et chacun, et à prouver la dite maladie, Dom. Jehan Gaultier, Thomas de Trelan, Gilles Mauny et chacun, chacun sur ce present, juré et purgé en conseil et de ses exécuteurs gréez et partant jugez à tesmoings et au par sûr séparement enquis ; et ont recordé suivant les dits Guydart et Gérard qu'ils furent présens à la première entrée que feu ecuier Pierre du Chaffaut, evesque du dit Nantes, fist au dit lieu de Guerande, ne se recordent ni de l'an, jour ne moys, mais virent que ung appelé de Téhillac, qu'on congnoit notoirement estre mary de la dame de Cleux se trouva à la dite chapelle de Sainct-Michiel, et le dit feu du Chaffaut, monté sur sa hacquenée, l'ayant par la bride et la conduisit jusques à la dite eglise de Saint-Aulbin, ont veu devant le portel d'icelle eglise le dit feu ecuier Pierre du Chaffaut descendre, et par le dit de Téhillac fut emmenée la dite hacquenée, sans contradiction du seigneur d'icelle luy appartenir ; et estoit lors notoire que ainsi estoit et que le seigneur de Cleux avoit celuy droit ; et les dits Dom. Jehan Gaultier et Gilles Mauny ont dit et recorde par leurs susdits sermens, qu'au temps du dit vingt seixiesme jour d'avril derrain et auparavant, les jours précédens, le dit seigneur de Guygnen estoit à la maison de l'Adriennaye, malade et indisposé de sa personne, tellement que, sans se mettre en dangier d'icelle, il n'eust peu comparoir celuy jour en Guerande ; et le dit de Trélan a recordé que au temps du seixiesme jour du dit mois et environ celuy temps, il vit, au dit lieu de l'Adriennaye, le dit seigneur de Guygnen, gisant au lit malade tellement que sans dangier de sa personne il n'eut peu lors comparoir, ainsi qu'il croit, au dit lieu de Guerande ; et ce fait : le dit seigneur de Guygnen s'est arrêté en son chemin et y a publié et produit deux lectres authentiques de

Bonabes, evesque de Nantes ; l'une en datte du dernier jour de juillet l'an mil troys cens quatre vingt traize, contenant en signature: Guillaume Collin, passe; Du commandement de monseigneur; et icelle en vert, contenant commission à Jehan de Saint-Gilles, ecuiers Nicolas Juhel et Gatien de Monceaux, chanoines de Nantes, de faire enqueste de pareil droit que dessus, que mesire Pierre de Mésuillac prétendoit à cause de dame Jehanne de Cleux; et l'autre dattée le sabmedi après la fête de l'Asomption Notre Dame, l'an présent 1393, portant pareille chose que la precedente et scellé de pareil sceau, et outre en la queue du dit sceau un petit scel en cire vermoil, contenant déclaration du service, donant consentement du dit lors evesque de délivrance du cheval et harnoys, sur lequel il avoit fait son entrée au dit Guerande. Item le procès et le records fait à l'entrée du dit feu, dernier evesque, daté le vingt seixiesme jour d'avril dernier, passe de J. Rogon, par lesqueulx produits, atestations et records des dits temoins, et ce qu'est congneu entre parties, a dit le seigneur de Guygnen qui informa de ses faiz, à suffire es fins par lui conclutes et des dits exécuteurs ce fut dit en contraire. Sur quoy parties agre de oir droit, actendu les dits produits congneu et apuré entre parties, l'atestation et records des dits temoings.

Avons dit et déclaré que le dit seigneur de Guygnen trouve et informe à suffire de ses faiz es fins par l'enquête, et sauf à raisonner et sans dépens et pourtant que les dits exécuteurs ont dit n'avoir que raisonner et par ce que le dit seigneur de Guygnen a promis et s'est obligé à garantir et acquitter les dits exécuteurs contre les dits du Vergier et Callon, tuteur et garde des enfans du dit feu ecuiier Jehan Callon, sur action leur faisant délivrer icelle hacquenée.

Avons la dite hacquenée et harnoys ordonné estre baillé au dit seigneur de Guygnen, et icelle luy adjudée et pour icelle luy donner et réellement bailler a été le secrétaire soubsigné commis.

Donné à Nantes, le quatorziesme jour de décembre, lan mil cinq cens seix. Et en ce jour, a esté de la part des dits exécuteurs en la présence de moy secrétaire soubsigné, au devant de la

porte de l'écurie du dit feu evesque, la dite hacquenée avec son harnoys baillé et delivré au dit seigneur de Guygnen, en ensuivant l'ordonnance et sentence que dessus et par luy prinse.

A la relation du Conseil.

J. VAUCOULEURS.

PREMIÈRES ENTRÉES DES ÉVÊQUES DE NANTES

EN LA VILLE DE GUÉRANDE.

Sources.

1^o *Généalogie des vicomtes de Guignen* (du Paz).

2^o Extraits des registres de la Chambre des Comptes. (*Archives de la Loire-Inférieure*).

Domaine de Guérande, B. 1012. — Aveu du 30 juin 1574, d'après lequel :

« Noble homme Pierre Gaultier, seigneur de Kerfur, seigneur et maître ordinaire de ses comptes de Bretagne a fait la foy et hommage pour raison des maison, terre et seigneurie du Grand-Cleux, ses appartenances et dépendances situés en la paroisse de Saint-Nazaire par lui acquis... a devoir de foy et hommage et rachapt, sous la juridiction de Guérande. »

Ibidem, B. 214. — Aveu du 14 mai 1580.

« Declaration des maisons, heritaiges que deffunct noble homme Pierre Gaultier, sieur de Kerfur et de Grand-Cleux, tenoit du Roy nostre sire, soubz la juridiction de Guerande...

« Quelle declaration Alienor Gaultier, dame des dits lieux de Kerfur et de Grand-Cleux, fille aînée et heritière principale, et noble du dit deffunt presence à Monsieur le Procureur du Roy, etc.

« Par devant nous soussignez notaires royaux en la court et se-nechaussée de Guerande... En presence de personne damoiselle Alienor Gaultier, femme et compagne espouse de noble homme

Arthur de Chevigné, sieur et dame d'Anez et de Kerfur ; icelle damoiselle a sa requête autorisée de son mari, demeurant au dit lieu de Kerfur, paroisse de Guerande. »

Ibidem, B. 1015. — Aveu du 7 mai 1599, d'après lequel :

« Damoiselle Aliette Gaultier, dame de Kerfur et du Grand-Cleux, a, ce jour, fait la foy et hommage quelle devoit et estoit tenu faire au Roy, par raison des dites terres et seigneuries de Kerfur et du Grand-Cleux, quelle tient prochainement de Sa Majesté aux devoirs de foy et hommaige et rachapt soubz la juridiction de Guerande ; les dites choses luy eschues et advenues, puis les vingt cinq ans derniers par le deceix de feu ecuier Pierre Gaultier et damoiselle Anne de Sécillon, ses père et mère. »

3^o Aveu rendu pour Cleux, par Pierre de Mesuillac, en 1380 (*Archives de la Loire-Inférieure*).

4^o Acte d'échange des terres de Kerfur et de la Millassière, passé en la ville de Saint-Père-en-Retz, le 16 novembre 1649. — Hervé et Doyté, notaires (*Archives de Kerfur*).

5^o Adveu rendu pour la terre de Kerfur, le 27 février 1683, par Gillonne du Bot, veuve d'escuyer Louis de Sécillon. On y voit :

« Comme aussy à la dite maison de Kerfur le droit de garennes, estang de Cramaguet, avec celui dont elle est en possession, d'avoir le cheval sur lequel le seigneur évesque de Nantes sera venu faire sa première entrée en la ville de Guerande ; mesme le droit de quintaine sur les sujets du dit seigneur évesque de Nantes, dans la dite ville et fauxbourgs de Guerande, lequel droit de quintaine elle et ses auteurs ont toujours reporté au dit seigneur évesque de Nantes (*Archives de la Loire-Inférieure*).

DE SÉCILLON.

Kerfur, le 16 novembre 1884.

ERRATA

Page XXXV, 2^e note, 4^e ligne :

M. le baron Hulot de Collart est l'auteur du *Nobiliaire, etc....*, lisez : est l'auteur de deux ouvrages qui seront prochainement publiés : 1^o le *Nobiliaire, etc.*; 2^o la *Vie de François de Collart*, colonel général, etc.

Même note, 6^e ligne, au lieu de : *Mémoires du général Jacques Hulot de Collart*, lisez : *Souvenirs du général baron Hulot (de Charleville), 1773-1843.*

TABLE DES MATIÈRES

PAR ARTICLES

ANNÉE 1884

SECOND SEMESTRE

Procès-verbaux des séances.....	LVII à LXVII.
Notes sur Sigaud de Lafond, par M. C. Verger.....	95
Les demeures fortifiées ou maisons fortes en France, par M. A. de Couffon de Kerdellec'h.....	98
La Société Archéologique de la Loire-Inférieure, au Congrès des Sociétés Savantes en 1884, par M. le baron Hulot de Collart.....	114
Rapport sur les fouilles de la station gallo-romaine des Cléons, par M. Félix Chaillou.....	120
Un chapitre de l'histoire des évêques de Nantes (XVI ^e siècle), par M. S. de la Nicollière-Teijeiro.....	129
Bibliographie bretonne. — Œuvres de M. Paul du Châ- tellier, par M. P. de Lisle du Dréneuc.....	187
Les premières entrées des évêques de Nantes en la ville de Guérande, par M. le marquis de Sécillon.....	191
Table des matières	201

TABLE DES MATIÈRES

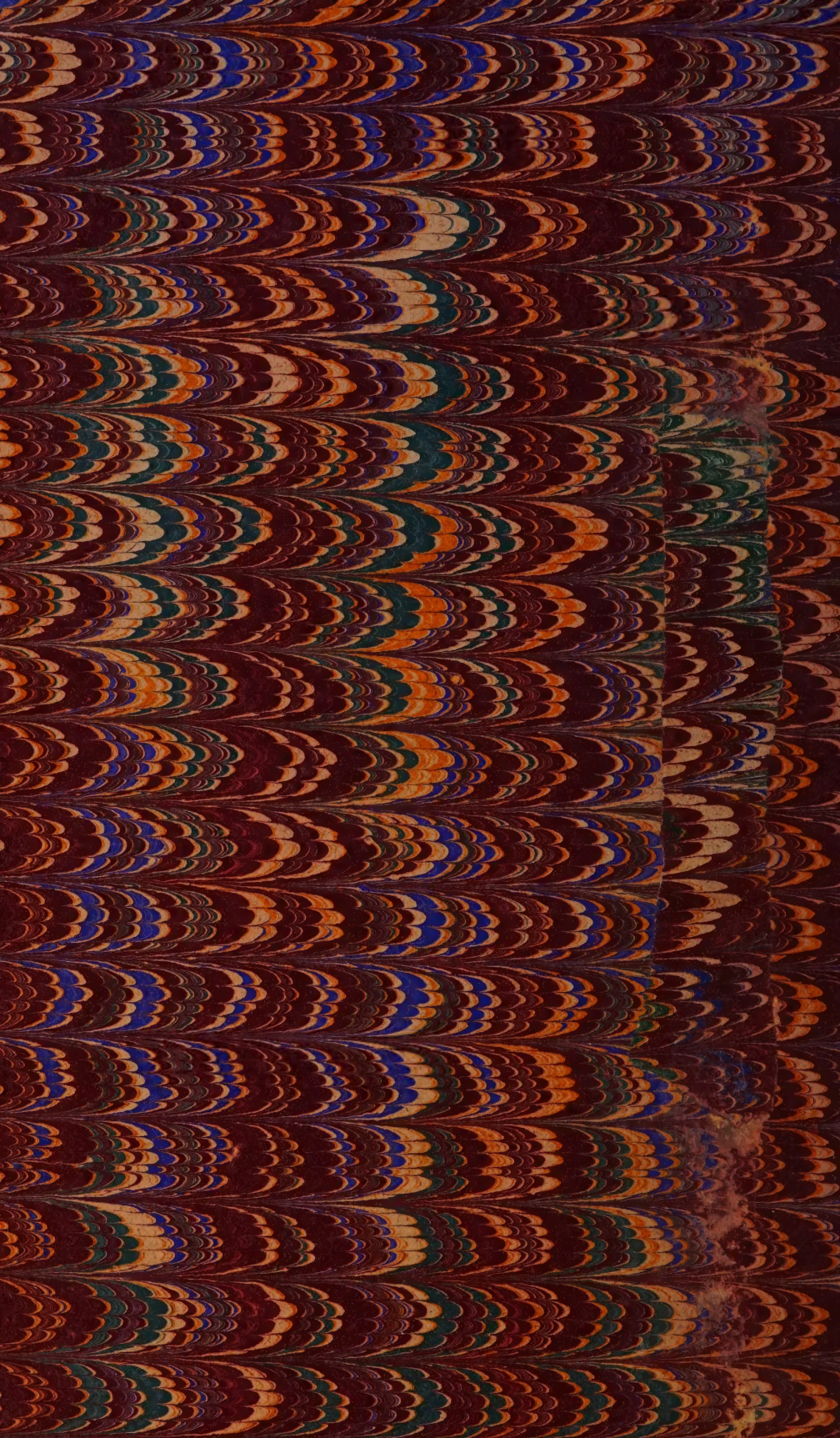
PAR NOMS D'AUTEURS

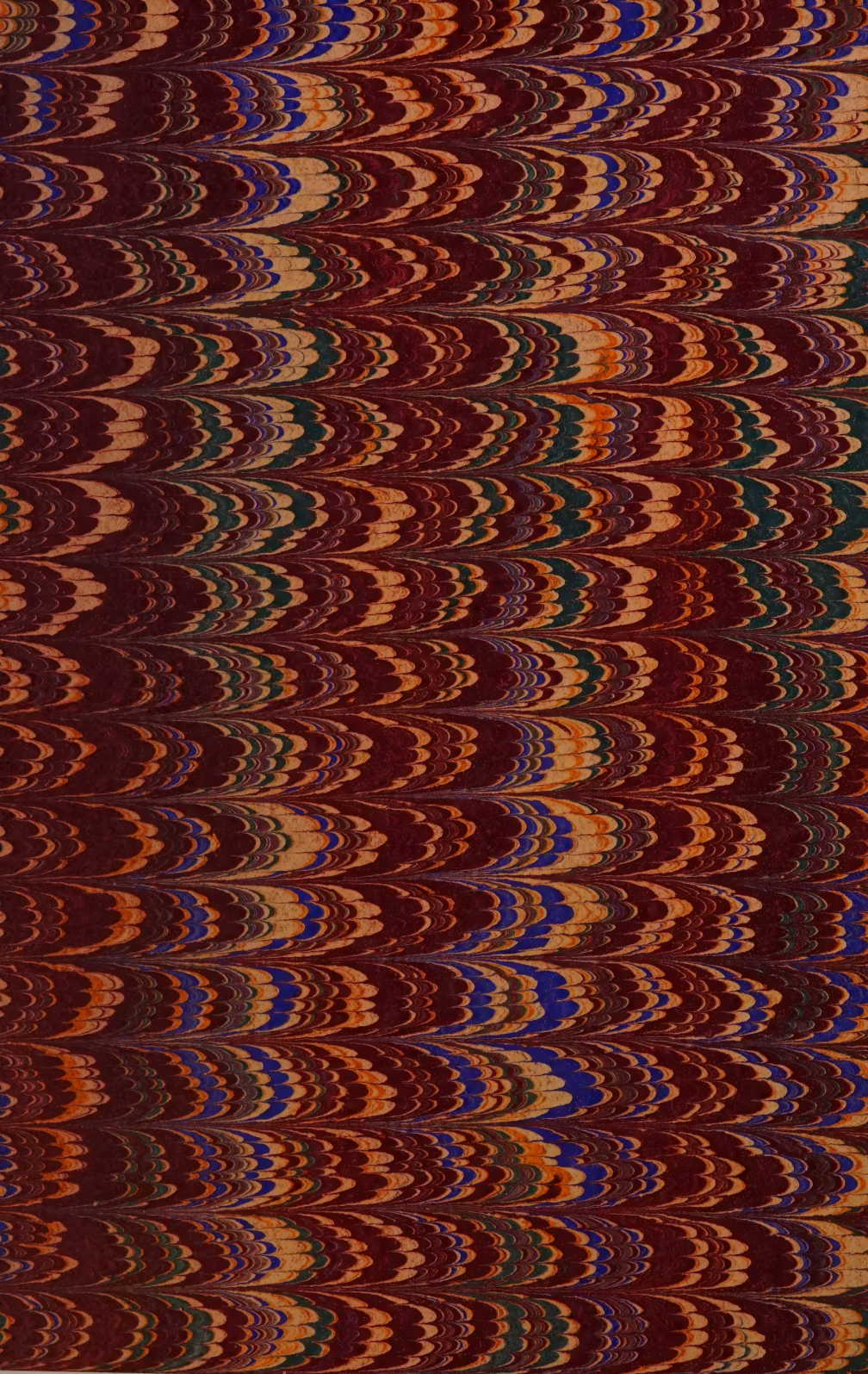
ANNÉE 1884

BASTARD (C.). — <i>Le Trésor du bourg de Talmont</i> (Vendée). 1 ^{er} semestre.....	61
BREMOND D'ARS (C ^{te} A. DE). — <i>Allocution de M. le comte Anatole de Bremond d'Ars</i> , président élu. 1 ^{er} semestre.....	xx
CHAILLOU (Félix). — <i>Rapport sur la station gallo-romaine des Cléons</i> . 2 ^e semestre.....	120
COUFFON DE KERDELLEC'H (A. DE). — <i>Les demeures fortifiées ou maisons fortes en France</i> . 2 ^e semestre..	98
ESTOURBEILLON (C ^{te} RÉGIS DE L'). — <i>La noblesse de France à Jersey pendant la Révolution</i> . 1 ^{er} semestre.....	10
GALLARD (Abbé). — <i>Le trait armoricain — Grannonum et Grannona</i> . 1 ^{er} semestre.....	53
GRIMAUD (Émile). — <i>A propos d'un sonnet sur Michel Colombe</i> . 1 ^{er} semestre.....	82
HULOT DE COLLART (Baron). — <i>La Société archéologique de la Loire-Inférieure au Congrès des Sociétés savantes en 1884</i> . 2 ^e semestre.....	114
LAURENCIE (V ^{te} Jules DE LA). — <i>Allocution de M. le vicomte Jules de la Laurencie</i> , président sortant. 1 ^{er} semestre.....	v
LISLE DU DRENEUC (Pitre). — <i>La collection Ch. Seidler au Musée archéologique de Nantes</i> . 1 ^{er} semestre..	68
<i>Bibliographie bretonne. — Œuvres de M. Paul du Châtelier</i> . 2 ^e semestre.....	187
MAITRE (Léon). — <i>Supplément à la correspondance historique des Bénédictins. — Notes sur une note</i>	

<i>adressée par l'abbé Raguideau à dom Audren, prieur de Redon. 1^{er} semestre.....</i>	30
MONTFORT (Jules). — <i>Compte rendu des fouilles faites par la ville de Nantes dans le chœur de la cathédrale. 1^{er} semestre.....</i>	1
NICOLLIÈRE-TEIJEIRO (S. DE LA). — <i>Une vieille trouvaille. 1^{er} semestre.....</i>	71
<i>Un chapitre de l'histoire des évêques de Nantes (XVI^e siècle). 2^e semestre.....</i>	129
ORIEUX (E.). — <i>De la station gallo-romaine de Grannone. 1^{er} semestre.....</i>	35
PETIT (Louis). — <i>Deux sièges du château de Limours. 1^{er} semestre.....</i>	88
SÉCILLON (M ^{is} de). — <i>Les premières entrées des évêques de Nantes en la ville de Guérande. 2^e semestre...</i>	191
VERGER (C.). — <i>Notes sur Sigaud de Lafond, 2^e semestre.</i>	35







GETTY CENTER LIBRARY



3 3125 00700 2849

